JEAN-CLAUDE FIGNOLÉ

UNE HEURE POUR L'ÉTERNITÉ

roman

SABINE WESPIESER ÉDITEUR

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/uneheurepourlete00fign

UNE HEURE POUR L'ÉTERNITÉ

DU MÊME AUTEUR

LES POSSÉDÉS DE LA PLEINE LUNE
Le Seuil, Paris, 1987

AUBE TRANQUILLE
Le Seuil, Paris, 1990

HOFUKU
Éditions Mémoire, Port-au-Prince, 1993

LA DERNIÈRE GOUTTE D'HOMME
Regain / CIDIHCA, Montréal, 1999

MOI, TOUSSAINT LOUVERTURE
Plume & Encre, Montréal 2004

JEAN-CLAUDE FIGNOLÉ

UNE HEURE POUR L'ÉTERNITÉ

roman

SABINE WESPIESER ÉDITEUR
11, RUE JEAN-DE-BEAUVAIS, PARIS V
2008

© Sabine Wespieser éditeur, 2008

Pour

Marie Juliette Albertini,
Annick et Dominique Mondoloni,
Bernadette Guédon,
Daniel Maximin,
Ces histoires d'îles
qui nous interpellent
Tous.

Non ! Non ! Ce n'est pas vrai. Vous mentez. Vous n'avez pas cessé de mentir depuis votre reddition et votre bannissement. Vos lettres ? Un tissu de faussetés. Votre mémoire ? Des inventions, produit de votre malice et de votre fourberie ! Ne m'avez-vous pas accusé de vous avoir persécuté ? En protégeant votre famille, l'évacuant en douce vers la France ? En exemptant vos maîtresses de la flétrissure, à l'encontre des commandements de mon beau-frère ? Allons donc, persécuteur, moi ! Je n'ai pas... Oun ! Mon Dieu, j'étouffe. Mon cœur halète. Je l'entends battre avec force, cogner contre ma poitrine à la défoncer, épuiser ce qui me reste d'énergie. Je me meurs, dans le cours d'une mission que je n'aurai pas la chance de mener à terme. La chance ou la honte ? Mais... mais, qui êtes-vous ? Je vois des ombres et des fantômes partout. Des squelettes dégingandés qui me provoquent de leur danse macabre. Écartez-vous. Éloignez-vous. À moi, gardes ! À moi ! Personne à répondre à mon appel. Je suis seul. Désespérément seul.

Je n'en ai point pour longtemps. Une heure au plus à vivre. Tenir encore soixante minutes, le temps de me mettre en règle avec ma conscience, d'être en paix avec moi-même. En paix avec le Seigneur. Me pardonnera-t-il mes années d'errements quand, à l'exemple de Pierre, je l'ai renié pour embrasser la nouvelle religion de la Raison, mettant entre parenthèses le Dieu de mon baptême et de ma première communion, par qui les premières grâces ont béni mon existence ? Juste une précaution afin de me garder en vie. Pour la Révolution. Ai-je eu tort ? Au moment de paraître devant vous, je vous laisse juge de mes écarts. D'autant que je revendique le droit à la repentance. Pardonnez-moi, Seigneur. Faites qu'à l'instant de me présenter aux pieds de votre trône, je reste égal à toujours qui j'ai voulu être. Fidèle à l'amitié. Fidèle au devoir. Fidèle à mes convictions même au prix de ce reniement pour lequel je sollicite votre indulgence. Humblement. Fils de la Révolution, je n'avais pas le choix. Entre l'expérience définitive de la guillotine et l'épreuve d'un renoncement forcé à ma foi. Je sais, Seigneur, que vous comprendrez. N'avez-vous pas exempté Pierre des rigueurs de votre courroux ? Encore une fois, je vous deman... Ocq ! Ocq !

À nouveau cette sensation d'étouffement. À croire que ma vie me remonte subitement à la gorge pour s'arrêter là. Et s'achever. Aussi pathétiquement qu'elle avait commencé dans les souffrances et les gémissements de ma mère au moment de la délivrance. Lors, le temps commençait. Une histoire aussi. La mienne dont

personne n'avait prévu le cours. Sinon vous, Seigneur, qui la cassez aujourd'hui sans rémission. Plus bêtement qu'elle n'avait débuté, loin de tout ce que j'ai aimé. Loin de cette douce France dont les paysages aux contours maintenant flous apportent une consolation à mon agonie. Puisse-t-elle sous l'autorité du Premier consul retrouver l'éclat de sa glorieuse histoire. Puisse-t-elle, ensemencée du sang de ses soldats, porter l'étendard de la liberté jusqu'aux confins de cette Europe des tyrans, oppresseurs des peuples, fossoyeurs des vertus citoyennes. Contre les droits des rois, proclamer partout le droit des peuples. Installer l'homme dans la dignité de son être.

Sornettes ! Des discours creux. À flamber mon existence des plus folles illusions. Je m'aperçois que ma vie n'aura été qu'un leurre. Chaque fois que j'aurais dû l'assumer je me suis contenté de me préserver de son fardeau en laissant des éléments en dehors de moi décider d'elle à ma place. La Révolution ? Cocardièrement. Bonaparte, de façon insidieuse. Et Pauline ? Coquettement. Perversement. Oh, mon Dieu ! Pauline ! Pauline ! Je suis passé à côté d'elle, me persuadant que je courais après ma chance, pour m'apercevoir trop tard que cette chance n'avait d'autre avenir que celui que je lui aurais réservé. Sur les champs de bataille de l'Adige et du Rhin ? À l'armée d'Italie ? Dans les gorges du Tage ? Sur les traces du général Bonaparte ? Dans le lit de sa sœur, Pauline la bien-aimée mais qui si mal m'a aimé ? Qu'eût été sa vie si je n'avais pas été soldat ? Certainement nous ne nous serions pas rencontrés pour

accoupler nos deux jeunesses. Nos inexpériences de la vie. Nos deux solitudes. J'ai beau traîner mes bottes dans la boue, dans le sang des champs de carnage, j'ai beau trousser, souvent par le viol, des jupes apeurées sur les affûts de canons encore fumants, rien ne me préparait à ce destin qui ne sait point faire la part entre la splendeur de l'amour, les grandes et les petites misères du bivouac. Rien ! Pas même le désir. Ni l'ambition. Oui, j'ai couru après ma chance. Chaque fois que j'ai cru la tenir, je me délestais d'une part du destin, celle qui n'appartient ni aux rêves ni aux illusions. Très vite j'ai appris à regarder la vie en face pour avoir trop souvent vu la mort de près. J'ai appris à être réaliste parce que précisément les dures réalités de la guerre me livrent sans regret à la cruauté du monde. Pouvais-je rêver, sans être dément, sur les hommes et les femmes que la mitraille fauchait par dizaines, par centaines, dans un effroyable magma de chair broyée, torturée, ensanglantée ? Pouvais-je avoir des illusions sur ceux qui, pour des prétextes n'ayant souvent rien à voir avec l'honneur de la France, mais bien avec des intérêts contraires à ceux des Anglais, des Russes, des Prussiens, des Autrichiens, nous envoient allégrement à la mort, sur un ordre bref, avant d'aller sabler le champagne sous les regards admiratifs de courtisans zélés ? La guerre m'a forcé à être lucide. Pis, à être cynique. Soldat, je n'ai pas d'état d'âme. Politique, je me suis gardé d'avoir des scrupules. De cela, mon Dieu, dois-je me défendre ? Oucq ! Ouncq ! Acq ! Acq ! Seigneur, ayez pitié de mon âme.

Cette part du destin dont l'instant, chargé de silence et de ferveur, ou au contraire de bruit et de violence, me déchargeait, était-ce la meilleure part ? Il est trop tôt pour le dire. Trop tard aussi pour y croire. Néanmoins, je me console de savoir que dans cette tragédie qu'aura été une bonne portion de mon existence, j'aurai tenu mon rôle avec la réserve convenant à la mission dont le Premier consul, mon beau-frère par l'autorité de la loi, m'avait chargé. Avec réserve, dis-je, surtout avec le courage qui sied à un soldat. Aïe ! Voici que la douleur irradie dans mon ventre, agresse ma poitrine, vrille mon dos. Insupportable ! Que je tienne encore une heure ! Raconter mes démêlés avec ce général nègre qui par les moyens les plus ordinaires et les plus odieux a tenté de jeter l'opprobre sur mon nom. Tout raconter. Avec l'espoir que l'histoire m'absoudra. À me rendre justice des calomnies du général citoyen Toussaint. Dans ma carrière de soldat, pour les besoins de la France, plus particulièrement ces derniers mois pour ceux de la politique du Premier consul, j'ai servi avec réserve et, je le répète, avec courage. Plus encore avec dignité. Jamais elle ne m'a été autant nécessaire pour affronter l'adversité du climat de Saint-Domingue. À cette mort stupide dans un lit trempé de sueur (j'ai la certitude d'avoir rendu d'abondance l'eau de mon corps), j'eusse préféré tomber, en pleine bataille, sabré par un uhlan autrichien et, le ventre ouvert, voir mes viscères s'échapper de mon abdomen dans le chuintement sinistre de la mort. Fléchissant alors lentement les genoux, avant de m'affaisser en un dernier spasme d'agonie, entendre le

silence définitif du monde m'envahir. En un ultime regret, payer à la nature la dette héritée de la vanité et de la sottise de ceux qui nous gouvernent.

Acq ! Racq ! Tel goût amer à ma bouche pour ponctuer mes angoisses. Un dernier hoquet. Une libération. Je me sens soulagé d'un grand mal : la peur de la mort qui oppressait mon esprit, voilà une minute. Paradoxalement, elle m'était angoisse de vivre. De vivre mal. Le volume des humeurs noirâtres qui gonflent ma poitrine semble avoir diminué. Serai-je sauvé ?

Ah ! Ça ! Non ! Je dis non ! Ce n'est pas vrai. Le voici qui revient avec son cortège de souvenirs vieillis des racontars dont il persiste à les enrober. Pour me narguer. Me provoquer. Ruiner mes espérances de mourir en paix. Gardes ! Arrêtez cet homme, tout général qu'il est. Dégradez-le pour crime de haute trahison. Que dites-vous ? Vous avez l'audace de demander à être jugé ? Comparaître devant un tribunal militaire, accusé certes mais pour vous convertir en accusateur ? Porter des charges contre moi ! Quoi ! Êtes-vous fou ! Ce sera, croyez-vous, votre parole contre la mienne ! Et pourquoi ? Je n'ai point trahi la France, moi. Vous si. Vous protestez du contraire ? Vous n'auriez fait que servir les intérêts de la France en gardant Saint-Domingue dans le giron de la Révolution ? Cette France-là, la France à vous, dois-je la connaître ? Elle est celle de la contre-révolution complice de l'ennemi anglais et espagnol. Celle de vos intérêts très particuliers. Des preuves, vous réclamez ! Quoi de plus

probant que votre Constitution, volonté affichée de rompre avec un pays qui vous a donné argent, grades, honneurs et, l'essentiel, la certitude définitive de la liberté. Pour vous et votre race. Quoi ? Vous osez me traiter de pervers ! Parce que vous n'êtes plus libre et que j'aurais reçu instruction, après avoir pacifié l'île, d'y rétablir l'esclavage ? Je me défends de vous répondre parce que je n'ai l'habitude ni de révéler ni de discuter mes ordres de mission avec des subalternes. Gardes ! Mais pourquoi tardez-vous tant ? Gardes, arrêtez cet homme et qu'on le fusille sans jugement.

C'est une décision insensée, je le reconnais. Je n'ai point autorité de destituer le général Toussaint. Moins encore de le condamner à mort. La politique s'est déjà chargée de lui régler son compte. À vouloir trop être ambitieux, il a joué, il a perdu. De quelque point de vue que j'envisage son projet, il a été grandiose. Par là, il était dangereux. Le général Toussaint aurait dû se méfier. Nul ne se targue de défier la France impunément. Sur mon lit de mort, je renouvelle le serment que, pour la défendre contre les convoitises et les complots de l'ennemi anglais, russe, prussien, autrichien, pour la protéger des dangers de la sédition intérieure, j'irais jusqu'à accomplir sans remords la catastrophe que le général Toussaint m'accuse de fomenter et qui ne peut déboucher, je l'atteste malgré moi, que sur l'abîme. Perdre Saint-Domingue. Me perdre avec elle. Mais pourquoi ?

Quelque chose n'appartenant plus à la vie m'emporte au-delà de ma conscience. Je sens de la chambre monter les prières des

vivants et du dessous les plaintes de la terre qui se gerce, gémit de l'effort de se fendre, un bruit funèbre comme le cri des grands voiliers quand leur mâture forcée par la violence des ouragans craque aux frontières de leur silence. J'aborde l'autre versant de mon existence, là où je ne possède rien que ma voix égarée entre la solitude et les étoiles. Là où je n'ai conscience d'être que parce que je m'entends respirer. Je n'existe que de l'effet de ma mémoire. Un enfant gonflé du souvenir des odeurs de l'été. Un officier, trop jeune pour être un homme de guerre, qui s'effarouchait dans les bivouacs du bruit des grenouilles sautant dans les mares. Et cet homme noyé dans un lit trop grand pour ses amours, aux côtés d'une enfant pas encore assez femme pour juger du prix de la passion. Je savoure ces repères par besoin enfin de me connaître, sentir le goût de leurs absences comme le sentiment d'une présence, éprouver le silence qui m'envahit comme le rachat des millions de silences couvrant les millions de coassements des crapauds accompagnant mon entrée dans l'au-delà.

À présent, je ne loge nulle part. Ou plutôt j'habite la solitude, au plus haut des étoiles qui convoient mon départ et m'abreuvent du goût de l'éternité. Je m'émeus de cet instant comme de l'adieu à ma mère lorsque je quittai la maison natale en partance pour la guerre. Elle avait, la nuit durant, repassé hardes, chemises, caleçons et chemisettes de laine à me protéger du froid, rangé des draps bien blancs pour reposer mes sommeils, ignorant que l'armée me pourvoirait en couvertures. Pour un peu,

elle m'aurait comblé de nappes à préparer des repas de lumière le jour de mon anniversaire proche. Pas un instant elle n'avait envisagé les périls, les accidents, les dangers. Se fiant à ses instincts de mère, elle croyait ferme que je reviendrais intact des tourbillons de la mitraille, de l'odeur de la poudre, qui est celle de la détresse du guerrier. Traînant aussi l'ombre de celui qui ne sera jamais plus l'adolescent enfermé dans ses émois, dans les peurs des premières fusillades. A-t-elle su que, dans les territoires de désolation des batailles, sa tendresse, la douceur de son dernier baiser me pesait, me liait à la terre que j'avais laissée et à toutes les choses qui me tiraient vers des souvenirs innommés ? Tu m'avais chargé, mère, de larges provisions de caresses. Aujourd'hui, dans un enfer qui n'a point de nom parce qu'il n'a pas son pareil, elles me sont revenues tels des songes enchantés.

Bon Dieu de Bon Dieu ! Le général a encore passé des caillots de sang noir dans le vomi qui gicle de ses lèvres à chaque hoquet. Il étouffe. Pour trouver un peu d'air, il garde la bouche ouverte. Parvenir à respirer. Un effrayant bruit de râle racle son gosier. Les spasmes secouent son corps désespérément maigre tandis que des torrents de sueur ravinent les draps, creusent davantage leurs plis. Le général n'en a point pour longtemps à vivre. Une heure. Peut-être deux au plus. Le docteur Peyre, familier de ces cas de fièvre des tropiques, ne lui a pas laissé une plus grande marge de survie. Tôt ce matin, il avait annoncé à madame Pauline que le commandant en chef ne passerait pas la nuit. Aussitôt qu'il entrera en coma, ce qui n'avait d'ailleurs pas tardé, ses heures sur terre seraient comptées.

Encore un hoquet ! Depuis quelques minutes ils se suivent à un rythme accéléré tant le général semble pressé de partir. De nous laisser. Mettant fin soudainement à une carrière si brillamment commencée. Capitaine général à trente ans, époux de la femme qui représente aujourd'hui le plus beau parti de France.

La chance qui l'avait propulsé si haut ne l'a point servi longtemps. Son corps efflanqué, rapetissé, ratatiné même témoigne de la traîtrise du destin. Pauvre commandant ! Lui si jeune, si alerte, si gai malgré parfois des accès subits de fatigue et de mélancolie qu'on attribuait à l'excès de zèle qu'il mettait à se commettre dans les innombrables tâches, civiles, militaires, administratives, où le devoir l'appelait ! Pourtant les signes annonciateurs ne manquaient pas. Son affaissement soudain au bal de la Marine. Sa chute inexpliquée alors qu'il s'apprêtait à monter à cheval pour passer les troupes en revue. Cette poussée de fièvre accompagnée de frissons qui l'avait cloué pour trois jours au lit alors qu'il se trouvait en inspection à la baie de l'Acul. Ramené d'urgence en carrosse, il s'était remis au cours du trajet. Le lendemain, il avait, à pied, grimpé la pente qui mène au fort Picolet où l'on installait les nouvelles batteries de canons fraîchement arrivées de Nantes et qui ont, rapporte-t-on, une portée deux fois supérieure aux anciennes. À chaque crise, le docteur diagnostiquait le surmenage et prescrivait le repos jusqu'à ces deux dernières semaines où le repos paraît désormais sans fin.

Princesse Pauline, alertée de l'état du général, est vite accourue à son chevet. N'était-il pas trop tard ? Quoi qu'il en soit, c'est un bel acte d'amour de ne pas laisser son mari, esseulé depuis si longtemps, sevré de l'affection de sa femme, mourir, abîmé dans sa solitude de cocu. Cocu magnifique, s'il en fut, trop plein

d'orgueil pour s'abaisser à rabrouer sa femme et à exiger d'elle des explications, trop fier pour avouer publiquement son malheur et son déshonneur en demandant réparation à ses rivaux, il a préféré se réfugier dans le travail comme une bourrique, au prix d'imprudences exagérées : lors des visites d'hôpitaux, tenir la main pour les réconforter aux soldats atteints de la fièvre maligne qui ne cesse de décimer la troupe. Il eût cherché la mort, il eût voulu se suicider qu'il n'eût pas mieux agi. Le docteur Peyre l'avait prévenu. Cette fièvre des tropiques qui revient régulièrement avec la saison des pluies est contagieuse, dangereuse, mortelle même. Il répondait toujours : « Quoi, mieux qu'une poignée de main, serait de nature, en cet instant de suprême dérision, à apporter un réconfort à ces hommes venus mourir sans affection si loin de leur patrie, à leur prouver la solidarité de leur commandant en chef ? » Un sourire triste barrait ses lèvres. Ses yeux se voilaient de larmes comme s'il pleurait sur sa mort prochaine. Nombre de ses officiers d'état-major avaient déjà passé. Quelques-uns aussi des meilleurs médecins de la colonie, tant et si bien que cette maladie, appelée fièvre jaune ou *vomito negro* par les gens de l'Est, n'épargnait personne. Tant et si bien que le général n'avait de cesse de réclamer du ministère de la Marine plus de troupes, plus d'officiers, plus de médecins. Toujours plus de médecins, plus de troupes, plus d'officiers.

Aujourd'hui, son tour est arrivé. Et nous voici réunis, attendant sa délivrance. Le docteur nous avait condamné sa porte par peur de la contagion. Devant l'imminence de la mort, il nous a

autorisés à entrer pour assister aux derniers moments du général. Quel choc ce fut pour moi, pour nous tous, de le revoir tel un squelette marqué par les stigmates de l'agonie ! Le premier mouvement de madame Pauline, le visage défiguré, hanté par la peur, fut de se jeter aux pieds du lit. L'aide de camp du général a dû empoigner les bras de madame, la tirer de force en arrière au risque de la violenter et, au mépris de l'étiquette, la tenir bien ferme contre lui pour l'éloigner du baldaquin apprêté comme un catafalque. Madame Pauline, brusquée, s'est d'abord raidie puis s'est calmée, quêtant un réconfort dans l'étreinte de l'officier. Depuis, elle demeure prostrée, tétanisée par le spectacle qui s'offre à ses yeux, incapable de réagir aux soubresauts d'agonie de son mari. Pauvre madame ! Pauvre petite princesse confrontée depuis son arrivée à Saint-Domingue aux misères physiques et morales de l'île. La révolte des indigènes, l'intempérance du climat, l'épidémie de fièvre jaune, la barbarie des nègres insoucieux des lois de la guerre, la contre-barbarie des troupes expéditionnaires rivalisant de férocité avec les anciens esclaves. Chacun y va de sa sauvagerie à vouloir dépasser l'autre en cruauté, à perdre son âme. Pour échapper à sa détresse, pour sauvegarder en elle une parcelle d'humanité dans un univers déshumanisé, madame Pauline, loin des préoccupations militaires et administratives de son mari, a choisi de sauver son corps dans les plaisirs de la vie. Le peu que lui offre un pays en guerre, à peine revenu du désarroi de son passé et qui affronte le spectre d'un présent sinon d'un avenir calamiteux. Les plaisirs de la vie ? Entre la

simple frivolité et la licencieuse galanterie. Qu'a-t-elle trouvé au bout de sa quête ? La mort inattendue de son mari et, probablement, la vacuité du deuil.

Aurais-je mal vu ? Le général a remué les lèvres et son corps a légèrement bougé. Même que la main droite a agrippé un pli du drap. Il a battu aussi des paupières. Un très bref instant. Les doigts ont vite relâché la frange d'étoffe. Les paupières se sont plus lourdement appesanties sur leurs espérances d'impossible : vivre. L'effort de se soulever était trop grand. Le corps s'est figé dans sa rigidité, a gardé ses affectations d'immobilité. Depuis dix jours, il est là, étendu, changé de lui-même, changé de sa récente vigueur. Les os saillent sous la peau devenue transparente. Les veines ont cessé d'être bleues à force de charrier du sang noir contaminé. Est-ce un maléfice de ces damnés nègres qui, par vengeance, auraient empoisonné le général et pour bien montrer que c'est leur œuvre, métamorphosent son sang qui épouse la couleur du deuil ? Celle de leur peau. Celle du malheur de leur vile existence. Du malheur de leur race. La douleur, hélas ! d'être nègres. Ils font chèrement payer aux Blancs leurs misères passées. Je m'égare. Il ne s'agit pas d'un empoisonnement sélectif puisque les blancs créoles nés dans l'île sont curieusement épargnés par la fatidique fièvre. Affaire d'accoutumance, avait raconté le naturaliste Descourtilz au cours d'une réception au Port-Républicain sur l'habitation de madame, où il tenait l'affiche à cause de ses recherches sur la flore de Saint-Domingue. Affaire d'accoutumance car la nature généralement

reconnaît les siens. Les nègres boivent l'eau souillée des sources ou des mares sans aucun risque pour leurs intestins. Que le soldat fraîchement débarqué en fasse autant, il ne tardera pas à rendre ses boyaux par le haut et par le bas. À en mourir. N'empêche ! Coutumiers de criminelle vengeance, passés maîtres dans la manipulation des poisons, les nègres n'avaient-ils pas terrorisé la colonie sous la houlette d'un certain Mackandal ? Les pénibles souvenirs de cette époque demeurent encore vivaces dans la mémoire de la plupart des colons qui, dans la plaine du Nord, ont survécu aux fantasmes des esclaves de se soulever, d'assassiner les Blancs, de se rendre maîtres de Saint-Domingue, d'y fonder un royaume africain à la semblance de l'ancien royaume d'Abomey. De l'histoire ancienne certes. On parle pourtant du général Toussaint, vaincu par le commandant en chef, comme d'un *bôkônô*, émule de Mackandal, capable des sortilèges les plus surprenants. Tuer quelqu'un à distance, par exemple. Il a bien pu exercer ses talents sur le général Leclerc. Ignorant des mœurs de la colonie, monsieur était livré sans défense aux tentatives macabres de ces nègres sauvages. Parlerais-je d'attentat si j'en avais les preuves ? Attentat, assassinat ? La question reste posée.

Cette fois-ci, j'ai bien vu. Le général a remué ses lèvres entre deux giclées de *vomito negro*. A-t-il repris conscience ? A-t-il voulu parler ? Qu'a-t-il voulu dire ? Son visage émacié, incolore, a paru subitement crispé, signe manifeste chez lui de la colère. Comme

s'il avait voulu crier. Contre quelqu'un ? Après quelqu'un ? Les doigts se sont raidis et les mains ont cherché les bords du lit en quête d'un point d'appui. Les épaules ont quitté subrepticement l'inconfort trempé des draps avant de retrouver aussitôt la béatitude de leur moite chaleur. Le docteur Peyre lui aussi a vu. Il a fait mine de se précipiter mais s'est arrêté aussitôt. Ce n'était qu'un soubresaut, une prompte réaction du corps sous l'effort d'une contraction consécutive à un hoquet. Ce n'était point un acte conscient. Une tentative de se lever. Un effort de renouer avec la vie. Comme avait pronostiqué le docteur Peyre, il n'y a plus d'espoir. Madame Pauline doit se résigner. Je m'en vais lui chuchoter à l'oreille qu'elle prenne des dispositions pour les funérailles et pour le transport du cadavre en France. Réquisitionner l'un des bâtiments de la flotte de l'amiral Latouche-Tréville. Le tenir prêt, aussitôt la mort officielle déclarée et l'absoute chantée, à prendre la mer. Dans ce pays au climat délétère, les corps entrent vite en décomposition. Il faudra le savoir-faire combiné du chirurgien en chef de l'armée et de l'embaumeur officiel du troisième régiment pour préserver le cadavre des atteintes rapides, immédiates, de la décrépitude et de la pourriture. Après tant de malheurs ce serait le comble que le corps du général arrive putréfié à Montgobert pour être enterré dans le caveau de famille.

Encore un jaillissement de vomissure. Cette fois, le général a craché une bonne part de ses intestins. Il ne s'agit plus de caillots mais d'épais morceaux de chair noircie par le venin de la fièvre

des tropiques. Le rythme du souffle est devenu irrégulier. Quel horrible spectacle que celui de l'agonie ! Être encore en vie mais déjà happé par la mort. Cheminer inconscient vers cette destination de non-retour où l'être inexorablement chavire dans le néant. Mon Dieu ! Faites que ce moment arrive le plus tard pour moi. Ou plutôt, épargnez-moi cette étape comme préliminaire de départ. Faites que la mort survienne d'un coup et qu'elle tranche ma vie comme le couperet de la guillotine. Sans bavure.

Pas de doute. Le général a parlé. En un effort surhumain. Depuis quelques instants, nos visages sont tendus vers l'imminence de cette parole qui cherchait sa route entre deux coulées de bave. Distinctement, nous avons entendu : Gardes ! La suite est venue, incohérente, inarticulée, inaudible. L'aide de camp, le général Norvins, avec ses réflexes de militaire, dit avoir déchiffré un ordre sur les lèvres du général Leclerc. Quel ordre ? nous sommes-nous empressés d'interroger. Et lui, conscient de l'importance de ses révélations, se chargea soudain de mystère en nous adressant des signes entendus. Approchez ! Approchez ! Il ne voulait pas réveiller le général de son trop lourd sommeil. Fallait-il bien que nous entrions dans son jeu, feindre de croire à la torpeur plutôt qu'à l'agonie du commandant pour légitimer la vérité du déchiffrement. La voix du sphinx rendit sa sentence pour nous convaincre de sa découverte : Arrêtez cet... Je n'ai pu saisir le reste, a-t-il conclu pour notre entendement perplexe. Arrêtez cet... Arrêtez qui ? Nous nous fîmes plus attentifs à l'ultime sommeil du général, nous attendant à ce qu'il sortît de

sa léthargie pour confirmer l'ordre d'arrêter X ou Y. Du coup la mort proche perdait de son attrait. Elle ne représentait plus qu'un détail dans le manège des intrigues de sérail. Nous étions la vie en quête de son approbation. Non dans le bien mais dans le malheur d'autrui. Qui serait la dernière victime de la vindicte du général ? Nous étions curieux de savoir. Le général Kerverseau ? Son rapport n'avait-il pas contribué à modifier le plan du Premier consul au point de nous plonger dans un bourbier ? Le général Dessalines dont les forfaits contre les nègres ses pareils avaient révolté les bonnes consciences et qui depuis le dernier soulèvement a reporté sur les Blancs sa fureur assassine ? Le général Rochambeau, fraîchement arrivé de la Martinique avec ses préjugés contre les Africains et qui rivalise de férocité avec Dessalines dans la répression ? Autant ce dernier égorge les Blancs, autant lui trucide les nègres, l'un et l'autre spécialistes de sanglantes mutilations. L'officier artilleur Sabès dit Pétion, coupable de lèse-majesté en cocufiant le commandant ? Trop occupé à jalouser Aumale, à surveiller Humbert, monsieur pourrait ne pas être au courant. Et c'est tant mieux pour lui. Qu'y aurait-il gagné sinon un supplément de tourments à ajouter au naufrage de sa vie ? Nous étions suspendus aux lèvres du général pour entendre l'ordre qui ne passa jamais les frontières de sa bouche. À nous décevoir. Fatiguée de rester debout dans les bras de l'aide de camp, madame Pauline avait affalé son chagrin dans un fauteuil Louis XIV, le seul luxe de cette chambre avec le grand lit à baldaquin dans lequel le

commandant en chef depuis bien des mois trompait sa solitude dans celle patiente et soumise des draps. À l'écart du groupe constitué du docteur Peyre, de l'aide de camp Norvins, de l'abbé Joseph qui nous avait rejoints pour l'administration de l'extrême-onction, du général Watrin mandé par monsieur avant d'entrer dans le coma et de moi, madame, au-delà de la tristesse réelle de ses yeux, manifestait un vague ennui. Il ne pourrait point s'agir de mon Pétion, pense sans aucun doute la générale. Mon cher et tendre époux ne me ferait point un tel affront. Afficher au grand jour sa vindicte en révélant l'objet de ses ressentiments. Il fut, un certain temps, trop noble de caractère pour s'arrêter à connaître les bassesses et les mesquineries de la jalousie. D'ailleurs, il a toujours su que je ne me satisfais pas de la tendresse ni de l'attention d'un seul homme. Particulièrement de lui. Il me faut l'admiration de tous, c'est à moi de décider qui me plaît et à qui accorder mes faveurs. Pourquoi en serait-il autrement de Pétion ? Parce que ce serait un bâtard de nègre. Et après ? Lequel des officiers de mon mari peut se prévaloir de ses performances ? La plupart n'ont su que m'amuser. Lui, en revanche, m'a fait connaître des transports innommables, l'ivresse de la volupté. Au point que, rien que d'y penser... Ah !

... Aussitôt, avec sa frivolité coutumière, madame a évacué et la question et nos préoccupations pour ne ramener celles-là qu'à une seule. Je ne me trompe pas. Ses prunelles éteintes se sont soudain rallumées, fixant le moribond de leur éclat où, je le sais, perce, malgré elle, malgré les circonstances, le désir forcené,

la passion morbide, immodérée. Elle sent que je la regarde, détourne les yeux du corps décharné, macérant dans la sueur fétide, les reporte sur moi. Je ne me trompe pas. Ce que je lis me ramène à ces nuits où, tant de fois nue dans le grand bassin aux bords éclairés de la lueur d'une torche tremblotante, elle attendait, belle, impudique, impatiente, l'officier artilleur Sabès dit Pétion pour calmer sa faim, apaiser sa soif et atteindre à des sommets de volupté où elle perdait toute notion du temps pour ne vivre que de l'instant. La morbidité du plaisir. Le mariage de madame a été un naufrage qui a forcé le général à ne plus croire en sa propre grandeur. Depuis longtemps, il ne connaît plus la plénitude des joies du couple. Son existence paraît une illusion dont il se débarrasse en trompant sa vocation de militaire de celle du bourreau. Son regard, à fixer parfois madame, puait le désespoir, tant il accrochait ses possibles remords à une supplication destinée à effacer l'usure des nuits blanches. Il ne pouvait choisir ni trier ses rêves. Il s'en est consolé en s'enfonçant davantage dans l'abjection. Au risque de pousser princesse à aller au bout de ses excès. Sans discernement. Madame sait qué j'ai deviné. Ses yeux se voilent d'amertume et d'inquiétude. Demain, elle devra partir pour la France avec le cadavre de son époux, prendre le deuil des batifolages avec Pétion. Demain oui, demain. Pour Pétion et elle, de quoi demain sera-t-il fait ?

Telle que je vois madame Pauline engoncée dans son fauteuil et dans les souvenirs libidineux qui lui reviennent, je crains qu'elle n'arrive à prendre en main l'organisation de son deuil ni

régler les préparatifs du départ. Ni surtout se reprendre en main. Comme à l'accoutumée il me revient de suppléer à ses carences. Nana ma vieille, allons nous occuper d'abord des funérailles.

Elle est sortie en coup de vent. Sans m'adresser ni une parole ni un regard. Une preuve que, à cheval sur ses préjugés, elle est, à son habitude, en colère contre moi. Contre mes passions mauvaises, comme elle dit souvent. Ayant passé l'âge de subir la tyrannie de ses instincts, elle ne comprend ni mes emportements ni mes débordements. Elle m'a percée à jour, devinant mon embarras actuel. Entre un mari moribond qui n'a jamais été apte à m'initier au plaisir et un amant expert qui m'a fait frémir du vertige des cimes. Entre la fidélité à mes devoirs d'épouse et ma soumission aux fantasmes du sexe. Entre... À quoi bon continuer à énumérer les causes de mon dilemme. Je n'échapperai pas au piège de mes désirs ni à la malédiction de la politique. Voilà deux jours que j'attends que la mort me délivre des liens dans lesquels la volonté maniaque de mon frère m'a enserrée. Et d'une affection de façade que le protocole commande. Feindre d'aimer. Feindre la tendresse. Minauder comme une chatte alors que je suis tiraillée par les chaleurs d'une tigresse. Et maintenant simuler d'être triste alors

qu'au fond de moi-même j'exulte. Presque. L'hypocrisie de la société m'a condamnée à n'être jamais moi, à marcher le visage couvert d'un masque, affichant une inconscience qu'on attribue à mon jeune âge et une frivolité que les femmes dites sérieuses envient, jalousent. Je n'ai pas le cœur à pleurer sinon sur l'évidence à laquelle je vais renoncer dans les prochaines heures : la joie de m'être connue pleinement femme dans les bras d'un homme qui m'a enseigné la différence. Il représente, croit-on, les scories que les sots préjugés de mon pays et de ma race me portent à détester sinon à haïr. Et pourtant, il est seulement qui me comble, m'a fait renaître et m'épanouir. Qui a accordé mes joies à celles de la vie. Pour l'avoir rencontré, pour avoir subi sa fascination et l'autorité de la volupté à quoi il m'a si souvent conviée, j'ai éprouvé comment une femme dans et après l'amour peut s'avouer comblée. Aussi n'aurai-je pas de regret. Aucun regret d'avoir échoué sur cette terre ingrate où la mort joue à cache-cache avec ses sortilèges et ses exagérations.

Demain, j'aurai quitté Saint-Domingue. J'aurai quitté l'enfer. Celui des autres. Celui qui a englouti mon mari et auquel je suis certaine d'échapper grâce à mes appétits, grâce à mes débordements. Par eux j'avais conquis Sabès. Par lui, j'ai dompté la mort. Dès les premières pluies de mai, celles qu'on appelle chez nous les pluies de printemps, il m'avait avisée que bientôt, pour les expéditionnaires, Saint-Domingue changerait, répondant à l'attente des généraux indigènes ralliés, par fourberie, à la cause de mon mari depuis l'arrestation et la déportation de leur chef, le

général Toussaint. Ils avaient trahi ce dernier parce qu'ils se sentaient menacés. Le général, vieux magot coiffé de linge, tel que l'avaient nommé les jeunes officiers d'Hédouville, ne leur accordait plus sa confiance, ayant deux raisons à cela. Premièrement il les avait soupçonnés d'avoir, voilà deux ans, pactisé avec son neveu Moyse Louverture pour le renverser au profit de Christophe. Le procès suivi de l'exécution du parent félon n'avait point déterminé la probabilité, moins encore apporté la preuve du supposé complot. Qu'importe ! Il avait décidé de se tenir sur ses gardes et de ne point s'ouvrir de ses desseins à ses plus proches compagnons d'armes. Il se méfiait d'eux. En retour ils le lui avaient bien rendu car ils avaient appris à avoir peur de lui. Deuxièmement, face à l'armée expéditionnaire, ils n'avaient pas respecté les consignes données. Bien au contraire, tournant les ordres reçus, un Christophe, un Dessalines avaient incendié puis évacué le Cap et Saint-Marc sans combattre, permettant aux troupes françaises d'établir des têtes de pont stratégiques qui avaient pris en tenaille la principale armée des rebelles. Pour Toussaint c'était un acte de trahison. Aussi quand mon mari offrit aux principaux généraux nègres de se rendre contre des avantages tangibles, empressés, se sont-ils soumis. Toussaint, abandonné de tous, se résignera à faire de même. Mais sur les conseils de Christophe, de Maurepas et de Dessalines, mon mari s'était, par crainte d'un soulèvement général des ateliers, emparé de sa personne. Précaution supplémentaire, il avait préféré le tenir éloigné de la colonie en l'exilant.

Des poches de résistance, après sa déportation, subsistèrent çà et là, anéanties bientôt par Dessalines. Avec la dernière sauvagerie. Ce n'était pas par amour de la France mais suite à des rivalités entre d'anciens chefs de bande plus ou moins protégés par le vieux Toussaint. Les officiers soumis n'attendaient qu'un signe ou un ordre pour reprendre la lutte. Il leur viendrait de la nature. Je me souviens d'avoir, entre deux baisers, posé la question à Sabès. Comment ? Il avait profondément inspiré puis sentencieusement, affectant de me révéler un grand secret, il avait débité d'un trait :

– À chaque saison de pluie, les mares et les étangs se gonflent de miasmes. Et ceux-ci, poussés par les vents, envahissent l'air, embrument les cerveaux des étrangers à l'île. Ceux-ci, attaqués par une fièvre soudaine, perdent conscience et meurent au bout de deux jours. Ce sera le destin des soldats de votre mari. Si ce n'est de votre mari lui-même.

– Il n'y a pas de remède à cette fièvre ? m'étais-je inquiétée, m'apercevant, trop tard, et ne m'en repentant pas, que j'avais négligé de protester et de m'indigner contre le sort promis à mon mari.

– Bien sûr, mais il n'est connu que de très peu de gens qui l'administrent à leurs proches ou à des êtres chers...

Il s'était alors tu, attendant ma réaction. Comme je réfléchissais, préoccupée de savoir s'il connaissait de telles gens, si malgré la haine d'elles à moi (même quand je n'ai aucune part dans leur tragédie, elles me honnissent parce que je suis blanche,

étrangère, dans un pays qu'elles réclament pour eux. Et surtout parce que épouse du général commandant l'expédition), j'en trouverais à m'administrer le remède, à consentir à me fournir leur potion, il anticipa ma question et poursuivit.

– ... des êtres chers comme toi. Je t'ai apporté des feuilles d'assorossi et de derrière-dos. Le goût en est odieusement amer. Jure-moi que tu boiras la tisane qu'on te préparera avec.

– Je le jure, avais-je répondu, déjà paniquée à l'idée qu'un accès de fièvre pourrait m'emporter.

Je boirai et ne le regretterai pas. Cinq jours plus tard, le glas sonnait pour le premier mort des hauts de Marquis-de-Sant, un sergent du bataillon préposé à ma garde. Je m'ouvris de mes peurs à Sabès.

– Si malgré tout...

– Fie-toi à moi, rétorqua-t-il, se rengorgeant avec un sourire satisfait. Ma mère connaît les feuilles de ce pays et comment, avec, préparer des simples. Il n'y a pas de médecins parmi les nègres ni parmi les mulâtres. En as-tu jamais entendu mourir de fièvre jaune ? Nos N'gan ont la science infuse. Les esprits qui dansent dans leur tête leur apprennent comment défricher les terres où croissent les mystères.

Langage sibyllin, s'il en fut, qui bien loin de me rassurer augmenta mes inquiétudes. Pétion et moi, nous étions aux antipodes l'un de l'autre, sur des axes de rationalité parallèles qui n'avaient aucune chance de se rencontrer. Même à l'infini.

– Tu crois que...

– Je ne crois pas. J'en suis persuadé ! Ma mère te protège de ses connaissances.

– Alors, nous pourrons continuer de nous voir, de nous ai... de faire l'amour ?

– Bien sûr. Même si pour des raisons que toi et moi nous savons, mais que tu refuses d'avouer, tu n'oses crier dans le plaisir que tu m'aimes.

– Je...

– Chut ! Ne dis rien. Je t'accepte avec tes réticences. Tu raffoles du plaisir que je te donne. Moi, j'aime tirer de ton corps soupirs et plaintes montés du plus profond de toi pour te délivrer de tes inhibitions et de tes angoisses d'être. Nous n'avons pas à nous plaindre l'un de l'autre. L'amour est une invention des Blancs. Avec ses manèges, ses insipides jeux, il n'est pas fait pour nous. La nature nous a conçus autres avec des avantages physiques par lesquels instincts et pulsions entérinent la force dévastatrice des éruptions. Chaque nègre, à sa façon, est un volcan quand nos reins explosent de la démesure de nos désirs. Nous sommes des êtres de chair apprêtés pour réinventer la débauche. Jamais pour théoriser sur les mirages de la passion.

– Mais...

– Chut ! te dis-je.

Il avait fermé mes lèvres d'un baiser et commencé de promener sa main sur mes cuisses, de fouiner dans la masse de dentelles de mes jupons ! Je fus prise d'un tremblement que je

n'arrivai pas à contrôler. Il y avait en moi la peur, le désir, la passion et quoi encore d'innommable, un mouvement si violent de mon être que je me débarrassai soudainement, en défaillant, de ma poussée d'hystérie, comme dira Nana lorsque bien plus tard je lui raconterai. Mais c'était pour être aussitôt reprise par la peur, repossédée par mes désirs. En plus exaltés. En plus forcenés. En plus désespérés. La fureur. La folie. Sabès me fit l'amour ce soir-là avec la frénésie de la passion, aspirant à s'anéantir en moi pour nier ses inhibitions et ses complexes. Et moi, empruntant ses propres chemins de destruction, je prétendis fondre, confondre mes spasmes avec son souffle rauque, mêler la haine que deux siècles de relations inhumaines avaient plantée en nous aux élans qui nous jetaient l'un dans l'autre, aux flots qui nous submergeaient et qui, à cette heure de sublime dévoration, niaient la haine, abolissaient l'amour, nous laissant nus, seuls avec nous-mêmes, avec un besoin d'être sans précédent dans mon monde. Cette nuit-là, après l'amour, je sus que je ne voulais pas perdre Sabès. C'est pour cela que je lui révélerai un soir le plan de mon frère, que mon mari avait ordre d'exécuter. En toute innocence, en toute naïveté, croyant sauver nos relations, je creuserai le gouffre dans lequel Sabès, j'ai su qu'il se faisait aussi appeler Pétion, engloutira mes illusions, me préservant heureusement de me bercer des rêves d'un avenir commun. Cela je l'apprendrai bien plus tard lorsque, après qu'il eut cessé contre mon gré d'être mon amant, je ne parviendrai pas à le convaincre de n'être point mon ennemi. L'amour dit-on est

plus fort que la haine. Si Pétion m'avait aimée ! Si moi aussi je l'avais aimé, quel avenir Saint-Domingue nous eût-elle réservé ?

Mon cœur va bientôt casser à force de battre à coups redoublés. Les halètements se font de plus en plus pressants. Je voudrais bien contrôler mon souffle, ralentir le rythme de ma respiration pour freiner leur redondance. J'entends leur langage comme un appel lointain. À me fuir. À laisser ce corps que je ne soutiens plus de l'effort d'une volonté qui a flanché depuis longtemps. À partir au gré de mille fantaisies que j'inventerais. À voguer léger, mais si léger que je flotterais tel un fétu de paille au-dessus de l'océan, cherchant ma route parmi les nuages, paissant l'azur à ne plus avoir faim, à ne plus avoir soif. Mourir pour renaître dans quelque autre coin de ma tête où réinventer un monde propre à moi, moduler des joies nouvelles par lesquelles nier la haine entre les peuples, bannir les ambitions entre les hommes, chanter la fraternité entre tous et de nos voix mêlées ériger des hymnes à la liberté et à l'égalité. Suis-je en train de mourir ? De rêver ma mort ? Ou de vivre la réalité de la mort comme une illusion ?

Mais que vois-je ? Encore lui ! Ne l'avais-je pas chassé de l'île avec ordre de n'y jamais remettre les pieds ? Le Premier consul

ne m'avait-il pas assuré qu'il l'avait interné au fort de Joux pour cuver ses fantasmes de vieux roi nègre ? Par quelle complicité a-t-il pu arriver jusqu'ici ? A-t-il suborné ses geôliers ? A-t-il, grâce à des réseaux souterrains, circonvenu un capitaine de bateau pour le convaincre de le transporter jusqu'au Cap, après avoir déjoué la surveillance des espions placés dans les ports d'embarquement en France ? Et d'arrivée à Saint-Domingue ? Non ! Non ! Ce n'est pas lui ! Il n'est pas celui qu'il me veut faire croire. Non ! J'hallucine. Et pourtant il se tient là debout, bien réel, telle une arrogante provocation, une statue de commandeur émergeant de je ne sais quel théâtre d'ombres. Je ne saurais tolérer cette impertinence ni le défi que constitue sa présence, quel que soit le moyen qu'il ait employé pour revenir. À moi, gardes ! À moi ! Gardes, arrêtez cet homme ! C'est un fugitif. Un déserteur. En détention préventive dans une prison militaire, il s'est évadé. Que m'arrive-t-il ? Faudrait-il que je ne sois plus moi-même pour consentir à fournir des explications et justifier des ordres que j'ai donnés ? Aurais-je perdu l'empire que j'avais sur moi, sur la troupe ? Gardes, ar-rê-tez cet homme !

N'est-ce pas qu'il est encore là ! Arrêtez cet homme !

N'est-ce pas qu'il est toujours là, à me regarder ! Pensif, les yeux mi-clos, à demi fermés sur ma décrépitude. Comme s'il avait pitié de moi. Comme si, de nous deux, j'étais finalement le plus mal loti. Et le plus à plaindre. Se posant en victime de ma prétendue duplicité, il ne cesse d'importuner le Premier consul, de l'abreuver de plaintes contre moi. De plaintes mais aussi de

récriminations qui le conduisent inévitablement à des réclamations. Dans l'avalanche de ses menteries consécutives à un esprit dérangé, il se surprend parfois à être lucide et à avoir raison. Contre moi ? Certes pas. Contre les ordres que j'ai dû exécuter souvent malgré moi, en dépit de la certitude que mon beau-frère avait erré en écoutant sa femme, donnant suite au projet de récupération de l'île alors que la France ne l'avait jamais perdue. Toussaint nous l'avait gardée, envers et malgré lui. Envers et malgré tous. Anciens colons émigrés, Anglais, Américains, Espagnols. Il avait voulu sa part des richesses qu'il avait créées, sa part d'un pouvoir dont nous lui avons inculqué le goût sinon la passion, pourquoi n'avons-nous pas accepté qu'il devînt Toussaint plutôt que Louverture ? Ou mieux, inversant l'ordre des préséances citoyennes établies par la Révolution, gouverneur Louverture plutôt que citoyen général Toussaint ? Oui, pourquoi ?

J'aurais dû poser ces questions au Premier consul. Le général Vincent m'avait suffisamment affranchi des dangers et des conséquences néfastes de l'entreprise pour que j'eusse une claire vision des faits et de la situation. Je n'ai pas osé interroger Bonaparte. J'avais reçu des ordres. Un militaire ne discute pas les ordres. Lors même qu'ils interpellent sa conscience et la morale citoyenne. En s'engageant dans l'armée il renonce à être lui-même pour s'introniser justicier de l'État. Sans cœur et sans âme. Absurdement un pion. Aux ordres. Comment donc aujourd'hui mes soldats se commettent-ils à ne pas exécuter les

miens ? Gardes ! Arrêtez cet homme ! Fusillez-le séance tenante. Il rit. Comment ose-t-il ? Comment osez-vous ? Sortez ! Gardes, débarrassez-moi de ce macaque, tout général qu'il fût.

Personne ! Personne à accourir à mes cris. À moi, gardes ! À moi ! Personne pour me protéger contre les maléfices de ce singe. Ils demeurent là, statufiés, à me regarder mourir, ignorants de cette agression du ci-devant général Toussaint qui me poursuit de sa haine, me persécute de sa vengeance en croyant instiller le remords dans ma conscience. J'avais reçu des instructions fermes et précises, étalées dans le temps selon un calendrier théoriquement parfait. Je les ai exécutées en utilisant les moyens dont je disposais. Le problème n'est pas de savoir si elles étaient conformes aux lois de la guerre. La guerre était finie. J'avais pacifié l'île. Les troupes rebelles, vaincues, avaient capitulé. Leurs commandants, les principaux généraux de l'état-major du citoyen Toussaint, s'étaient rendus. En échange de la promesse de leur conserver leurs grades et leurs biens. J'ai respecté mes engagements. Le citoyen Toussaint, pas les siens. Il complotait. Ses propres officiers d'état-major me l'ont confirmé après que mes services de police eurent intercepté une correspondance au général Fontaine par laquelle l'ex-gouverneur à vie lui demandait de prendre contact avec d'autres officiers, des chefs de bande, et de les aviser de se tenir prêts à se soulever et à entrer en campagne contre les forces expéditionnaires dès les premières pluies. La nature, contre nous, serait sa meilleure alliée et les fièvres malignes équivaudraient à cent divisions nous assiégeant

pour nous anéantir insidieusement. Un plan sans faille qui s'accomplit aujourd'hui, malgré la déportation du citoyen Toussaint. La faute à qui ? J'avais prévenu Richepanse, que j'avais laissé reconquérir la Martinique et la Guadeloupe, de ne pas y rétablir l'esclavage. Poussé par l'adjudant général Rochambeau et par les puissants intérêts de la famille La Pagerie, il a passé outre à ma décision d'attendre de meilleures opportunités pour donner suite au plan des consuls. Instruit par le général Vincent de la détermination des nègres de Saint-Domingue à ne pas négocier leur liberté, je pressentais que la nouvelle aurait des incidences terribles sur le moral des généraux indigènes. Déjà ils avaient suivi Toussaint parce que celui-ci les avait persuadés que l'expédition n'avait qu'un but : leur enlever la liberté dont ils connaissaient depuis peu les délices et les avantages. Pour les rallier à ma cause, j'avais, contre le vœu des autorités métropolitaines, contre le plan à exécuter, dû les persuader du contraire. J'ai appris qu'embarqué sur le bateau le *Héros* en partance pour l'exil, le citoyen Toussaint avait prophétisé : « En me renversant, on a abattu à Saint-Domingue l'arbre de la liberté des Noirs, mais il repoussera car les racines sont profondes et vivaces. » Il avait raison, le bougre, plus profondes et plus vivaces que nous n'aurions cru. Et voilà où cette prédiction m'a amené. Sur un lit de souffrances où j'ai déjà vomi mon fiel. Où, entouré de fidèles parmi les fidèles (j'ai peur que la nouvelle de ma maladie, ébruitée, n'affecte le moral de la troupe), j'attends de comparaître devant le tribunal de Dieu.

Pour être jugé avec vous, général Toussaint ? Feu le général Moyse Louverture, votre neveu, vous traitait de fou. Il n'avait pas tort. Je n'ai jamais vu autant d'audace faire corps avec autant de déraison. C'est déjà assez que j'accepte que vous m'accabliez de votre présence. Je ne consentirai pas davantage ni plus longtemps à écouter vos sornettes. Moi, général Leclerc, être jugé à titre contradictoire avec un traître ! Vous avez trahi votre patrie à laquelle, vous rappelez-vous les dernières paroles du général Vincent avant que vous l'envoyiez présenter aux consuls votre projet insensé, votre patrie, dis-je, à laquelle vous devez tout. Vous avez trahi vos frères de race, en essayant de leur vendre, à leur détriment, un rêve d'impossible. La liberté ? La France la leur avait concédée, avec les droits et privilèges y afférents. Alors l'indépendance ? Pour quoi faire ? Qu'avaient-ils besoin d'une autre nationalité ? N'étaient-ils pas déjà citoyens français ? Quoi ? Mais vous êtes plus fou que je ne croyais. Ils n'étaient pas eux-mêmes, rétorquez-vous ? Eux-mêmes qui ? Pourquoi chercher à être eux-mêmes c'est-à-dire autres que voulaient les lois de la République à laquelle ils avaient juré fidélité quand Sonthonax les avait affranchis ? Vous êtes bien content que je vous ramène à ce souvenir ? Parce que Sonthonax leur avait déclaré, en leur distribuant les fusils qu'ils allaient mettre au service de la France : quiconque tentera de vous les enlever voudra vous rendre esclaves. Je sais ! Je sais ! Je connais autant que vous, général Toussaint, l'histoire de la République. Pas celle de Saint-Domingue, me reprochez-vous sinon j'aurais su

qu'elle n'a jamais été une colonie de conquête. Les premiers établissements furent liés au roi par un contrat d'association qui autorisait l'île à revendiquer une certaine autonomie d'action que des fonctionnaires à tour de rôle ont voulu lui retirer. Et alors ! Sonthonax, dites-vous, n'a fait que confirmer des droits à la différence en anticipant des décisions de la métropole. Et alors ! À ce que je sache, personne jusqu'ici n'a tenté de les leur reprendre. Moi ! arguez-vous ! Moi ! Quelle absurdité ! Quelle connerie ! Moi ! Mais pas du tout. Qui a pu vous raconter pareille sottise ?

Vous voyez ! Vous ne répondez pas. Le rapport Kerverseau, rétorquez-vous, pour me confondre ! Mais non ! Vous vous trompez ! Contrairement à ce que vous affirmez avec tant de conviction, jamais il n'y a eu de rapport Kerverseau qui eût modifié le plan initial du Premier consul. Quel aurait été originellement ce plan, d'après vous ? Vous confirmer comme gouverneur à vie de l'île. Laissez-moi rire ! Gouverneur à vie de l'île ! Pourquoi le Premier consul vous aurait-il fait un tel cadeau, lui qui ne savait pas encore quelle serait la durée de son mandat. Gouverneur à vie avec le droit, en plus, de nommer votre successeur ? Comprenez-vous que vous échappiez dès lors au contrôle de la France ? Qu'elle n'aurait plus sur vous qu'un droit de tutelle ? Et encore ! En vous confiant la souveraineté d'une décision politique aussi importante, elle se privait du droit de souveraineté sur l'île. Vous en deveniez le seul maître. Doté d'un pouvoir civil et militaire sans partage. Auriez-vous cru que le

Premier consul n'eût deviné vos intentions, pressenti le danger, la menace, lui qui se préparait à être, selon les confidences de Pauline, Napoléon bien plus que Bonaparte ? Sot que vous étiez... Ah ! Bon ! Vous n'étiez pas dupe de votre propre jeu sinon pour provoquer le Premier consul à faire un faux pas ? À vous obliger à vous rebeller pour vous dégager des liens avec la France ? Et vous avez réussi ? À quoi cela vous a-t-il conduit ?

Vous osez m'accuser de vous avoir forcé à la rébellion ? Comme quoi si j'avais gentiment demandé l'autorisation à votre auguste personne d'entrer dans les ports de Saint-Domingue et de débarquer des troupes pour les intégrer dans votre armée, vous n'eussiez pas considéré ma présence et celle de la flotte dans les eaux saint-dominguoises comme une provocation. Pis, comme un acte hostile. Vous divaguez, général. Pourquoi des bateaux militaires français, entrant dans des ports français, auraient-ils eu besoin de permission des autorités civiles et militaires françaises ? Vous étiez, vous êtes français, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas été prévenu de leur arrivée, prétendez-vous ! Faux puisque vous savez que, suite à la signature de la paix à Amiens, la France nécessairement allait revenir aux îles, envoyer une flotte de guerre pour maintenir une présence dans ses eaux lointaines et les protéger au cas où... Faussetés, criez-vous ! Vos services de renseignements vous avaient déjà averti des tractations entre le Premier consul et Sa Majesté britannique. Celle-ci aurait répondu, à la proposition consulaire d'envoyer une flotte

aux Antilles, qu'elle s'engageait à protéger les intérêts de la France en assurant la libre circulation de ses bateaux marchands, partout dans l'Atlantique, de la mer des Sargasses à celle des Caraïbes. Figurez-vous, vieux fou, que les consuls avaient aussi leurs réseaux d'information ! L'Angleterre ne vous avait-elle pas suggéré de faire sécession et d'ériger l'île en royaume ? Le sachant, le Premier consul laissa comprendre aux Britanniques qu'il songeait à vous accorder l'indépendance, auquel cas il appuierait tout projet de conquête par vous de la Jamaïque, et à valider automatiquement la création d'un empire insulaire. Ah ! Vous comprenez maintenant ! Ce n'était que cela. Une manœuvre de mon beau-frère. Pour vous empêcher d'être une carte aux mains de ses adversaires, il vous a mis sur la table de jeu comme son as de pique. Je peux vous le révéler à présent, les jeux étaient faits. Vous avez joué, vous avez perdu. Moi aussi, j'ai joué. Qu'ai-je gagné ? Rien, sinon l'indignité de mourir dans mes vomissures plutôt que sur un champ de bataille. Je ne vous ai pas trahi, citoyen général Toussaint. Je ne vous ai pas trahi. Pour prévenir l'embrasement de la colonie, que pouvais-je, que devais-je faire, sinon vous vaincre. Ou périr. Je n'ai pas vocation à la défaite. Ma carrière dans l'armée en dit long sur mes exploits. Toujours à la pointe de l'attaque. Le premier à prendre d'assaut les redoutes ennemies sous la menace des boulets et de la mitraille. Au risque d'être déchiqueté. Cent fois j'ai bravé la mort. Cent fois je suis revenu de ses extravagances, choyé par mes hommes heureux de me retrouver vivant. J'ai conquis mon

brevet de général, non par la grâce des charmes de Pauline comme des compagnons d'armes, rivaux, envieux, persistent à le propager, mais par des actes guerriers, des hauts faits qui m'ont valu des citations militaires. Parmi les plus glorieuses. Et les plus prestigieuses. Par la guerre je suis. Pour la guerre j'ai vécu. Celle contre vous, je me devais de la gagner. Fût-ce au prix d'une félonie conditionnée par celle que vous vous prépariez à consommer. Fût-ce au mépris de l'honneur. Quand je me compare à vous, je me dis pour me justifier au regard de vos perfides intentions : « Il y a des trahisons qui sont pires que d'autres. » Je ne pense pas vous décevoir en avouant que j'ai emprunté cette citation de vous.

Voyez, vous ne confirmez pas. Subitement vous êtes muet. Vous m'avez laissé parler, utilisant votre tactique habituelle : l'usure. Vous m'avez épuisé. L'effort de contester vos propos m'a fait mal. Allez-vous-en, Toussaint, allez-vous-en ! Laissez-moi mourir en paix !

J'ai tout arrangé. Quelques hardes restent à emballer que madame Pauline a gardées ici pour ses toujours trop brefs séjours. Et les quelques autres effets apportés pêle-mêle de Port-Républicain dans le désordre de son chagrin. Dans le désaveu de ses regrets. Pauvre madame ! Prise au piège de l'histoire. Au surplus piégée par sa propre histoire. Elle s'attendait à des changements dans sa vie. À des bouleversements en rapport avec les imprévus qu'elle se promettait. Qu'elle se serait permis. Le destin l'autorise seulement à les réduire à ses propres dimensions. Vivre dans une vitrine avec la crainte que quelqu'un ne vienne la briser. Avec la crainte et paradoxalement avec l'espoir. Enfermée par son frère dans une alliance qui l'a empêchée de donner libre cours à sa passion de la vie, circonscrite par la politique dans un champ d'expériences dont elle n'a pu s'évader et qu'elle n'a pas su explorer pour l'apprivoiser, cloîtrée par ses sentiments dans un huis-clos qui l'obsède et dont elle a rêvé de s'échapper par le plaisir et la débauche, elle est passée par des émotions contradictoires qui l'ont placée face à un

constat : l'incapacité d'être. Femme, elle existe souvent d'une tristesse sans raison qui ressemble à la faim. Enfant, elle s'exalte, pour s'en effrayer, des écumes de la nuit, tel un ruissellement de menaces lourdes comme des vols de hannetons cognant les lampes du bourdonnement sinistre de leurs ailes.

Sa jeunesse aurait dû être un atout. Elle en a usé comme d'un simple apparat pour défier les convenances, se réfugiant derrière les nécessités d'un monde nouveau. S'accorder au vœu du jour, à la mode dont les audaces renvoyaient à un besoin frénétique de vivre, au lendemain des folles angoisses de la Terreur jacobine. Sa beauté qui aurait dû lui être un sésame et lui ouvrir bien des portes, elle s'en est servie pour forcer plus celles du plaisir que celles de la politique que son frère lui imposait. Subir plutôt que porter le poids du destin. Ni se faire ni s'accomplir dans le sillage de cette force qui, traversant l'Europe comme un météore, du Rhin à l'Italie, allait intimement mélanger sa vie à la fulgurante espérance d'un destin de grandeur. Surtout quand cette espérance n'était autre que l'histoire en marche. Sa fortune aurait dû être la clef qui permette de verrouiller les écueils et surmonter les embûches de la vie. Élevée très tôt à la dignité des plus beaux partis d'Europe, elle a préféré marcher sur la braise de ses sentiments, ne sachant si elle brûlait les hommes dont elle ensemençait ses nuits ou si elle se consumait de leurs tisons flamboyants. Finalement, à l'âge où tout aurait dû lui réussir, elle a échoué piteusement. Elle a régné sur le cœur d'un homme sans savoir qu'elle ne l'avait aidé ni à être celui qu'elle avait cru ni à

devenir celui qu'il avait postulé être. Elle s'est soumise au pouvoir de ses sens par besoin d'un individu qu'elle a créé et dans les bras de qui elle a cru défier les convenances sans reconnaître que la clandestinité à laquelle elle s'était condamnée pour vivre ses tentations de volupté consacrait la déroute certaine de ses provocations et de ses excès. Ils n'étaient que parce que clandestins. Cela suffisait pour enlever à ses extravagances leur caractère de provocation. En un mot, elle s'est banalisée aux yeux du monde, lors même que je fus le seul témoin de ses dérives.

Quand je l'appelle princesse Pauline, c'est pour rêver les yeux grands ouverts sur cette chance insolente qu'elle avait eue d'ériger une cour où des hommes intelligents lui auraient aménagé un monde dont elle aurait été la fée bienfaisante. Quand je l'appelle madame Pauline, c'est pour la replacer dans ce cadre de frivolité qu'elle privilégie au détriment de ses devoirs d'épouse et de sœur de chef. À l'abri des épreuves de la vie, sinon de cette pauvreté première dont on a dit que sa mère Laetizia avait été coutumière, rien ne lui a enseigné que la chance est ce qu'on en fait, non ce qu'on veut ou qu'on espère. Elle est passée à côté de son existence, touchant goulûment à tout sans être rassasiée de quoi que ce soit. Immature et immorale. Jouant de l'impudeur comme de la balle au jeu de paume, se l'envoyant et se la renvoyant, essayant d'être à la fois elle et un partenaire introuvable. Incroyable petite fille qui a grandi pour mieux rester enfant et qui, demeurée éternelle enfant, ne cesse de se prendre pour une grande personne. Une femme-enfant ou

une enfant-femme ? Je peine à répondre tant la frontière est mince entre ces deux références, tant la femme en elle épuise dans la débauche les vœux de l'enfant et tant l'enfant s'acharne à crier après les caprices d'une vertu dont la femme a fait son deuil depuis belle lurette. Cela me désole et m'horripile. Regardez-la. Si belle, si jeune, apparemment si sage et pourtant si perverse. En tout et pour tous elle se plaît à être belle parce que c'est pour elle la seule façon d'être vraie. En même temps, elle se complaisait à cacher sa vérité sous un flot de coquetterie qui, ajoutant à sa beauté, l'empêchait d'être elle-même en ne lui donnant qu'un but dans la vie. Séduire. Tout un art fait d'insouciance et de légèreté qui la rendait souvent odieuse, toujours cruelle. Je l'ai retrouvée, prostrée, oscillant entre ses deux tentations d'être. L'enfant qui ne comprend pas ce qui lui arrive. La femme qui délibérément a choisi d'ignorer ce qui lui est arrivé. Ses pensées sont ailleurs, là où son corps à défaut de son cœur se déprend de soi pour refuser et l'abandon et le désespoir.

– Madame Pauline, j'ai demandé qu'on passe des ordres pour qu'un bateau se tienne prêt à appareiller demain soir.

Je m'aperçois trop tard de ma gaffe. Madame n'a pas répondu. Feint-elle seulement de n'avoir pas entendu ? Ou de n'avoir pas compris ? Trois têtes se sont tournées vers moi avec des yeux réprobateurs qui condamnent mon inconvenance. Comment ai-je pu, quand le général n'est point encore mort ? Que dire des risques de divulgation de la nouvelle alors qu'il piétine toujours devant les portes du destin ? Vous êtes allée trop vite et trop

loin, semble vouloir me reprocher le docteur Peyre. Un miracle est encore possible, paraît renchérir le curé. C'était un secret, précise l'aide de camp. Un secret militaire qu'il n'appartient pas à un civil de dévoiler. Je rentre ma tête dans les épaules, attendant de madame un désaveu qui ne vient pas. Toujours possédée par le mirage de ses orgies, ce ne peut être que cela, elle fixe au-delà du moribond un point dans le mur qui borne son horizon. La fascination de quelque souvenir qui réveille d'indicibles nostalgies ! Je me suis retenue d'ouvrir les fenêtres, ce matin, confinant l'air malsain dans un espace clos où il est une menace pour nous six. Le général trépassera dans l'obscurité d'une chambre, lui qui pourtant avait vécu portes et fenêtres ouvertes à tous les vents. Dès l'aube, il se réveillait en offrant sa poitrine nue à la fraîcheur de la brise des montagnes. Madame s'en souvient-elle ou a-t-elle d'autres préoccupations que se rappeler les goûts et les élans de son mari. Nostalgies ! Nostalgies ! De quoi ? Des premiers baisers du général ou de la dernière baise avec ce Sabès ? Auquel des deux songe-t-elle ? Au général qui n'en finit pas d'agoniser et que la mort proche érige en temple dégradé ? Au bel officier artilleur que les circonstances ont converti en exceptionnel mausolée où s'expose en permanence le Saint Sacrement ? Deux hommes ! Une femme ! Entre les trois, l'infini malheur d'aimer.

Allant de l'un à l'autre, madame s'est cherchée. Portant en elle un besoin d'amour et n'ayant trouvé que le panache du soldat elle a assouvi, pour se consoler, une soif de plaisir plus conforme à sa jeunesse. Peut-être aussi à sa nature. Obéissant à

une nouvelle règle dans sa vie : le plaisir pour aujourd'hui, l'espérance du plaisir pour demain. Née dans une île ouverte à l'appel du grand large, elle a nourri son âme des tentations nouées aux sensations les plus diverses. La griserie de l'air marin, les caresses du sable à ses pieds dans la solitude des plages, l'ivresse des poudrins fouettant son visage, la volupté du vent jouant dans ses cheveux, la prédisposaient à une mélancolie qui n'était qu'attente. Une sorte de pathologie de l'être qui la rendait vulnérable à l'imprévu. Combien de fois, seule à la fenêtre de sa chambre, contemplant la splendeur d'un coucher de soleil dans la baie de Port-Républicain, ne l'ai-je pas entendue soupirer. Un gémissement de l'âme qu'au début j'attribuais à quelque évocation de sa Corse natale. Le golfe de la Gonâve, telle échancrure bleu pastel, bleu marine, émeraude, érodant les pieds des montagnes et les frondaisons des mangliers, lui avait rappelé au début des paysages connus que la luminosité des après-midi tropicaux transformait sous ses yeux en féerie de couleur. À vous couper le souffle. Madame s'enchantait. Et moi avec. Perdues toutes deux dans les infinies nuances rouge sang, carmin, violine, rose pâle, orange, des nuages effrangés qui s'effilochaient dans une apothéose purpurine avant de sombrer dans les profondeurs de la nuit. Sans transition. Sans s'attarder dans le clair-obscur des crépuscules méditerranéens, aussi indéfinissables que l'âme des Corses, et qui sont la préfiguration de tel goût d'une manière d'être, de tel appétit d'un bonheur fade laissé en héritage par je ne sais quel dieu d'autant plus sournois et facétieux que nous

nous en grisons seulement dans la tristesse. La soudaine disparition du soleil dans la baie transforme rapidement les êtres et les choses en des échantillons d'ombre, une sorte de brume multiforme qui se refuse à flotter et se disperse seulement noyée dans la plus totale obscurité. On n'a pas le temps de s'attrister même quand on se désole de l'extinction brusque du flamboiement du crépuscule. La tombée de la nuit, ici, est un phénomène hors norme qui a sans aucun doute accentué les bouffées de nostalgie de madame. Moi, je l'ai vécue comme une frustration porteuse de menaces. Il y a dans sa brusquerie une inélégance dont la nature n'est pas coutumière. Cette inélégance, liée à l'hostilité latente de l'environnement et à la permanence de la sauvagerie des nègres, me terrorise.

L'enchantement ne durait pas. Madame revenait de la magie de l'instant comme d'un sortilège. Elle soupirait à nouveau en imaginant qu'elle errait à la dérive, bien loin de naviguer vers ce port de rêve qu'elle aurait espéré. Plus qu'un gémissement c'était alors une longue plainte. Avalisant qu'elle souffrait de quelque mal innommé, une blessure intérieure qui ne cicatrisait pas. Cette fois, ce n'était plus l'effet de la nostalgie. Madame se mourait. De passion contenue. Une aspiration à vivre qui débordait les limites de la conscience et qui attendait de se connaître. Dans la folle impatience du désir. Une exagération de l'être, pourtant parfaitement ordonnée, suffisamment dosée pour qu'elle ne sombre pas dans le mauvais goût même si je n'arrête pas de penser le contraire.

Vivre. Profiter de la vie. Jusque dans l'excès. Comme si l'excès ajoutait un surplus d'être à la joie de creuser sous ses pas l'abîme dans lequel s'anéantir par le plaisir. Madame s'est cherchée parce qu'elle savait ne point pouvoir trouver ce qu'elle cherchait. Il ne lui appartenait pas de réinventer la Corse sous les tropiques. Comment a-t-elle pu croire qu'elle devait inventer son plaisir dans la moiteur de saisons qui se succèdent toujours égales à elles-mêmes ? À force de vouloir inventer son plaisir, elle a fini par inventer l'homme qui s'est offert pour le lui donner. Cela a commencé bêtement un après-midi d'août. Il faisait chaud. Un soleil indécent incendiait le paysage. L'air sec, montant de la baie, échouait avec ses effluves sur les flancs du morne, égaillait sur toutes choses ses paillettes de sel à nous gercer la peau. Il faisait chaud. Une chaleur brûlante, en ce mois de juin, succédant à un mai humide et poisse, chargée de l'incommodante haleine du jour. Madame suffoquait, allongée sur un divan. Elle m'avait appelée auprès d'elle pour venir la venter, ignorant mon inconfort à moi. Les grands ne font jamais attention aux problèmes des autres. Ils n'ont souci que d'eux. Dans l'allégresse de leur égoïsme. De madame, tout était caprice et saute d'humeur. J'étais à peine assise auprès d'elle qu'elle changea d'idée.

– Allons à la source, Nana, me dit-elle. Peut-être qu'à cette heure, il n'y a pas grand monde. Par cette chaleur, les nègres certainement font la sieste.

– Ne pensez-vous pas, madame, qu'ils ont eu la même idée que vous ? Prendre un bain.

– Possible, Nana, mais parions que nous n'y trouverons personne. Dix piastres contre une.

– Pari tenu, madame.

– Pari engagé. Va chercher mes assortiments. Non ! Laisse ! Nous irons au bocage, là où le ruisseau, en tournant, creuse un bassin ombragé par le massif d'arbres alentour. L'eau y est plus fraîche. Endroit idéal pour prendre ses ébats. À l'abri des regards.

Elle s'était levée, précipitée aussitôt dans le sentier sans m'attendre. Pressant le pas, courant presque, je la rattrapai au moment où contournant un bosquet elle abordait la courbe qui menait à la pièce d'eau. Elle s'arrêta pile, en poussant un petit cri de surprise, me fit signe d'avancer. Je criai aussi mais d'effroi. Estomaquée. Un mulâtre, nu et luisant comme un ver, sortait de l'eau. Il prit pied sur la berge où l'attendaient ses vêtements, un uniforme d'officier artilleur de l'armée coloniale. Il se pencha, saisit ses caleçons. Cachées derrière le massif, nous regardions et suivions ses gestes avec attention, l'une et l'autre travaillées par une insupportable curiosité. Pour la première fois, madame et moi voyions un nègre nu. De grande taille, musclé, athlétique, les traits fins et les cheveux bouclés, il aurait ressemblé à un dieu grec s'il n'avait pas été nègre. Nègre doré comme madame Pauline s'amusait à appeler les officiers mulâtres de sa garde personnelle au risque de les froisser. Nègre doré mais nègre quand même et cela, à mes yeux, ôta aussitôt au baigneur charmes et attraits. Il n'en était pas de même pour madame Pauline

qui s'excitait à la vue de tout mâle un tant soit peu bien mis et portant beau. Elle trépignait de contentement, excitée, je ne sais pourquoi. Chaque jour, elle côtoyait les mulâtres dans son entourage immédiat. Ils l'indifféraient. Arrivés avec l'expédition, ils avaient été pour le haut commandement des auxiliaires précieux tant par leurs connaissances du terrain que de la population. Pour un peu, ils auraient été les artisans de la pacification tant ils ont su combattre les insurgés nègres avec intelligence et acharnement. L'un des leurs, au siège de la Crête-à-Pierrot, avait avec précision canonné les fortifications pour créer des brèches dans les remparts. Au grand dam de Dessalines qui, à chaque coup, s'écriait : « Ça c'est Pétion », avant de quitter, précipitamment et de nuit le fort, en abandonnant la garnison à son sort. Cet officier mulâtre avait acquis des droits à la reconnaissance du général en chef qui l'avait affecté à la garde personnelle de madame Pauline. Pour des raisons connues de lui seul, il avait tenu à passer inaperçu parmi les militaires français de service. À cause des préjugés, les mulâtres étant considérés comme des citoyens de second ordre ? Sans doute mais de tous, il est le seul à ne pas fréquenter le cercle des intimes de madame Pauline. Serait-ce lui, là, tout près dans le simple appareil de sa nudité ? Impressionnant, surtout quand, se retournant pour enfiler ses caleçons, nous le découvrîmes tel que la nature l'avait sculpté. Plus qu'un dieu grec, un homme. Surdimensionné. Cyclopéen. Invraisemblable. Fantasmatique. Irréel. J'en étais ébahie. Et pourtant, j'en ai vu de belles à l'armée et au service de madame

Pauline. Celui-là, franchement, sortait du commun et je compris l'excitation de madame. Elle l'avait remarqué avant moi, de l'angle où elle le regardait. Je l'entendis déglutir. Je me penchai pour la dévisager. Ses yeux brillaient. Ce n'était pas seulement de contentement mais aussi et surtout de concupiscence. Elle me prit le bras, le serrant très fort, murmurant :

– Je le veux. (Puis à haute voix, criant presque :) Je le veux ! Je le veux !

Le nègre doré entendit, regarda dans notre direction et, comme madame se découvrait, nous vit, reconnut la générale. Confus, il ramassa ses hardes, s'enfuit à toute vitesse. Craignait-il d'être châtié pour son impudence ? Oser s'être présenté nu devant une Blanche, l'épouse du général en chef en personne ?

– Attendez ! cria madame. Restez où vous êtes ! Ne vous sauvez pas. Restez ! C'est un ordre.

Mais lui, n'entendant pas, car atteint soudain d'une incompréhensible surdité, continuait sa course sans demander son reste et disparut au détour du sentier. Madame glissa sur une pelure de banane, trébucha, s'étala dans l'invraisemblable emmêlement de ses jupons, m'entraînant dans sa chute. Je fus tentée de rire lorsque madame se releva, rouge de confusion. Je me contins car c'était plutôt de colère. « Quel sauvage ! » je l'entendis grommeler. Puis, gesticulant, dans tous ses états, farouche, décidée, elle me lança :

– Oriana, retrouvez-le ! Retrouvez-le ! Je veux l'avoir devant moi, ce soir même. À genoux, me suppliant.

– Oui madame, il faudra punir son insolence. Se montrer nu devant la générale ! Convoquer le conseil de guerre, le juger, le dégrader avant de le fusiller, n'est-ce pas madame !

– Bien sûr, Nana ! Bien sûr ! Oser se montrer nu, non pas. Ne point obéir à un ordre de rester, oui ! L'inconvenant ! Le malappris ! L'impertinent ! Le sauvage ! Ah ! oui ! Le sauvage ! (Puis, se pâmant soudain :) Quel amant il doit être !

Dans sa voix perçait l'admiration. Plus même, la tentation. Le désir. Les plaisirs et leur cortège d'imaginaire débauche. Déjà l'encens de l'excès.

Il y a un premier jour à tout. Ce jour-là, j'aurais dû mourir. Contrairement au respect et à la pudeur que commandent les convenances, je lui avais enjoint de rester. Le zèbre n'a pas entendu ou n'a pas voulu, insensible à mon appel qui était un cri de détresse. Je sombrais, fatiguée de la fadeur des officiers de mon entourage qui, entre deux insipides compliments, entre deux baisers accordés par mon indulgence, se culpabilisaient d'avoir touché à l'épouse du général en chef. Tout en s'en glorifiant dans l'intimité du pissoir de leurs casernes. Ils manquaient d'audace et de courage. Quand je les forçais à me céder et que je les mettais dans mon lit, me promettant des bonheurs certains, ils se révélaient terriblement décevants tant ils étaient gauches et brouillons. Fragilisés par le climat, bon nombre d'entre eux reléguaient leur vaillance aux oubliettes. Certains capitulaient sans avoir combattu, salissant de leur bave ma porte entrebâillée, gonflée de désirs, en attente de toutes les promesses. Combien ont-ils été ? Je ne veux point faire leur compte tellement j'en avais assez de leur débilité. Je soupirais après un

homme. Mon mari ne m'envoyait, pour me garder et me protéger, que des mauviettes, à peine sorties de l'adolescence ou déjà marchant vers la sénescence. À dessein. Me débouter de les entreprendre et se garantir ma fidélité. Par une continence forcée. Bien sûr je me souviens de ce soûlard de Polonais, costaud comme quatre, dressé telle une tour imprenable, qui donnait l'impression d'être un appareil à plaisir sinon à volupté. Je l'avais fait chercher un soir de déprime, croyant qu'il me ramènerait à cet amour de la vie qui menaçait de me quitter dans la morne désespérance d'un univers délitescent. C'était un castrat. J'en fus pour mes frais et pour mes espérances. Depuis, je me méfie des carrures d'athlète. Mais quand je vis cet homme, je fus immédiatement oppressée et par sa vigueur et par sa virilité. Il émanait de sa personne une force, une énergie qui, à distance, me foudroya. Chacun de ses gestes accentuait l'impression de vitalité qu'il répandait avec une sûreté qui frisait l'arrogance. Il n'avait pas parlé mais j'ai subi sa voix qui éclatait dans ma tête en un formidable hymne à la joie. Il n'avait pas souri, mais j'ai entendu son sourire comme un appel du désir. Et puis, il avait les yeux bleus ou plutôt gris, couleur de ciels aux humeurs changeantes. Des yeux trop bleus, trop gris et trop brillants qui me parlaient de choses inconnues. Mais non ! Je deviens folle. À cette distance là, de l'autre côté du ruisseau, je ne pouvais voir ses yeux. Je les ai imaginés. Et plus tard, bien qu'il les eût plutôt noirs, chaque fois que je les voyais, je revenais à mes impressions, à mes fantasmes premiers. Ils étaient bleus. Ils étaient gris. Ils me

troublaient. Ils me bouleversaient. Ce jour-là, ils m'avaient chavirée.

Nana, lors même que je lui ai expliqué, perdue dans ses préjugés, n'a jamais compris la fascination qu'il a exercée sur moi dès le premier après-midi. Je vivais dans un monde condamné qu'une violence insensée épuisait. C'était la guerre. Et les gens avaient cessé d'être des hommes pour devenir des instruments de causes opposées qui m'étaient indifférentes. L'esclavage, je m'en foutais ! La liberté des nègres, je m'en fichais. Ensemble les théories sur le droit naturel ou sur le droit des peuples. Seule comptaient pour moi l'emprise de mes sens et la liberté d'être. J'avais bu la passion des vents. Par eux je voltigeais d'homme en homme, d'un désir inassouvi à un besoin non satisfait. Sans cesse insatisfait. Depuis la pacification, Saint-Domingue a beau devenir pour moi, dans mon habitation, le paradis des fêtes, des bals, où chacun pour être soi se doit d'être masqué, des réceptions champêtres où les invités se surpassent en extravagances, elle demeure pour beaucoup, pour trop sans doute, le pays des esclaves où les nègres aujourd'hui libres redoutent de redevenir les ombres destinées seulement à combler les désirs de leurs anciens maîtres, à contenter presque dans l'absurde leurs moindres fantaisies. Au loin, malgré la pacification, la guerre interpelle dans d'immodérés bains de sang l'existence fastueuse que je mène et l'impossibilité de la pérenniser sans risques pour moi et pour les autres. Que je mène – n'est-ce pas me tromper en espérant figer le temps ? Par l'existence que je menais, saturée

d'abord d'insatisfactions puis de béate volupté, j'ai navigué entre deux écueils, entre deux rives, celle que j'étais, celle que je voulais être et que je suis effectivement devenue grâce à cet homme. Contrastant avec son visage et ses avant-bras brunis par le soleil, sa peau qui avait été brossée au caramel ruisselait de gouttelettes d'eau et luisait comme du satin. Un bel homme en vérité ! Et de belle taille. Il déployait comme dans une vitrine une sensualité intense et spontanée qui provoque l'envie des autres mâles, la méfiance des mères et la convoitise des pimbêches. La nature l'a comblé, en le dotant superbement. Debout dans la splendeur d'un soleil de midi, il s'apprêtait à vêtir sa rudesse charnelle. Toute son énergie explosait, débordait en gestes lents qui me fascinaient. Je fus soudain prise du désir de palper son dos, de pétrir entre mes mains ses muscles qui saillaient. Malgré moi, j'avais fait provision de souvenirs qui remontent à la surface, envahissent ma conscience, me submergent. Dérivant vers d'inusités lieux de mémoire, je me rappelle avoir humé sa muette odeur d'homme qui à peine sortie de l'eau s'échauffait de l'ardeur d'un été torride. J'ai su que, désormais, je vivrais en fantasmant sur du réel, c'est-à-dire sur la nudité de son torse, l'épaissi de ses jarrets, les ressauts de ses cuisses et sur cet attribut si particulier, si singulier dans sa démesure qu'il m'avait affolée au point de m'effrayer. Je n'étais plus moi. Je radote. J'étais moi, transportée dans un monde où les hommes n'étaient plus des ombres dont les souvenirs m'agaçaient. Et puis soudain, après avoir crié après lui, j'ai éclaté de rire. Un rire

sonore, époustouflant. Je sentis mon hilarité monter de mon ventre à ma gorge en une envie irrépressible, à m'accabler d'un bonheur sans pareil. D'une joie inconnue. Pour la première fois depuis mon arrivée dans l'île, je riais. Non des pitreries de mon mari quand il s'enchantait de tenter de me distraire de cette tristesse sans nom qui m'affligeait. Mais d'une image fugitive qui agitait mes sens comme une promesse de délire. Être folle de ne point savoir pourquoi. Ou plutôt être folle d'espérer quand et comment. Mon rire fusait, communicatif, atteignit Nana de plein fouet, la força aussi à s'esclaffer de me voir enfin gaie, en proie à des élans de contentement, dont me dira-t-elle bien après, je m'éblouissais. Mon rire trahissait un tel débordement de joie, de joie pure, de libération, de fuite en avant qu'il lui parut jaillir sans gêne, sans pudeur, sans retenue, d'une source inégalée de plaisir.

L'après-midi s'acheva mieux qu'il avait commencé. Entre une mauvaise humeur que je passais sur tous, Nana comprise, et des accès d'imprévisible gaieté qui laissaient la domesticité sans voix. De la fenêtre de ma chambre, j'avais vue sur l'immensité de la propriété jusqu'en bordure de rivage. La mer étincelait dans la baie du Port-Républicain et m'appelait vers cette part de moi-même dont j'ai été trop vite sevrée à Ajaccio. En contrebas de la maison, sur la pente douce descendant vers la plage bordée de mangliers, un nègre taillait les fourrés d'herbe-guinée qu'il transporterait aux écuries et qui cernaient les parterres de fleurs émaillant le jour de leur pétulance. Des oiseaux, tapis dans

l'ombre du feuillage de gigantesques manguiers et sapotilliers, piaillaient au fond du jardin, en écho aux mouvements rythmiques des vagues dont je percevais les halètements. Les nègres sont d'une espèce particulière. Je les ai entendus souvent rire aux éclats, toujours parler et jacasser dans leurs impensables bamboches, jamais se plaindre ni gémir. Deux siècles de servitude ont développé en eux une accoutumance à la souffrance. Protégés par une cuirasse de résignation, ils s'enveloppent, m'a-t-on dit, d'un rêve né de l'Afrique de leur mémoire. Un rêve qui les comble de mirages lointains dont ils nourrissaient leur félicité. Effacer ainsi les misères de leur quotidien. Ne retenir que le songe d'une grandeur passée, une grandeur d'homme dont ils ne savent pas mourir. Narcisse, le majordome de Victor-Emmanuel, a toujours le sourire aux lèvres comme s'il se moquait en permanence de la dignité du général en s'amusant de son destin à lui. Le jour où il mourra, si jamais il meurt tant le temps passe sur lui sans l'atteindre, je me demande quels souvenirs il gardera de la vie : le café qu'il prépare, le lit qu'il apprête, les bottes qu'il cire au capitaine général ? Chacun de ses gestes était lié non à son existence mais aux devoirs de service qu'il accomplissait et qui, à chaque accomplissement, le défaisaient dans sa chair un peu plus, défaisaient davantage en lui la part d'humanité par quoi il pourrait avoir une conscience, l'ancraient définitivement dans des habitudes par lesquelles il coulait, tel un navire dont la coque aurait pourri dans la trop grande immobilité des eaux du port.

Dans les allées, des soldats devisaient calmement, penchés l'un vers l'autre en une factice complicité. Je les devinais arrogants, sûrs de leur victoire récente contre les troupes à Louverture. Je me surpris à les détester. À détester ce qu'ils représentent. Un univers masculin fermé, sot, stupide. Malgré moi, j'enrageais. Je déroulais ma rage comme une fureur désespérée qui faisait de la tranquillité des lieux un pan de mur contre lequel choquaient mes sens. J'avais pris mon bain. Pour faire bonne mesure avec l'ombre fugace que j'avais aperçue, je m'étais déshabillée sous les yeux scandalisés d'Oriana et j'avais plongé dans le bassin circulaire, soulevant une masse d'eau qui submergea les rives en deux lames de fond. Pour la première fois, loin des regards curieux de mes nombreux servants, servantes et gardes du corps, j'éprouvais la liberté d'arpenter des sommets de bien-être qui me livraient, sensuellement gaie, à la passion de l'eau. C'est comme si j'avais découvert mon corps suite à une métamorphose proche de la magie. L'eau transparente donnait à mes jambes un galbe surprenant. Mes seins s'étaient revigorés, atteignant à une fermeté, à un durcissement qui me rappelait mes seize ans. J'avais rajeuni. Que dis-je, j'étais magnifiquement jeune. Me mirant dans l'éclat du courant, je contemplai mes yeux, inexpressifs il y avait quelques instants, les surpris à se débarrasser du voile de tristesse qui les embrumait depuis si longtemps. Ils pétillaient de joie. Marchant auparavant comme une morte sur des chemins de nuit, je naissais à la vie. Un peu plus tard, retrouvant le décor familier de mon univers quotidien,

je m'amuserai à découvrir autour de moi un monde inconnu. Le jour, avant de s'éteindre, s'était paré de couleurs éclatantes, épanouies. Autour de moi, même les nègres étaient devenus incroyablement beaux. Des êtres humains. J'étais autre. Mais qui ? Pour quoi ? Surtout pour quel destin ?

Le vieux Toussaint a disparu. Tant mieux ! Il m'agaçait. Saura-t-il à quel point je le détestais ? Avant même de le connaître. Dès le premier jour où j'ai pris le commandement de la troupe expéditionnaire, mes problèmes ont commencé avec lui. Le Premier consul m'avait promis une armée. Je pensais à des soldats aguerris qui avaient porté sur les fronts de l'Est l'étendard de la Révolution. Contre les Prussiens, contre les Autrichiens. Et à l'ouest contre les Vendéens. Écrasant l'ennemi intérieur ici, repoussant hors de nos frontières l'envahisseur étranger. Or que vis-je ? Un ramassis de va-nu-pieds, venus des quatre coins de la France, parfois enchaînés, qu'un euphémisme policier affublait sans rire du nom de conscrits. Ils étaient quinze mille, alignant leur maigre ardeur guerrière sur les quais des différents ports d'embarquement que j'inspectai. Autant je me rappelle les départs tonitruants vers le Rhin quand les régiments montaient au front en chantant gaillardement la *Marseillaise*, autant je n'arrive point à me souvenir du moindre cri de joie, de la moindre manifestation de contentement ni

même de bonne humeur de ces cohortes dépenaillées dans leurs uniformes disparates. Surtout, les femmes manquaient pour donner un sens aux adieux de ces braves – je voulus croire qu'ils l'étaient et je ne me trompai pas – qui s'en allaient reconquérir une terre que la plupart ne connaissaient même pas de nom. Les femmes manquaient. On les attendait par milliers. Elles étaient quelques centaines, gauches, désemparées, sevrées de leurs amours d'hommes et de fils, de leur levain, de leur ferment de vie. Et comme dans tout départ pour la guerre, leurs au revoir plus tristes que la grisaille du temps sonnaient sur les pavés aussi mornes que des adieux. J'eus honte de revendiquer mon épouse quand, débarquant d'un fiacre avec ses bagages, Pauline posa le pied sur le bateau amiral en compagnie de ses caméristes. Quelqu'un sans doute avait déjà affranchi les soldats sur l'identité des passagères puisque l'un d'entre eux cria pour être entendu, à la ronde :

– En voilà une qui ne va pas s'ennuyer à bord.

Je sus dès cet instant que la solitude de ces hommes, leur angoisse aussi de quitter leur province et Paris pour une France inconnue, à des milliers de lieues de la mère patrie, hanterait mes nuits à les peupler de cauchemars. Faisant fi de la politesse et de toute règle de bienséance, je m'interdis d'aller au-devant de ma femme pour l'accueillir. J'indiquai de la main à l'officier d'ordonnance qu'il conduisît directement la générale à sa cabine et les autres femmes à leur quartier. Je m'appuyai un moment à la

rambarde, dominant la foule des soldats dont certains, assis à même le pont, donnaient vaguement l'impression d'animaux que j'amenais à la boucherie. Rien de cette expédition n'avait été préparé de façon sensée. Et pour cause, l'état-major de la Marine ni le ministère de la Guerre ne m'avaient fourni les cartes d'état-major que j'avais demandées. Étudier, connaître le terrain sur lequel j'aurai à batailler constituait la première et la plus élémentaire exigence militaire. Il n'y avait pas beaucoup d'informations cartographiques sur la partie ouest et point du tout sur la partie est. Une telle carence me gênera, particulièrement en montagne, dans la conception des plans de bataille et des dispositifs tactiques pour attaquer les nègres. L'ennemi, déjà familier des configurations géographiques de l'île, disposait sur nous d'un avantage certain qu'il ne se privera pas d'exploiter. Pis, j'avais réclamé soixante mille hommes de troupe pour prétendre pacifier l'île, on ne m'en accorda qu'une fournée de quinze mille avec la promesse que j'aurais mon compte de troupiers dans les mois à venir. Pis encore, l'intendance n'avait pas suivi. Des milliers de paires de chaussures et de guêtres n'avaient pas accompagné la marche des unités de ravitaillement. J'aurais dû en recevoir trente mille, une cargaison pour les campagnes à mener, une autre pour la parade. J'en embarquai à peine le tiers et je passerai mon temps non pas à mettre au point ou à réviser les plans de combat mais à écrire des lettres pour supplier qu'on m'envoie des uniformes, chaussures et guêtres comprises, pour mes soldats. Sans culottes au début de la Révolution, ils se changeaient

en va-nu-pieds à Saint-Domingue et ils me feront porter la responsabilité de leur dénuement.

Apparemment le ravitaillement était suffisant. Viande salée ou séchée en quantité pour deux à trois mois de voyage. Poissons fumés pour varier le menu, raisins secs et citrons pour lutter contre le scorbut, pommes de terre pour les purées du dimanche, farine pour le pain chaud accompagnant la soupe ou le potage, du vin à gogo et de l'eau-de-vie. Malheureusement un analphabète au ministère de la Marine ne sut point organiser la répartition des vivres de façon rationnelle si bien que là où la viande abondait on ne trouvait ni poisson ni pomme de terre. Là où le vin coulait à flots, l'eau manquait cruellement pour la toilette. La traversée se ressentit de l'inconfort malodorant des hommes et des bateaux. Là où la pomme de terre pourrissait dans les cales il n'y avait ni viande, ni poisson, ni farine. C'était un désastre comme il en survient généralement en période de conflit quand les routes et les sources d'approvisionnement sont coupées. La guerre contre ce vieux fou de Toussaint n'avait pas encore commencé et nous venions de briser la première coalition en signant la paix à Amiens avec l'Angleterre. Pourtant, dès la deuxième semaine de voyage, certains bateaux affrontaient déjà des pénuries et s'obligeaient à se mettre en panne, forçant du même coup le reste de la flotte à se dérouter pour les avitailler, les pourvoir en vivres manquants, ponctionnant la cambuse des autres. Par précaution, j'imposai le rationnement pour certaines denrées. Les marins, peu habitués aux

privations, déchantèrent. Murmurèrent. Au risque de les retrouver ivres morts à l'arrivée, limitant notre capacité d'action et de manœuvre, j'augmentai la ration d'eau-de-vie. Les murmures cessèrent au profit de chansons grivoises agrémentant les beuveries. Je commandai à l'amiral Villaret-Joyeuse d'ordonner aux capitaines des vaisseaux de ligne de ne point mentionner ces faits et nos carences dans leur livre de bord. Au cas où... On ne sait jamais quel ennemi on rencontrerait sur notre route et si l'on devait engager bataille contre des pirates, c'eût été du plus mauvais effet pour la France que ses ennemis apprissent que la flotte expéditionnaire voyageait dans le plus complet dénuement. En revanche, j'avais écrit rapport sur rapport à la Marine et à la Guerre avant même mon départ de Brest pour déplorer les carences et demander d'apporter les correctifs nécessaires. Sans résultats. Je comprendrais après coup et je l'apprendrais aussi de source sûre que les mauvais instincts, les mauvaises manières des profiteurs de guerre s'étaient ligués contre la troupe. Il y avait toujours quelque part quelques mains habiles pour détourner une partie des provisions et parfois l'argent même des provisions. Nous étions mal partis. Dès le début.

Holà ! Gardes ! À quoi bon, ils ne m'entendent pas et ne m'obéissent point. Pas la peine de les appeler à nouveau contre le nègre Toussaint. Allons, vieux fou ! Vous revoilà ! Cessez de m'enquiquiner. Que voulez-vous savoir ? Vous dites que je mens. Encore ? C'est l'une de vos accusations préférées. Sinon la seule. Pourquoi mentirais-je ? Par besoin de donner une expli-

cation, une excuse à la défaite ? Mais laquelle ? Mes troupes sont partout victorieuses, je vous le confirme car vous le saviez bien avant votre déportation, vos généraux ont capitulé et certains qui avaient marronné comme Charles Belair, un parent à vous, je crois, ont été décimés et abattus par Dessalines. Pourquoi aurais-je donc menti ? Pour désinformer le Premier consul ? Fi donc ! Il a probablement déjà enquêté sur mes rapports. S'il ne leur a pas donné suite c'est parce qu'il se prépare à affronter à nouveau l'Angleterre. L'ennemi héréditaire. En paraphant le traité d'Amiens, aucun des signataires n'est dupe. Chacun se donne du temps pour reprendre des forces. Le premier qui se sentira assez mûr, assez sûr de lui pour espérer vaincre rouvrira tôt ou tard les hostilités. Tu le sais déjà. Tu me forces à me répéter car je t'en ai parlé. Alors, va-t'en ! Tu ris de mon impuissance à te chasser. Ou à te renvoyer en prison. Si tu peux en tirer quelque fierté, tant mieux pour toi. Tu l'emporteras au paradis. Et puis, laisse-moi continuer, veux-tu ? Contente-toi d'écouter.

Nous étions donc mal partis. Bien avant de rencontrer l'évidence sur les quais et dans les bateaux, j'avais deviné lors de différentes conversations avec le général Vincent, votre ancien aide de camp, que je n'allais pas à une partie de plaisir. Il vous créditait d'être un génie de l'organisation alors que les ministères de la Guerre et de la Marine avaient excellé dans l'improvisation. Il m'avait mis en garde contre votre désir de liberté pour votre peuple car, disait-il, les nègres formaient à présent une nation puisque à une horde d'esclaves vous aviez donné la conscience

d'appartenir à un pays et de constituer un agrégat autour d'une idée. Ou d'un slogan, si vous préférez : liberté ou la mort. Le mot liberté serait le plus farouche ennemi des forces expéditionnaires. Il avait raison pour une part mais il n'avait pu savoir l'autre. Ce sera pour moi la grande surprise. Plus que l'imprévu, l'imprévisible ! Avant même d'embarquer, nos troupes, certaines de nos meilleures unités, composées principalement de Polonais et d'anciens sans-culottes, ne comprenaient pas qu'elles partissent en guerre contre des hommes luttant pour leur émancipation et pour leur dignité, cette même liberté que la France revendiquait pour d'autres pays et pour d'autres peuples en Europe. Il y avait de la sédition sinon de la conspiration et de la trahison dans l'air. Je le vérifierai lorsque des bataillons entiers refuseront de marcher contre des nègres qui les affrontaient en chantant la *Marseillaise*, le fusil dans une main, le drapeau tricolore dans l'autre. C'était une de vos astuces, général Toussaint ? En concertation avec vos généraux, pour déstabiliser mes hommes et ma légion étrangère. Vous connaissiez par vos espions les doutes et les interrogations de la troupe. Vous aviez donc décidé de berner mes soldats en jouant sur leurs sentiments patriotiques et révolutionnaires. Leur laissant croire qu'ils étaient une armée d'occupation. Le coup était tentant. Vous l'avez réussi sauf que ces troupes n'étaient pas des troupes d'occupation. On occupe une terre étrangère. Saint-Domingue est française. Et vous, général, vous étiez un officier français. Vous me donnez contre vous un nouveau chef d'accusation. Trahison et

incitation des autres à trahir. Vous protestez. Énergiquement. Parce que ? Quoi ? Ce que vous dites est une aberration. En agissant ainsi, vous incitiez les forces expéditionnaires assaillies par le doute, culpabilisées par les exactions ordonnées par l'état-major, à reconnaître que les nègres s'accoutumaient à redonner un sens à la Révolution ? N'en dites pas plus ! Je ne veux point vous entendre. Je ne veux plus entendre. Vous êtes un vicieux au sens le plus pervers du terme. Redonner une signification à la Révolution ? Laquelle ? Vous êtes vraiment décati.

Allons ! Bon ! Bon ! Vous avez raison. Pas de gros mots. Pas d'insultes. Gardons l'un vis-à-vis de l'autre le respect que se doivent deux hauts gradés de l'armée française. Je vous le concède volontiers. Mais reconnaissez que vous avez dépassé les bornes en me contant à moi, qui ai porté bien haut l'étendard de l'idéal républicain partout où les peuples le réclamaient, que vos bandes de brigands et de séditieux ont redonné son sens à la Révolution. Comment vous, leur chef, l'auriez pu quand vous avez pactisé avec la contre-révolution en contournant les prescrits des lois de la République concernant les émigrés ? N'avez-vous pas permis à certains colons déchus de leurs droits civils et même de leur nationalité pour avoir porté les armes contre leur patrie de les retrouver ? Vous les avez réintégrés dans leurs biens et dans l'administration publique. Vous vous êtes autorisé, outrepassant votre commandement, sans légitimation de vos décisions par le Directoire ou par le Consulat, à leur pardonner au nom de la France ! Ou plutôt en votre nom propre, ce qui a

constitué une usurpation d'autorité, de légitimité et faisait de vous le complice de leur crime de lèse-patrie. En termes clairs un rebelle. Dans quel but, me questionnez-vous ? Pour quel profit ? À vous de répondre. Je suis prêt à vous écouter, quitte à subir vos menteries. Retourner la colonie à sa prospérité première, d'avant 1789 ! C'est donc ça votre argumentation et votre justification. Vous me suggérez de lire le rapport du père Cabon pour m'en convaincre. Figurez-vous que je l'ai déjà lu. À votre décharge, il reconnaît qu'effectivement sous votre administration la prospérité est revenue. Mais une prospérité détournée puisque la France n'en a pas bénéficié. Avec la scélératesse qu'on vous connaît... oui... oui... pas d'insultes... avec l'habileté qu'on vous connaît, vous avez orienté la vente des denrées vers les États-Unis et vers l'Angleterre, enrichissant du coup les émigrés ennemis, vos hommes de main et alliés américains, tel ce consul Stevens, votre âme damnée, vos généraux qui sont devenus en un tournemain des millionnaires. Et certainement vos maîtresses. J'ai la suspicion que vous avez associé certaines d'entre elles à vos combines, telle cette dame de l'Arcahaie dont le général Boudet s'est défendu de divulguer le nom. Même à moi. Vous souriez ! Dans la certitude que vous avez été trop malin et qu'on ne vous prendra jamais en défaut. Continuez de sourire ! Moi, je poursuis. Quel profit la France a-t-elle tiré de l'augmentation de la production intérieure et de celle du volume des transactions du commerce extérieur ? Aucun. De plus, au mépris des lois de la République, vous avez commercé avec

l'ennemi héréditaire, l'Angleterre, en temps de guerre. Cela a un nom, général. Justifierez-vous que la prospérité soit revenue au nom d'une trahison ? Pis est, d'une sédition car avouez que votre Constitution, dictée par l'Angleterre, vous a amené tout droit à la rébellion contre laquelle le consulat se devait de réagir.

Général Toussaint, je ne vous comprends pas. Il n'y a eu ni trahison ni sédition, vous défendez-vous ! L'Angleterre, telle une sirène, vous aurait tenté par ses chants mélodieux mais vous avez refusé de les écouter. Elle n'a donc pas été pour quoi que ce soit dans vos intentions ni dans vos décisions. Vos démarches et vos actions, vous les auriez entreprises dans les limites du cadre légal prévu par la métropole ? Dans ce cas vous auriez dû savoir qu'il y a une loi sur les émigrés. De même des interdits dans le code militaire concernant les rapports des nationaux avec l'étranger ennemi en temps de guerre ? Ne les avez-vous pas transgressés ? Bien sûr ! Vous l'admettez enfin mais pour rétorquer aussitôt que la loi votée par la Constituante en son article 91 accordait aux colonies le droit, dans les assemblées coloniales de leur choix, de légiférer en fonction de leurs intérêts puisque mieux que la métropole elles connaissaient leurs besoins, leurs problèmes et étaient seules aptes à les résoudre et à les satisfaire. Vous auriez donc agi sous l'empire d'une décision relevant du droit constitutionnel et administratif métropolitain. Vous avez fait ce que vous avez cru bon pour la colonie. Les résultats sont là pour justifier et vos choix et vos décisions. Non seulement vous avez ramené la prospérité mais aussi et surtout vous avez

réussi le pari intérieur par la réconciliation entre les différentes classes sociales, condition essentielle à la restauration des habitations, à la reprise du travail, à l'augmentation de la production, en un mot à la richesse. Fort bien, général Toussaint. Fort bien ! N'empêche qu'à aucun moment la prétendue assemblée coloniale n'a soumis décret ni loi sur le retour des émigrés à l'approbation de l'autorité centrale. Vous rappellerai-je qu'à l'époque où vous avez décidé de votre propre chef d'autoriser les émigrés à entrer, aucune assemblée coloniale n'avait été valablement élue à Saint-Domingue. La toute dernière remontait à cette fameuse assemblée dite de Saint-Marc dont la devise avait été « Tout par et pour les planteurs ». Ou encore à celle du Cap-Français dont vous devez garder un triste souvenir. Véritables foyers racistes, les assemblées coloniales avaient été à l'origine des troubles à Saint-Domingue en refusant d'appliquer les décrets de la Constituante puis de la Législative. Elles ont donc été anti-révolutionnaires. En proclamant la liberté de commerce contre l'exclusivisme métropolitain, elles prétendaient justifier la contrebande organisée avec l'Angleterre et les États-Unis, contrebande que par la suite vous maintiendrez et soutiendrez pour vos intérêts immédiats. Elles avaient engagé un processus de dissidence et de sécession ouverte dont s'alimenteront vos réflexions et vos intentions. C'était la contre-révolution. Dans toute sa beauté, qui ouvrait la porte à de perfides trahisons. Plutôt que d'obéir aux lois de la métropole, les planteurs qui, à l'instigation de Barnave à Paris, avaient rêvé d'autonomie, passeront avec armes et bagages

au service des Britanniques et des Américains après l'affaire Galbaud tandis que vous, dans leur foulée, complice et traître, vous vous mettrez à la disposition de l'Espagne pour laquelle vous combattrez les armées de la République. Je vous surprends à rire, général. Et pourquoi, s'il vous plaît ? Parce que mon argumentation est spécieuse, sinon fallacieuse. Croyez-vous ? Les planteurs étaient les ennemis de la liberté des hommes de votre race, à l'époque de l'assemblée de Saint-Marc, vous n'auriez donc pu être leur allié. Moins encore leur complice dans la trahison contre leur patrie. Et c'est là que se pose le problème, dites-vous, qui bat en brèche mon argumentaire. À l'époque, la France n'était pas votre patrie. Et vous n'étiez pas citoyen français puisque la France ne reconnaissait ni aux affranchis ni aux esclaves la capacité d'exercer des droits civils et politiques. D'ailleurs l'assemblée de Saint-Marc, pour vous c'était de la préhistoire. Après elle il y a eu d'autres assemblées, notamment celle du Nord à laquelle Bisou, Jean François et vous aviez réclamé, après la mort de Bouckman, et l'échec de sa tentative de rébellion, quatre cents libertés en faveur des chefs de la révolte pour y mettre fin, libertés qu'elle vous avait refusées prétextant qu'elle ne négociait pas avec des mutins. Ce refus fit que vous trois et votre bande êtes passés au service de l'Espagne. Votre argumentation se soutient, général. Je concède qu'à l'époque vous n'étiez pas citoyen français. Sans aucun doute. Mais quelle différence cela fait-il puisque, bien meuble, vous appartenziez de toute façon au patrimoine de la

France. Comme investissement puisque les nègres ont été achetés. Comme outils puisqu'ils constituaient la principale force de travail sinon la seule dans les ateliers. Ils étaient donc un cheptel français. Mais ne nous arrêtons pas là. Vous n'étiez pas citoyen français, protestez-vous ? Par la suite, vous l'êtes devenu. D'une part, par le décret d'affranchissement général pris par Sonthonax, de l'autre par votre soumission à Laveaux et votre engagement, en échange de la liberté accordée à votre race, à ne servir que la France. Depuis, votre action a tendu à renier cet engagement. Pas du tout ! Pas du tout ! Vous protestez. Ne criez pas si fort. Je vous entends très bien. Croyez-vous que je suis sourd ? La nature n'a pas encore émoussé mes sens, au contraire de vous qui approchez de la décrépitude. Je ne le dis pas pour vous offenser mais pour vous ramener à la réalité de votre situation. Et aussi de la mienne. Sur mon lit d'agonie, je ne pense pas être moins à plaindre que vous. Bientôt je cesserai d'avoir des doutes et de nourrir des regrets. Ne plus me culpabiliser, ne plus osciller entre ce que je veux et ce que je peux. Être enfin moi, dans la cruelle ironie de la mort. Après tout, vivre ne m'est plus une obligation. Mourir en devient un droit. De le savoir et de vous le dire me délivre de toute tentation de remords. Revenons donc à vos dénégations. Au nom de cet engagement vous avez combattu l'Espagne d'abord, l'Angleterre ensuite. Ça, c'est ce que vous dites. Prétendez-vous me convaincre ? Pourquoi taisez-vous vos accords avec le commandant anglais Maitland puis vos négociations avec son successeur le général Nugent,

gouverneur de la Jamaïque, pour préserver leur colonie d'une invasion éventuelle de la France alors que vous saviez que le Directoire concoctait, à l'instigation du général Rigaud, un plan de conquête pour ravir l'île aux Britanniques ? C'était déraisonnable, répliquez-vous. Le plan n'avait aucune chance d'aboutir. D'ailleurs ce n'était pas dans l'intérêt de la colonie de prélever une armée sur la population des cultivateurs à un moment où elle avait besoin de bras pour relever les habitations en ruine. L'effort de reconstruction, le vôtre, s'avérait plus important que la volonté de conquête du Directoire en relation avec l'appétit démesuré de pouvoir d'un intrigant comme le général Rigaud. N'est-ce pas que vous vous laissez aller, vous aussi, à des écarts de langage. Retirez, général, l'appétit démesuré et le qualificatif intrigant. Ils ne sont pas conformes, je vous prends au mot, au respect que nous nous devons l'un l'autre au niveau de commandement où nous sommes parvenus. Même si, par ailleurs, il s'agit de Rigaud. Vous êtes d'accord ? Alors, je continue. Vous aviez besoin de bras pour reconstruire l'économie de l'île ? Cela vous obligeait-il à dénoncer aux Anglais la présence à la Jamaïque de l'espion, des espions Sasportas et Dubuisson que, avec votre consentement, la France y avait envoyés pour préparer une révolte générale des esclaves. Mettre l'île à feu et à sang. Affaiblir les troupes britanniques. Ensuite débarquer une armée pour en chasser les Anglais. Vous voilà surpris ? Comment l'ai-je su ? À propos des espions et de votre dénonciation ? En raisonnant et par déduction. Les journaux anglais et américains avaient

révélé vos accords secrets de commerce avec les Yankees et les Britanniques et la signature d'un pacte de non-agression avec ces derniers à propos de la Jamaïque. Dès lors, la question se posait d'elle-même : qui avait intérêt à dénoncer l'espion agitateur aux autorités jamaïcaines, sinon vous ? D'ailleurs, l'agent anglais à Saint-Domingue, Douglas, avait dévoilé au conseil jamaïcain les plans détaillés de l'entreprise, qu'il disait détenir de vous. Directement. Ce n'est pas aussi simple, dites-vous. Donc, vous avouez ? Point du tout, Ah ! Toujours le même, général. Sournois. Dans vos réponses comme dans les actions que vous entreprenez. Votre devise, vous la promenez telle une marque de fabrique. Être en permanence présent, n'être jamais là. Votre main dans tout, jamais la trace de vos doigts. J'ai appris à déceler en vous les intentions au-delà des apparences. Au surplus, précisez-vous, le plan était brouillon à l'excès. Quelle idée d'envoyer un espion blanc soulever des esclaves noirs à la Jamaïque alors qu'il ne savait même pas parler anglais ? C'était stupide, je vous l'accorde. Ils ont donc été très vite repérés, arrêtés et Sasportas fut pendu. Quoi de plus normal ? Sauf que ce n'est pas dans les habitudes des Anglais, si soucieux de légalisme, d'arrêter un visiteur parce qu'il est étranger ou qu'il ne parle pas anglais. Vous me décevez, général, de me prendre pour un crétin. Pas moi ? Mais les autres ? Quels autres ? Ceux qui avaient commandité l'envoi des espions à la Jamaïque. Possible ! En l'occurrence vous ! Car vous n'allez pas me persuader qu'ils aient pu partir de Saint-Domingue à votre insu ? Sans votre ordre ? À moins que

votre réputation de tout connaître, de tout superviser, de tout contrôler dans l'île fût surfaite. On dit que vous aviez l'œil à tout. Que vous étiez omniscient. Omniprésent. Des chevauchées épiques vous menaient d'un bout à l'autre de l'île en moins d'une journée. Impossible mais puisque vous l'avez habilement laissé croire, je veux bien l'admettre. Souvent on vous attendait à Jacmel et vous étiez aux Cayes. On vous voyait à Port-Républicain et vous inspectiez la garnison de Baharona. À peine vous croyait-on au Cap-Français qu'on vous signalait aux Gonaïves ou au Port-de-Paix ou à Santiago. Vous aviez le don d'ubiquité. Être partout présent à la fois. Je ne parviens pas à imaginer comment vous vous êtes pris pour accréditer cette légende. Elle vous a bien servi puisqu'elle a contribué à vous faire craindre et de vos officiers, responsables de garnison, et des administrateurs civils, surtout ceux chargés du recouvrement des créances fiscales. À tout moment, ils redoutaient une inspection surprise de votre part. Aussi s'obligeaient-ils à être en règle avec leurs comptes. En règle et à jour. Ils vous assuraient des rentrées quotidiennes certaines et des fins de mois particulièrement juteuses. Chapeau, général Toussaint. Bon sang ! Vous riez ! De moi ! Arrêtez ! Épargnez-moi vos sarcasmes. Pour vous vaincre, il me fallait vous connaître. Déceler vos points forts et vos points faibles. Biaiser, contourner les uns. Exploiter les autres en profitant des circonstances. Vous aviez des espions partout. Jusque dans mon état-major. Le général Fontaine par exemple. Je vous ai rendu la politesse en plaçant des espions

autour de vous et jusque dans vos lits. Vos maîtresses blanches, j'en ai retourné quelques-unes et des meilleures. Quand vous vous imaginiez un homme secret, j'interprétais jusque vos gémissements de plaisir. Et quand au sortir d'une partie avec une dame, vous lui disiez vous sauver vite pour arriver avant le lever du jour à Saint-Michel, par exemple, elle avait instruction, toute la nuit, de poster des sicaires sur les routes qui partaient de chez elle et aux carrefours proches. Pour détecter votre réelle destination. Quand vous pensiez tromper la femme, vous ne leurriez que vous-même. Je vous ai suivi à la trace, général, traquant de la même manière vos sources de revenus. Quand vous avez fait vider les coffres du trésor public à l'Arcahaie pour transporter les recettes du mois et les reliquats de l'année précédente à Grand-Fonds dans les Cahos, je l'ai su immédiatement. Et pas par le contrôleur général des finances, le général Vollée, comme vous l'avez cru, mais par une dame de vos relations, la plus influente du bourg, votre chère Rossignol. Je vous le révèle aujourd'hui pour vous porter au remords. Vous avez fait exécuter le général Vollée sans jugement. C'était un assassinat. Il n'était pas coupable du crime que vous lui reprochiez. Il n'a jamais trahi votre secret. Sinon comment aurais-je appris l'endroit exact de vos caches dans les Matheux alors qu'il était déjà mort ? Je mettrai Rochambeau à vous pister. Il récupérera la plus grosse part du trésor en éliminant, en massacrant la garnison qui la veillait. Ne me regardez pas comme ça, avec des yeux étonnés comme si je vous apprenais une mauvaise

nouvelle. Des yeux étonnés et peinés car le trésor était conséquent. Je vous vois furieux, tout à coup. Non ! À cause du mot conséquent ? Vous vous rappelez l'énormité de vos pertes ? Contrairement à ce que vous affirmez, je n'ai pas dérobé votre argent. J'ai récupéré les recettes de l'État français. Celles des taxes et des impôts. Le voleur, c'est vous, général Toussaint, puisque cet argent jamais vous ne l'auriez versé au compte de la République. Parce que moi, je l'ai fait ? En quoi cela vous concerne-t-il de le savoir ? Ne me posez pas de question. Je ne suis pas devant un tribunal fiscal. Mais qu'insinuez-vous ? J'aurais détourné une partie de cet argent, une bonne part, à des fins personnelles ? Pour réparer... Vous m'accusez ? Assez ! Ne me comparez point à vous. Vous êtes un voleur et vous mentez comme vous respirez. Voleur et assassin. Cette fois, je ne retirerai pas les mots. Je les assume. Oui, je vous insulte. Vous n'avez jamais été l'honnête administrateur que vous avez voulu camper auprès du Directoire. Voleur ! Assa... Ouncq !

Encore un flot de vomi. Plus épais cette fois. La source d'eau de l'estomac a tari. Le foie, les reins, les tripes partent à présent en lambeaux. La maladie a rongé l'intérieur du général. Il ne lui reste que les poumons et le cœur d'intacts. Pour combien de temps encore ? Errant dans ses songes, madame ne s'aperçoit pas que son mari s'est rapproché du moment de vérité définitive où la vie ne s'accommode plus de la proximité de la mort. Celle-ci inexorablement s'accomplit, prend son dû, donnant un sens au destin. Justifiant après coup l'existence en l'accablant de la fatalité qui tranche son cours. Monsieur se meurt. Madame demeure aveugle à la calamité qui la terrasse. Peut-être est-ce le seul moyen qu'elle a trouvé de se protéger de l'infortune qui la frappe. Se réfugier dans ses souvenirs pour exorciser un présent de malheur. Refuser l'instant pour ne point devoir raccorder le passé à l'avenir. Madame, par la mort de son mari, atteindra à un point de rupture par lequel modifier le destin. Une époque s'achève. Apprendre, à partir de maintenant, à exister d'une autre vie.

Lorsque le bateau quitta le port de Brest, accoudée au bastingage et regardant les rivages de France se perdre dans le lointain, je me demandais, anxieuse, quelle autre vie nous attendait à Saint-Domingue. Nous avions largué les amarres comme on dit en jargon marin et notre départ signifiait une fracture même si madame se persuadait qu'elle retrouverait là-bas la doulce Corse de son enfance tant les flatteurs avaient vanté à son mari la beauté de l'île et les charmes d'une existence faite de langueur et d'exquise oisiveté. Parler à une Corse de la beauté d'une île c'est enflammer son imagination. Elle visionna la mer, des criques et des plages de sable fin, des pinèdes aux cimes hérissées dans des océans de brume, des villages accrochés aux flancs de mornes escarpés. Loin de son frère et de la tutelle qu'il lui imposait envers et malgré elle, tant ambiguës étaient leurs relations, elle allait devoir convertir ses désirs, ses attentes, ses intentions, ses espoirs, ses inquiétudes, ses élans, ses pulsions en actes. Elle n'imaginait pas qu'elle se révélerait à soi loin de ce qu'elle s'était imaginée : pleine d'imprévus et de surprises. Pour elle, probablement, les luttes entre les nègres et les soldats s'habilitaient des fantasmes de vendetta si coutumiers dans notre pays. Elle déchantera si vite qu'elle cherchera pour sauver ses rêves un exutoire dans des plaisirs faciles qu'encourageait l'exubérante frivolité des créoles. D'une île à l'autre, à cause de la précarité d'existence liée aux idées politiques, haine familiale ici, haine raciale là, conflits d'intérêts partout, un immense appétit de vivre rythme le quotidien des gens parce que chaque lendemain est à la

fois inconnu et incertain. Déjà sur le bateau, préfiguration par excellence d'une île ballottée par l'océan, après les angoisses des premiers jours de la traversée, des réseaux de plaisir s'étaient constitués. Des quartiers des officiers, nous entendions les chansons des marins et des militaires monter vers nous dans leur cortège de grivoiserie. Je demandais à madame de fermer ses oreilles à l'impudeur des sons et des mots. Peine perdue. Au passage, elle happait, elle confisquait leur verdeur. En un rien de temps, elle avait constitué un répertoire qu'avec sa voix ensorceleuse elle débitait au général de retour de ses concertations avec l'amiral Villaret-Joyeuse. Celui-là, d'abord consterné, écoutait sa femme le conduire sur les routes de France et de Prusse où, naguère, au rythme des mêmes chansons, il avait fait les quatre cents coups. Puis, les reprenant en chœur, il se laissait exciter par leur allant avant d'entraîner la générale dans des campagnes au cours desquelles il se hasardait à jouer au canonnier. Madame, après l'expérience avec ce Sabès, m'avouera que, malhabile, son mari ratait ses tirs qui manquaient d'exploser en jaillissements sublimes. Chaque manque ajoutait au cumul de ses frustrations. Durant le voyage elle n'aura vécu que d'insatisfactions. Elle le saura après coup.

Les jours, nous nous enfermions dans la cabine de madame pour fuir les ardeurs du soleil. Mais les nuits à bord, fraîches et délicieuses, donnaient prétexte à des fêtes et des parties qui duraient fort tard. Jusqu'au petit matin. Les marins offraient à madame et à sa suite, nous étions une bonne douzaine de

femmes de chambre ou plus exactement de citoyennes puisque la Révolution nous avait enseigné à ne plus exister de nos différences, des dîners au mess des officiers. L'état-major de l'expédition daignait parfois terminer les repas sur des notes de menuet ou de contredanse. Ou encore de carmagnole pour exorciser, de façon détournée, les excès de la Convention. Madame rayonnait. Je la surprenais à répondre par des sourires bienveillants aux œillades de blondinets et de muscadins qui portaient son âge. Aux pressions de main aussi quand, au hasard d'un changement de cavalier, ils enserraient sa taille avant de l'entraîner dans le tourbillon d'une valse. Madame batifolait. Madame s'amusait. Pendant ce temps, en compagnie de ses pairs, le général fumait le cigare ou s'abîmait dans ses réflexions, absent de ce monde de frivolités, parce que accaparé par les préoccupations d'une mission dont il redoutait peut-être l'issue. Madame papillonnait. Pour elle le monde était neuf. L'avenir promettait.

Un soir, un de ces blondinets qui tournait autour d'elle et avec qui, faisant fi des convenances, elle échangeait des clins d'œil significatifs, à qui, comme par mégarde, elle avait abandonné sa main en un geste langoureux, piqua dans le décolleté, juste à l'échancrure des seins, le mouchoir de fine batiste de madame, sans qu'elle protestât de cette audace. Le jeune officier s'était retiré, à la fin de la danse, et debout face à la générale, il avait porté le mouchoir à ses lèvres, inclinant la tête pour signifier sa grande émotion et son profond bonheur. Madame avait, elle aussi, salué d'une courte révérence, un geste qui était une

approbation à quelque accord secret dont seuls les cœurs aimants, complices, connaissent les béatitudes. Madame, rougissante, avait tourné le dos, marquant son intention de regagner sa cabine. Je lui emboîtai le pas. M'enjoignant par un signe discret de me tenir à sa hauteur, elle m'avait jeté, désinvolte mais ferme et décidée :

– Informez-vous de son nom.

C'est ainsi que, malgré moi, j'entrai dans les confidences de madame. Chaque nouvel homme, chaque nouvel inconnu, s'introduisait dans sa vie par cette phrase devenue un rituel. Avec Sabès, elle avait pourtant ajouté :

– Trouvez-moi cet homme, le plus vite possible. Ce soir même, s'il le faut. Je le veux.

Ces derniers mots m'avaient troublée. Je n'avais jamais entendu des exigences aussi catégoriques dans la bouche de madame. Était-ce un effet de la nouveauté ? Cet homme était un nègre doré, une engeance que madame n'avait jamais inscrite dans son calendrier ni dans son carnet d'invitation. La nouveauté sinon la fascination de la différence ? Pour moi, c'était une erreur. Au pis-aller un coup de tête dont madame serait revenue dès qu'elle aurait regagné l'habitation. Par besoin de comprendre, mais aussi avec la certitude que la marche du retour aurait déjà calmé ses ardeurs, je l'interrogeai pour avoir confirmation de ses ordres, insistant sur un mot afin d'attirer son attention sur l'incongruité de la démarche qu'elle me commandait.

– Vous le voulez, madame. Réellement ?

– Comment réellement, Nana. Je le veux. Simplement.

Je n'ajoutai pas mot mais j'avais envie de lui rappeler sa mésaventure avec le soudard polonais, le sergent Polanski. Je me retins à temps car je me souvins de l'attribut majeur de ce Sabès, si pathétiquement mâle, attribut qui m'avait fait crier d'effroi. Madame, cette fois-ci, et je me le suis dit avec une pointe de regret, n'allait pas être déçue. Je me suis même surprise à l'envier. Il y a de ces bonnes fortunes et de ces promesses de bonheur dont une femme ne rêve qu'une seule fois. Et qu'elle ne vit que pour en mourir.

J'AI CRU QUE J'ALLAIS PASSER. Cette dernière sensation d'étouffement était la pire de toutes. Mon cœur s'est arrêté de battre. Je m'en suis aperçu quand il a repris en me laissant à la poitrine, le temps d'un soupir, une douleur aiguë. Quelque chose s'est détaché qui, en remontant mes viscères, paraît paradoxalement m'avoir rattaché à la vie. À présent, je vais mieux. Pourvu que ça dure. À moins que ce ne soit l'ultime spasme avant le trépas définitif. J'ai descendu inexorablement la pente de l'existence et je vois mal comment la remonter. Le monde s'est dilué alentour. L'image que je garderai de lui reste celle du docteur prenant précautionneusement mon pouls. Avec une telle hésitation, un tel dégoût qu'il aurait pu s'en dispenser. Je ne m'en serais pas porté plus mal.

Pendant un certain temps, j'ai entendu des voix, des chuchotements se chuchotant comme si les quelques témoins de mon agonie s'ingéniaient à précipiter le silence qui s'abattait sur mon âme. J'ai même cru percevoir des bruits de sanglots. Pauline aurait-elle eu la chance d'arriver à temps pour m'assister dans

mes derniers moments ? Établir enfin une présence qui paie tant de nuits d'absence dont elle a meublé ma vie. Se sauver du naufrage qu'elle nous a préparé. Avec mon consentement. À cause de ma pusillanimité sinon de ma faiblesse. Au courant de ses frasques, je n'ai jamais osé la réprimander. C'était justice qu'elle se vengeât de la sorte de vie que son frère et moi avions imposée à sa jeunesse. Pauline aspirait à exister. Je ne lui ai offert que la médiocrité d'un paysage de garnisons ajoutée aux rudesses de l'existence du soldat dans un pays ennemi. Pour ne pas avoir des regrets sur elle et sur moi, je me suis gardé d'interférer dans son quotidien, lui accordant de le gérer à sa guise. Je me suis même interdit d'être renseigné sur ses actes, quand elle a commencé à dépasser les limites de la décence, de peur de m'obliger à une trop vive sévérité ou à une trop grande indulgence. J'ai préféré ignorer. M'évitant d'avoir des sursauts d'humeur et de me tracasser inutilement. Elle a vécu en enfer. Qu'importe qu'elle ait choisi, qu'elle ait tenté d'en faire un mauvais paradis. À cause d'elle, j'appelle la mort de tous mes vœux. À cause d'elle car ce sera sa délivrance. Je la dénoue des liens qui lui ont trop pesé sans l'avoir jamais retenue. Elle est une pouliche rétive que rien ne saurait dompter. Pas même l'amour !

L'ai-je aimée ? Je n'en sais rien, tellement distantes furent nos relations dès le début. En dehors des câlineries au lit qui nous rapprochaient plus qu'elles ne nous unissaient, nous avons appris dès les premiers jours du mariage à vivre des existences séparées, nous absentant l'un de l'autre sans y faire attention,

creusant un vide que même la jalousie n'aurait point comblé. Nous avons vécu dans une espèce d'amitié faite d'abord de l'appel de nos sens. Peu à peu, puisque je ne savais pas renouveler l'ardeur d'imaginer le plaisir, celui-ci nous a fuis, a fui les couches de Pauline. La naissance de Dermide, bien loin de représenter un lien, l'a assommée d'une entrave. Elle a cassé ses dernières ferveurs. Nous nous sommes retrouvés une famille à trois sans être réellement un foyer. Manquait le ménage à deux pour en asseoir les bases. Dermide nous a séparés plus que ne l'ont fait les caprices d'amour de Pauline, me laissant au cœur des pincements qui me tenaillent tels des regrets. Je me souviendrai à jamais de sa voix qui vibrait, comme sa distinction majeure. Légère, hésitante avec grâce, fluide, modulée tels les sons harmonieux d'un violon, elle m'a séduit, subjugué dès notre première rencontre. Quand Pauline parlait, je frissonnais d'une émotion intense et l'écoutais comme si sa voix venait de l'au-delà des mots. Un enchantement qui se répétait et dont je n'ai jamais su me déprendre. Était-ce suffisant ? Lorsque son frère, devenu Premier consul, en quête d'une respectabilité pour sa famille désireuse d'acquérir une conduite dans cette société de nouvelle France forcée d'enterrer l'ancienne, mais la singeant pour la ressusciter jusque dans le ridicule, me la mit dans les bras, il ne pensait qu'à se débarrasser d'elle. Peut-être aussi de moi dont il ne se souciait plus de se rappeler les services. L'expédition de Saint-Domingue lui offrait un prétexte idéal. Il m'en confia le commandement avec ordre d'emmener ma femme avec moi.

Il assouvissait sa rancune contre Pauline qui n'a jamais manifesté vis-à-vis de lui, contrairement aux autres, particulièrement Jérôme, une admiration aveugle pour le grand homme et le génie militaire que la France adulait. Fantasque à souhait, en révolte contre son frère et contre sa famille, elle ne rêvait ni de couronne ni de royaume ni de principauté ni de maréchalat. En révolte aussi contre elle-même, elle aspirait à sentir le monde. À vivre le monde. Celui qui naissait des décombres de l'ancienne noblesse et qui lui enseignait à la fois le sens de l'égalité et le goût de la liberté. Un goût effréné. Une liberté sans limite. Si bien que très tôt elle s'habituera à côtoyer la permissivité des mœurs dans un pays que la pureté révolutionnaire d'un Saint-Just et d'un Robespierre avait tenté d'émasculer. Elle s'appliquera à croire qu'il n'y a de liberté que dans la licence. Que celle-là est un point de départ, celle-ci le point d'arrivée. Que sa vie privée émargeait des entraves que les maigres vertus familiales lui opposaient. En somme, elle ne faisait que ressembler à son frère qui, hors le puritanisme d'une vie politique hypocrite, s'était affranchi lui aussi de toute sujétion. Madame Barras, plus sûrement la Tallien, lui avait appris à la fois le plaisir et l'ambition en le dévergondant. S'émancipant de ses inhibitions, il donna libre cours à des appétits de pouvoir que rien ne sut freiner. Premier consul par un concours de circonstances où la détermination de Lucien se conjugua avec ma promptitude, il ne résista pas à l'envie de se proclamer consul à vie par la Constitution de l'an X. Consul à vie, il réinstaurait à son profit une dignité qui l'autorisait à convoquer

la Rome impériale au chevet de sa popularité et de son caractère. Il avait brisé les contraintes ! Pauline avait de qui tenir. Elle ressemblait trop à son frère dans l'embarras de sa vie privée pour ne pas le défier dans les complications de la vie publique. Son frère, pour la punir, l'exila en liant son sort au mien.

Pauvre Marie-Paulette ! Plutôt qu'elle à moi ce fut moi que le Premier consul amarra à Pauline. Je tombai sous son charme dès le premier jour où une décision familiale à résonance politique nous mit face à face. Fasciné par son extrême liberté d'allure et de ton, je ne pris pas la mesure de ce qui en elle aurait dû me mettre en garde contre les tentations de la séduction. Elle se révélera vite un mélange dangereux de fragilité de sentiments et de force de caractère. Elle se passionnait de toute nouveauté. La mode comme les hommes. Avec une propension certaine à mettre un point d'honneur à aller envers et contre tout au bout de ses choix. Je crus bien, pendant un certain temps, être son choix définitif parce qu'elle avait obéi à l'ordre de me suivre. C'était en réalité la décision de fuir son frère pour ne pas avoir à se soumettre à son autorité comme l'accepteront ses sœurs Élisa et Caroline. Je fus pris au piège de ma fascination. En revanche, bien maigre consolation pour moi, elle se laissa enserrer dans les rets de son rôle d'épouse du chef expéditionnaire, jouant avec une aisance admirable le rôle de première dame de Saint-Domingue. Jusqu'à se croire obligée d'être la consolatrice des affligés. Par besoin d'explorer sans cesse de nouveaux horizons de plaisir. Je m'en suis aperçu dès la première semaine de la

traversée. Occupé à préparer mes plans de campagne sur la base des rares cartes d'état-major disponibles et des dernières informations arrivées du ministère de la Guerre qui dataient déjà de trois mois, vu aussi la gravité de la situation, l'ampleur des périls qui nous guettaient, je ne pouvais, je ne devais en aucun cas m'abonner aux frivolités dont ma femme se comblait. Chaque soir, ce n'était que danses, parties de cartes, de dés où elle se risquait même à perdre quelque argent. Elle s'enticha d'un blondinet que, pour sauver les apparences, je nommai son garde du corps, sur sa demande. Je ne me préoccupai pas de savoir jusqu'où iraient leurs relations. Mais dans ce microscome de société qu'était le bateau amiral, confinés dans un espace restreint pas plus grand qu'une maison ordinaire, nous étions soumis à une tension qui amplifiait sentiments et sensations. Au point de les survolter. Pauline et son garde du corps se réfugiaient souvent à l'avant du bateau. Cachés dans les cordages, le vent apportait à l'équipage le clair enchantement de leurs rires. Tenue à distance respectueuse sur le pont branlant, Nana, la caméristeprincipale, assistait à des ébats dont parfois elle a dû se fâcher. À maintes reprises, au retour de leur promenade de « prise d'air » comme les appelait ma femme, Nana, en passant près de moi alors que Pauline parfumée aux embruns salés se jetait à mon cou pour me dire bonsoir, me lançait des regards embarrassés que je fuyais, affectant de ne pas comprendre leur muette interrogation. Un après-midi, n'y tenant plus, elle m'aborda crûment avec une audace que ne lui permettait pas son

rang auprès de ma femme. J'avais beau être un fils de la Révolution, je n'en avais pas moins un vif souci de l'étiquette. Je m'offusquai de son intervention et la rabrouai vertement.

– Général, vous devriez interdire à madame...

– Mêlez-vous, citoyenne Oriana, de ce qui vous regarde. Dès maintenant, je vous relève de l'obligation d'accompagner madame dans ses promenades, sauf demande expresse de sa part.

– Oui, général, je n'avais pas voulu vous...

– Ça suffit, citoyenne !... Allez-vous-en !

J'avais été odieux. J'en conviendrais après coup mais devais-je encourager une domestique à alimenter mes soupçons sur les probables incartades de ma femme ? J'inventai, pour me dédouaner de mon injustice à l'endroit d'Oriana, des excuses à Pauline. Sa jeunesse, les circonstances. Un besoin de distraction dans cet austère univers de soldat. La nécessité de briser l'atmosphère oppressante du voyage. Pauvre petite fille, me répétais-je à satiété. Une façon, en plaignant Pauline, de plaindre mes premières faiblesses. J'enclenchais un engrenage de compromissions entre l'autorité maritale et les caprices de ma femme, qui ne me conduisaient ni plus ni moins que sur des voies de soumission. Je développerai une schizophrénie dont mes officiers d'état-major seront les premiers à s'étonner. Bonhomme, presque effacé dans mon foyer, j'essaierai en toutes occasions et partout ailleurs d'afficher un surcroît d'autorité qu'on assimilera à de l'inflexibilité : je serai dur avec mes hommes au-delà du

nécessaire. Dur avec moi-même plus que souvent je ne l'aurais voulu. D'une intransigeance telle que, aveugle à ce qui ne confortera pas ma position de soldat, je ne verrai pas ma femme creuser sous mes pas l'abîme qui, dès son arrivée à Saint-Domingue, engloutira mes rêves d'avenir.

Cessez donc, Toussaint, de rire ! Vous vous complaisez de mon désarroi mais avouez que les circonstances m'imposent, à terme, de devenir fou. Ma mission me confronte à des responsabilités qui, de l'une à l'autre, butent sur des écueils. Je ne sais plus qui je suis. Vis-à-vis de ma femme ! Vis-à-vis de mes hommes ! Vis-à-vis de mes pouvoirs. Vis-à-vis du pouvoir, dites-vous ? Quelle différence du pluriel au singulier ? Les pouvoirs, pour vous, se ramènent à des attributions. Le pouvoir c'est l'autorité. Absolue. Sans partage. Je vois. Peut-être avez-vous raison. C'est sans doute, finalement, ce qui nous établit, vous et moi, dans notre différence. Je n'ai pas demandé le commandement de l'expédition. Avant ma nomination, je ne savais pas où était Saint-Domingue ni qui vous étiez sinon par de vagues rumeurs qui n'éveillaient en mon esprit aucun écho. Je n'ambitionnais pas le pouvoir. Toujours votre rire moqueur ! Qu'ai-je dit de si idiot ? Quand vous ne courez pas après le pouvoir, il arrive qu'il vienne à vous et vous vous devez de l'assumer au risque d'en périr. Je vous crois. Vous l'avez assumé. Et vous en avez péri. La guerre que vos hommes me font me force à l'assumer. Ne vais-je pas en périr ? Faut-il voir là un paradoxe ? Sur la nature même de l'autorité ? Vous rendre autre

dès que vous en êtes investi. Vous rendre autre, vous condamner en vous éloignant des autres. Surtout en éloignant les autres de vous. Dans cette distance, le malheur d'être chef. Je peine à reconnaître ma femme. Mes hommes, ceux qui ont une conscience, pour la plupart ne me connaissent point. Mon comportement général, face à la situation à Saint-Domingue, leur a appris à ne plus me reconnaître. Chaque décision, chaque acte d'autorité éloigne un peu plus de moi mon entourage. Me force à éprouver un peu plus la solitude du pouvoir. Si la solitude est le lot du héros, je ne veux pas en être un. Ce devrait être ma force, insinuez-vous ? Mais quelle sorte de force est-ce quand l'exercice absolu de l'autorité n'est que faiblesse d'esprit, n'est qu'indigence du cœur, insignifiance de l'âme ! Je ne me suis jamais senti si peu homme. Vous ne dites rien. Reconnaissez que... Vous me plaignez, murmurez-vous. Pas la peine, général Toussaint. En me confiant à vous, je ne recherche pas la pitié et si vous croyez devoir vous commettre à me gratifier de la vôtre, c'est parce que vous ne m'avez pas compris. J'avais trop espéré de votre intelligence. Restons-en là. Parlons d'autre chose, voulez-vous, général. Laissez-moi avec mes états d'âme.

Les traits du général se sont rasséréné́s. On dirait qu'il dort. D'un sommeil pesant qui eût pu être celui de la mort si un léger souffle ne soulevait sa poitrine, entrecoupé de spasmes qui annoncent pour bientôt la remontée du vomi. Le docteur Peyre a suggéré de faire chercher le plâtrier afin que, aussitôt le général trépassé, il exécute le masque mortuaire et fixe pour l'éternité sa dernière physionomie. Pour le moment, monsieur semble beau. D'une beauté irréelle comme si la maladie lui avait sculpté un autre visage. Les lèvres se sont amincies. Les joues rentrées collent presque aux mâchoires sans pour autant devenir caves comme les yeux. Les sourcils paraissent plus fournis et puisque depuis trois semaines le coiffeur ne l'a point visitée, la chevelure dense tombe sur les pommettes, court des oreilles à la nuque, échappant au bonnet de nuit que personne n'a pensé à lui enlever et qui donne au général l'air d'un quelconque bourgeois de province en France. Madame s'est-elle aperçue du changement ? Son mari qui s'est voulu plus général qu'homme, se retrouve plus qu'humain au fur et à mesure qu'il

plonge dans la densité de l'agonie. Plus qu'humain ? Plus démuni devant la fatalité. Plus soumis à l'ordre de la mort qu'à celui de la vie.

Madame ne voit pas. Madame n'a pas vu la métamorphose par laquelle son mari s'astreint, malgré lui, à fuir les contingences dont elle continue de faire cas. Les yeux perdus dans un ailleurs dont elle seule connaît l'emplacement, elle nie cette présence qui ne sera pas une consolation pour le moribond. Absente d'elle-même et de tout, elle plonge dans des songes qui servent à recréer des réalités faillies. Les yeux clos, un sourire indéfinissable sur les lèvres, incongru pourtant en la circonstance, probablement elle se revit en attendant de se créer une autre vie. Une tourmente intérieure, dont le sourire ne trahit pas les effets. Si elle daignait se lever, peut-être la sublime beauté des mornes bordant la plaine du Nord aurait-elle le pouvoir d'apaiser son esprit. Au fait, cherche-t-elle l'apaisement ? L'apaisement de quoi ? De ses sens ? Elle qui n'a vécu que pour leur embrasement. De ses pensées ? N'est-elle pas en train de les provoquer en ravivant des souvenirs qu'elle refuse de laisser tomber en désuétude ? En ce moment de désarroi, faut-il qu'elle s'y accroche parce qu'ils demeurent une raison de vivre. L'amour de son mari n'en ayant jamais été une.

Les premiers jours pourtant, confrontée dès son arrivée à la réalité de la guerre lorsque le nègre Christophe interdit le général de débarquement et que la flotte dut canonner la ville du Cap-Français convertie en un immense brasier, madame, bravant la

menace d'une riposte des fortifications côtières, avait tenu à être aux côtés de son mari. Debout à l'arrière, à la dunette, le général dirigeait les opérations. Elle s'était même appuyée contre lui et lui, en un geste d'une infinie tendresse, lui avait entouré la taille de son bras gauche. De l'autre, prolongé par une lunette d'observation que, de temps en temps, il portait à son œil droit, il indiquait les points à bombarder sur la côte. Un touchant et saisissant tableau de paix et d'amour en un moment si particulier où chaque bordée de canon déclenchait un enfer de bruit. La guerre avait rattrapé madame plus tôt que prévu. Pour la refuser, elle choisit d'y prendre intérêt en la considérant comme un jeu, en en méprisant les dangers. La tendresse de son mari était conjuration. Une fois la dernière salve de canon partie, le général plaqua madame contre lui. La tenant toujours enlacée, il posa la lunette sur un coffret à côté de la barre. Lui relevant le menton, il l'embrassa passionnément. Un signe de bienvenue à Saint-Domingue. Une façon aussi de saluer sa première victoire. Les bateaux avaient mis leurs chaloupes à l'eau. Chargées de troupes d'attaques, certaines avaient déjà franchi la passe et s'apprêtaient à débarquer leurs cargaisons d'hommes sur le rivage. Des hourras montèrent bientôt du port. La première vague de fantassins avait pris pied, apparemment sans rencontrer de résistance. Le général avec regret se détacha de sa femme. C'était leur premier moment de vraie intimité depuis le départ de France. Leurs rares ébats la nuit dans la complicité de leur chambre n'étaient pas autant chargés de symbole que ce moment vécu unique.

Madame avait exorcisé ses peurs, elle me l'avouera plus tard. Le général, lui, aura connu l'intense émotion d'avoir rencontré sa femme. Et moi, égarée dans l'intense cacophonie des canonnades, je me préparais à la désolation que sera ma vie dans une Saint-Domingue n'ayant rien du paradis promis. Je ne courais pas après l'aventure. À mon âge, j'en avais déjà connu trop dans une France révolutionnaire d'abord en guerre contre elle-même, ensuite contre l'Europe coalisée. La guerre m'était si familière que je crois l'avoir eue pour tout horizon de vie. Mais cette sorte de conflit où les ennemis nous accueillaient aux cris de « Vive la République ! Vive la liberté ! » n'annonçait-elle pas une perversion de tout ce que j'avais connu jusqu'ici ? Je n'avais jamais vu ni rencontré de Noir. Il y en aura désormais tellement autour de nous que l'envahissement de leur présence me communiquera la singularité de me découvrir blanche. Bientôt j'apprendrai que, Blanc ou Noir, chacun gagnait la bataille de son choix. Je ne saurai qui était vainqueur, qui était vaincu puisque les deux camps combattaient sous le diktat du même rêve de liberté. Je ne me sentirai, et je pense, madame non plus, nulle obligation particulière envers l'une ou l'autre cause, la liberté étant de l'avis des philosophes indivisible. Il y a pourtant une chose que j'ai apprise dans cet univers de violence où la mort n'avait de justification que dans la démesure : il faut respecter la fierté, la dignité des nègres indépendamment de leurs autres sentiments. Unis par des liens de sang, d'humiliation et de servitude, nègres dorés et charbonnés savaient que la liberté que la métropole leur avait

accordée, les Blancs arrivés de France entendaient la leur reprendre. Ils ne l'acceptaient pas. Ils n'y consentiraient jamais. Le monde, le leur, avait changé. Ils avaient déjà atteint l'autre bord de la vie. La mort leur importait moins que la liberté. Comment le général ne l'a-t-il pas compris plus tôt ? Cela s'appelait détermination que nègres dorés et charbonnés ont exprimée en une formule désespérément explicite, « Liberté ou la mort ». Au hasard des conversations avec les domestiques noirs qui avaient appris à être des serviteurs non des esclaves, je comprendrai le dilemme des nègres confrontés à un choix de liberté qui était un choix définitif du destin. Liberté et ils acceptent de vivre. Pis, travailler. Ou la mort, et ils seraient libres pour toujours. Même quand je les ai haïs parce qu'ils ont enfermé mon existence dans les pièges de leur dilemme, en me refusant les joies et les satisfactions que j'espérais du changement de continent, j'appréciais qu'ils sachent se tenir et qu'ils veuillent être dignes. Ils avaient des convictions. Parce qu'ils revendiquaient ces convictions comme un idéal, ils méritaient qu'on les considérât comme des êtres humains. Dans l'ombre de madame, à l'ombre de ses plaisirs, j'envisageai que la nature humaine est une. La différence entre les hommes, couleur, race, n'est qu'affaire de perception. Donc de sottise et de stupidité car rien ne peut davantage nous tromper que les simples données de nos sens.

Madame Pauline l'aura expérimenté avant moi pour s'être affranchie de tout préjugé. Sans aucun doute elle avait eu une

pratique variée de l'amour physique. D'un congénère à un autre. Jamais elle n'avait transgressé les interdits d'une race à une autre. Ni brisé les barrières de l'invention dans le plaisir. Assez glosé sur les incartades de madame. Je m'aperçois que je me préoccupe trop de ses affaires. Le général aurait-il eu raison de me remettre à ma place le jour où j'avais voulu le prévenir contre les tentations de dérive de son épouse ? Le blondinet (malgré moi les souvenirs me ramènent aux frasques de la générale) avait apporté un carafon de vin de Bordeaux et madame des biscuits secs qu'ils avaient déposés à même les cordages, princesse étalant sa robe comme une jupe, dégageant ses jambes de dessous l'amas de dentelles et de crinoline qui l'enjolivait. Le soleil tardait à mourir derrière l'horizon et nous venions de traverser les tropiques. Malgré une bonne brise, les effluves encore tièdes de la mer assiégeaient la proue du bateau et j'entendais l'étrave fendre l'océan avec une allégresse de novice. Si j'avais bien compris, le vaisseau amiral abordait sa première traversée de l'Atlantique et il s'en donnait à cœur joie. L'ivresse du vent dans les voiles ! Le chant de la mer comme une musique de l'âme ! Madame grisée par la magie de l'instant et par l'excellent rouge de Bordeaux s'abandonna en des privautés que le blondinet ne refusa pas. Après les éclats de rire vite étouffés sous les baisers, ce furent des plaintes et des gémissements, des halètements et des petits cris que l'obscurité bientôt orchestra en fanfare. Il eût suffi de l'arrivée à l'improviste d'un marin venu en manœuvres pour prendre un ris sur les voiles et c'eût été le

scandale. Je ne manquais jamais de conseiller à madame d'être prudente dans ses élans d'affection, elle me répondait invariablement :

– Nous ne faisons rien de mal, Nana, sinon nous amuser et profiter des bienfaits de l'air marin sur notre santé. Ne fais pas attention.

– Comment ne ferais-je pas attention, puisque le spectacle est gratuit.

– Je te dispense d'y assister.

Je me gardais de la prendre au mot par acquit de conscience pour la protéger d'elle-même et protéger le général de la trop facile générosité de sa femme. Une générosité frisant l'inconscience. Je tâchais d'être toujours à proximité, sentinelle des derniers espoirs jusqu'au jour où le général lui aussi, vertement, m'avait tancée, en me dispensant de jouer au témoin sujet à scrupules. Mari et femme avaient eu le même réflexe. Qu'avais-je donc à faire désormais sinon à fermer les yeux ? À me boucher les oreilles ? Ne plus voir. Ne plus entendre. Sauf à l'invitation du général ou de madame. Apprendre ainsi à tenir mon rang. À tenir ma langue. À traîner une double infirmité de l'esprit et de l'âme qui me garantira d'être, malgré moi, dans les secrets de madame. Jusqu'à devenir l'ordonnatrice de ses plaisirs.

Nana s'était surpassée. Je ne l'avais plus vue, de tout le reste de l'après-midi. J'apprendrais qu'elle était allée aux nouvelles. Pour le personnel, ces mots n'avaient aucun sens. Mais à mes sens, ils parlaient. Nana était partie en chasse. Avec une telle efficacité que j'en resterais ébahie. Je m'étais confinée dans mon boudoir. Lisant, ou plutôt relisant *Justine ou les malheurs de la vertu* du marquis de Sade, vautrée, si je puis dire, dans la violence orgiaque des personnages, violence faite de cynisme par quoi le débordement de la passion se chargeait de perversité, j'espérais avec impatience. Les mots dansaient devant mes yeux. Ils disaient, en anticipant ma joie, des souvenirs que je n'avais pas encore provisionnés et qui pourtant ancraient dans ma mémoire des exaltations brassées d'étourdissement et de griserie. Dans l'attente d'étreintes que j'inventais, mes sens dilatés acquéraient une acuité par laquelle je naufrageais. Les minutes filaient, attisant leur avidité elle-même oppressante. Je suffoquais, prise d'un vertige qui donnait à chaque détail, alentour, une intensité particulière ayant nom désir. Je voulais être embrassée, caressée,

baisée comme aucune femme ne l'avait été avant moi par un homme que j'aurais dû détester pour son insolence. Et pourtant ! Oui et pourtant ! Chaque fois que je revis ces instants d'attente, les couleurs, les sons, les parfums, les saveurs se changent en miracle comme si mes pulsions avaient eu pouvoir de créer le monde. Et aujourd'hui encore, même quand je m'évertue à oublier, même quand les circonstances me commandent de revenir à mes devoirs d'épouse, la chambre chavire et la grisaille des mines se voulant aussi tristes que la mort me semble éclat de joie. Les pleurs ourlant les paupières de Nana sont des perles à contenter ma félicité. Je ne pourrai plus pleurer que de bonheur assouvi. La volupté. Rayer le mot chagrin définitivement de mon existence.

Deux coups suivis, un autre espacé. Il était là ! Je crus défaillir, tentai de me lever, ne pus que m'appuyer sur mon coude. Je me composai une pose. Alanguie. Une jambe repliée à demi, le corps couvert d'un tissu de fine mousseline qui ne cachait rien de mes charmes. La posture d'une courtisane romaine. Décidément, mon frère m'a légué ses références latines. J'aurais dû avoir honte. M'assigner à plus de retenue. Après tout, ce n'était qu'un nègre. Je me le reprochais. Calme-toi. Ce n'est qu'un nègre. Je m'en voulais. Mais je le vivais comme une promesse parce qu'il m'était défendu. L'interdiction le parait de mille vertus insoupçonnées des Blancs. Briser le tabou. Découvrir l'au-delà des conventions comme un au-delà du plaisir. À partir de cette transgression, il y aura un avant et un après.

M'investir toute dans l'après parce que l'après ce n'était pas seulement l'attrait de l'inconnu mais encore et surtout la saveur de l'inconnaissable. En un après-midi, ce nègre et l'image phénoménale de son attribut ont envahi mon existence, damné mes pensées, chambardé mes rêves jusqu'à l'obsession, éveillé en moi des désirs inavouables. Des désirs coupables. Je me sentais prête pour tous les débordements, les explorations les plus scandaleuses des parties les plus secrètes de mon corps. Le provoquer, telle une incitation extrême que je ne pourrais trouver que dans la souffrance et dans la dépravation. Aller au plus profond. Tourner. Tourbillonner, fouailler, aller, m'enfoncer toujours plus avant jusqu'à l'extrême frontière où le plaisir se change en douleur. Me mépriser alors. Me faire horreur. Mais redemander. Mais supplier. Mais... Deux coups répétés suivis d'un coup espacé. Il était là, poussé par les mains expertes de Nana qui n'arrivait pas à s'habituer à la timidité des hommes. Ils hésitaient au seuil de ma chambre comme s'ils craignaient le sort qui les attendait. Ils auraient peur du plaisir et de ses conséquences. Je n'étais pourtant pas Lucrèce Borgia. Ma chambre n'avait rien de commun avec la Tour du Nesle de la Reine Margot. Je n'avais aucun goût pour la cruauté après le plaisir. Comment donc expliquer les réticences de mes futurs amants à courir au-devant de ma joie ? Un pas ! Deux pas ! Un autre encore et il émergea de la pénombre de l'entrée. J'en eus le souffle coupé. La suite ? Je passe mon temps à rêver mes nuits. À les peindre aux couleurs de la luxure.

Pauline. C'est toi ? Approche. Tiens-moi la main. Serre. Fort. Très fort. À m'écraser les doigts. Prends-moi dans tes bras. Comme autrefois. Et berce-moi. Chante une de ces *canzonette* corses ou italiennes qui parlent d'amour, de jalousie, de passion fatale. Non ! Plutôt celles qui évoquent la vie dans les bocages, les plaisirs champêtres, les joies de la vendange et de la fenaison. Puis les tristesses d'après-saison. Arrête ! Je ne veux pas partir sur une note de mélancolie. Chante la vie. Te souviens-tu des folles réjouissances qui ont annoncé la résurrection de la France après le 9 Thermidor ? Et des soirées chez la Tallien où les citoyens directeurs, débarrassés de leurs angoisses, faisaient l'apprentissage heureux de la vie ? Et du concubinage politique. Te rappelles-tu nos anciennes promenades des Tuileries au Louvre, du Louvre aux Champs-Élysées. Nous tenant par la main, nous déambulions, tantôt marchant tantôt courant, égaillant au passage les colonies apeurées de colombes, semant à la volée les becquées de pain que nous avions préparées. Elles nous suivaient, se bousculant dans le tumulte redondant de leur

roucoulement, gloussaient de joie à nous voir les nourrir de miettes. À nous voir alimenter nos enlacements d'une ferveur chaque jour pareille. À leur image, sans m'en rendre compte, je glanais les miettes d'un bonheur qu'au fond de toi tu me distribuais avec parcimonie. Ton corps était ailleurs. Ton esprit aussi. Dès que tu humais l'odeur de la Seine, les images de ton enfance te revenaient à travers les rires cristallins des ruisseaux cascadant entre les rochers. Les souvenirs de l'eau t'abonnaient à une saine gaieté qui m'atteignait par ricochet et dont je m'imprégnais. Nous recréions pour nous deux un monde paisible et harmonieux qui m'éloignait de la guerre. Chacun de ces moments de joie préfigurait pour moi l'éternité de l'amour. Je défiais l'instant dans l'inquiétude, dans l'angoisse du futur... Envisageant qu'à tout moment un ordre pourrait me commander de rejoindre mon régiment, j'en étais venu à haïr la guerre. À me haïr d'être un soldat. Un sourire de toi chassait alors mes sombres pensées. Nous nous aimions, Pauline. Je m'étonnais de t'aimer. Toi aussi, d'ailleurs. Nous avions peur de nous l'avouer. Inconscients, nous profitions de la magie de l'instant, nourrissant quelque espérance insensée. Le monde était jeune. Le monde était beau. Nous étions heureux, Pauline ! T'en souviens-tu ? Approche, donne-moi la main et que la vie recommence. Notre vie !

Que vois-je ? Toi, tu n'es pas Pauline. Je te reconnais à ta face hideuse plus noire que la nuit. Pas ça, tu me dis. Ne donne pas dans le racisme primaire du général Rochambeau. Tu as raison. Je ne te ferai pas le cadeau de descendre si bas, d'engager nos

différends sur des questions de race et de couleur. La République n'aura pas établi de distinction entre nous sur une base épidermique même si, toi, tu n'as cessé de te revendiquer noir face au Premier consul. Quelle est cette histoire de signer tes lettres : « Du premier des Noirs au premier des Blancs ? » Une façon d'avouer tes complexes en imaginant les surmonter par la quête d'une reconnaissance qui ne viendrait jamais. Qu'espérais-tu du général Bonaparte ? Le flatter ? L'honorer ? Lui donner la conscience de sa supériorité sur ses concitoyens ? Il ne vous aura pas attendu, général Toussaint. Il le savait déjà et il ne s'est jamais privé de le notifier à son entourage et à l'Europe entière. Même à moi qui connaissais les limitations d'audace de son génie. Ah ! C'était par besoin de te grandir toi même ? Avais-tu besoin d'un tel subterfuge quand le major général Maitland, par la réception qu'il t'offrit au môle Saint-Nicolas, t'avait dressé un cérémonial digne d'un roi ? Ce n'était pas suffisant à tes yeux. Tu posais face à Napoléon. Affirmer ainsi une différence pour mieux cultiver les ressemblances ? Être deux contre les autres ? Et plus exactement deux à se croire uniques sous l'autorité du destin ? Ainsi vous auriez suivi le même parcours ? Vaincre les factions pour réussir l'unification du pays, Saint-Domingue ici, la France là et l'unité des citoyens en les installant à l'intérieur de frontières sûres et élargies ? Soit ! Quoi encore ? Assauter le pouvoir par un coup d'État et prendre la place de ceux qui gouvernaient en les exilant au besoin ? C'est vous qui le dites. Un aveu de taille, à retenir contre vous. Quoi d'autre ? Légiférer à votre profit en

édictant des constitutions qui vous remettent tout le pouvoir ? Bien sûr ! Votre charte ne vous accordait-elle pas le titre de gouverneur à vie ? La sienne l'a nommé consul à vie ? Était-ce simple coïncidence ? Pas du tout, vous empressez-vous de répondre. Il ne s'agit pas de coïncidence mais de suivisme. De mimétisme. Il a proclamé la sienne en l'an X, un an après la tienne. Lequel des deux aura incité l'autre, me demandez-vous ? Napoléon s'est-il voulu à votre semblance ? Je ne me suis jamais posé la question. Et pour cause, mon statut de militaire m'interdit de m'occuper de politique. Menteur. En plus, hypocrite. Gardez votre respect, général Toussaint. Comment osez-vous me traiter de menteur et d'hypocrite ? Parce que j'ai osé, moi, vous traiter de voleur et d'assassin ? Nous sommes quittes, dites-vous. Mais de quoi ? D'insultes réciproques ! Accordé ! Le général Vincent m'avait prévenu que vous aimez avoir raison en tout. Soit, nous sommes quittes. Cela signifie-t-il que ni l'un ni l'autre nous ne retirons les insultes ? À ma convenance ? Ou à la vôtre ? Vous avez été le premier insulté ? À moi donc de décider. Cela reste à voir. Alors ? Je ne retire rien. Si vous êtes fâché, demandez-moi réparation par les armes. Au sabre. Au pistolet. À l'épée. Vous casser la tête d'une balle ou vous embrocher après un dégagé de quarte au tierce qui ne vous donnerait à voir que des étincelles, voilà qui me plairait bien. Rien qu'à l'entendre, vous fuyez. Lâche ! Militaire de pacotille.

Jamais personne ne vous a traité de lâche ? Il fallait bien que ça arrive un jour. Je le répète : lâche ! Tirez donc votre épée ! Un

tel geste vous irait bien, comme celui de votre général Christophe qui a incendié la ville du Cap-Français pour ne pas avoir à me combattre. À me la remettre. Spectaculaire, n'est-ce pas ? Du théâtre ! Rien que du théâtre ! Mettez-vous en position d'attaque, les reins cambrés, le buste ferme, une jambe en avant repliée et l'autre tendue en arrière. Et puis le bras gauche ramené haut, la main levée au-dessus de la tête, le coude parallèle au sol pour ponctuer votre geste de plus d'élégance. Bougez le pied droit. Avancez ! Vous n'y arrivez guère, n'est-ce pas ! Les passes d'escrime sont des arguments de danse, réglées comme un ballet. Un pas en avant. Un pas en arrière. Un pas à droite et une feinte ici. Un pas à gauche et une parade là. Vous n'y êtes pas. Mais pas du tout. N'auriez-vous jamais appris à danser, général, à défaut d'escrimer ? Caricatural. Un singe tenant une épée ! Je vous fâche ? À la bonne heure ! Qu'attendez-vous pour attaquer ? Vous remettez votre épée au fourreau. Et vous riez ! Vous vous tordez de rire. J'imagine que c'est de moi. Cloué dans un lit de misère, je ne saurais vous donner la réplique. Vous vous trompez. Je me lève. Attention ! En garde, général ! Un, deux, trois. À quatre, vous êtes mort.

Il fait beau dehors. Contrastant avec nos airs lugubres, la nature baigne dans une douce sérénité. Le morne, planté d'espèces odoriférantes, descend en pente escarpée jusqu'à la mer. En contrebas, un bijou de plage étire en arc de cercle son tapis de sable fin et blanc, ourlé par des vagues effrangées d'écumes. Par la fenêtre, je vois sous la lune miroiter les eaux transparentes. Le jour, les tons aigue-marine et turquoise s'opposent au brun des rochers, composant un joli paysage dont madame s'émerveillait chaque fois qu'elle se risquait à nager. Un panorama corse, se plaisait-elle à répéter. Depuis deux jours, ses oreilles demeurent sourdes à l'appel du clapotis des lames contre les falaises et de leur sifflement dans la vasque des rochers. Elle n'est pas la seule.

Le docteur Peyre, las de veiller depuis sept heures de temps alors qu'il aurait dû être au lit à dormir, paraît soucieux. Il médite sans doute sur l'impuissance de la médecine à sauver une vie. Il avait appris jusqu'à présent à faire des miracles. Mais cette abominable fièvre des tropiques met en échec la science acquise

et développée dans l'armée. Extraire une balle, rafistoler un bras, couper une jambe, rentrer les tripes dans un abdomen labouré par la mitraille sont une chose, traiter la fièvre jaune insidieuse, capricieuse à souhait, en est une autre. Maladie bizarre, aux attaques rapides, sinon foudroyantes et imprévues, personne ne connaît les secrets de sa guérison. À l'exception des *bôkò* perchés haut dans les montagnes aux sommets inaccessibles et qui distillent parcimonieusement leur savoir et leurs soins à des privilégiés se vantant d'être des élus. Ils auraient raison car la maladie ne frappe guère les adeptes de leur religion occulte dont les tambours résonnent avec audace dans nos nuits. À nous donner le frisson. Les nègres s'en réjouissent car ces suppôts du diable sont les vecteurs de ce mal affreux qui fauche chaque jour la vie de dizaines de nos soldats. Dès mon arrivée ici, la maîtresse en titre du gérant du colon Navailles, ex-noble échoué dans la révolution et qui, absent de la colonie, mène une vie de nabab à Paris, me conta l'histoire du houngan Mackandal qui, révolté contre le système colonial esclavagiste, jura d'exterminer tous les Blancs. En les empoisonnant. Capturé, il fut brûlé vif. Du moins la maréchaussée accrédita cette version, précisa Dada, plantureuse négresse au postérieur monumental. Pourtant, racontent des témoins, au moment où les flammes montèrent des bûches pour atteindre son corps, ce nègre, géant et corpulent, exhala une plainte longue, inhumaine, qui passa sur la tête des spectateurs, les épouvanta. Ils virent, certains jurèrent sur leur tête que c'est vrai, ils virent un maringouin s'élever au-dessus du brasier,

prendre son envol, foncer sur le bourreau qu'il piqua. Celui-ci, atteint de la fièvre jaune, mourut onze jours plus tard dans d'horribles souffrances. Les cinq aides du bourreau connurent le même sort. Depuis, on parle dans les hounforts de la fièvre jaune comme de la malédiction de Mackandal. Véhiculée par les moustiques communément appelés maringouins dans cette île de malheur, elle frappe généralement les Blancs nostalgiques de l'ancien système. Particulièrement ceux nouvellement arrivés dans l'île et qui professent de vouloir le rétablir. Malgré les dénégations répétées du général, des officiers indigènes le créditent d'un tel projet. Il était donc particulièrement menacé. Madame aussi. Et probablement leur fils Dermide. Quelle idée d'avoir affublé un enfant innocent d'un nom aussi scandaleusement catastrophique parce que trop rapproché de dermite, nom vulgaire d'une maladie de peau.

Madame croit avoir échappé à la fièvre des îles par un sortilège du nègre Sabès, sur la foi d'une potion magique et secrète de sa mère, mambo de son état, officiant dans les hauts de Marquis-de-Sant. Ma foi, ce pourrait être vrai. L'apparition du mal sur l'habitation de madame au Port-Républicain provoqua une indescriptible panique. Il emporta un soldat en cinq jours. Le temps de le mettre en terre, deux autres cas s'étaient déclarés. Le docteur Peyre, alerté en urgence au Cap-Français, décréta de quarantaine la garnison de la garde de madame. Il se proposait de l'évacuer dans les hauteurs du morne Bonnet-Carré où l'air est plus sain quand madame donna les premiers signes d'une

atteinte. Une forte migraine. Des vomissements. Une fièvre de cheval. Madame s'alita. Elle se souvint alors des feuilles que lui avait remises Sabès. Elle raconte depuis qu'elle en avait ingurgité séance tenante et qu'elles eurent la vertu de la protéger d'une attaque. En fait, saoûle de plaisir, gémissant des fatigues de l'orgie d'une nuit, elle s'était aussitôt endormie. Venue la border et la couvrir pour la protéger du froid de la bise descendant des collines, je découvris l'amas végétal éparpillé dans le lit. Mon premier réflexe fut de les jeter par la fenêtre. Je n'en fis rien, me réservant par curiosité de lui demander la raison de la présence de ces feuilles et de leur désordre dans sa couche. Le lendemain, à son réveil :

– Madame ! J'ai trouvé ces feuilles dans votre lit. Dois-je l'en débarrasser ?

Elle émergea avec peine de ses souvenirs, saliva à leur évocation, me regarda avec stupeur comme pour s'informer de « quelles feuilles » avant de remonter la pente de ses songes et de revenir à la réalité. Elle hésitait à parler. Je décidai de la stimuler un peu par une subtile interrogation. Subtile et en même temps suggestive sinon provocatrice.

– Sabès ? Pour garantir ses exploits ?

Elle soupira, ferma les yeux sur ses appétits de lubricité, les rouvrit sur mon visage qui s'était rapproché du sien, lut dans mes yeux ma quête de réponse, se rappela ma question, s'inquiéta.

– Bon Dieu non ! Ce n'est pas ce que tu crois. Il n'en a pas besoin pour se fortifier. Sabès me les a apportées comme

préventif contre la fièvre jaune sous prétexte que la maladie épargne les nègres qui en prennent. Je ne crois pas en ces sornettes puisque nous ne sommes pas des nègres.

Ma réponse avait été sublime. Elle sauva probablement madame.

– Reste à voir. Devant la maladie nous sommes tous nègres. D'une façon ou d'une autre.

Je rangeai les feuilles par précaution dans le bas tiroir de la commode. Quand dans l'après-midi nous parvint la nouvelle de l'apparition d'un autre cas sur l'habitation, je courus en aviser madame. Avant même qu'elle fût revenue de son abattement, pour un peu elle serait tombée en syncope tellement elle était atterrée, je lui avais préparé une infusion sucrée au rapadoux pour atténuer le goût amer dont Sabès l'avait avertie. Je bus aussi et je fus épargnée. Curieusement, pas madame. Du moins pas tout de suite. Sans doute avait-elle été déjà contaminée. Deux jours après, elle sortait de son bain quand elle ressentit les premiers frissons. De violentes douleurs et une soudaine augmentation de température la terrassèrent. Cela dura trois jours au cours desquels j'essayai en vain de joindre le nègre Sabès tout en continuant d'administrer la potion à princesse, toutes les deux heures. Avec une fragile espérance. J'avais peur et je honnissais Sabès. Je le maudissais d'avoir abusé de la crédulité de madame. De la mienne aussi. Pour m'être persuadée que j'étais immunisée, je m'imaginais plus vulnérable, telle madame dont je redoutais de connaître le sort. Loin de nous protéger, le breuvage nous

avait désarmées. Madame la première se retrouvait sans défense. À quand mon tour ? Menteurs, les nègres ! Mais pourquoi nous a-t-il joué cette farce ? Voilà que je dis nous, m'abusant moi-même sur la réalité de mes rapports avec Sabès. À force de le détester, j'en étais venue à lui accorder une trop grande importance dans mes pensées. Avec madame pour lui. Mais contre lui, n'est-ce pas me positionner contre madame ? Épouvantable dilemme ! À la décharge de Sabès, il faut dire qu'aussi soudainement qu'ils s'étaient manifestés, les symptômes cessèrent. Le docteur Peyre avait prescrit de boire beaucoup de liquide, principalement du jus de citron ou de pamplemousse afin de prévenir la déshydratation causée par les vomissements. Madame fut sauvée. Le docteur Peyre se vanta d'avoir causé un miracle, l'attribuant d'une part à sa médication, de l'autre à la robuste constitution de madame. Essayée sur d'autres, la prescription pourtant resta sans effet. Le docteur conclut alors, après plusieurs échecs, à la capacité de résistance des constitutions féminines. N'ayant pas été atteinte moi-même, malgré les risques de contagion, force m'est de croire le docteur sur parole. D'autant que la maladie touche plus d'hommes que de femmes et que le pourcentage des hommes à en mourir est beaucoup plus élevé selon le rapport du médecin-chef de l'armée. Pétion dans tout ça ? Contrairement à princesse, je préférai croire en la science du docteur Peyre.

Madame a donc connu la rémission de sa maladie. Mais pourquoi dois-je employer ce terme qui rappelle plus le

confessionnal que les soins hospitaliers ? Est-ce par association d'idées ? Rémission de ses fautes ! Quand madame tomba malade, les servantes venues de France avec nous chuchotèrent qu'elle payait pour ses mœurs dissolues. Et sa frivolité. Et son insouciance aux malheurs, aux calamités qui frappent l'armée. Trois des soldats de sa garde personnelle étaient morts en deux semaines. Relevant elle-même d'une atteinte qui aurait dû être mortelle, madame n'a rien trouvé de mieux que de donner un bal. Dans le plus somptueux apparat. Dîner aux chandelles d'abord puis cocktail autour du grand bassin où des torches résineuses se miraient, créant sur l'eau des effets magiques de tremblement. Pour clôturer la soirée, un orchestre de vingt violons anima et l'esprit et la galanterie des couples qui, au fur et à mesure que la nuit avançait, disparaissaient dans les fourrés voisins. Bientôt, madame se retrouva seule au milieu des lustres de sa fête. Mélancolique et fustrée. Elle avait invité Sabès, avait guetté son arrivée toute la nuit. Il n'était pas venu. Aucun de ses compagnons officiers n'avait de ses nouvelles. Aucun de ses congénères dorés qui dansaient le menuet comme des singes habillés n'avait une idée de l'endroit où il gîtait pour l'heure. Avait-il obtenu une permission réglementaire ? L'avait-on conduit à l'hôpital, pris soudain de quelque fièvre tierce ? Un mari l'aurait-il surpris en flagrant délit avec sa femme, ce dont on le disait coutumier, et assassiné sans autre forme de procès ? Nul ne savait. Nul n'était au courant. Madame se morfondait, la nuit durant se mourait de langueur. Prit-elle cette absence pour une

offense ? S'accorda-t-elle à la considérer comme une rupture ? Je voulus en avoir le cœur net.

– Je n'ai pas vu le nègre Sabès ce soir.

– ....

– N'aurait-il pas reçu votre carton d'invitation, madame ?

– ....

– L'officier Sabès demeure invisible depuis plus de quinze jours. Aurait-il déserté l'armée ?

– ....

– Votre lit, madame ? Soit dit sans offenser votre...

– Assez ! Nana... ne voyez-vous pas que je souffre ?

– Que dites-vous, madame ? Vous souffrez ! Qui l'eût dit ? Qui l'eût cru ?

Elle me jeta un coup d'œil presque haineux, ne daigna pas répondre, drapée dans le silence de son chagrin, se leva, faillit tomber, encore affaiblie par sa maladie, se retint au bras de son fauteuil si gigantesque qu'il ressemble à un trône. Je me précipitai pour la soutenir. Elle me repoussa d'un geste las.

– Laissez ! Préparez-moi un thé de gingembre. Versez-y un zeste de citron et deux cuillerées de xérès ou de porto, ces bons vins du Sud dont mon mari a pris l'habitude alors qu'il commandait l'armée du Portugal. Ils sont revigorants.

– Tout de suite, madame !

Au seuil de la cuisine, j'entendis un bourdonnement, une rumeur qui montait du quartier des servantes. Je prêtai l'oreille aux bruits de pas qui arrivaient comme des foulées de course.

– Vite, cria Sophia, la toute dernière mulâtresse que madame avait recrutée parce qu'elle maîtrisait l'art d'apprêter les fruits de mer, propre seulement aux femmes de pêcheurs du sud de la Corse.

Elle avait un doigté pour préparer le tom-tom, plat hérité des Indiens, qui consiste à servir de la purée de manioc et de patate douce dans une sauce aux crabes et à la viande de bœuf hachée sur fond de calalou parfumé aux épices. Madame aimait tremper ses doigts dans la liaison de gombo, onctueuse et gluante, sentir glisser dans sa gorge la bouchée de tubercules au bruit d'un coup de glotte étonnant. Elle n'en revenait pas de ne pas s'étrangler. Pour ses talents, princesse témoignait à Sophia presque de l'affection, surtout les soirs où elle servait à ses hôtes du calamar cru mariné pendant deux jours dans une macération de vinaigre, de jus d'orange sure fermentée et pimentée à la créole tel que le goûtaient, trois siècles auparavant, les derniers Indiens des Abricots. Spécialistes des fruits de mer, ils avaient inventé ce mets et d'autres dont le secret s'était perdu. Du moins, Sophia accréditait cette thèse pour s'enorgueillir d'un métissage différent de celui des autres sang-mêlé de l'île.

– Vite, lança Sophia, hors d'haleine. Vite, madame, Aurélia est atteinte.

La peur se lisait sur son visage. Oubliant la détresse de madame, je courus au secours de la première cuisinière. Originaire de Haute-Corse comme moi, plus particulièrement des environs de Bastia, elle était depuis son jeune âge au service de la

famille Bonaparte qu'elle avait suivie dans ses pérégrinations. Madame Laetizia l'avait détachée auprès de madame Pauline pour s'occuper particulièrement de sa cuisine. De son ventre, lui avait-elle recommandé. Les nègres ont la réputation d'être des empoisonneurs. Protégez Marie-Paulette de leur sorcellerie. Elle ne s'était jamais habituée à appeler sa fille Pauline bien que celle-ci depuis longtemps eût oublié ses prénoms originels. Pauline seyait mieux au charme discret de sa beauté et au petit air à la fois lutin et coquin qui s'attachait à ses yeux. Aurélia ne permettait à personne d'autre de préparer les plats de madame. Elle avait l'œil à tout. Même aux doigts de Sophia quand elle assaisonnait les fruits de mer. Sous prétexte de veiller à la propreté de ses mains, elle vérifiait ses ongles, n'hésitant pas à les curer pour être certaine de leur innocence. Veiller à ce qu'elles ne cachent aucun poison. Or Aurélia se mourait. J'en fus bouleversée. Nous partagions tellement de souvenirs du pays et de madame que je n'imaginais pas que la mort me sevrât de sa présence. M'amputât d'une partie de ma mémoire. Je n'avais cure du thé de princesse. Madame attendra.

– Où est-elle, Sophia ? Mène-moi à Aurélia sans tarder. Oh ! Mon Dieu.

Il y avait eu une première nuit. Il y eut un dernier soir. Les images se chevauchent les unes les autres. Celles-ci sont trop fraîches. Celles-là trop vivaces. Celles-ci dans mon esprit. Celles-là dans ma chair. Entre les unes et les autres, l'attente comme si je n'avais fait que cela toute ma vie. Attendre. Le désirer. La première nuit. Le dernier soir... Une espérance solitaire, une espèce de bonheur inquiet qui donnait à l'absence, malgré moi, le goût de la volupté et de toutes les ivresses recréées dans le manque. Le dernier soir ! Mes lèvres tremblaient. Insensible aux compliments de mes invités, je répondais machinalement à leurs propos sur ma santé retrouvée. De l'un à l'autre les mêmes banalités. Et sans aucun doute la même hypocrisie. Pour une fois ils étaient tous là. Les de Sant au complet, père, mère, gendre, fille et petits-enfants. Les Bizoton aussi, moins les adolescents qu'on avait expédiés en France dès les premiers indices de l'épidémie. Le colon Kenscoff m'avait fait l'injure d'emmener sa maîtresse, une belle, très belle et sculpturale mulâtresse, comme moi prénommée Pauline. Il y avait aussi

les héritiers Vaudreuil, de la plaine du Cul-de-Sac. Nantis et cossus ils possédaient une honorable sucrerie dans le Nord, en plus d'une caféière. Les Rossignol étaient accourus de leur domaine de l'Arcahaie. De même les Augier de Montrouis proche. Peut-être les plus aimables et les plus courtois de mes invités. Ils produisent sur leur habitation un petit blanc de blanc, très sec, qui a de l'allure et du tempérament. Je le préfère parfois au blanc d'Alsace pour accompagner mes plats de fruits de mer. À la réception de mon carton d'invitation, ils m'en avaient envoyé des caisses pleines ainsi que des baquets de langoustes suffisants pour contenter tout le gratin des quartiers de l'Ouest venu célébrer avec moi mes retrouvailles avec la vie. Illuminée, l'habitation Leclerc, comme on l'appelle, rayonnait de mille feux. J'en avais fait un éden de joie, de plaisirs, de fêtes, de beauté, de muscle, de frivolités, de sang où fort mais très fort, malgré les malheurs de la colonie, battait le pouls du destin. J'étais une miraculée. J'entendais de la façon la plus festive, aiguillonnant mes invités, renouer avec l'existence. Chacun, cette nuit de bal, se défoulait de sa peur. De ses angoisses. Après moi, la maladie les menaçait tous. Peut-être avait-elle déjà touché certains d'entre les danseurs qui, parfumés, encensaient leurs derniers moments. Défiant le sort, ils tournoyaient, étincelants de gaieté factice. Il eût suffi d'un caprice du *vomito negro* pour les décimer. Chacun le savait. Chacun feignait de l'oublier. Se souhaitant bonne chance, imaginant pouvoir être le dernier à survivre, chacun, à chaque tour de danse, portait sur son vis-à-vis un

regard perdu qu'il envisageait être l'ultime. Chacun se courbait en compliments, en flatteries, qu'il se révélait incapable de renouveler. Chacun cette nuit, sur ses lèvres, en passant sa langue, léchait le goût de l'éphémère. Chacun, malgré soi, remontant le temps, se cherchait, se trouvait, se construisait dans l'euphorie de la musique pour abolir le présent, une façon de se détruire en s'oubliant comme si l'oubli était la façon suprême de se regretter.

Je devinais les femmes surtout curieuses du constat à dresser des ravages de la fièvre sur ma beauté. Ma jeunesse flétrie en trois jours. Mon corps vidé de sa substance. Un déchet humain. À susciter leur pitié. Les commérages et leurs ricanements. Je n'attirerais plus les regards du corps des officiers de la paroisse de l'Ouest, leur enlevant prétexte à me jalouser. C'était là surtout la raison de leur présence. Prendre leur revanche sur ma coquetterie. Elles en ont été pour leur frais. Par effet de la médication du docteur Peyre à base de jus citronné, mon corps ne s'était pas déshydraté ni ma peau plissée, tel le parchemin qu'elles souhaitaient voir. En deux semaines, j'avais récupéré la demi-livre de poids perdu et ce soir-là je rayonnais. J'avais voulu être la plus belle, la plus coquette, la plus élégante dans un ensemble assorti bleu clair et bleu marin de taffetas et de mousseline qui moulait mon corps de leur transparence. À cause de la chaleur, endémique à Saint-Domingue comme la fièvre, j'avais lancé la mode des décolletés vaporeux qui mettaient en valeur le galbe voluptueux de mes seins et l'éblouissante rondeur de mes épaules. Alors que

je me mirais dans la grande glace de la chambre avant d'aller accueillir mes invités, Nana qui dessinait un grain de beauté sur mon front entre mes sourcils à la manière du troisième œil des hindoues – les rescapés du désastre de Pondichéry avaient depuis plus d'un demi-siècle acclimaté ce caprice en France – me regarda admirative et me complimenta.

– Madame, vous êtes réellement belle !

– En aurais-tu douté ? répliquai-je sans fausse modestie, déjà prête à plaire aux hommes, à entamer avec moi-même et contre tous le jeu de séduction destiné en priorité à mon beau nègre doré.

J'avais fini par intérioriser ce qualificatif que Nana avait inventé pour moquer Sabès. Elle se défendait de l'avoir trouvé pour m'en attribuer la maternité. En réalité l'expression n'est pas de moi mais de mon frère qui l'avait utilisée dans ses recommandations à mon mari et celui-ci se plaisait, avec mépris, à la reprendre. Nègre doré ! Nègre doré ! riait et persiflait Nana. Par défi, je lui ai avoué que mon nègre se révélait au lit plus qu'un nègre doré. Il se muait en nègre en or. Oh ! s'était-elle récriée, une moue de dépit sur les lèvres. Je l'avais interrogée, la taquinant : une moue d'envie ? Elle s'était sauvée, fâchée de ma plaisanterie.

– Comment madame ose-t-elle croire que je l'envie, moi qui me dépense sans compter pour accompagner ses manèges de séduction ?

Elle m'avait boudée une bonne partie de la nuit, se tenant à distance de moi, renonçant à son rôle de chien de garde. Je la

soupçonnais pourtant de surveiller mes moindres faits et gestes car elle savait. Du dîner au cocktail, du cocktail au bal, je ne cessais de me ronger les ongles. Passant de l'énervement à l'inquiétude, de l'inquiétude à l'anxiété et à l'angoisse. Un sentiment de crainte diffuse, la certitude de l'imminence d'un malheur qui s'abattrait sur moi. Depuis cette nuit où Pétion, s'étant surpassé, m'avait plantée, là, dans le lit avec ma faim de lui comme un calvaire, je maudissais la tournure prise par les événements. Avais-je eu tort de lui parler à cœur ouvert ? Spontanément, je lui avais tout révélé du plan de mon frère parce que si mon mari le réalisait, je perdais mon Pétion à jamais. Trouver un moyen pour contrecarrer le projet. Comment, sinon en en partageant le secret avec l'homme qui avait réussi à me révéler à moi-même dans mes appétits les plus gloutons ? Et dans leur indécence. Souvent, coquette avec délice, je me suis dérobée à la convoitise de mes soupirants par besoin d'exacerber leur passion. Les rendre fous jusqu'à la limite où je les forçais à ramper à mes pieds. Au mépris de leur dignité. Je connaissais le pouvoir de mes charmes. Je mesurais et méprisais chaque nuit la vantardise de mes amants occasionnels sachant qu'à peine sortis de mon lit ils s'empressaient de raconter à leur plus proche ami leur bonne fortune, négligeant de rapporter leurs défaillances. Je m'exerçais à les épuiser, en quête d'une victoire moins sur les hommes que sur moi-même. Savoir que je défiais l'excès sans jamais en être rassasiée. Au risque parfois d'accidents de parcours que j'ai eu lieu de regretter. Tel avec ce

jeunot de vingt-deux ans, à peine débarqué de son navire et qui m'avait tout l'air d'un faon apeuré. Esseulé. Pour le consoler d'avoir été sevré trop tôt de ses parents, j'acclimatai dans mon lit son inexpérience de la jungle saint-dominguoise. Rien qu'une nuit. Mais une nuit pleine de son ardeur. Le lendemain, au mépris des règles de bienséance en la matière, il se présenta très tôt à l'habitation, demandant à me voir. Suppliant Nana de l'annoncer. Je lui refusai ma porte. J'apprendrais qu'il se pendit l'après-midi en tenant à la main un fichu de soie qu'il m'avait dérobé. Les hommes ! Les hommes à mes pieds. Toujours. Et partout. Sauf Pétion. Je n'avais pas attendu de jouer avec lui au jeu de la séduction. Je m'étais offerte. Dans l'indignité de mes appétits. Dans l'effronterie de la luxure. Aurait-il décidé d'abuser de ma générosité ? Sait-il que dans mon pays, en Corse, les femmes passent avec la même facilité de la fascination à la haine ? Et sait-il que, quand nous haïssons, c'est au-delà de la vie, jusque dans la tombe. Mais non ! Il ne sait rien ! Il ne peut savoir. Nana disait souvent, avec une pointe de mépris pour condamner mes passades – car pour elle Pétion était une passade comme les autres : un nègre n'est jamais qu'un nègre. D'accord mais quoique nègre comment ose-t-il se permettre l'audace de m'infliger pareil traitement ? Parce que nègre, aurait avancé Nana. De honte et d'indignation, je me mordais les lèvres en l'imaginant qui fendait la foule des danseurs, les yeux béats d'admiration, bleus, gris, fixés sur moi, rien que sur moi, sa haute stature sanglée dans l'impeccable uniforme rouge, bariolé d'or, des

artilleurs de la République. Je me mordais les lèvres pour ne pas crier de honte et de frustration. Énervée par l'attente, j'avais chaud bien que l'air ait sensiblement fraîchi. J'avais chaud. Pourtant je frissonnais. Quand la cour se fut vidée, l'obscurité accaparant le dévergondage de mes invités et le couvrant de sa masse complice, je me retrouvai seule avec ma douleur. Femme méprisée. Femme bafouée. Femme infidèle. Femme indigne. C'est alors que j'entendis Nana héler. Je me précipitai dans la direction de son cri. Il venait du delà du quartier des cuisines dans l'aile des résidences allouées au personnel de service. Je vis Aurélia.

L'après-midi, régnant en maîtresse absolue sur son territoire de victuailles, sa principauté de sauces, son royaume de fumets, elle terrorisait les pauvres domestiques, gourmandant Sophia, rouspétant contre Carmelita, bousculant les marmitons de circonstance prêtés par les colons du voisinage, flanquant Nana à la porte parce qu'elle avait hasardé de venir mettre le nez dans ses casseroles. Et que voyais-je, quelques heures plus tard ? Son visage était méconnaissable. Devenu subitement vultueux, son aspect général témoignait d'un changement brusque. La vive agitation de son corps culminait au délire, une coulée de paroles sans queue ni tête accompagnée d'une suite de gestes saccadés. Le faciès hideux manifestait des conjonctives injectées. Les traits tirés par l'angoisse se ponctuaient d'œdèmes sur les lèvres et sur les paupières. Elle ouvrait la bouche, hurlant sous l'effet de la souffrance, filant une langue rouge dégageant une odeur nauséabonde. Aurélia baignait dans une mare d'urines fortement

colorées, et saignait à la fois du nez, des lèvres, de l'appareil digestif. Par le haut, par le bas. Au point qu'on ne savait si c'étaient les urines ou les vomissements ou les poussées diarrhéiques qui teignaient les draps d'un rouge foncé virant au jaune sale, au noir épais au fur et à mesure que la nuit avançait. À la lueur des bougies, le spectacle était désolant. Aurélia se plaignit de douleurs abdominales atroces, demanda à boire avec insistance mais sans résultat car personne n'osait l'approcher. À l'agitation succéda bientôt un état de prostration et avant qu'on ait eu le temps de s'en rendre compte, Aurélia avait sombré dans le coma. Les hémorragies s'aggravèrent. Au petit jour, Aurélia rendit l'âme.

Au récit de sa mort, le docteur Peyre s'étonna du caractère foudroyant de la maladie et de la rapidité avec laquelle le trépas était survenu. Généralement l'incubation de la fièvre et son évolution au stade final durent de quatre à onze jours. Cette fois seulement l'espace d'une moitié de nuit. Inexplicable. Pourquoi elle ? me suis-je demandé. Pourquoi elle ? Et puisque je n'avais pas de réponse à mon interrogation, je crus que Dieu me punissait. La mort d'Aurélia m'était avertissement. Je côtoyais l'abîme. Du fond du gouffre qui l'avait engloutie, elle me parlait, m'invitait à réfléchir. À prendre garde. Contre quoi ? La vie ? La joie ? Le plaisir sinon le bonheur d'exister ? L'éphémère ? Stupide pour ne pas dire affreux : envisager Aurélia défunte comme un panneau de signalisation ? Attention, danger ! Je m'en voulus de la réduire à un rôle aussi futile comme si elle n'avait jamais eu

un but dans la vie et que seule la mort ait dû lui en assigner un. Décédée, Aurélia m'interpellait même si je ne savais pourquoi ni comment. Elle me parlait. J'eus soudain conscience qu'elle me manquait. Une douleur qui n'avait ni nom ni sens que dans la perte. Une séparation qui m'imposera la solitude comme perspective de vie. Aurélia, d'aussi loin que je me la rappelle, était sans cesse présente à mes côtés. Pourtant, jamais son existence n'avait eu pour moi de signification particulière. Je la vivais sans plus ni moins comme une banalité du quotidien. Désormais, elle revêtira une singulière importance parce que le souvenir de l'horreur de son trépas lui donnera capacité d'affecter la mienne. Je sais qu'Aurélia me manquera.

J'ai préjugé de mes forces. Qu'attend-il pour me transpercer de son épée ? Il rengaine, souriant de mon impuissance comme si la maladie m'avait invalidé. Je le soupçonne lui aussi de ne pouvoir aller au-delà de son geste, dégainer. De part et d'autre de l'océan, à des milliers de kilomètres l'un de l'autre, nous achevons notre parcours. Aux dernières nouvelles que j'ai reçues de lui, il vit. Encore assez ferme pour trouver la force de venir me narguer. Jusqu'ici. Il prend en quelque sorte sa revanche. Je l'avais trahi, répète-t-il à satiété. La nature, celle de son pays, me le rend bien. Là aussi, général, nous sommes quittes. Chacun à sa façon paie sa dette au destin. Vous pour l'avoir bousculé. Moi pour m'être soumis à celui d'un autre.

Je n'avais pas demandé à venir vous combattre à Saint-Domingue. Quand l'ordre m'arriva, avec ma nomination, de me rendre à Brest pour prendre le commandement de l'armée expéditionnaire, je reçus injonction de passer par Paris pour y recevoir les instructions. C'était assez vague pour éveiller mes inquiétudes et provoquer quelques interrogations. Quelles

instructions ? Militaires ? Politiques ? Autres ? J'étais général de division à l'époque. Le Premier consul m'avait placé à la tête du corps d'armée sur le front opérationnel du Portugal. À la hâte je regagnai Paris où je me perdis en conciliabules et en concertations censées plus importantes les unes que les autres. En fait d'instructions, après avoir rencontré votre ami le général Vincent, j'eus connaissance surtout d'un mémoire rédigé par le préfet colonial Lequoi Mongiraud, le commissaire de justice Desperoux et le capitaine général de Saint-Domingue. En l'occurrence vous, en personne. Le mémoire recommandait une collaboration entre les fonctionnaires coloniaux représentants de la France et vous, considéré comme maître effectif de la colonie. Par vos succès, par vos mérites, on vous reconnaissait le droit au commandement. Et apparemment j'aurais été votre second.

– C'était à votre avantage, comme le reconnut le général Vincent, sauf que vous avez tout gâté.

– Moi ! Comment ?

– Oui ! Vous, général ! Vous avez tout gâté. À ce titre, vous... vous portez l'entière responsabilité des malheurs actuels de Saint-Domingue.

Le disant avec insistance, espérant convaincre le vieux Toussaint, je m'aperçois que j'ai retrouvé toute mon énergie, la neuve verdeur de mon âge. Après tout, je n'ai que trente et un ans. Et puisque à Pontoise mon lieu de naissance et dans ses environs, les gens vivent au-delà de la soixantaine, j'aborde à peine la force de l'âge, comme on dit. La maturité. En pleine

possession de mes moyens. Oh ! Oh ! Qu'est-ce qui m'arrive ? Je me vois double. Deux Leclerc se donnent la réplique dans un couloir étroit et obscur. Serait-ce l'antichambre de la mort ? D'un côté Victor-Emmanuel couché sur son grabat, la face congestionnée, noiraude comme celle du vieux Toussaint, le corps boursouflé, engoncé dans des draps puants, suant l'urine, les vomissures et la diarrhée. Mon ventre me mène, comme ils disent ici de ceux qui défèquent en rendant la molle misère de leurs tripes. Ce Leclerc-là vagabonde déjà dans l'au-delà de ses rêves. De l'autre un jeune général, engagé volontaire dans l'armée du Rhin, nommé lieutenant par ses camarades et qui par son audace, sa bravoure, a atteint les plus hauts sommets de commandement, pour l'heure investi des suprêmes pouvoirs civils et militaires à Saint-Domingue. Lequel des deux est moi, dans l'abîme où m'a plongé la roublardise du vieux Toussaint ? Lequel des deux est moi ? Celui qui déjà n'a plus d'avenir ? Celui qui pour croire en l'avenir s'oblige à recréer son passé pour l'opposer à celui d'un adversaire avec qui il devrait se réconcilier dans l'éternité de leurs malheurs ? Il lui reste moins d'une heure pour se connaître et se dévoiler tel qu'en lui-même la postérité voudra le reconnaître. Il parle. Suis-je lui ? L'autre n'est-il pas moi en quête d'un médicastre pour le sauver du désastre de sa maladie ? Il ne parle pas. Je parle. Hé ! vieux Toussaint, je voudrais que tu m'expliques le phénomène par lequel je suis Victor-Emmanuel moribond et Leclerc, jeune général ingambe, capable de défier votre sénescence l'épée à la main. Est-ce un des

tours de sorcellerie dont on vous crédite et que vous me laissez expérimenter pour vous confirmer dans vos pouvoirs ? Me montrer l'infirmité de ma condition soumise à votre bon vouloir. Je trouve une explication à vos rires. Vous m'avez maléficié, me donnant à être qui je ne suis. Qui je ne puis être. Vous m'avez zombifié. Dans quel but si vous m'avez laissé ma lucidité et le droit à la parole ? Par générosité. Parce que vous me donnez une chance ultime de me disculper des accusations que vous portez contre moi devant l'histoire. Soit. Écoutez-moi bien car je voudrais que vous entendiez, compreniez avant de me blâmer, de juger et de condamner :

– Je répète ! Vous êtes seul coupable des malheurs de la colonie.

– Plutôt vous. Je l'ai d'ailleurs écrit au Premier consul. S'il avait envoyé un autre que vous, plus expérimenté, plus au fait des problèmes de Saint-Domingue, il n'y aurait eu aucun mal ni un seul coup de fusil tiré.

– C'est vous qui le dites. Et vous ne le croyez pas. Vous avez raison d'affirmer, en m'accablant, que j'ignorais tout des problèmes de Saint-Domingue. Peut-être à cause de cette ignorance, étais-je bien disposé à votre égard. Quand je dis moi, je fais référence au gouvernement de mon pays. Et au peuple français qui, complètement attelé à vivre et à se remettre du cauchemar de la Convention, se souciait fort peu de savoir qui dirigeait Saint-Domingue ou pas. Vous étiez, pour la plupart des citoyens, un illustre inconnu qui se créait une légende sans l'égide de la

Révolution. Les conventionnels de la Montagne s'étaient habitués à croire que vous étiez leur plus belle réussite sinon leur plus belle conquête. Vous étiez devenu la référence pour dire le caractère émancipateur de la Révolution. La France était donc bien disposée à votre égard jusqu'à ce que, perdant la tête, vous vous soyez donné une vocation de constitutionnaliste, inventant pour plaire à vos amis et alliés un document insensé vous octroyant le titre ronflant de gouverneur à vie et vous intronisant roi ou président *ad vitam aeternam*. Or le saviez-vous ? Le Premier consul avait décidé de vous confirmer dans votre fonction de gouverneur et de vous promouvoir capitaine général. Un poste conséquent, le capitanat qui vous certifiait effectivement maître de la colonie de l'est à l'ouest. La preuve ? Dans le rapport présenté par Despéroux et Lequoi, vous étiez désigné comme capitaine général signataire. Vous aviez le titre avant la fonction. Mon beau-frère était consentant. Il hésita à vous envoyer votre commission et votre brevet quand il reçut votre Constitution des mains du général Vincent. Il ne savait que penser de votre initiative. Il retenait que vous vous proclamiez gouverneur à vie, un poste qui n'existait pas dans le système administratif français et qui, d'emblée, lui parut suspect, d'autant que vous vous réserviez le droit de choisir votre successeur. Vincent s'efforça de le convaincre de vos meilleures dispositions envers la France alors que lui-même en doutait. Par respect pour l'amitié qu'il vous devait, l'admiration qu'il vous vouait, il défendit votre position et votre cause en avançant, à l'appui, les preuves de votre

bonne foi. Avait-il raison de vous faire confiance ? Il m'avoua en privé qu'il commençait à avoir des doutes sur vos intentions. Sur vos actions. Sans pour cela fléchir dans ses convictions qu'une expédition militaire contre vous aurait des conséquences désastreuses pour la France et pour Saint-Domingue. Il essaya par bien des arguments d'en faire prendre conscience à mon beau-frère. Peut-être serait-il parvenu à le convaincre si, entre-temps, le ministre de la Marine n'avait transmis aux consuls un rapport du général Kerverseau, ancien commandant de la partie est sous l'autorité du gouverneur Roume. Je t'ai dit antérieurement qu'il n'y a pas eu de rapport Kerverseau. Faux ! Je vous abusais. Il y en a bien eu un qui préluda à la rétractation de Bonaparte. Sans l'analyse de Kerverseau, votre cause était gagnée d'avance.

– Celui-là ! Il me haïssait. Savez-vous pourquoi ?

– Bien sûr que non.

– Lors de ma marche sur Santo Domingo, il avait tendu à mes troupes des embuscades, les engageant dans des escarmouches dont elles triomphèrent par leur courage, leur impétuosité et le nombre. Elles submergèrent les petites bandes de brigands disposées çà et là et que nous capotâmes aux premiers coups de fusil. J'avais déjoué ses plans en adoptant contre lui une tactique supérieure à la sienne. Je l'avais vaincu. Il m'en a gardé rancune. J'en étais marri car après avoir battu Espagnols et Anglais, il m'obligeait à porter les armes contre des Français.

– Ce n'était pas la première fois ?

– Ne me contrains pas à me répéter. La première fois, je n'étais pas français ni Louverture mais Bréda, mercenaire au service du roi d'Espagne.

– Ce ne sera pas la dernière.

– Par votre faute ! Votre entreprise de débarquement sans mon autorisation m'a acculé à m'y opposer par la force. Je devrais, moi aussi, vous accuser d'avoir porté les armes contre votre pays. Saint-Domingue est le prolongement de la France dans les Antilles. L'armée que je commandais était, est, une armée française, gardienne de la légalité métropolitaine. Vous auriez dû éviter de la provoquer en sommant le général Christophe de vous remettre la ville du Cap. Nous n'allons pas revenir sur cette malheureuse affaire. Chacun a son point de vue sur la question. Et sa responsabilité. L'histoire seule nous départagera. Car... Ah ! Ah ! Ah !

Je m'arrête interloqué. Le général Toussaint rit, plus fort que jamais, regardant un point derrière moi. Je me retourne et vois Victor-Emmanuel en proie à une nouvelle crise de vomissements. Au même moment, je suis pris d'une crispation au ventre suivie d'une violente colique. Je serre les dents, détourne mes regards. Refuser de donner à Toussaint le spectacle de la déchéance de mon alter ego. Ce déjà petit vieux impotent ne saurait être moi. J'aspire goulûment une large goulée d'air. Tenter de bloquer la douleur. La maintenir au niveau de mes tripes. Empêcher qu'elle n'atteigne mon estomac et ma gorge. Sauver Victor-Emmanuel de la catastrophe qui le menace. J'ai réussi.

Les spasmes ont cessé. Pour de bon, j'espère. Qu'il surmonte cette crise et il vivra. À condition que je le ménage. À trop converser avec Toussaint, j'épuise ses forces. Comment faire pour éviter ce dialogue de sourds ? Entre lui et moi il ne s'agit pas seulement de divergences d'opinion mais bien d'opposition de nature. Lui noir, moi blanc. Il est vrai que face à la mort la couleur ne fait pas la différence mais en attendant puisque, s'adressant à mon beau-frère, ce fut l'une de ses références, alors retenons-la. Lui ancien esclave, moi né libre. Lui... laid, moi... beau. Je radote. Ce que j'appelle opposition de nature n'est même pas une question de principes, sinon il faudrait reconnaître que la nature humaine est une. Au regard de l'universalité des droits et des devoirs des citoyens. La Révolution l'a proclamée. Le changement de régime l'a entérinée. Le drapeau tricolore l'a plantée partout en Europe et jusqu'à Saint-Domingue. On prête à Toussaint d'avoir écrit : « La couleur de ma peau nuit-elle à mon honneur et à ma dignité. » Il a raison. Installons-nous dans nos différences mais sans en prendre passion ni rejet de l'autre. Au contraire, cherchons des raisons de nous rapprocher même si la guerre nous a transformés en ennemis. Je ne le hais point même si tout me porte à le craindre. J'admets volontiers qu'il est trop fort pour moi. Je l'ai vaincu certes. Pourtant, pour la première fois dans ma carrière je n'arrive pas à accorder crédit à ma victoire. Elle me laisse l'impression d'avoir été trop facile. Comme si Toussaint m'avait fait un cadeau empoisonné. Dans mes moments d'inquiétude

et de doute, depuis sa déportation, très souvent dans la conduite des affaires, mes réflexions, mes pensées, quelques-uns de mes choix me ramènent à lui. Il voulait égaler mon beau-frère ? Pourquoi n'a-t-il pas plutôt pensé à se rapprocher de moi au lieu de se perdre en une si singulière paranoïa ? Par-delà les apparences, un tas de choses nous unissent jusqu'à provoquer des ressemblances. La taille par exemple. L'engagement et le cheminement dans l'armée. L'un et l'autre, soldats dans l'âme. Tous deux républicains par conviction. Notre fulgurante ascension dans la carrière militaire. Pratiquement dix ans à chacun de nous pour atteindre les sommets de la hiérarchie. Et cela seul devrait importer dans nos rapports. Malheureusement entre lui et moi, le Premier consul. Entre lui et moi les ordres. Entre lui et moi le devoir d'obéissance. Mon beau-frère n'a pas compris la métamorphose de Toussaint. Vincent l'avait d'ailleurs souligné à son attention, « trop riche pour recevoir des ordres et trop puissant pour accepter d'obéir ». Ce fut une grave erreur d'appréciation de croire qu'il suffirait d'envoyer une flotte, des hommes et des canons pour faire plier les nègres. Les larmes aux yeux, Vincent m'avait rapporté l'essentiel de son entrevue avec mon beau-frère. Il se désolait que celui-ci ignorât totalement la dynamique révolutionnaire qu'avait provoquée la proclamation de l'abolition de l'esclavage. Vincent lui en fit la remarque en insistant que les nègres accepteraient de tout négocier sauf leur liberté parce qu'elle était pour eux synonyme de dignité. Catégorique, prétentieux, arrogant sinon cynique, le Premier consul avait eu une

réponse qui avait atterré Vincent et l'avait convaincu de la démence criminelle de mon beau-frère. Sceptique et courroucé, il m'interrogea :

– Prétendrais-tu, citoyen général, disposant de quinze mille hommes de troupe, anéantir cinq cent mille nègres en armes ?

– Anéantir ? Ma mission consiste à pacifier l'île, général Vincent. Ne l'oubliez pas.

– Vous vous illusionnez, général Leclerc. Pacifier signifie rétablir l'esclavage car au moment où je vous parle il n'y a pas de révoltes dans l'île. Elle est totalement sous le contrôle de Louverture. Or je vous le dis, ni Toussaint ni ses nègres n'accepteront de redevenir esclaves. Liberté ou la mort, tel est déjà leur slogan et le mot d'ordre des chefs depuis onze ans. Les réduire commandera de les exterminer. Tous, jusqu'au dernier. L'avez-vous déjà décidé ?

– Diable ! Vous y allez un peu fort ! Vous n'y pensez pas tout de même ! Me croyez-vous capable d'un tel forfait ?

– Non point, capitaine général. Mais sur votre honneur de militaire, dites-moi comment vous vous y prendrez pour ne pas en arriver là ?

– Euh !...

– Vous n'avez pas de réponse à ma question. Parce que vous n'avez pas pris la peine de vous la poser dès que l'opération à mener pour y parvenir vous a été dévolue. Dommage, capitaine général, car votre mission est suicidaire. Ma foi, je serai bien aise si quelques-uns d'entre vous lui survivent.

Les deux mois qu'a durés la traversée, j'ai médité ces paroles, n'osant croire à la folle détermination des Noirs qui iraient jusqu'à préférer la mort à l'esclavage. J'ai commencé à comprendre quand Christophe, Dessalines, Maurepas, à l'arrivée de la flotte devant le Cap, Gonaïves, Port-de-Paix incendièrent leur palais, réduisant en cendres des résidences de luxe valant des centaines de milliers de francs-or. Ils consacraient leur rupture avec l'ordre métropolitain pour endosser celui du refus. Définitif. Ces incendies étaient des cas limites fixant le point de non-retour. Malgré moi, j'ai admiré leur volonté de renoncement à la fortune, aux honneurs, à la sécurité des richesses. J'avais acheté un château à Montgobert que péniblement et chichement j'ai restauré et aménagé avec Pauline. J'imagine quel sacrifice ce serait pour moi de l'incendier. C'eût été la fin d'un rêve. Or pourrais-je consciemment décider de détruire un rêve ? À moins d'être fou. Ou d'être convaincu d'un idéal. Détruire mon château ? Réduire à néant l'objectif de ma vie. Jamais. Mais eux ! Le rêve se confond avec l'idéal. Et, paradoxalement, en détruisant le rêve ils sauvent l'idéal en une sublime volonté de renoncement et de conquête de soi. Déjà, j'aurais dû en tirer les conséquences pour la conduite future de l'expédition et de mes actions. L'incendie du Cap-Français plus qu'un avertissement constituait une menace. Tel n'a pas été l'avis de Rochambeau qui s'est empressé de crier victoire et de conclure à la couardise sinon à la lâcheté des généraux nègres qui fuyaient le combat. Humbert pensera de même lorsque, après l'incendie

de Port-de-Paix, il réussira à débarquer sa division et la lancera à la poursuite de Maurepas dans la gorge étroite du fleuve Trois-Rivières. En deux jours, il n'aura progressé que de deux lieues, laissant deux cents hommes sur le carreau, les pertes les plus lourdes du début de l'expédition. Et cela ne faisait que commencer. Pourtant j'avais pris mes précautions pour ne pas éveiller la méfiance des nègres en publiant et en affichant partout une proclamation conséquente qui aurait dû les rassurer sur la générosité de mes intentions.

> *Qui couleur vous yé, qui côté papa zote vini, nous pas gardé ça : nou savé tant sèleman que zote tout libre, que zote tout égal, douvant Bon Dieu, dans zyé la Répiblique.*

– La générosité. Mais pas la sincérité.

– Faites-moi grâce de vos commentaires, général Toussaint.

– Pas de faux-semblant, capitaine général, ni de faux-fuyant. Les mots ont leur pesant de signification. Vous n'étiez ni généreux ni sincère. La générosité supposait chez le Premier consul une certaine ouverture d'esprit et de cœur. Il n'en était rien et j'en sais aujourd'hui quelque chose. La sincérité exigeait que vous ne fussiez pas un pion entre les mains de votre beau-frère. Jureriez-vous que vous ne l'ayez point été ?

– Un militaire est toujours un pion. Sous quelque drapeau qu'il serve. Vous avez été un pion entre les mains des Espagnols. Vous l'auriez été aux mains des Anglais si vous aviez été soldat dans leur armée et...

– Je vous arrête là, capitaine général. Soldat de l'armée coloniale, je n'ai jamais été manipulé ni par X ni par Y. Au contraire je...

– Je sais, vous fûtes le maître manipulateur jusqu'à ce que vous ayez rencontré plus fort que vous. Bonaparte. Vous aviez tenté de le manipuler par des rapports dirigés, sans imaginer un instant qu'il avait ses propres réseaux de renseignement. Kerverseau vous a battu en brèche.

– Ah ! Celui-là ! Celui-là ! J'aurais dû le faire fusiller lors de mon entrée à Santo Domingo.

– Cela aurait-il changé quelque chose ?

– Assurément ! Vous éviter de perdre la guerre. Et plus encore de perdre votre âme car ce que vous faites aujourd'hui est indigne d'un soldat.

Que répondre ? Il n'y a plus d'espoir de gagner la guerre en remportant de nouveaux succès sur le terrain. J'ai dû, obéissant aux ordres, recourir à des expédients dont je n'ai osé faire rapport ni au Premier consul ni aux ministres de la Guerre et de la Marine. Aucun officier n'est autorisé à garder trace écrite de mes réactions contre la fatalité de la défaite. Quand un général n'a plus les moyens de sa stratégie, il s'oblige à créer ceux de sa perte en violant lois et codes militaires. Bourreau toujours par choix ! Assassin souvent par vocation. Souvent aussi par omission. Se taire, ne pas intervenir pour freiner la dérive des hommes et de leur conscience, aggrave sa culpabilité car il y a des silences qui sont pires que d'autres. Que fais-je depuis deux

mois sinon me taire ? Face à mes supérieurs hiérarchiques. Face aussi à la troupe dont une partie déserte pour n'avoir ni à contester mes ordres ni à me juger. J'ai marché de manière oblique vers mon destin. Ambigu. Oscillant entre mes responsabilités de militaire et mes convictions de citoyen de la Révolution. Entre le concept et l'action. Je m'éprouve déloyal envers moi-même comme si j'avais perdu mon centre et dévié de mon orbite. Ah ! Non ! Ne pas piquer une crise de moralité. Elle ne résoudrait pas mes problèmes de conscience. Toussaint a raison mais trop tard. Il n'arrivera point à éviter quoi que ce soit. Je me suis perdu. J'ai déjà perdu mon âme. Je n'ai plus de conscience. Je ne suis même pas un soldat. Pauline m'a condamné, devinant qui je suis devenu. Rentrant d'une virée dans la rade du Cap, je m'étais approché pour l'embrasser. Elle m'a repoussé et me tournant le dos, m'a lancé abruptement : « Victor-Emmanuel, vous sentez le charnier. » Depuis lors, elle me fuit, évitant tout contact avec moi. Je suis sûr qu'elle sait. Mais qui lui a appris ? J'avais pourtant exigé que ce soit le secret le mieux gardé de la colonie.

Épouvantable ! Pour la première fois de ma vie j'étais confrontée à la désolation de la mort. Son insanité. Son spectacle, là, sa démonstration dans l'horreur fatale de la nuit, n'avait d'équivalent sur aucune scène tragique de ma connaissance. Je ne découvrais pas un cadavre gisant dans le brouhaha des pleurs, des gémissements, des plaintes, des grincements de dents mais une monstruosité défiant les lois de la nature. Aurélia avait mué, sa sveltesse naturelle virant en un embonpoint, que dis-je, en une boursouflure qui s'affichait dans la proéminence de son ventre. Elle se vidait de son flux or elle enflait. Elle continuait d'enfler. Incompréhensible. Je hélai, les mains sur les hanches, courbée en un besoin de délivrance, dégorgeai le cri, vidai mon estomac, regardant impuissante, soudain faible, désespérée, mes larmes se diluer dans le jus de mes tripes. Aurélia ! Aurélia ! Qu'avons-nous fait pour mériter un tel sort ?

– Ce n'est que justice.

Un murmure mais tellement distinct que je le vécus comme une agression. Je me retournai, mis un visage sur la voix,

identifiai la face noiraude qui la portait, choquée par l'expression de jubilation qui la soutenait. J'eus un mouvement de colère et j'allais m'en prendre à son insensibilité face à la détresse humaine, sa cruauté face au malheur quand elle répéta :

– Ce n'est que justice. Pour les supplices et les souffrances qu'ils nous font subir.

Les mots sonnèrent comme une condamnation. Je me retins d'exploser. De rage contre un destin injuste. De rage contre l'incongruité de ce nègre sans cœur qui se réjouissait de la mort atroce d'Aurélia. De rage contre mon impuissance à la sauver, contre la peur, la terreur d'être à nouveau confrontée à l'imminence de la maladie. À quand mon tour ? demandai-je, lors même que je sais en avoir réchappé et être immunisée. À quand mon tour ? À quoi bon continuer de vivre si c'est pour voir ceux qui vous aiment en mourir ? Qu'importent à ce sauvage mes sentiments et mes émotions ! Qu'importe que je meure aujourd'hui ou demain ! Il me hait. Il jouit de me haïr. Dans ses yeux qui brillaient dans la nuit d'une étrange lueur de violence j'ai reconnu la volupté de la détestation. Il m'exécrait. Il nous abominait. Pour notre cruauté, notre capacité d'inventer le mal. Et je me souvins. J'entendais les folles rumeurs concernant les atrocités dont les nègres avaient été victimes du temps de l'esclavage et qu'avec de nouveaux luxes de férocité, de raffinement dans la barbarie, l'armée expéditionnaire leur infligeait. J'avais surpris à ce sujet une altercation entre madame et monsieur alors que celui-ci rentrait d'une inspection des troupes embarquées à bord

des navires stationnés dans la rade du Cap-Français. Madame, énervée, exaspérée, criait, hurlait. Dans sa voix des éclats inconnus de colère, de violence comme si elle voulait passer son courroux non seulement sur le général mais sur toute l'armée, sur son frère en France, sur le monde entier.

– Comment avez-vous pu accepter de commettre des exactions pareilles ? Contre des soldats, en plus ? Des frères d'armes.

– Écoutez, Marie-Paulette...

– Ne m'appelez plus ainsi ! Jamais plus ! Je vous interdis d'utiliser ce prénom. C'était pour toi mon nom d'un autre monde. De tendresse. D'amour. De...

– Oubliez-vous, madame, que nous sommes en guerre ?

– Et alors ! La guerre vous autorise-t-elle à...

– J'ai des ordres, Pauline.

– Je m'en fous de vos ordres. Devez-vous vous plier à les exécuter au risque de perdre tout respect de vous-même et de ne mériter que mon mépris ? Victor-Emmanuel, vous êtes un lâche.

– Faites attention, Pauline, à vos propos. J'ai reçu des ordres de...

– De mon frère ! Des ordres pour masquer votre lâcheté. Des ordres ! Et alors ! Mon frère est vulgaire et, je le répète, vous êtes un lâche. Vous ne méritez que mon mépris.

– Prenez garde, citoyenne Pauline. Auriez-vous oublié que vous parlez à votre mari et de plus, à un officier supérieur de l'armée républicaine ?

– Vous-en ! Victor-Emmanuel ! Vous-en ! Je n'ai point de mari. D'ailleurs qui est-il qui se permet et probablement se vante

à lui-même de traîner chaque soir dans mon lit l'odeur putride de corps en décomposition ? Non point ceux ayant péri à l'hôpital mais ceux que vous faites mourir d'une mort atroce en expérimentant les tortures inventées par vos adjoints. Je n'ai point de mari, tenez-le-vous pour dit, s'il se confond avec le satrape qui ordonne de massacrer, sans remords aucun, des soldats de sa propre armée. Au mépris des codes d'honneur en vigueur. Je rejette le mari parce que indigne de mon affection. Je conspue l'officier parce que indigne de mon respect. Tous deux indignes de s'appeler hommes. Vous êtes des ogres. Des monstres. Des... Des... Sortez, Victor-Emmanuel. Faites-moi grâce de votre présence. Sortez ! Immédiatement.

Et madame s'en était allée, claquant la porte de sa chambre, interdisant à monsieur de la suivre. Depuis, madame ne l'avait plus accueilli dans son lit, n'avait plus connu la tendresse des enlacements ni la douce rigueur de sa force et de sa passion. Une odeur de charnier ? Je n'avais pas compris jusqu'au jour où deux semaines plus tard le commandant Aumale qui lutinait madame avec, peut-être, l'assentiment jaloux du général, vint tout raconter à ma maîtresse pour la supplier de freiner la dérive de son mari. Il avait conclu avec fermeté sur des mots qui blessèrent mes oreilles et m'atterrèrent tout à la fois. « Plutôt perdre la guerre que tenter de la gagner par des moyens aussi odieux. » Il partit sans prodiguer à madame les soins qui eussent changé ses humeurs. Elle resta accablée tout le reste de la journée. Les

révélations du commandant Aumale l'avaient affligée. Elle m'avait appelée. Et comme j'étais tout près, pour avoir voulu la rejoindre dans son bain :

– Faites atteler mon carrosse. Je vais au Cap-Français. Non, n'en faites rien. Je ne sors pas. Je reste. Je l'attendrai ici. Si mon frère savait !... Hélas ! Il doit savoir ! Voilà deux semaines, Victor-Emmanuel m'avait dit qu'il obéissait aux ordres. Des ordres de qui, sinon de mon frère. L'un et l'autre, ils sont devenus fous. Je les déteste. Ah ! Victor ! Comme je te hais !

Plus que de la haine, il y avait du désespoir dans le cri de madame. Elle me raconta. Son récit me remplit d'une tristesse sans nom. Je n'osais y croire et peut-être n'y aurais-je pas cru si pour le corroborer il n'y avait eu le poids de l'autorité du commandant. Il était venu confirmer les rumeurs qui travaillaient depuis deux ou trois mois l'univers des serviteurs noirs de madame et qui nous étaient parvenues par bribes, par des allusions, des sous-entendus souvent menaçants. Une atmosphère de complot, on aurait dit, régnait parmi le personnel domestique. Délaissant leurs tâches ordinaires, les nègres se retrouvaient groupés par deux, par trois, échangeant à voix basse des informations qu'ils s'empressaient de retransmettre aussitôt. Les groupes se disloquaient. D'autres se reformaient plus loin. Ou tout près. Une chaîne ininterrompue de palabres, de tête-à-tête, de sourires tristes et contraints, de regards ouverts sur des douleurs indicibles, de visages défaits où perçait malgré tout une farouche détermination. L'air vibrait de menaces contenues.

Parfois de la fenêtre de ma chambre, je surprenais ces va-et-vient qui n'en finissaient pas d'être une ronde pour enfants affrontant quelque disgrâce soudaine. Les nègres, avant de reprendre leur travail, s'arrêtaient à me fixer. Dans leur regard, une moue dédaigneuse tissée de mépris et de défi. Soucieuse, je ne savais quoi faire ni quoi dire. Soigneusement et en silence je refermais la fenêtre, me cloîtrant dans une inquiétude inexplicable, une ignorance souveraine de ces sauvages dont je peinais à décrypter les angoisses et les certitudes. C'était comme une défaite de mon intelligence.

Un après-midi pourtant, je me hasardai à interroger un nègre qui venait d'arriver de la propriété des Navailles. Il manifestait des signes d'agitation fébrile. Les autres domestiques, empressés, l'entouraient, avides des dernières nouvelles. La domesticité donnait l'impression d'une ruche familiale, d'un essaim de parents affolés, tous noirs, courtauds, avec le nez plat, des lèvres épaisses à l'exception de Sophia, les dents blanches et les gencives d'un rouge vif ornant une bouche qui s'ouvrait hypocritement sur des sourires serviles. Je m'en méfiais. Et pour cause, je savais que l'insurrection avait repris, que les principaux chefs indigènes avaient gagné le maquis et que par précaution le général Leclerc avait ordonné le désarmement des troupes nègres coloniales. Je savais aussi que l'armée expéditionnaire fondait à vue d'œil, que de quinze mille elle était passée à plus de soixante mille avec les renforts, mais que suite aux pertes dans les combats et aux décès dans les hôpitaux, le commandant en chef

disposait d'à peine cinq à six mille hommes, pour monter à tous les fronts ouverts par les rebelles. Ceux-ci avaient déjà pris les villes de l'intérieur dont Le Mirebalais et par des escarmouches répétées testaient le dispositif et le périmètre de défense des villes côtières. Alors, en fait de nouvelles, peut-être que le nègre à Navailles était venu raconter la chute de Port-Républicain ou des Gonaïves. Je l'appelai, l'interrogeai pour en avoir le cœur net. Je le rejoignis sur la cour où l'entier personnel de service alerté par je ne sais quel vigile occulte, se rassembla aussitôt et nous entoura.

– Quels zins apportez-vous ?

– Aucun, m'dam, répondit-il embarrassé.

– Vous mentez, j'élevai la voix. Vous mentez sinon pourquoi cet attroupement soudain ?

Mon ton autoritaire l'avait désarçonné. Il roula des yeux à gauche, à droite, quêtant l'appui de ses congénères qui, tête baissée, affectaient de ne pas comprendre. Ils s'étaient absentés soudain des lieux du débat, une tactique de désintérêt intéressé qu'ils appelaient marronnage. Un silence accablant s'abattit sur nous tous. J'allais répéter ma question quand le majordome N'goti releva la tête et, sans regarder ni le nègre à Navailles ni moi lui intima :

– Parle. M'dam n'est pas comme les autres. Elle n'a jamais été méchante avec nous. Parle. Raconte.

Le nègre, pris de panique à l'idée de se dévoiler, chercha une échappatoire dans la fuite mais le majordome l'intercepta et le

bousculant, lui enjoignit sur un ton sans réplique : « Raconte. » Les informations m'assommèrent. En bonne chrétienne, je me signai. Le diable qui habite en chacun de nous avait refait surface et trônait parmi nous. Il était le général Leclerc. Je l'avais à peine pensé que je m'en repentis. Le capitaine général était un homme bon. Il n'a pas pu faire cela. Il n'a pas dû. Il me faudrait voir pour le croire. Il n'a pas pu. Sur ces entrefaites, madame apparut sur le perron et les nègres, tels des moineaux effarés, s'éparpillèrent aux quatre coins de la cour.

– Qu'y a-t-il ? s'enquit madame Pauline.

– Le commandant Aumale avait raison, fut ma seule possibilité de réponse.

Madame me regarda fixement, cherchant à savoir ce qu'il y avait au-delà des mots et dans ma tête par-delà mes pupilles. Ses yeux, à l'iris d'un bleu intense, presque noir, chavirèrent : deux larmes roulèrent sur ses joues. Pour la première fois, je la voyais pleurer. Un bref instant de faiblesse dont elle revint aussitôt. Elle s'essuya les yeux et son visage afficha un masque de dureté, caractéristique d'une bouffée de haine chez les Bonaparte. Madame, qui n'avait rien d'une pénitente et qui ne connaissait qu'une religion, le plaisir, plia les genoux, s'affaissa lentement, tomba face contre terre en murmurant pour elle seule : « Victor-Emmanuel ne sera pas sauvé. » Je compris qu'elle se promettait de ne jamais lui pardonner. C'était énorme. Vraiment énorme.

N'est-ce pas qu'elle avait raison, la Pauline ! Victor-Emmanuel pue. La nature se venge en offensant mon corps. Lentement, il se décompose sous mes yeux, payant au destin le tribut que tout homme sensé cherche à lui ravir. Je ne voulais pas mourir. Je ne veux pas mourir. Sauf à vivre mon agonie comme une punition. Comment ai-je pu ? Je n'aurais pas dû. C'est une idée à Rochambeau. Il en avait expérimenté l'efficacité à la Martinique et en Guadeloupe sous l'autorité du général Richepanse. Une stratégie de la terreur qui avait définitivement découragé les nègres, rebelles ou pas, leur ôtant la volonté de se révolter à nouveau. J'y avais vu une variante coloniale de la théorie des suspects de Robespierre avec une dose de raffinement qui, sous prétexte de discrétion, frise la perversion. Indécis, j'ai hésité longtemps avant d'acquiescer aux recommandations de mon adjoint. De jour en jour, et de plus en plus, les menaces se précisaient. Je n'ai plus d'armée mais des débris, des déchets humains. Dans l'inconfort absolu du dénuement, ils tiennent encore quelques positions, essayant de protéger tant bien que

mal les civils dans leur aire de cantonnement, de défendre des villes dont la population nègre n'attend qu'un mot d'ordre pour se jeter sur eux et les massacrer.

– Il faut anticiper ses réactions, suggéra Rochambeau. Se prémunir contre ses ruses, prévenir ses attaques.

– Par quels moyens ? avais-je demandé.

– Par tous les moyens à notre disposition, avait farouchement répondu Rochambeau. Si la métropole tarde à nous envoyer des renforts... À propos...

– À propos, depuis quatre mois, j'ai délégué le général Boudet en France. Ma demande de dix mille hommes de renfort et les justificatifs y afférents ont abouti sur le bureau du ministre de la Guerre. D'après ce que j'ai compris d'un courrier envoyé par un collègue en poste au ministère de la Marine, on a levé des conscrits qui attendent dans différents ports. C'est un problème de transport. Ah ! Général Rochambeau, depuis le déclenchement de cette guerre, la logistique ne suit pas et...

– Pardonnez-moi de vous interrompre, capitaine général. Quand la logistique ne suit pas, il faut inventer ses moyens.

– Quels ? Ne me dites pas que nous devons construire des navires pour les envoyer chercher nos hommes à Brest, à Lorient, à Saint-Malo.

– Pas du tout, pas du tout, capitaine général. On a le choix entre réquisitionner des navires ou en louer à des marchands hollandais, espagnols et, pourquoi pas, anglais. Mais ce n'est pas à quoi je pensais.

– Quoi d'autre, général ? Avez-vous une idée ?

– Oui. Nettoyer la colonie des nègres. Révoltés ou pas. D'abord désarmer les troupes encore en garnison dans les places que nous tenons. Elles n'attendent que le moment propice pour nous fausser compagnie. Ensuite, arrêter tous les nègres dans nos différentes juridictions. Ils servent de cinquième colonne aux forces des insurgés, les renseignent sur l'état de nos hommes et sur le mouvement des troupes. Regroupons cette engeance quelque part et fusillons. Fusillons à bon escient. Nous sommes sûrs ainsi de ne pas gaspiller nos munitions.

– Impossible, général Rochambeau. Impossible. Irrecevable au pays des droits de l'homme et qui, au nom de ces droits, a porté, porte partout en Europe le flambeau de la liberté.

Rochambeau avait cyniquement souri. Il avait rapproché sa chaise de la mienne. À voix basse comme s'il ne voulait être entendu de personne – pourtant nous étions seuls dans mon bureau –, d'un ton mielleux et persuasif à souhait il avait rétorqué :

– L'Europe est loin, général. Elle n'en saura rien. Et pour qu'elle ne sache rien, il n'y aura point de rapport. Ni aux ministres de la Guerre et de la Marine. Ni aux consuls. Et, j'insiste, même pas un billet à votre frère. Ni un mot à sa sœur au creux de l'oreiller. Nous pouvons mettre au point une autre stratégie.

– Laquelle ?

– Nous avons des bateaux dans la rade du Cap. Arrêter ces nègres de malheur, les transporter à bord, les garder à fond de

cale. Toutes les options restent ouvertes. L'asphyxie. La pendaison. La noyade.

– Mais les marins ?

– Interdiction absolue aux capitaines de consigner les événements dans leur livre de bord. N'est-ce pas que vous leur avez déjà, lors du voyage d'arrivée, enseigné la tactique du silence ? Ils n'ont pas jasé sur les problèmes ni sur les misères de la traversée de peur que si leur livre tombait par hasard aux mains de pirates anglais ou hollandais, l'amirauté de ces pays ne soit affranchie de la détresse de nos troupes. La loi du silence n'a-t-elle point marché ?

– Général, vous me proposez des solutions contraires aux lois et aux principes de la guerre...

– Qui parle de guerre, capitaine général ? Nous ne sommes pas en guerre contre les nègres. Y a-t-il eu des déclarations, des négociations, des ruptures, par notification, de relations diplomatiques comme cela se fait entre nations civilisées ? Sont-ils d'ailleurs une nation ? C'est leur barbarie contre la République, la démesure de leur violence contre nos lois, leur besoin d'anarchie contre la liberté, leur bestialité, leur animalité contre notre humanité. Pour garder la colonie à la République, nous devons les exterminer tous jusqu'au dernier. Nous les remplacerons par des esclaves que nous achèterons à des trafiquants hollandais.

Logique irréfutable. L'opération était tentante. Face aux difficultés à rencontrer, le général Vincent n'avait-il pas envisagé

cette éventualité comme une interpellation de ma conscience de militaire ? Pas d'autre solution, pour remplir ma mission, que d'exterminer les nègres jusqu'au dernier ? Ce souvenir contribua à enlever mes dernières hésitations et tout doute dans mon esprit sur la validité de la proposition de Rochambeau. Malgré lui, Vincent était venu à mon secours. Je m'en fis une raison mais par un dernier scrupule qui cachait mal mon hésitation, je demandai :

– M'assurez-vous du silence des commandants de marine ?

– Oui, je m'en charge.

– Et des commandants de la troupe ?

– À l'exception d'Aumale, oui.

Au nom d'Aumale, il avait souri, sachant qu'il existait un contentieux entre cet officier et moi. Pauline. Aumale était un bel homme, très jeune, plein de l'assurance que lui donnait la conscience de sa charge et de ses responsabilités. Curieusement inaltérable dans ses convictions, il était moins immaculé qu'il le paraissait. Moins lisse. Je discernais trop facilement sur son visage les conflits et les passions qui tapissaient son crâne. Il était fou de ma femme. J'eus le malheur de le lire dans ses yeux. Depuis la traversée, il n'a cessé de chasser sur mes terres, profitant de la moindre occasion. Lors du passage de l'équateur, il a su se faire inviter au bal de l'amiral Villaret-Joyeuse et là, je ne sais comment, trompant ma vigilance, il s'est faufilé dans la cabine de ma femme où il a passé une bonne partie de la nuit. Alors que je croyais Pauline perdue dans la foule des marins où,

de par mes ordres, les femmes du convoi faisaient assaut de charme pour rendre la soirée agréable à la troupe et chasser son cafard, elle s'en est allée soulager le mal de mer du commandant Aumale. À ce seul souvenir, ma rancœur me revient. Je consentis au projet du général Rochambeau. Je lui avais à peine donné mon accord que je le regrettais.

– Général Rochambeau, vous êtes certain que...

– Soyez rassuré, capitaine général. Tout se passera sans anicroche.

– Allez ! je vous fais confiance.

– À vos ordres, capitaine général.

Il se mit au garde-à-vous, claqua les talons, leva et raidit son bras en avant pour protester de sa fidélité à la République. Une garantie de loyauté vis-à-vis de moi. Une garantie de silence vis-à-vis de son projet. Un drôle de salut qui n'avait rien de républicain en somme et qui, je l'apprendrai plus tard, signifiait pour Rochambeau et pour quelques autres de ses commensaux : « Jusqu'au bout de la volonté. Jusqu'au bout de la haine. » Effectivement, il est allé jusqu'au bout de la haine. Je savais qu'il détestait les Noirs mais jamais je n'aurais imaginé qu'il souhaitait leur extermination. Je cherchai à comprendre. J'appris qu'il avait déjà été envoyé à Saint-Domingue comme commandant des troupes coloniales, précédé de la réputation acquise dans d'autres îles des Antilles de vouloir à tout prix casser du nègre, manger du nègre. Les commissaires d'alors, après l'avoir un moment utilisé contre les colons autonomistes, avaient contesté

cette désignation et, sous la menace de mobiliser contre lui les ateliers, l'avaient forcé à renoncer à sa charge. Une insulte dont il se vengeait en prétextant n'agir que sur instruction. Lorsque j'appris qu'il se réfugiait derrière les ordres reçus pour consommer ses forfaits, il était déjà trop tard. Le mal était fait. Il m'avait assommé d'une épouvantable réputation, incarnation de Lucifer.

Par sa faute, j'ai définitivement perdu Pauline. Égarée dans ses fantasmes de bonté, elle m'accuse – à tort – de haïr les nègres. Ils m'indiffèrent totalement et ne me paraissent d'intérêt que parce qu'ils me font la guerre. Il m'était parfois arrivé de les regarder parader, les jours d'après la pacification, en colonnes serrées devant le capitanat, marchant drèt, raides comme s'ils étaient de vrais soldats, de vrais guerriers, guère les fantômes d'une armée qui n'avait plus de chef. J'ai cherché à percer, plus d'une fois dans leurs yeux furtifs, le mystère de leur âme. Dans leur univers où la mort sans cesse rattrape et défie la vie pour la détruire inexorablement, je devinais qu'ils voulaient contre moi ériger leur solitude. Et que le faisant, ils me condamnaient à bâtir la mienne sur la leur. Entre nous le vide. Tout les isolait de moi. Rien ne me rapprochait d'eux. Pas même le songe d'une femme dévoyée qui serait venue s'offrir à moi, les yeux baissés, pleine du mensonge d'elle-même et de ses sens gorgés des secrets de haine séculaire. Je ne connaîtrai de leur race que le drame de l'offense à la France, chaque fois que je revois l'image d'un grenadier sergent, pleurant en silence. Rochambeau venait de le dégrader

avant de l'envoyer se faire pendre sur un bateau dans la rade du Cap. Ce n'était point des larmes d'indignation. Elles étaient beaucoup plus que l'affirmation d'un orgueil blessé car elles effaçaient un rêve de liberté pour lequel il aurait dû mourir. Debout dans la lumière. Elles disaient son regret d'être la victime absurde de son rêve. Dans mes souvenirs ce grenadier nègre subsiste à jamais inconsolable. Plus je me le rappelle, plus il me force ici à me sentir étranger. À lui. À son rêve. À la cause qu'il défendait. Il appartient à un passé désormais sans histoire. Et pourtant ! Oui, et pourtant !

Pour les nègres qui, sous la férule de Louverture, avaient été contraints d'apprendre des rudiments de catéchisme pour recevoir le baptême, Lucifer signifiait. J'étais le diable personnifié, dépourvu désormais de mystère, donc à la portée de leurs maléfices. Ils ne manquèrent pas de m'assiéger de leur *ouanga*. Un matin, sur mon bureau, je découvris une poupée de toile percée d'aiguilles portant dessus une inscription malhabile : *jal lèclè mort*. J'appelai mon ordonnance, le général Norvins, le sommai de me fournir des explications sur la présence du fétiche sur ma table. Il n'en avait pas, s'étant lui-même assuré à mon départ la veille au soir de fermer personnellement portes et fenêtres. Il gardait en permanence le trousseau de clefs sur lui, s'en débarrassant seulement la nuit mais pour le placer à portée de main sous son oreiller. Je lui recommandai à l'avenir d'être plus vigilant. Il posta des sentinelles du crépuscule au lever du soleil. Peine perdue. Huit jours de suite, après la première découverte, la même

poupée qu'on s'empressait chaque matin de brûler resurgissait sur ma table pour me narguer. Défier la garnison que finalement j'avais constituée pour surveiller et protéger le capitanat. Je commandai qu'on m'amenât un *bòkò* pour découvrir une vérité qui ne semblait pas relever de l'entendement humain. Il s'alarma. J'étais sous le coup d'un madichon sous forme d'expédition, en l'occurrence la poupée. Pendant neuf jours, ses commanditaires s'étaient réunis en conclave, organisant contre moi une neuvaine qui était une condamnation à mort. Il eût fallu dès le troisième jour, pour contrecarrer le mauvais sort, retourner le *ouanga* contre les expéditeurs par des artifices appropriés. Personne n'y ayant pensé, il était à présent trop tard. Par bravade et en réponse à la grossière provocation des concepteurs du *ouanga*, j'ordonnai d'emprisonner le *bòkò*, en une tentative insane de lui soutirer des informations sur ce qui m'avait tout l'air d'un complot. Il résista, m'apprendra-t-on, aux pires tortures sans prononcer une parole. Finalement il succomba. Mais avant de trépasser il lança, paraît-il, la malédiction suprême. *Ṭouffé maloé ! Touffé maloé !* Un maringouin s'échappa de ses lèvres. Depuis, mes hommes, connaissant l'histoire de Mackandal, vivent dans la hantise d'être piqués par un moustique. Ils avaient fini par me communiquer leur peur jusqu'au jour où à l'Acul, un bord de mer particulièrement marécageux et repaire de ces bestioles assoiffées de sang, je fus assailli par une nuée de maringouins. Trois heures plus tard, en enfourchant mon cheval, mon pied rata l'étrier et je tombai à la renverse, terrassé aussitôt par la

fièvre. Je me rappelai alors le madichon du sorcier et je sus que je n'échapperais pas à mon sort. Pourtant ! Oui pourtant !

Je m'étais perdu. Rochambeau m'avait perdu. Aumale, malgré sa répugnance à me parler par crainte de provoquer ma colère contre sa duperie, contre sa félonie, avait tenté de me mettre en garde. Contre la folie de Rochambeau car, pour lui, les méthodes employées par mon adjoint relevaient proprement d'un esprit dément. Dès que les prisonniers civils et militaires arrivaient à bord, ils étaient accueillis par un brasier dans lequel il laissait chauffer des fers à blanc. Des gardes, postés des deux côtés, agrippaient les bras des malheureux, les maintenaient solidement tandis qu'un autre leur dénudait la poitrine. Un quatrième soldat, tirant un fer du feu, le plaquait sur les pectoraux des suppliciés. La chair grésillait et deux lettres sanguinolentes apparaissaient sur leur buste. R.F. République Française. Les seins des femmes en étaient horriblement mutilés. Comme quoi la France affirmait ses droits de propriété sur du bétail humain. Aumale pleurait en me rapportant les atrocités de Rochambeau. C'était grande peine de voir pleurer un officier français comme une bonne femme. Certains suppliciés, les plus faibles, les plus jeunes, les femmes et les enfants, hurlaient, déféquaient à l'improviste sur le pont comme si la brûlure à la poitrine avait incendié leurs tripes. La brise marine si légère d'ordinaire, au lieu d'embruns, s'alourdissait de paillettes d'excréments. D'autres se raidissaient sous la souffrance, n'exhalaient pas une plainte. D'autres, un tout petit nombre, s'octroyaient de mourir sous le

choc de la douleur. Aumale, en se signant, raconta qu'ils souriaient. Quelque chose d'indéfinissable. Ils étaient heureux. Ils regagnaient l'Afrique de leur mémoire.

– Ceux qui n'avaient pas crié de douleur étaient aussitôt pendus à la plus haute vergue des mâts des navires, continua Aumale, puis leur corps lesté de plomb balancé dans les profondeurs de la baie. Les femmes et les enfants... Oh ! Général ! Faites cesser ces exécutions et ces tortures. Elles ne sont pas dignes d'un soldat de l'armée du Rhin.

Aux larmes d'Aumale, j'opposai un visage impénétrable. Je me gardai de répondre à ses interrogations, celles qu'il posait à ma conscience de militaire et de soldat de la Révolution. J'avais comme tant d'autres revendiqué en faveur des droits de la personne, en particulier le droit de bénéficier en toute circonstance des privilèges attachés à la protection du corps contre toute déprédation physique. Et même morale. Les tortures mentales étant condamnables au même titre que les tortures corporelles. En m'engageant dans l'armée du Rhin, j'avais juré de défendre mon pays. Pas seulement la France mais les valeurs de liberté, d'égalité, de fraternité, qu'elle avait jetées à la face des rois. Au nom desquelles nos troupes avaient refait, refaisaient la carte de l'Europe. Et les royautés. Et les principautés. Au nom de ces valeurs, la République avait proclamé le droit des nègres à être des hommes libres, des hommes à part entière. Au nom de quoi me permettais-je de bafouer ces valeurs, de les fouler aux pieds jusqu'à priver les nègres des privilèges que leur avait accordés la

Révolution ? Au nom de qui ? Les paroles d'Aumale m'interpellaient. Sa souffrance, réelle, de militaire, de citoyen français, provoquait ma conscience, flagellait mes doutes, ébranlait les certitudes que Rochambeau avait présentées pour me persuader de la justesse d'une cause qui n'en était pas une. Contre les droits des nègres à la liberté nous n'avions aucun droit. Contre les droits des troupes coloniales nègres à revendiquer l'appartenance à l'armée française, je n'avais aucun argument. Contre le droit des nègres à être des hommes je n'opposais que la sottise et les préjugés sordides de Rochambeau. Général Leclerc, qu'avez-vous fait des idéaux du lieutenant Victor-Emmanuel ? Vous est-il possible, sans trouble de conscience grave, d'incarner simultanément en vous liberté et oppression, égalité et discrimination, fraternité et injustice, droits de l'homme et cruauté ? Est-il possible ?

Je tournai le dos à Aumale, mettant fin à un entretien qui me pesait. Il comprit l'insulte et me la retourna en partant sans m'adresser le salut réglementaire en la circonstance. J'appelai mon aide de camp, Norvins, sans état d'âme lui dictai un rapport qui servirait de document de base pour monter un dossier d'accusation contre le commandant Aumale. Contestation des ordres reçus, refus d'obéissance, connivence et complicité avec l'ennemi en temps de guerre. Son compte est bon. Il passera devant le conseil de guerre pour trahison. Je meurs avant lui, me consolant de savoir qu'il ne me survivra pas dans le lit de Pauline.

Pourquoi Dieu m'aurait-il punie ? Je me suis posé la question après coup. Non point pour évacuer de possibles remords. Ni des regrets certains. Mais pour reconnaître une évidence. Je n'étais point coupable. Je n'avais pas participé. Sans doute j'ai su. Dès que j'ai eu confirmation, j'ai engagé mes faibles forces pour protester. Mais que valaient, que pouvaient valoir mes convictions contre un argumentaire qui se justifiait de la raison d'État ? C'est la guerre, avait annoncé mon mari. Commandant des forces expéditionnaires, je dois la gagner. Par tous les moyens, avait ordonné mon frère. Par tous les moyens. Et quand il faut greffer sur les nécessités de la guerre les raisons de la politique, la fin justifie les moyens.

J'avais alors claqué la porte. Je n'avais aucun recours contre les arguments présentés comme des certitudes. Irréfutables. Mon mari était devenu sourd. Il n'entendait point de partout monter les clameurs de la rébellion. Les cris « À mort les Blancs ! Dehors les Blancs ! » s'arrêtaient à la porte des bureaux de l'état-major. Emmêlé dans ses chiffres, la quantité d'hommes, de

vivres, de munitions restante, les quantités à demander, il gagnait à chaque heure sur les cartes des batailles qu'il savait déjà perdues sur le terrain. Mon mari était devenu aveugle. En visite dans les hôpitaux, il ne voyait que des hommes malades à qui il serrait la main pour les consoler de devoir bientôt mourir. Il n'apercevait pas dans leurs yeux de moribonds la lueur assassine qui lui reprochait de les avoir sacrifiés. Au surplus, il n'avait point comme moi assisté à la toute-puissance de la mort donnant aux vivants, aux agonisants, le spectacle terrible et terrifiant de sa victoire. Une victoire sans appel qui ne fait la part ni au courage ni à l'intelligence ni à l'âge ni à la beauté. Une victoire hideuse par quoi le parcours des vivants, leurs joies, leurs ambitions demeurent sans signification parce que le destin se joue de lui-même comme si brusquement il n'avait plus prise sur les hommes, les choses, les événements. Un destin qui serait devenu fou parce qu'il ne se soutiendrait que de l'absurde. Contre l'absurdité du destin, mon mari n'avait que les mots par lesquels, confortant des expériences que ne nourrissait nulle certitude, il tentait d'exorciser sa propre fatalité. Sans qu'il le sût, mon mari avait cessé d'être un homme. Il n'avait ni la capacité de raisonner ni le courage d'être lucide. Il avait cessé simplement d'être.

Quand mon frère, pour échapper aux privautés que je lui accordais dans le secret de mes nuits et par peur du scandale dont ma jalousie menaçait sa Joséphine qui prétendait me supplanter dans son cœur, décida de m'imposer Victor-Emmanuel comme mari, je me résignai. À le découvrir jeune,

plutôt bel homme malgré un air poupin qui donnait à son visage la grâce d'un angelot, raide et sanglé dans son uniforme d'officier, mes sens s'enfiévrèrent. Je m'exaltai et décidai sur-le-champ que je l'aimais. J'eusse souhaité lui découvrir une haute stature et un maintien de grenadier comme ces superbes soldats au passage desquels j'applaudissais. Je me contraignis à faire avec ce dont je disposais, m'accommodai de sa taille moyenne, me disant que dans un lit nous nous amuserions à faire jeu égal. Cet homme-là, j'en fis le tour en un mois. S'il avait l'étoffe d'un soldat, il n'avait pas la graine d'un mari. Je le sus dès la première nuit. Dès la première semaine je m'adjugeai la liberté de le tromper. C'était sans malice. Ma nature m'interdisait de me contenter des miettes qu'il me donnait. Affection, tendresse, car, je dois l'avouer, il était tendre. Rien de plus. Bien moins que mon frère, initiateur de mes plaisirs qu'il ne parvenait pas à me faire oublier et dont je cherchais le reflet dans les militaires que je rencontrais. Victor-Emmanuel eut la délicatesse de fermer les yeux sur mes écarts mais la sottise de s'en plaindre à son chef. Celui-ci me traita de tous les noms et choisit de m'exiler sous prétexte de faire la fortune de son beau-frère. Une île à conquérir. Une guerre à gagner. Des propriétés à accaparer. Des richesses à glaner ici et là sans grand effort ni de volonté ni d'imagination. Jamais il n'avait pensé à évoquer la mort comme compensation à ses promesses faciles. Ni comme conséquence. La mort s'est invitée en fanfare, aveulissant les prévisions, trompant les espérances, cassant les vœux, ruinant les bonheurs tout faits.

Malheureusement, aussi, détissant des existences qui couraient après d'autres horizons et qui se retrouvèrent mêlées à une histoire qui ne les concernait pas. Aurélia ! Aurélia ! Pourquoi toi ?

Te souviendras-tu jamais de cet après-midi quand, revenues des champs cueillir des primevères, nous aperçûmes de loin notre maison juchée sur la colline cernée par des hommes en armes. J'étais trop jeune pour comprendre. J'apprendrais plus tard, bien plus tard, que c'était une vendetta. Des paysans avaient décidé de raser notre maison et d'exterminer la famille pour venger une offense dont personne ne daignerait me révéler la nature. Dévalant la pente à perdre haleine, toi me tirant par la main, courant plus loin, toujours plus loin jusqu'à arriver à cette masure en contrebas où des voisins de ta connaissance, peut-être des parents, nous cachèrent dans une cave avant de nous en sortir la nuit et de nous amener dans une autre bâtisse où s'étaient terrés tous les Bonaparte. Deux jours plus tard, nous embarquions clandestinement dans une goélette qui, appareillant pour Gênes, se dérouta, relâcha à Marseille où nous élûmes domicile. Tu m'avais sauvé la vie, Aurélia. Ma mère t'en sut gré et comme récompense t'attacha définitivement à la famille. Pour le meilleur et pour le pire. Le meilleur c'est d'avoir suivi l'étoile des Bonaparte, d'avoir assisté à leur ascension. Le pire, c'est d'avoir péri ici, dans des conditions atroces, victime d'un destin pour le moins cruel. Cruel et insensé.

Tu me recommandais d'être sage, me gourmandant quand, agissant à ma guise, tu me grondais et me faisais la tête. Fâchée.

Je te répondais avec humeur : « Je ne veux pas être sage ! Je ne veux pas être sage ! » N'avais-je pas raison ? À quoi cela m'aurait-il servi aujourd'hui d'être sage dans un monde de déraison ? Dans un monde en folie. Mon mari le premier a perdu la tête. Sur ordre de mon frère. Celui-ci, circonvenu par le désordre amoureux, non ! lubrique de Joséphine, a choisi de nier la nouvelle réalité d'un monde qu'il a contribué pourtant à forger. Et qu'il continue de façonner au gré de ses humeurs. Mais pourquoi, lui qui ne fait que du neuf partout où il passe, s'est-il contraint à écouter Joséphine et sa petite cour de flatteurs, pour tenter de coudre Saint-Domingue dans l'étoffe ancienne de ses préjugés et de ses angoisses ? Et celui-là, confronté avec la nouvelle réalité de Saint-Domingue, au lieu de la dynamiser pour qu'en surgît le monde libre, égalitaire, fraternel dont il avait rêvé en Europe, pourquoi a-t-il cru bon d'orienter ses choix de vie, ses choix d'avenir dans des voies sans issue où il se condamne à nier ses rêves ?

Imagines-tu les exactions qu'il commet, Aurélia ? Faut-il bien que j'en parle à quelqu'un sinon je vais devenir folle. Peut-être que perdre la tête serait la meilleure échappatoire pour moi. Nier le réel alentour, ignorer jusqu'à mon existence pour ne la vivre que par procuration comme s'il s'agissait de la vie d'une autre. Être à la fois acteur et spectateur d'une tragédie qui soit la mienne et par quoi je sombrerais en regardant le monde s'écrouler autour de moi. En étant le monde écroulé en moi. Ce serait trop facile car ma folie me dégagerait de toute responsabilité

dans les événements actuels. Responsabilité ? En quoi serais-je responsable ? De t'avoir amenée avec moi dans cet enfer et de n'avoir pu te sauver alors que Pétion m'en avait donné les moyens. Pardonne-moi, Aurélia ! Je t'avais oubliée pour ne penser qu'à Dermide, à Nana, présente à mes côtés par la force des choses. Me garder de devenir folle. Ne rien nier. Ni l'amour ni la passion ni la luxure ni la débauche. Ni même l'amitié : j'endosse tout. Et c'est au nom de l'amitié que je me permets aujourd'hui de mépriser Victor-Emmanuel. Il ne m'a laissé aucune chance de le sauver car je le rends responsable de ta mort. Chaque soldat qui tombe, chaque Français et chaque Française emportés par la maladie sont les conséquences immédiates de sa folie. Il a perdu la mesure, ne sachant plus désormais s'il est lui-même, s'il est ange et démon, s'il est soldat ou bourreau. Curieusement s'il est à la fois victime et assassin.

Je t'ai dit, Aurélia, que je ne veux pas devenir folle. Pourtant rien que de penser à ce que Victor-Emmanuel a tramé – tu entends, je ne l'appelle plus mon mari –, ma tête s'égare. Les actes du général échappent à l'entendement. Entièrement occupé à ses tâches d'administrateur et de commandant en chef, entre deux rapports de douane ou de combat, il demeure subjugué par la chaleur, cédant aux violentes odeurs tropicales, répulsé à l'angoisse des nègres et à l'ébène de leur peau. Insensible à mon inconduite, il hésite à expérimenter des émotions immodérées comme la jalousie, contrôlant des conflits contradictoires, ne s'abandonnant jamais, et c'est

dommage, à la logique de l'incompréhensible. Fils de la Révolution, Victor-Emmanuel manque de religion mais assiste à la messe. Secret, rusé, parfois discret, souvent impulsif, toujours rancunier, sa carrière l'a dénué de subtilité. S'interdisant de penser à l'avenir en termes d'options autres que militaires, il s'avoue impuissant contre la débâcle présente de son armée. Comprends-tu, Nana, pourquoi alors il s'oblige à recourir à des expédients qui devraient répugner à sa conscience ? Tant que c'étaient des racontars, j'ai tenu à les ignorer. Sans parvenir à me protéger de leurs effets insidieux. Je m'endormais, le soir, inquiète de la mine soucieuse de Victor-Emmanuel. Je me réveillais en pleine nuit, angoissée d'entendre les cris de suppliciés, pendus, égorgés, décapités, brûlés vifs, noyés. D'autant plus angoissée que je ne localisais pas la provenance de ces cris. Ils cessaient. Je me rendormais. Pour me réveiller brusquement à nouveau, prêtant l'oreille et découvrant finalement que les cris sonnaient dans ma tête. D'autant plus forts qu'ils n'étaient point réels. Un cauchemar de tous les instants. À côté, Victor-Emmanuel dormait, provoquait ma colère en ronflant. Un bruit de trombone que n'arrivaient pas à couvrir les hurlements des assassinés. Un jour, j'appris. Ce jour-là, mes cauchemars cessèrent. Conséquence inattendue, ce jour-là j'appris à haïr mon mari.

Je nageais dans le grand bassin. Nue comme à l'accoutumée, mon corps livré, en cet après-midi torride d'un pays à saison unique, l'été, à la fraîche bénédiction de l'eau. Je relevais d'une

sieste et, malgré moi, sans que je susse pourquoi, je me sentais oppressée. Peut-être les suites du cauchemar de la nuit. Cris, plaintes et gémissements emplissaient ma tête, un concert fantasmatique qui au réveil, à chaque fois, me donnait la nausée. Je nageais, la tête sous l'eau. Me rafraîchir l'esprit. Voir clair autour de moi. Voir clair en moi. Savoir. Comprendre. Au moment où je touchai de ma main le bord du bassin, et que je sortis ma tête de l'eau, j'entendis un sifflement, répété trois fois. Le signal ! Aumale était dans les parages. Il me prévenait de le rejoindre. Je regardai dans la direction d'où venait le bruit. Du bocage proche. J'aperçus Aumale. Drapée dans un sari (la chute de Pondichéry, notre dernier comptoir en Asie des années auparavant, avait mis l'Inde à la mode), je le rejoignis, me débarrassai en un tournemain de mon vêtement improvisé, tombai dans ses bras, quêtant ses baisers d'ordinaire si fougueux, prête à être immolée sur l'herbe drue. Il ne sembla point s'apercevoir de mon offre, de mes dispositions de corps et d'esprit, me mit un doigt sur la bouche et m'entraîna dans la jungle proche, aux confins de la propriété. Me tenant les deux bras, il plongea ses regards dans les miens. Dans ses yeux je lus un profond désarroi. Mon amant semblait en proie à des tourments qui le tracassaient.

– Écoute-moi, dit-il à brûle-pourpoint. Ne m'interromps pas car je n'ai pas beaucoup de temps devant moi. Ton mari a mis des espions à mes trousses. Je crois avoir déjoué leur surveillance. Mais on ne sait jamais...

– Qu'y a-t-il ? demandai-je anxieuse.

– Chut ! Ce que je vais te dire est grave. Je ne peux plus continuer à vivre en traînant le boulet d'un secret qui me déshonore et avilit l'armée. Ton mari, Pauline, est un boucher et un assassin.

– Quoi ?

– De la pire espèce.

– Victor-Emmanuel un assassin ? Mon mari un boucher !

– Viens ! Regarde !

De notre position nous dominions la rade du Cap. La propriété s'étend largement des deux côtés d'un ravin, sur un plateau qui coiffe une colline de son trop-plein de végétation. Elle semble posée là comme les lèvres d'une entaille silencieuse, agglomérée de rocs, de terre, de ciel, d'une évidence de mer qui, à quelques mètres en dessous, attend qu'elle chute pour l'engloutir. Ou que, glissant subrepticement de ses ancrages dans la montagne proche, poussée par quelque tremblement soudain, elle vienne s'échouer dans un grand emmêlement de poussière et de jaillissement d'écumes. Nous frayant un chemin à travers bois, lianes et fougères, nous débouchâmes sur une petite clairière d'où la vue est imprenable. Tirant de sa besace une longue-vue, il me la tendit. Le spectacle me coupa le souffle, me suffoqua. M'épouvanta. Des dizaines de corps pendaient aux mâts et aux cordages des grands voiliers de guerre, particulièrement les frégates et les corvettes. Tous des Noirs. J'eus un haut-le-cœur et je vomis. Aumale, me voyant courbée sous le

poids d'une incommensurable douleur, vint à mon secours, me soutint et me releva. Il me tendit son mouchoir. J'ignorai son geste car je me retrouvais sans force, hébétée, incapable de prendre une décision. Délicatement, il m'essuya les lèvres avant de continuer.

– Une brigade de soldats noirs, toute la garnison de Grande-Rivière. Deux cents hommes.

– Oh ! Mon Dieu ! Effroyable !

– Hier, c'était pire. Pire si l'on peut mettre une échelle de grandeur à l'horreur.

– Pire ? Pourquoi ?

– Six cents hommes. La garnison entière de Fort-Liberté désarmée, acheminée ici au cours d'une marche forcée de nuit, embarquée sans contrainte et parquée sur un bateau anciennement capturé aux Anglais.

– À l'air libre, sur le pont ?

– C'eût été une bénédiction, un cadeau aux troupes noires. Mais non ! Dans la cale, pour leur rappeler le souvenir des premiers arrivages de nègres dans la colonie. Pour qu'ils gardent aussi la mémoire de leur dernier voyage vers une destination sans retour : l'enfer. Le général Rochambeau a commandé de la terre ferme des barils de soufre pur, d'autres de salpêtre.

– C'est quoi ça ?

– Un mélange de nitrate, de soufre, de charbon de bois à l'odeur suffocante. De la poudre à canon, en langage militaire. Il

a ordonné d'ouvrir les barils en divers points de la cale puis de fermer les écoutilles et les autres orifices, notamment les hublots permettant la ventilation des différents compartiments du navire. La chaleur échauffant la poudre, très vite celle-ci libéra les vapeurs de soufre et les nitrates qui au contact de l'air s'oxydèrent, dégageant un gaz toxique et mortel. Les six cents malheureux eurent les voies respiratoires rongées. Leur peau aussi. Les émanations de soufre brûlèrent leurs poumons qu'ils crachèrent par morceaux. Ils périrent dans d'horribles souffrances. Deux ou trois survécurent mais tellement mal en point qu'ils étaient des loques. Yeux révulsés, bouche tordue, oreilles décollées. Furieux qu'ils aient échappé à la mort en série programmée par le général Rochambeau, celui-ci obligea des soldats à les plonger dans des barriques de soufre et à clouer les couvercles. Dix heures après, il commanda de les déclouer. De ces hommes il ne restait que les squelettes. Et comme pour défier le sort, un œil vitreux à une tête complètement décharnée, qui regardait méchamment le général. D'un mouvement brusque, il sabra et décapita le squelette. La tête roula sur le pont. L'œil continua de fixer le tortionnaire, une interrogation, incisive, pour lui demander s'il avait une conscience. Alors se débarrassant de sa conscience, Rochambeau l'avait envoyée d'un coup de pied plonger dans la mer. Il n'en aura pas de remords.

– Affreux. Pourquoi les soldats n'ont-ils pas empêché cette exécration ?

– Les ordres, Pauline. La discipline militaire. Probablement, certains, pervers, ont pris plaisir à orchestrer ce spectacle horrible et macabre. D'autres, plutôt que d'entériner la folie de leur commandant, manifestèrent leur réprobation en refusant la double ration d'eau-de-vie que celui-ci fit distribuer pour fêter sa macabre victoire sur les nègres. D'autres encore, tout simplement, au risque d'être fusillés pour mutinerie, je parle des marins, débarquèrent dans l'esprit de ne plus revenir à bord. Littéralement, ils ont déserté. Ceux qui sont restés, les pervers bien entendu, se sont groupés pour former un corps spécial qu'ils ont baptisé les hussards de la mort. Il paraît que déjà ils ont trouvé un emblème. Une tête de mort plaquée sur un carré de toile noire.

– Les démons !

– Tu les as bien nommés, Pauline. Ce sont des démons.

– Que pouvons-nous faire, Aumale ?

– Toi seule peux encore tenter quelque chose en intervenant auprès de ton mari. Presse-le d'annuler les ordres. Il est encore temps sinon nous sommes perdus. Quand les chefs nègres apprendront la nouvelle, ils seront sans pitié. Aux dernières informations, ils se préparent à assiéger les villes côtières. Les corps d'armée de Christophe et de Clerveaux font mouvement vers le Cap. Le général Geffrard a posé ses pénates au camp Gérard dans les hauteurs de Plaisance. On dit que Pétion l'a rejoint. Mais qu'y a-t-il ? Vous avez mal ? Vous êtes devenue toute rouge et je vous ai sentie frissonner dans mes bras. Êtes-vous souffrante ?

– Pas du tout. Un léger malaise mais c'est déjà passé. Continue.

– Dessalines tient les Matheux et les Cahos d'où il menace à la fois Gonaïves, Saint-Marc et Arcahaie. François Capois assure la liaison entre Christophe et Cangé. Nous sommes perdus et nous perdrons irrémédiablement Saint-Domingue.

– Perdrons, Aumale ! Je n'aime pas ce mot. On ne perd que ce qu'on a possédé. Avons-nous jamais réellement possédé Saint-Domingue ? Entre les convoitises des Anglais et des Espagnols et la volonté de vengeance des nègres, où avons-nous situé nos droits ? De qui les tenons-nous ? Sont-ils humainement assortis à des responsabilités ? Morales, j'entends ? La politique et l'histoire n'ont été qu'un magnifique mais trop souvent sordide jeu d'illusions. Allons ! Viens ! Oublions tout ça. Fais-moi oublier. Serre-moi fort dans tes bras. Fais-moi l'amour. Baise-moi comme si c'était la dernière fois.

– Hélas, Pauline, il faut que je me sauve ! Mon absence a trop duré et probablement à l'heure qu'il est les sbires préposés à m'espionner ont alerté ton mari. Au revoir, ma mie. Au revoir et à bientôt. Sinon, adieu car nul ne reviendra de cet enfer pour témoigner.

Aumale souffrait. Par un effet de l'émotion, il était beau. Pas exagérément. Beau. D'une beauté particulière. Ses traits avaient pris de la force tant leur joliesse provenait du fait que les opérations militaires l'avaient aguerri. Il rayonnait d'assurance, bien que marqué par l'inquiétude, et cela n'allait pas

sans influencer ses rapports avec ses camarades officiers, avec les hommes de troupe. Égal à lui-même, plein des certitudes que lui donnait, à chaque bataille, l'expérience du danger, il exemptait ses paroles, ses gestes, ses actions de toute arrogance, se contentant d'exercer, m'a-t-on dit, l'autorité sans en avoir l'air, avec une chaleur, avec aussi une humanité qui mettait chacun aussitôt à l'aise. Il était aimé des garnisons dont il avait la charge. L'attachement à ses soldats rejaillissait sur lui tel un exorcisme. Il s'exprimait dans un dévouement sans bornes qu'il avait mis au service d'Humbert lors des malheureux événements de Port-de-Paix. Sans doute est-ce cette solidarité faite d'amitié que, par un effet pervers et un faux calcul de sa jalousie, le capitaine général leur reprochait à l'un et à l'autre. Ils n'auraient pas dû être encore en vie. C'est certainement pour cela que je les englobais dans la même affection. Il était parti furtif, une ombre, vite engloutie par les fourrés. Il s'était dérobé à mes provocations sachant avec tact sevrer et l'amour et le sexe de leur environnement. Je restai longtemps encore à regarder les bateaux, abasourdie, terrassée par la nouvelle de l'infamie de mon mari. J'entendis bientôt sa voix qui m'appelait. Je choisis de ne point répondre. Il continua de me héler, arpentant les bois à ma recherche, précédé des deux molosses qu'il avait fait venir de Cuba, sur le conseil de Rochambeau, pour garder la maison et la propriété. Lorsque les chiens apparurent, j'étendis le sari sur le sol et me couchai, jambes ouvertes, offerte à leur dévoration. Leclerc survint au moment où les molosses s'approchaient

pour me lécher les pieds, signe de reconnaissance et qui sait de tendresse.

– Pauline, s'écria-t-il, Pauline, que faites-vous ?

Chassant les chiens de son stick, une baguette qu'il avait pris l'habitude de tenir depuis son arrivée dans la colonie et qui est, paraît-il, un héritage du snobisme anglais, il accourut pour me relever. Je refusai la main qu'il me tendait, le fixai avec un mépris non déguisé. Je regrette seulement de n'avoir pas été de plus haute taille pour le toiser. Il eût mieux compris le dédain dont j'avais chargé mon regard.

– Vous allez bien, madame ? Les chiens ne vous ont pas fait de mal ?

– Ils savent certainement mieux se tenir que vous, monsieur. Ils étaient venus me dire leur joie. La preuve qu'ils ont des sentiments. Un cœur et une intelligence dont des gens comme vous sont dénués.

Alors, lui désignant les bateaux et ramassant la longue-vue d'Aumale que, de saisissement, j'avais laissée tomber, je murmurai :

– Je suis venue. J'ai vu. Je sais.

Il mit un genou en terre, contrit, m'entoura les jambes, posa sa tête sur mes cuisses, souffla bruyamment comme pour se débarrasser, dans son exhalation, d'un trop-plein de remords.

– Pardonne-moi, Marie-Paulette ! Pardonne-moi. Je ne voulais pas. Ce sont les ordres. Le seul moyen qui nous reste pour te sauver, pour sauver mon fils, pour sortir de cet enfer. J'ai écrit à

ton frère pour lui demander d'envoyer quelqu'un pour me remplacer. Je n'en peux plus. Mais le devoir me commande de rester encore un peu de temps à mon poste. Un général n'abandonne pas ses troupes dans un moment de détresse. Comprends. Et pardonne.

– Trop tard.

Ces mots lui cinglèrent le visage. Je me relevai, ignorai sa main offerte pour me soutenir, protégeai à nouveau mon corps de la tendresse du sari et, sans demander mon reste, je courus. Fuir. Fuir cet homme qui n'avait plus rien de l'humanité qui l'habitait naguère avant sa chute, je parle au sens biblique du terme. Fuir son présent que je refuse de lier désormais à son passé et qui lui interdit de me parler d'avenir. Fuir. Me sauver de lui. Me sauver de moi-même. Je l'entendis ricaner dans mon dos.

– Trop tard pour moi. Trop tard aussi pour toi. Et surtout pour Aumale.

Je m'arrêtai net, surprise et déjà inquiète de la menace que sous-tendaient ses paroles. Inquiète particulièrement de la référence à Aumale. Pourquoi son nom en un si singulier moment ? Je me retournai à provoquer Victor-Emmanuel d'un regard chargé de mépris.

– Que vient faire Aumale dans vos calculs ? demandai-je, la voix encore pleine de colère.

Il se garda de répondre à ma question, se contentant de se baisser et de ramasser la lunette d'Aumale. Il me signifiait ainsi qu'il connaissait ma source de renseignement, savait pourquoi

j'étais là. Haussant les épaules et d'un ton désinvolte il lâcha pour aggraver mes angoisses :

– C'est donc ça ! Un complot !

Et il sourit méchamment, se délectant à l'avance du mal qu'il se réjouissait d'accomplir.

J'avais rejoint madame dans la clairière. Entendant mes pas, elle avait désigné les bateaux à l'ancre dans la baie puis, se retournant, elle avait avancé de deux pas, s'était abattue dans mes bras, pleurant, des hoquets plein la gorge comme si elle étouffait. Entre l'indignation et la colère. Elle allait me parler mais s'interrompit aux bruits de voix du général qui l'appelait. Va, me dit-elle dans un souffle, il ne faut pas qu'il te voie. Rejoins-moi ce soir à la terrasse. Je me sauvai et me perdis dans les fourrés où fouettée, balafrée, grafignée par les lianes j'eus grand-peine à retrouver ma route. J'étais sortie des limites de la propriété. Heureusement que sur la crête du morne un sentier m'apparut. Je l'empruntai, le suivis sur une certaine distance avant d'atteindre un carrefour que je reconnus. Une route s'enfonçait dans les bois et, contournant un piton rocheux, s'en allait directement à la propriété des d'Estaing. Ainsi désignait-on la résidence du général Leclerc car l'habitation avait appartenu au comte d'Estaing, l'un des premiers superintendants et gouverneurs de la colonie. Le vent du nord s'était levé entre-temps et

apportait des flopées d'effluves marins agrémentés d'une senteur nauséabonde. L'air était lourd, presque saturé de soufre. J'avais peine à respirer.

J'avais eu le temps d'apercevoir le commandant Aumale avant qu'il s'évanouisse dans la nature. Il avait été pendant longtemps l'amant en titre de madame et le seul qui visiblement suscitât, en dehors du général Humbert, la jalousie du général. Parce qu'il était aussi jeune que lui mais plus beau et plus fringant. Parce que aussi il avait des convictions et du caractère. On rapporte que dans les discussions d'état-major, il avait souvent des vues et des remarques justes qui prenaient en défaut les vantardises ou l'ignorance de ses supérieurs. Après l'incendie du Cap, il avait mis en garde les commandants des corps d'armée contre la répétition de sacrifices semblables d'autres villes, suggérant de ne débarquer des troupes qu'après avoir canonné les fortifications de défense, réduit les batteries côtières au silence et bombardé les cités à outrance jusqu'à en chasser les défenseurs. S'assurer ainsi une supériorité tactique par la supériorité de l'armement. Et même là encore, il recommandait d'être prudent. Le débarquement des troupes devait être précédé de salves répétées d'artillerie au-delà du périmètre de point d'appui jusqu'à ce que des têtes de pont soient consolidées en une ligne parallèle au rivage et distante de la mer d'au moins cent mètres. Puis, ratisser les maisons une à une en progressant selon des axes de convergence vers le centre-ville, de là se déployer en éventail vers les hauteurs, étant établi que les mornes ne hérissent jamais

leurs contreforts à moins de quinze cents mètres du marché central. Généralement refuge des marrons, se méfier de s'y aventurer sans une intense préparation d'artillerie sur les repaires localisés. Non content d'avoir exposé ses points de vue en conseil d'état-major, il avait envoyé un rapport au commandant en chef. Qui n'eut pas de suite. Il est trop jeune pour connaître la science militaire, grinçait la voix haineuse de ses aînés. Ils avaient tout au début ignoré ses avis. Résultat : le désastre de Port-de-Paix qui causa la première surprise et le premier découragement dans l'armée. La flotte, se présentant devant la ville, avait été repoussée par les batteries de défense côtière. Humbert avait alors décidé de débarquer les troupes sur des plages proches, d'attaquer la ville par les flancs et, la contournant, de la prendre à revers. Le général nègre Maurepas avait incendié la cité en prenant soin d'enclouer les canons pour les rendre inutilisables. Il l'avait ensuite évacuée mais en y laissant des tirailleurs qui faisaient le coup de feu au hasard à l'approche de nos soldats et s'empressaient, leur fusil déchargé, de prendre la fuite dans une seule et même direction : la gorge des Trois-Rivières. Humbert commit l'imprudence de s'y aventurer. Il n'eut la vie sauve qu'au prix d'un repli sanglant de sa division dont les hommes le couvrirent de leur courage et de leur héroïsme.

J'entendis le commandant Aumale raconter l'histoire à madame alors que je leur servais le punch sur la galerie, à six mois de son déroulement. Après avoir séjourné au Port-Républicain nous étions depuis deux mois revenues au Cap-Français

après un bref séjour à l'île de la Tortue pour nous réfugier dans un climat sain. Le général était parti inspecter les redoutes de Fort-Liberté et madame avait fait chercher le commandant pour lui tenir compagnie. Il n'avait cessé de pester contre la sottise de ses compagnons d'armes et s'était même permis de critiquer le capitaine général en l'accusant d'adresser de faux rapports au ministre de la Guerre et au Premier consul. Ainsi, il avait changé la déroute de Humbert en celle de Maurepas qui avait pris la fuite sous la poussée victorieuse des troupes françaises. Pis, il avait passé sous silence le nombre des morts, plus de deux cents, une hécatombe, en le réduisant à des pertes légères sans conséquence, précisant simplement que le général Humbert, outrepassant les ordres, s'était fait bousculer. Je pense qu'à partir de ce moment le commandant a commencé à douter de la moralité du capitaine général. Il n'avait confiance ni en son jugement ni en son sens de l'équité. Ma foi, j'avoue qu'il avait raison.

Ce soir-là, le commandant entretint longtemps madame des problèmes de l'armée. Les pertes au champ d'honneur. Les suicides. Il y en avait beaucoup. Surtout parmi les jeunes qui pensaient, partis d'une barrière de leur village, avoir mission de conquérir des terres neuves, d'y glaner gloire, honneur et fortune. Ils se retrouvaient englués dans une guerre pourrie où le moindre souffle de vent, chargé de la fureur incantatoire des *bòkò*, fauchait plus de soldats que la mitraille de vingt batteries. Coupés de leur passé, certains de ne plus avoir d'avenir, affrontant un présent sur lequel ils n'avaient pas prise, ils se

désespéraient d'être vivants. Auraient-ils été contaminés par la soif de suicide des nègres qui, à la moindre occasion, redoutant d'être ramenés en esclavage, s'empoisonnaient en se persuadant que, morts, ils renaîtraient en Afrique ? Pour ceux-ci, c'était un choix de retour. De renouement. De ressourcement. Pour ceux-là, c'était un choix douloureux pour en finir avec une vie sans issue. Malgré tout à l'origine, pour les uns comme pour les autres, la contamination du désespoir, lors même que pour certains le désespoir s'alimentait d'un vœu auquel personne de sensé ne saurait croire et que pour d'autres il s'avérait définitif. Quelque chose dans la voix du commandant se perdit dans la nature alentour comme une impression de deuil, résonna tel un glas dans sa tête et de là dans son corps entier, une flétrissure, une définitive blessure installant en lui un silence inquiet. Il parlait et ne s'écoutait pas.

Le commandant Aumale déplorait aussi des cas de désertion. C'était pour lui une fuite des responsabilités. Une lâcheté. Il nuançait cependant son jugement, considérant la désertion comme un suicide pour un soldat, consécutive elle aussi au désespoir. C'était un choix de vie. Et finalement, reconnaissait-il, à regret, peut-être, ceux qui choisissaient de vivre étaient-ils certainement plus courageux que ceux qui se suicidaient. Ils risquaient chaque jour d'affronter le désespoir et sa conséquence immédiate, le mépris de leurs camarades. Mais non ! je pensais. Au contraire, ils avaient choisi de nier la folie de leur chef. C'était un refus du désespoir. Une condamnation, sans appel, de la

stratégie de terreur et une affirmation de leur droit à avoir une conscience. Libre. Rejeter l'autorité arbitraire et abusive comme une usurpation. Au besoin la détruire. Mon âme corse prenait le dessus sur ma conscience française. Développer avec le commandant Aumale une solidarité de rebelles. Et avec les nègres, une solidarité d'opprimés.

J'argumentais pour moi, n'osant point entrer dans la conversation des grands pour ne pas être renvoyée à ma place. La rudesse du général m'avait définitivement guérie de mes volitions. Madame avait fini par entendre le commandant sans l'écouter vraiment. Elle pensait à autre chose. Ses yeux brillaient. Étrangement. Le commandant, possédé par sa diatribe contre ses chefs et par son propre désespoir face à leur dérive, tardait à deviner, à découvrir l'appel des sens de madame, l'appel du plaisir. Elle débordait déjà de désirs et moi qui la connaissais bien et qui par des massages en des endroits bien précis de son corps sculptural l'aidais souvent à calmer ses ardeurs en ces moments d'extrême tension, je sentis monter d'elle le si singulier parfum de chair en rut qui, fort souvent, m'avait troublée. Le commandant s'en était-il aperçu finalement ? Il arrêta brusquement son discours, rapprocha sa chaise de celle de madame qui, le souffle rauque, partait arpenter des territoires de volupté dont elle ne reviendrait que blessée ou meurtrie...

Le commandant se surpassa cette nuit, déversant en madame son trop-plein de scrupules, les noyant dans l'âpreté de désirs demandant à se connaître pour s'assouvir. Je m'esquivai sur la

pointe des pieds, le cœur lourd, gênée par ce que je venais d'apprendre. Ce n'était rien, en comparaison des futures révélations du commandant, jusqu'à cet après-midi où son récit confronta madame avec l'absolu de l'horreur. Moi-même, je n'en revenais pas. Et quand plus tard rentrée à la résidence, le général me fit appeler pour me demander des nouvelles de madame et me recommander de veiller sur sa santé parce qu'elle paraissait en proie à de forts troubles émotionnels, je ne pus cacher ma répugnance. Pour la rendre moins évidente, durant tout l'entretien, je restai tête baissée à écouter et à répondre : Oui monsieur ! Oui général ! machinalement. Le monde s'était anéanti en moi. Et ce monde, je l'avais construit de l'image d'un homme bon et généreux tel qu'il avait toujours été avec moi, mais aussi attentif aux petits problèmes de son entourage, prévenant, gentil au-delà de ce que commandait le respect dû à une citoyenne, fût-elle la camériste de madame, depuis que la Révolution avait proclamé l'égalité des droits et des devoirs. Cet homme-là, je me tenais debout devant lui et je ne le reconnaissais plus. Au point de croire que je ne l'ai jamais connu. Général ! Général ! Qu'avez-vous fait de mes souvenirs ?

Je n'ai pas de souvenirs particuliers avec les nègres. Si parfois je les trouve étranges, drôles, ridicules avec leur faciès de moricauds, j'ai vis-à-vis d'eux non les préjugés de l'ancien temps ni même de mon temps mais ceux d'une exilée parmi des compagnons ou des compagnes qui refusent d'être, à cause de leur histoire récente, une compagnie d'amis. Les hommes sont

trop naïfs et malheureusement trop susceptibles, souvent trop grossiers dans leur prétention à ne plus être serviles, les femmes vulgaires dans leur intention de marcher comme si la terre entière ondulait dans leurs hanches. Je les vois très bien rester entre eux, batifoler entre eux, copuler entre eux. Il y a des limites qu'ils doivent s'interdire de franchir. Entre eux et nous une frontière... Oui, une frontière !

Mais laquelle, mon Dieu ! Madame Pauline, depuis qu'elle a apprivoisé son Pétion, n'arrête pas de me prouver qu'elle a aboli toutes celles qu'ont pu créer la race, la couleur, l'éducation. Au cours d'une discussion, en me décrivant les plaisirs changés en souffrances et les souffrances éprouvées comme des béatitudes, elle m'a convaincu, à charge de la preuve par moi-même, que le sexe n'a pas de frontière. Mais à quarante ans passés, je suis une vieille mule. Qui se fatiguerait à m'enquiquiner par besoin de m'enseigner le plaisir alors que tous ici n'ont d'yeux que pour madame ? L'âge m'a éteinte. Ou plutôt m'a castrée, au sens mâle du terme. Et si de temps en temps, d'entendre crier madame de volupté, je me persuade que j'existe encore, c'est simplement seule avec moi-même. Sous le regard incrédule de Dieu, je m'amuse à croire que je suis à la fois un violon et un archet. Étant entendu que je ne sais plus si les sons bruissent grinçants ou harmonieux. Peu m'importe de savoir, d'ailleurs. J'ai passé l'âge des jeux interdits.

J'étouffe à ressasser mes insatisfactions. J'étouffe à respirer l'air vicié de la chambre. Trop de risques de contamination.

À quoi bon avoir échappé jusqu'ici à la maladie si c'est pour y succomber alors que tout indique que j'en serais protégée. Par mesure de précaution, aérer la pièce. Ouvrir les fenêtres. Laisser passer l'âme de la nuit. Avec ses désespérances. Avec sa désolation. Oublier. Rentrer en moi-même. Mordre dans la solitude de ces ultimes minutes comme à croquer, hier encore, à l'épuisement, la chair pulpeuse des mangues, leurs saisons épanouies de sucre. Survivre, indifférente aux clameurs des vents du dehors, en paissant l'indéfinie saveur du silence.

Aumale ? Mais c'est un enfant ! s'était-elle écriée. Que voulez-vous que je fasse d'un enfant ? Lorsque je lui avais reproché de ne l'avoir plus revue sur le pont, la longue nuit du passage de l'équateur, en même temps que l'amiral Villaret-Joyeuse me signalait, sans intention particulière, la disparition prolongée du petit Aumale, comme il l'appelait. Au surplus, brillant officier promu à un bel avenir dans votre armée, capitaine général, avait-il ajouté. Et ça, ce n'était pas pour me faire plaisir. Il m'enfonçait un clou dans la poitrine. Je ne savais quoi dire. Protester mais contre quoi ? À l'évidence, Aumale ne faisait plus la fête parmi ses compagnons, volatilisé, englouti dans l'obscurité de la nuit, vautré dans quelque recoin caché où il épuisait les délices de l'enfer. Car Pauline, à ses heures d'euphorie et d'exaltation bacchique, fait plonger n'importe quel amant au cœur des plus folles perversités, courant après les excès du plaisir, jamais rassasiée du plaisir de l'excès. Aumale en profitait. Abusait de ma femme. Je comptais les heures, les minutes, les secondes de son absence, me promettant de lui revaloir ça, à l'occasion. Au

centuple. Il avait nourri ma nuit de frustrations jalouses et indignées. Je me suis juré qu'il me le paierait.

À notre arrivée à Saint-Domingue, je me proposais de l'affecter aux opérations les plus périlleuses, misant sur son inexpérience et sur sa fougue naturelle pour l'encourager, enflammé, à monter à l'assaut et courir au trépas. Il ne me laissa pas le temps de réfléchir aux moyens adéquats de mettre mon plan à exécution. Devançant mes intentions, au cours de la réunion d'état-major où je dévoilais aux commandants des différents corps d'armée ma stratégie de campagne, il osa suggérer des modifications tactiques dont je refusai fermement de tenir compte malgré leur pertinence. Elles visaient à économiser la vie des hommes, à les rentabiliser (le vilain mot qu'il a employé, espérant produire quelque effet sur ma curiosité) en une sorte de rapport proportionnel à la quantité de nègres sur l'île. Plus de cinq cent mille pour quinze mille soldats, soit près de quarante nègres pour chaque homme de troupe disponible. Or chaque soldat tombé augmentait la proportion en notre défaveur. Il fallait donc chercher à tout prix à limiter les pertes et à tuer le plus d'ennemis possible pour arriver à un ratio par lequel changer à notre avantage le rapport des forces.

– Ma stratégie sera d'attaquer sur plusieurs fronts à la fois. Rochambeau débarquera au Fort-Liberté. Moi au Cap-Français. Humbert au Port-de-Paix. Boudet au Port-au-Prince ou à Saint-Marc, Kerverseau à Santo Domingo, Debelle ou Desfourneaux aux Cayes. Une fois ces villes prises, Humbert marchera sur les

Gonaïves, Rochambeau et moi ferons jonction dans les hauts du Puilboreau et tous trois nous foncerons sur Ennery, le repaire de Toussaint, avant de ratisser les Matheux, via la Ravine-à-Couleuvres où, si mes prévisions sont exactes, les nègres semblent avoir placé le gros de leurs forces. De là, descendre sur la Crête-à-Pierrot, où ils ont stocké armes et munitions.

– Nous éparpillerons trop nos forces, capitaine général. Je suggère que, de notre position actuelle à la baie de Samana, nous fassions mouvement en divisant la flotte en deux, vers Santo Domingo au sud et Fort-Liberté au nord où nous trouverons pour elle des abris sûrs. Là nous donnerons aux troupes le temps de récupérer de leurs deux mois d'un fatigant voyage en mer. Puis...

– Nous perdrons l'effet de surprise. Il faut au contraire foncer, attaquer sur différents points, enfoncer les défenses nègres, bousculer leurs troupes, couper toute possibilité de coordination entre leurs unités, par conséquent ne leur laisser aucune chance de repli pour des regroupements de leurs forces, réduire leurs bases arrière dans le pays profond ou dans les mornes.

– En théorie, ça tient mais dans la pratique ? Vous ne prenez pas en compte la capacité de résistance des nègres ni leur mobilité ni leur connaissance du terrain.

– Nous avons pour nous, dans l'attaque des villes côtières, la supériorité de l'armement. La flotte sera présente pour nous apporter son appui tactique en bombardant les villes et les

fortifications les défendant. Dans quatre mois, tout sera terminé. J'aurai dompté l'île.

– Dieu vous entende, général. Mais à supposer que votre plan de campagne réussisse, il vous faudra des dizaines de milliers d'hommes supplémentaires pour contenir l'agitation possible des ateliers, réussir la pacification des villes, des mornes, et assurer la sécurité des troupes d'occupation.

– J'y ai pensé. Le ministère de la Guerre m'a promis des renforts.

Quelque chose dans l'argumentation d'Aumale me gênait. Pour le moment, je n'ai pas découvert quoi. À converser aujourd'hui avec le vieux Toussaint, je connais l'objet de mon trouble. Aumale avait parlé de troupes d'occupation et je n'avais pas relevé l'incongruité du propos. Toussaint, maintes fois, a repris la formule pour me signifier le caractère hostile de notre présence dans l'île. L'un et l'autre, finalement, auraient-ils raison ? Sauf à supposer une complicité d'intention entre les deux : me « débriefant » comme auraient dit les Anglais. Pas possible ! Ils ne se sont jamais rencontrés. Pourtant, s'ils avaient raison ? Contre le Premier consul, contre son projet. J'ai mené une campagne éclair où l'effet de surprise a d'autant plus joué que malgré les rumeurs de la préparation d'une expédition en France contre le vieux Toussaint, rumeurs colportées à Saint-Domingue par les marins anglais, hollandais et espagnols, les nègres n'avaient pris aucune disposition spéciale pour mettre le territoire en état d'alerte. Ni surtout pour le protéger en

renforçant sa défense. En fait de dispositif de protection, ils n'avaient que le mot d'ordre de Toussaint : dès l'apparition de la flotte, incendier les villes, les évacuer, se replier dans les bois et mener une campagne de harcèlement en attendant la saison des pluies. De telles instructions m'ont facilité la tâche. Certaines villes, comme le Cap, Port-au-Prince, Santo Domingo, les Cayes, Jérémie sont pratiquement tombées sans coup férir. En quatre mois, effectivement, je contrôlais l'île. Ma stratégie avait payé. Mais... Mais, je le reconnais aujourd'hui, j'avais trop misé sur de supposées lacunes des nègres. En se repliant sans pratiquement combattre, leurs troupes étaient restées intactes. Leurs chefs nous avaient livré les villes côtières où nous avons bénéficié de l'appui tactique de la flotte mais ils tenaient l'intérieur, surtout les mornes, d'où les supplétifs marrons descendaient à l'improviste pour harceler nos forces au moral déjà bas. Les renforts n'arrivaient pas à temps ni en nombre suffisant. De même les armes et les munitions, ce qui limitait nos capacités offensives. Les pluies se sont mises de la partie, freinant nos déplacements, rendant difficile, pénible, l'acheminement aux différents fronts de notre artillerie de campagne par des routes boueuses où couvent des fondrières comme si elles avaient été labourées à chaque mètre par des tirs d'obus. Avec les pluies, la fièvre jaune, le soldat inconnu des nègres, arme offensive par excellence qui depuis dix mois décime notre armée jusqu'à la réduire à une peau de chagrin. Chaque fois qu'en visite dans les hôpitaux militaires Aumale me croisait, on aurait dit qu'il faisait exprès de s'arranger

pour se trouver sur mon passage. Et j'enrageais – il me donnait le salut militaire d'usage avec plus de raideur que n'exige le règlement. Je le soupçonnais, après mon passage, de rire dans mon dos. J'ai su qu'il se vantait auprès de ses compagnons d'avoir eu raison, sur le plan tactique, contre ma stratégie. Avoir eu raison ? Parce que si j'avais accordé du repos aux troupes, elles seraient plus fraîches pour monter au combat ? Mais qu'aurions-nous gagné à attendre ? Le temps aurait-il joué contre l'épidémie de fièvre jaune qui s'est déclenchée ? Nous en aurait-il préservés ?

– Probablement, lieutenant Leclerc.

– Encore vous ! Pas lieutenant ! Général Leclerc, pour vous servir, mon vieux Toussaint.

– Gouverneur à vie Louverture, général Leclerc. Laissons de côté les problèmes de préséance. Les questions de bienséance. Souvenez-vous ! J'avais écrit au Premier consul pour lui reprocher de vous avoir choisi plutôt qu'un autre pour diriger l'expédition.

– Qu'espérez-vous, vieux fou ? Mon rappel ? Ma révocation ?

– Bien moins ! Un simple rappel à l'ordre. Vous ramener à vos devoirs et à vos responsabilités d'officier français. Responsabilités morales, s'entend. Si vous aviez écouté les conseils du commandant Aumale, vous n'en seriez pas, aujourd'hui, à assister impuissant à la débâcle de vos forces. À recourir à d'odieux expédients pour vous sauver. Lorsque vous aviez avisé Christophe de votre intention de débarquer au Cap-Français, il vous a

poliment répondu qu'il vous conseillait d'attendre les instructions de son commandant en chef. C'était juste et raisonnable. Mais vous avez passé outre à son avis comme à celui du jeune Aumale. Vous n'avez pas voulu attendre parce que vous vous enorgueillissez de ne pas savoir attendre. Une qualité pour le baroudeur que vous êtes, décidé à foncer sur des forces adverses, égales en nombre ou presque, pour les culbuter. Mais un défaut pour un général en chef qui a désappris à écouter, à analyser et qui risque la vie de ses hommes sur de simples calculs d'efficacité. De supputation d'efficacité. Vous auriez dû attendre. Attendre mes ordres.

– Quoi ? Vous plaisantez ! Attendre vos ordres ! Mais ma mission m'investit de tous les pouvoirs civils et militaires !

– Possible. Tant que je n'avais pas reçu notification de la part du gouvernement de la métropole, par le *Moniteur*, journal officiel de la République, je demeurais le seul chef militaire et civil à Saint-Domingue. Je demeure le seul chef puisque encore à présent vous ne m'avez pas présenté les documents attestant de votre nomination.

– Quelle prétention ! Quelle audace !

– Vous avez usurpé des droits, général Leclerc, et mal vous en a cuit. Savez-vous ce qui serait advenu si vous aviez attendu ? Nous aurions négocié votre débarquement, vos troupes et les miennes auraient fraternisé, s'épargnant cette guerre fratricide qui a causé tant de morts de part et d'autre. Investi de l'autorité civile et militaire, vous par décision de la métropole, moi par

résolution du peuple, nous aurions dans un esprit de conciliation adopté un compromis. Je vous aurais gardé dans vos fonctions de chef militaire, capitaine général des armées, incluant troupes expéditionnaires et forces coloniales. Vous auriez accepté de respecter le vœu de la Constitution nationale et de me considérer comme votre gouverneur. Ainsi, j'aurais un droit de regard sur les affaires civiles et militaires.

– Vous seriez donc mon supérieur hiérarchique ?

– Exactement, et ce n'est pas le soupçon d'ironie que vous mettez dans vos propos qui aurait démenti la réalité de nos rapports. Pour vous récompenser de votre... compréhension, je vous aurais nommé gouverneur adjoint, répétant la générosité complice de Laveaux à mon endroit avec délégation générale sur l'administration. Ainsi, je respectais les prescrits de la métropole. Vous aviez les plus hauts pouvoirs civils et militaires. Mais sous mon autorité. Comme quoi je respectais le vœu de la Constitution.

– Astucieux, gouverneur. Sinon génial.

– À coup sûr. Devinez ce qu'en plus je vous aurais donné comme cadeau.

– Un sabre de commandement ? Une gratification spéciale ? Une augmentation de solde ?

– Rien de tout cela et bien plus que cela. Connaissant vos besoins, la gêne dans laquelle, semble-t-il, vous maintient votre honnêteté qui vous interdit de truquer les comptes de l'armée comme j'étais accoutumé à le faire, n'est-ce pas ce que

vous laissez accroire, vos nécessités d'argent pour aménager votre château de Montgobert – récemment vous avez envoyé trois cent mille francs à votre frère qui s'occupe de superviser les travaux –, vos espérances de faire fortune à Saint-Domingue, je vous aurais accordé la concession à vie de l'île de la Gonâve.

– Vous, vous...

– Je l'aurais fait, ne serait-ce que pour vous prouver ma bonne foi. Pour vous prouver surtout la mauvaise foi de votre beau-frère. N'avez-vous pas sollicité de lui le droit d'exploiter l'île ? A-t-il jamais répondu à votre demande ?

– Non ! Sans doute était-il trop occupé à négocier avec les rois et les empereurs, à préparer d'autres campagnes ? À l'époque où je lui avais écrit, le 17 floréal, je lui demandais la concession pour huit ans avec espérance d'en tirer deux cent mille francs de rente annuelle.

– Sans doute ! Peut-être aussi n'avait-il pas en tête les intérêts économiques de son beau-frère, de sa sœur, de son neveu, sinon il se serait informé de l'importance de l'île de la Gonâve pour savoir que stratégiquement elle commande l'entrée de la baie de Port-Républicain et qu'elle est un réservoir de bon bois d'acajou pour l'ameublement des maisons, de gaïac pour la construction des navires. On y a aussi trouvé du marbre, ce qui en augmentait la valeur pour vous. Votre château ! Acajou ! Marbre ! Le grand luxe, capitaine général, tel que vous n'en avez jamais rêvé. En huit ans vous seriez devenu certes millionnaire. Mais à vie, tel

que je vous avais envisagé, vous établissiez définitivement votre couvert à la table des milliardaires. Je suis généreux, Bonaparte mesquin.

– Attention, citoyen Toussaint. Je ne vous permets pas de juger le Premier consul.

– Bonaparte, je le répète, est mesquin. C'est pour cela que vous vous entendez comme larrons en foire.

– Je serais mesquin, moi ! ?

– Mesquin ! Intrigant ! Méchant ! Cynique ! Et je n'ai pas ajouté menteur. Vous n'avez qu'à relire vos rapports aux autorités de la métropole pour vous rendre compte à quel niveau de bassesse vous êtes descendu. Bien inférieur à un petit fonctionnaire.

– J'ai utilisé contre vous, je le reconnais, les armes que vous avez exploitées contre mes prédécesseurs. Sonthonax. Roume. Laveaux. Hédouville. Il vous fallait vous débarrasser d'eux comme moi de vous. La politique, vous le savez, est un jeu impitoyable qui ne laisse point place aux faibles, aux timorés, aux naïfs. À leurs hésitations. À leurs scrupules. Elle en appelle à la ruse et à l'intelligence des forts.

– La politique, général. Mais l'honneur militaire ?

– Que vient faire l'honneur militaire ici ?

– Vous êtes soldat. Je le suis. J'ai cru à votre parole en acceptant de déposer les armes et de renoncer à lutter contre vos forces en échange de garanties de sécurité pour ma famille, ma personne et mes biens. Vous vous êtes parjuré en me faisant

arrêter par traîtrise, en déportant ma famille, en déchouquant mes propriétés.

– Toujours la même rengaine. Vous vous répétez, général. La preuve, à votre âge, que vous devenez gaga.

– C'est simplement pour vous rappeler que vous êtes coutumier des mêmes réflexes de traîtrise et de félonie. Contre ceux qui vous dépassent en intelligence et en probité vous utilisez la déloyauté et le mensonge. Contre moi, passe encore ! Vous prétexteriez que je suis, par votre stupide empressement, l'ennemi à abattre. Mais quand il s'agit d'un de vos officiers d'élite à qui vous avez décidé de nuire parce que...

– Arrêtez là, général. Pas un mot de plus.

– Plusieurs, de suite. Vous avez écrit au ministre de la Guerre et à votre beau-frère des rapports qui l'accusent de trahison simplement parce qu'il s'est érigé, face à vos crimes, comme la haute conscience de l'armée. Le dernier rempart moral de la Révolution.

– Qui vous a renseigné ? Il y a un traître à l'état-major ?

– Libre à vous de le croire. Je vous préviens que tous les officiers français ne sont pas de votre acabit.

– Comment avez-vous su ?

– Vous voulez que je vous dise, général ? Sans vous vexer !

– Pourquoi vous me vexeriez ?

Le vieux Toussaint sourit. Ironique. Mais c'était aussi un sourire triste comme s'il avait pitié de moi. Dans le lit, Victor-Emmanuel souffre tous les maux de la terre. S'il est le démon

qu'Aumale l'accuse d'être devenu, il s'habitue à l'enfer si tant est que l'enfer demeure sans conteste le lieu qu'on habite. Victor-Emmanuel s'habite, haut lieu de la souffrance. Et je le plains. Devine-t-il que nous parlons de lui ? Il ne saurait entendre des paroles de vivants. Ah ! Ah ! Ah ! Vous riez, général Toussaint. De Victor-Emmanuel ou de moi ?

– Pourquoi je vous vexerais ? Parce que votre rapport contre Aumale est une réaction de cocu. Ancien cocu moi-même, je sais de quoi je parle. Oui, une réaction de cocu. Il y entre plus de haine que tout autre chose. Voilà pourquoi vous avez piétiné votre honneur en vous perdant en inventions qui vous ridiculisent. Connivence et complicité avec l'ennemi. Quel ennemi ? Votre femme, elle est la seule à qui Aumale confie ses doutes et son désarroi, en quête d'apaisement aux tourments de sa conscience et de son âme. Plus qu'une maîtresse, votre femme est un baume. Pas seulement pour lui. Mais aussi pour les autres qui s'inquiètent de votre dérive criminelle. Humbert ! Boyer ! Fréron ! Debelle ! Tant d'autres encore ! Même ce vieux barbon de Latouche-Tréville.

– Quoi ? L'amiral ?

J'étais sidéré. Pourquoi, taisant mes différends avec Villaret-Joyeuse, n'avais-je point gardé celui-ci par-devers moi au lieu de l'envoyer protéger la Louisiane, ce rêve d'empire américain du Directoire, repris par mon beau-frère ? Une illusion qui n'a de signification que si nous arrivons à tenir la colonie. Or j'en doute de plus en plus. Je n'aurais pas dû affecter

Latouche-Tréville à Saint-Domingue bien que je m'entende mieux avec lui qu'avec aucun autre officier de marine. Ils sont bornés, taciturnes, alors que lui se montrait jovial. Toujours une blague à la bouche pour dégeler les esprits dans les pires situations. Je l'appréciais et c'est lui qui...

– J'aurais dû me taire. J'espère que vous ne pondrez pas un rapport contre lui ?

– Mais pour qui me prenez-vous ?

– Pas pour un homme d'honneur en tout cas.

– Pardon ! Vous semblez vous méprendre...

– Vous n'êtes pas un homme d'honneur. Comment oseriez-vous le croire, vous qui passez votre vie derrière un bureau, plutôt que sur les champs de bataille où vous envoyez mourir vos soldats, à dénoncer vos subalternes pour venger des blessures d'amour-propre. Souvent sans raison ou plutôt par simple raison de mesquinerie. Non seulement vos subalternes, mais vos collaborateurs immédiats. Quand vous ne le faites par vous-même, vous recommandez au Premier consul de demander à votre aide de camp d'opérer à votre place puisqu'il connaît votre opinion sur vos généraux. Et quand vous y allez ce n'est jamais de main-morte. Desfourneaux est un ignorant et un bavard, méprisé au pays, écrivez-vous. Le général Humbert, un lâche que vous renvoyez en France avec un acte d'accusation. Vous l'auriez mis aux fers à fond de cale, tant votre rancune contre lui se nourrit de jalousie, si soldats et marins à bord du *Swiftsure* ne s'y étaient opposés. De force. Les employés civils ne trouvent

pas non plus grâce à vos yeux tant est prononcé votre goût de la médisance. Pichon, aux États-Unis, n'échappe pas à votre disgrâce malgré l'éloignement où le tiennent ses obligations de gestionnaire des finances. De même le citoyen Bénézech qui, proclamant haut et fort que sa présence ici n'a qu'un but, faire fortune, menace de concurrencer votre projet sur la Gonâve. Vous demandez simplement à votre beau-frère de vous en débarrasser. J'allais oublier le capitaine Kéringale commandant le *Duquesne* de qui vous réclamez qu'il « soit fait un exemple sévère ». Motif ? Son bateau ayant heurté un récif, il a demandé à relâcher. N'étant pas familier des règles de la marine vous vous êtes empressé de le soupçonner de cupidité. À ce rythme, c'est le nettoyage par le vide.

– Vous ne comprenez rien à rien, général Toussaint. J'ai de lourdes responsabilités et je dois m'assurer de la bonne marche de tout. Avec des exigences de sévérité hors norme parce que nous sommes en guerre, vous en savez quelque chose vous qui avez fait fusiller votre neveu après un procès inique parce que dans les salons fréquentés par les Américains il racontait vos macaqueries avec les femmes blanches, votre complaisance envers leurs maris et votre excessive dureté à l'endroit de ses frères nègres. Vous avez exécuté trois cents cultivateurs et travailleurs d'ateliers sous prétexte de complicité avec Moyse qui, l'accusation n'a pourtant jamais été prouvée, les aurait soulevés contre vous avec l'intention de prendre votre place. Si ce n'est pas là un nettoyage par le vide, comment le nommez-vous ?

Voyez-vous, général, chacun a ses petits défauts. Ses petites faiblesses, si vous préférez. Et chacun invente les moyens, utilise les moyens à sa disposition pour les maquiller en grands desseins. C'est une des nécessités de la politique. Vous ne me direz pas le contraire ?

– Oh ! Ah ! Vous vous revendiquez comme politique. Pour la deuxième fois en quelques minutes. Je me souviens que vous avez, pas bien longtemps, protesté de n'être qu'un militaire. Pour les besoins de votre cause, vous changez de casaque. Si l'on cherchait une preuve de votre duplicité...

– Ne me parlez pas de duplicité vous qui êtes passé maître en fourberie. Vous avez amadoué Sonthonax, mais pour l'étrangler. Vous avez joué avec Laveaux la comédie filiale. Pour le broyer sans pitié. Vous avez été tout sucre et tout miel avec Roume. C'était pour l'humilier, sous le premier prétexte venu. L'humilier et le terroriser au point qu'il...

– Ne m'imputez pas son départ précipité. Il avait peur pour sa peau ? Mais je ne le menaçais pas. Il a fui par faiblesse de caractère, liée à sa nature et à son grand âge, me laissant le lourd fardeau de la responsabilité de prendre en main les destinées de Saint-Domingue. Heureusement d'ailleurs.

– Ou malheureusement, à voir ce qu'il en reste aujourd'hui.

– Je l'avais relevée, la ramenant à sa prospérité première.

– Sans vous, elle se serait relevée d'elle-même. Les peuples ne savent pas mourir.

– Ni les nations. Mais il n'y avait pas de peuple mais trois catégories d'individus groupés autour d'intérêts distincts et contradictoires que la Révolution au lieu d'harmoniser antagonisa davantage. En intervenant dans la conduite des affaires, j'ai appris à ces intérêts à orienter leurs revendications dans le sens d'une justice distributive sur laquelle j'ai greffé une exigence politique et sociale : vivre ensemble. J'ai élu un peuple sous la rubrique générique de citoyens français. J'ai créé une nation manifestée dans ses droits souverains par une Constitution.

– Vous avouez enfin votre intention de dissidence. De rébellion. De révolte. De rupture.

– Une litanie de grands mots pour dire quoi exactement ? Nous avons choisi de vivre une vie propre sous l'égide des lois de la République qui nous avait accordé la liberté, donc le droit à être.

– La liberté oui. L'indépendance non.

– Qui vous a parlé d'indépendance, général ? J'ai dit le droit à être. Citoyen français. Plus précisément citoyen tout court. En l'espèce un homme nouveau faisant l'apprentissage et l'expérience d'une vie communautaire et qui donnait pleinement son sens à la devise de la Révolution : Liberté, Égalité, Fraternité. Nous étions tous libres, égaux en droits et frères. Vous entendez : frères. J'avais aboli la notion de race, de couleur. D'identité. Au profit de celle de l'homme tel que l'avait installé la Révolution dans ses droits. Comme je vous l'ai dit, à un moment où en France la Révolution sombrait dans le chaos, enlisée dans

les luttes d'influence entre clans et fractions rivales, Saint-Domingue par mes soins émergeait de la confusion des intérêts, définissait une manière d'être par laquelle ses habitants affirmaient une dignité commune. Saint-Domingue redonnait un sens à la Révolution.

Le vieux Toussaint s'enflamme. Il parle avec émotion, déploie ses arguments avec une sincérité qui dénote la force de ses convictions. Il croit en ce qu'il dit parce qu'il a réalisé ce dont il parle. Vincent m'avait déjà mis au courant. J'avais lu aussi le récit, par le Père Cabon, de sa visite à Saint-Domingue. Il louait les qualités d'administrateur du vieux nègre, reconnaissait qu'en à peine trois ans il avait par une politique ferme mais équilibrée entre les groupes sociaux recréé les conditions de la prospérité. C'était visible à notre arrivée. J'ai rencontré dans les ports du Cap des bateaux anglais, espagnols, américains, hollandais, français chargés à ras bord de marchandises à destination de l'Europe et des États-Unis. Café. Cacao. Sucre. Rhum. Peaux. Épices. Vivres de toutes sortes. D'autres débarquaient des outils agricoles, des étoffes, de la farine, du poisson fumé, des liqueurs, du vin. De l'huile. Même des parfums pour les coquettes en mal d'amour. Preuve d'une circulation de biens et de richesses que la France, revenue de ses guerres contre l'Europe coalisée, ne connaissait pas encore. Les coffres de l'État étaient pleins, bien que Toussaint eût ordonné à ses généraux de les vider avant d'évacuer les villes incendiées. Au Port-Républicain, prise sans grands dégâts par Boudet, aux Cayes remise par Laplume, à

Jérémie par Dommage, à Santo Domingo, nous avons trouvé de quoi payer les premières échéances d'une guerre qui demandera de plus en plus d'argent pour la financer. Et quand dans les Matheux, marchant vers la Ravine à Couleuvres, Rochambeau a découvert l'une des planques où le vieux Toussaint cachait ses trésors, j'ai imaginé à quel niveau d'opulence il avait conduit Saint-Domingue. Cet argent contribuera à réduire substantiellement le déficit de trente-huit millions de francs que me coûtent la guerre, la reconstruction des hôpitaux et des bâtiments publics, leur entretien, le traitement des fonctionnaires, la nourriture des troupes. Quand je vois, après dix mois, le sort que le désespoir des hommes, des deux côtés, a fait au rêve de fraternité universelle du vieux Toussaint, quand je me rappelle le spectacle grandiose du Cap étalé dans un écrin de verdure et la sauvage, la morne désolation qui l'entoure aujourd'hui, le général a réellement le droit de questionner mon action. Moi aussi, je m'interroge sur la validité de mes actes. Avais-je d'autre choix ? À cause de la guerre et de la stratégie de la terre brûlée des nègres, tout s'était envolé en fumée. Ou je m'exaltais et j'aidais le pays à sombrer. J'accélérais sa ruine. Ou je m'égarais dans des combinaisons et des calculs et je perdais complètement contact avec la réalité. J 'ai essayé d'être au plus près du quotidien de mes soldats et des besoins de la colonie, prévenant les égarements, traquant la vérité des trahisons comme aurait dit Danton, condamnant l'incivisme comme un mal rongeant « l'énergie nécessaire dans les temps de la Révolution ». J'ai

écouté Danton, dans le temps, avec passion, retenant ses idées pour les appliquer ici comme dans les premiers et plus dangereux moments d'avant la Convention. De l'audace, s'écriait-il. Encore de l'audace. Toujours de l'audace et la France est sauvée. De la poigne, j'ai parodié. Encore de la poigne. Toujours de la poigne et je garde Saint-Domingue à la France.

Une bourrasque de vent du nord a rabattu d'un seul coup les vantaux des fenêtres donnant sur la crique, emplissant la chambre d'une généreuse dose d'air froid, éteignant les bougies et la plongeant dans une obscurité funèbre. Madame exceptée, nous sursautons, voyant dans ce caprice soudain de la nature un mauvais présage. Nous sommes le 1er novembre, jour de la Toussaint, veille de la fête des Morts. Le docteur Peyre, frottant une allumette, rallume les cierges. De nouveau la lumière, telle une fragile espérance. Autour des bougies tremblent des halos de clarté qui rendent plus obscurs les vastes espaces de nuit de la chambre. Le médecin tire de son gousset une tabatière dont le couvercle est un miroir qu'il applique sous les narines du malade. Le lit à baldaquin du général, plus que jamais, préfigure un catafalque. L'air semble se raréfier, à force d'être vicié. Je me lève, vais rouvrir les fenêtres pour laisser entrer la brise, en ayant bien soin de déplacer les bougeoirs pour empêcher qu'elle n'éteigne leur flamme. Au passage, je risque un regard sur la progression de la décomposition physique du général. Horrible.

Madame continue de s'absenter de l'agonie de son mari. Il y a trop de colère et de rancune en elle. Elle n'a pas pardonné, vivant la déchéance du général comme la sienne. Une blessure d'amour-propre, une atteinte à sa fierté, qui est pour une Corse la pire calamité. Nous avons développé sur nos rancunes une conception de l'honneur qui a fait de la vindicte familiale la cause principale de nos malheurs. La passion de la vindicte est devenue pour nous un trait de caractère. Pauline n'y a pas échappé. Ni son frère. La cultivant comme une vertu à un point tel que l'une et l'autre élisent souvent leur passion sur la haine. « C'est avec Napoléon, m'a-t-elle raconté un jour, que de tous mes frères je me sens le plus d'affinités. Nous avons la même capacité de détestation. Sans doute, pour cela, nous n'arrivons pas à nous entendre. Nous nous aimons de détester nos ennemis. Et nous nous détestons de devoir nous aimer sur la haine d'autrui. C'est d'ailleurs pour cela que l'un et l'autre nous nous persécutons parce que l'un aime souvent qui l'autre hait. J'exècre Joséphine avec qui il a fait exprès de convoler en injustes noces malgré moi. Il déteste Humbert parce qu'il fut le premier garçon à Marseille à me distraire de l'amour de mon frère au point de le rendre jaloux. Par une incompréhensible méprise du destin, mon mari a épousé la haine de mon frère, s'adjugeant le droit d'être du clan comme s'il y était né. Pauvre Humbert, victime malgré moi de la complaisance de mes sentiments et de mes pulsions. Un bel homme. Le plus fantastique amant jusqu'à ma rencontre avec Pétion. Il a émergé du lot de mes conquêtes parce qu'il a été

le premier. Avant ou après mon frère, je ne m'en souviens pas très bien. Une marque indélébile sur l'honnêteté d'une vierge Buonaparte. Je lui suis redevable non de m'avoir réellement appris l'amour mais de m'avoir rendue femme, loin des mystifications militaires de mon frère. Il m'a éveillée au plaisir, m'autorisant plus tard à débrider mes instincts. Comprends-tu, Nana, pourquoi à chacune de nos rencontres, je lui accorde le droit de me rappeler à nos bons souvenirs ? Après la défection de Pétion au Port-Républicain, il m'a été bien aise de rencontrer Humbert au Cap. À défaut de la volupté, il m'a réappris la tendresse. Une consolation à ma détresse. À mes frustrations. »

Madame s'était soulagée de me parler. Elle venait d'apprendre la mise aux arrêts du général Humbert, sur l'ordre du capitaine général. Elle avait eu l'imprudence, une semaine auparavant, de s'enquérir de ses nouvelles auprès de l'aide de camp Norvins. On le disait sur le front du nord-ouest, théâtre de ses premières opérations, où le chef expéditionnaire l'avait chargé de capturer par traîtrise le général Maurepas, son ancien adversaire rallié à la France depuis cinq mois. Quand il reçut l'ordre, il adressa au capitaine général un mémorandum des plus cavaliers, des plus impertinents, par lequel il claironnait son refus d'exécuter l'ordre car entre-temps il avait appris à apprécier la valeur de l'officier nègre. À l'état-major, les amis de Humbert s'attendaient aux suites fâcheuses de sa désobéissance. Pauline s'en inquiéta auprès de Norvins qui le rapporta au capitaine général. Deux jours plus tard celui-ci, de retour d'une inspection à

Grande-Rivière-du-Nord, aborda madame. Princesse venait de déjeuner comme à son habitude, aussitôt après son premier bain de la journée. Comme il y a toujours deux couverts mis à la table, le général s'assit en face d'elle après avoir déposé un furtif baiser sur son front. Madame le regarda, ébahie, semblant le découvrir tant rares sont ces moments d'intimité. Confortablement installés, lui dans un fauteuil de bambou, elle dans un lit-bateau, sur la terrasse sud, ils jouissaient brièvement de l'apparence d'une vie commune comme de la permanence de leur existence. Félicien, l'ordonnance nègre attaché à leur service, arborant la dignité conférée par son statut privilégié, alignait devant monsieur des plats de griot et de fromage de porc, de bananes bouillies, de tomates et de croupiers crus, qu'il arrosa d'un bon vin de Portugal. Le général attaqua son menu avec entrain, mangea en silence, évitant de lever la tête, s'arrêtant seulement de temps en temps pour avaler une gorgée de porto. Madame me dira après qu'il avait la mine de quelqu'un digérant mal sa bouillie. Une ou deux fois, enfonçant d'un élan trop vif sa cuiller dans la masse fromagère engluée dans la graisse, il la fit déborder, salissant son dolman. Il paraissait gauche, embarrassé. Madame s'étonna du silence de son mari, lui d'ordinaire si volubile, mais devina que ses paroles n'apporteraient que souffrance. Comme pour lui donner raison, décidé brusquement à se débarrasser d'un secret qui lui pesait, il débita d'un ton précipité :

– Humbert a été arrêté ce matin. J'ai ordonné de le mettre aux fers à bord d'une corvette. Il a désobéi aux ordres.

La terre s'arrêta de tourner. Couchée dans son lit-bateau, dernière mode lancée en France par une certaine madame Récamier, amante de l'écrivain à succès Chateaubriand dont les livres *Atala* et *René* révolutionnaient la sensibilité parisienne, madame leva vers son mari un visage figé par la stupeur, d'où le sang avait reflué. Elle se dégagea péniblement, sans mot dire, de ses couvertures qui la protégeaient des assauts des maringoins, s'approcha telle une automate, se campa devant lui, planta ses yeux dans les siens. Le général soutint son regard, une lueur de jubilation dans les pupilles. Il ne s'aperçut pas que montait en madame ce qu'il y avait de plus corse dans ses sentiments : la haine. Ses yeux subitement s'injectèrent de sang. Avec une rapidité et une force étonnantes pour son frêle bras, sa main gifla à toute volée le général stupéfait. Cinq doigts strièrent sa joue gauche et avant qu'il ait pu réagir, madame s'en fut dignement regagner ses appartements. Je vis le général porter la main à son visage. Véritablement sidéré car madame ne l'avait jamais habitué à de si violentes réactions d'humeur. Il venait d'en prendre pour sa fierté. À recevoir les capitaines de bateau venus des États-Unis et qui le renseignaient sur les mouvements de la flotte anglaise dans le golfe du Mexique, il avait acquis des rudiments d'anglais qu'il ressortait surtout à ces moments de déplaisir. Il lança pour lui-même : *By Jove ! All right !*

Je crus entendre sceller le destin du général Humbert. Une condamnation sans appel au gré d'une exultation intérieure intense. S'il n'avait pas assez de motifs pour haïr Humbert,

sa femme venait de lui en donner un. Il avait plus que le droit de haïr. Il méritait maintenant celui de se venger. Il ne s'en priverait pas. Non à la manière corse mais avec la subtilité que lui offraient les possibilités de monter et de corser l'acte d'accusation. J'avais suivi la scène assise sur une banquette auprès du lit-bateau. Madame m'avait demandé auparavant de la rejoindre pour lui lire, après le déjeuner, le *René* dont elle venait de recevoir un exemplaire fraîchement arrivé de Paris. Dès les premières pages nous avons été soumises à l'enchantement d'un style qui déroulait les multiples nuances des sentiments, modulait sur tous les tons la détresse et la tristesse d'une âme se nourrissant d'insatisfactions. Madame m'avait interrompue à différentes reprises pour me demander de reprendre des passages qui s'accordaient à l'expression de ses propres tourments.

– Je comprends, dit-elle, pourquoi les belles femmes de Paris raffolent de lui. Si ce qu'il écrit, si sa façon de dire est conforme à sa capacité de payer de ses charmes secrets leur engouement, je les envie.

Elle avait soupiré. Puis résolument :

– À mon retour en France, je veux absolument le rencontrer. Ne serait-ce que pour me prouver que les beaux parleurs ne font pas nécessairement de bons amants. On dit qu'il se mêle de politique. Royaliste exilé en Angleterre puis en Amérique, il s'est rallié à mon frère qui l'a autorisé à rentrer en France. Il a contracté envers nous une dette de famille dont il devra

s'acquitter aussi par-devers moi. La reconnaissance pour mon frère. Le plaisir éventuellement pour moi. Qu'en dis-tu, toi, Nana ?

– Beau programme en perspective qui ne tient pas compte de deux choses : la compétition des autres femmes et les sentiments du vicomte de Chateaubriand.

– Aucun homme ne me résiste. Tu le sais, non !

J'allais répliquer quand j'entendis les pas du capitaine général heurter les dalles de marbre du perron. Nous étions sur la terrasse donnant sur la fontaine intérieure et la vasque parsemée de nénuphars. Quand je le vis déboucher du couloir, je remarquai l'expression de contentement de son visage et sus qu'il apportait de mauvaises nouvelles. Il était arrivé traînant autour de lui des relents de mort. J'en fus incommodée et je me levai pour partir. Il m'avait fait signe de rester. Me sachant complice des plaisirs inavoués de madame, il insistait pour que j'entendisse. Il m'invitait à être témoin de son triomphe. Sur son rival. Sur sa femme. Mais il en avait pris pour son compte. Je n'ai jamais compris pourquoi, de tous les amants connus de madame, Humbert fut le seul à être l'objet de sa tenace détestation. Le commandant Aumale étant, lui, l'exception par laquelle monsieur justifiait sa jalousie. Il acceptait les frasques de madame. Celles dont elle s'exaltait avec les officiers. État-major ou pas. Celles par lesquelles elle s'encanaillait avec les hommes de troupe. Il avait dû en être au courant depuis qu'Aumale nous avait annoncé qu'il avait des espions tournant autour de

madame. Celles qui la poussaient à se dévoyer avec les nègres comme s'ils étaient une rédemption à l'abomination que son mari faisait vivre à leurs congénères. Les étreintes dans les bras d'un Pétion étaient une issue autant qu'une consolation à sa souffrance morale et à sa solitude. Elle rachetait les crimes de son époux contre les indigènes. Et ses possibles trahisons envers les militaires. Son frère, m'avait-elle raconté, l'avait un jour traitée de catin de l'armée. Elle l'est aujourd'hui plus que jamais. Voilà sans doute les raisons de la cécité et du silence de son mari. Il accepte qu'elle soit pour la troupe le secours des naufragés. Qu'est-ce que l'expédition sinon un impitoyable naufrage ? Dans l'état de dépression minable des contingents, en un tour de baise, elle remontait le moral des soldats. L'espace d'un après-midi ou d'une nuit, elle accompagnait leur solitude, accommodait leur détresse, leur redonnait une âme. Celle d'un militaire, certes. Surtout celle d'hommes battus par le désespoir, à qui la vie n'offre plus que la mort comme délivrance.

Madame avait-elle conscience de son rôle ? De l'importance de son rôle pour l'état-major ? Toujours enjouée, toujours prête à organiser une fête, à donner des bals, sûre de son instinct de défier la mort après avoir échappé à la calamité de la fièvre jaune, elle enseignait aux soldats à ne pas avoir peur. Ils buvaient. Ils mangeaient. Ils se saoulaient et jusqu'aux dernières semaines c'était grande joie de les voir inconsciemment autour d'un barbecue, au milieu des torches qui grésillaient dans la nuit et des parfums d'ilang-ilang embaumant les jardins, assumer

une débauche de vie en pleine débauche de mort alentour. Ils manifestaient une telle frénésie d'exister que j'avais envie de nier que certains déjà, sans y prendre garde, avaient été atteints de la démence de la maladie. L'insouciance du bonheur, aurais-je pu crier quand, au mépris de la bienséance, des couples s'abandonnaient à mille fantaisies qu'échauffait l'alcool dans leur tête. Dans la nuit éclairée de mille flambeaux, les femmes s'exaltaient en tourbillons froufroutants. Poupées de mousseline, elles tournoyaient au rythme de la valse, épaules blanches et nues, folâtrant d'un cavalier à l'autre. Les essences florales dont elles s'étaient aspergées excitaient les hommes avec une fausse innocence tandis que les danseuses masquaient leurs appels de licence sous une fausse ingénuité. Comme ces agapes paraissent loin alors que ce carnaval de libertinage date seulement de trois semaines ! Madame semblait partager la joie sinon l'euphorie de ses invités. Je savais moi, qu'en ce moment, son âme n'était pas chevillée à son corps. Madame planait. Hors du temps. Bien loin dans l'espace. À la recherche de souvenirs qui n'arrêtaient pas de la poursuivre. À la dernière fête au Port-Républicain il n'était pas là. À cette fête qui menaçait d'être aussi la dernière au Cap, il n'avait pas répondu à son invitation. Au Port-Républicain c'était une esquive. Pour des raisons qu'elle pense connaître un jour. Au Cap c'était la guerre. Et il était l'ennemi. Curieusement, jamais le capitaine général n'avait fait allusion à lui. Peut-être n'en savait-il rien. Si, par hasard, il était au courant, c'était assez, pour lui, sans aucun doute, de haïr Humbert. Jusqu'à ce

qu'il l'élimine qu'importe Pétion, sa réputation de séducteur des tropiques ! Il n'avait pas à s'occuper de lui. Du moins pas encore car le Premier consul lui avait réservé un destin à sa mesure. Pauline aussi le sait qui s'est amusée à le dévoyer. Voilà pourquoi, aux yeux du général, cet amour-là n'avait pas d'importance parce qu'il n'aurait pas de conséquence. Non point. Le général n'aurait pas fermé les yeux ni pardonné une telle faute de goût. Le tromper avec un nègre ? Le général aurait immédiatement réagi en sacrifiant, en éliminant Pétion. Je veux plutôt croire qu'il ne sait pas. Autant Pétion a ensorcelé madame, autant il a dû user de sa magie contre le général. Princesse ne m'avait-elle pas révélé que les soirs de ses rendez-vous avec Pétion, il envoûtait les molosses pour qu'ils ne flairent point sa présence. Les as-tu jamais entendu japper ou même grogner ? Madame avait raison au point que, attentive depuis lors aux subtilités des visites du nègre Sabès, je m'aperçus que l'habitation, à chaque fois, baignait dans un irréel silence. Les soldats de garde ne voyaient ni n'entendaient rien. Pétion avait maléficé hommes et bêtes. Les espions du général en particulier. Aucun d'entre eux n'avait eu d'éléments pour faire un rapport. La magie de Sabès avait opéré. Le général n'a jamais su quoi que ce soit de ses relations avec princesse. Pétion était fort, oui. Au sens vodouesque du terme.

Après la gifle, j'avais rejoint madame dans sa chambre où j'espérais la retrouver la tête enfouie dans un oreiller pour étouffer ses pleurs. Elle avait les yeux secs et m'accueillit par un

éclat de rire. La chaleur, ici, a des effets particuliers. Insolites. À cause d'elle, la moindre contrariété fait jaillir de rien une explosion de colère que le poids excessif de la température teinte de lassitude et casse aussitôt. Madame riait.

– Voilà bien longtemps que j'avais envie de gifler le capitaine général ! As-tu vu la tête qu'il faisait quand ma main s'est abattue sur ses joues ? Il avait une tête de cocu.

Madame a le don de m'étonner. Sa réaction de joie, sa remarque plutôt incongrue en la circonstance me déplurent. Un de ses amants de prédilection jouait sa tête sur une accusation de refus d'obéir aux ordres, complicité avec l'ennemi et madame s'attardait à provoquer son mari. Qu'espérait-elle ? Que le général lui flanquât une raclée pour la punir enfin d'être une garce ? Il n'aurait pas osé, elle le savait, frapper la sœur bien-aimée du Premier consul. Le convaincre, du fait de l'absence de réaction, de lâcheté et lui en tenir rigueur ? Allez savoir. J'étais cependant offusquée. Madame était cynique. Par sa faute, des hommes se perdaient. Elle n'éprouvait aucun remords ni la moindre souffrance à l'idée que son amant risquait sa vie. Elle devança mes reproches.

– En ce moment mes sentiments me sont strictement personnels et d'aucune utilité contre les événements. Je ne saurais employer ma douleur contre les réactions de jalousie de Victor-Emmanuel. Cela s'apparenterait à de la mauvaise foi. Pourquoi m'inquiéter de choses que je ne peux changer ?

– Mais madame...

– Mais quoi, Nana ? La gifle était un exorcisme. En m'annonçant qu'il se donnait enfin les moyens de se venger, Victor-Emmanuel pensait m'atteindre et me conduire à résipiscence. Il espérait me voir tomber à ses pieds, le supplier d'épargner Humbert. Il aurait accepté en me posant comme condition de ne plus le revoir. J'aurais accepté et j'entrais avec lui dans un circuit d'humiliantes concessions. Chaque fois qu'il voudra se débarrasser d'un de mes amants, il le provoquera pour trouver une raison de l'accuser. M'en donner une pour le sauver. Et pour ne plus le voir. Une tactique toute militaire qui s'appelle nettoyage par le vide. Mon mari est un spécialiste. Heureusement ou malheureusement, je le sais.

– Mais, madame, vous n'allez pas sans intervenir le laisser renvoyer en France le général Humbert avec une telle accusation sur le dos ? Oubliez-vous que nous sommes en guerre ?

– Viens ! Approche ! Assieds-toi sur le lit. Écoute-moi bien. Humbert n'a pas d'importance dans ma vie sinon pour me raccorder à quelques souvenirs bénis de mon adolescence. Et encore ! Je ne me rappelle point qui de mon frère ou lui m'a déflorée pour m'enseigner la volupté du sang et de la déchéance. (Elle se réfugia un instant en elle-même, paraissant réfléchir puis continua.) Pour sûr, c'etait Humbert. Pourtant je persiste à croire, des années après, que c'était mon frère par besoin de garder en moi cette violence première comme une illumination plutôt que comme une déchirure. Tu vois, Nana ! Humbert n'a existé que parce que je l'ai inventé. De même les autres, tous les autres !

– Même le commandant Aumale ?

– Surtout lui. Il est le double de mon mari comme Humbert fut celui de mon frère. Entre les quatre il en existe trois de trop.

– On dit – savez-vous ce qu'on dit ?

– Raconte. J'aime entendre que les gens bavent sur mes licences. Grâce aux commérages, mes histoires iront se répétant. Dans cent ans, dans deux cents ans, on se les racontera pour admirer les audaces de Pauline.

– Il ne s'agit pas de vous, madame, mais du commandant Aumale. Lui aussi est sous le coup d'une mesure disciplinaire et d'un rapport circonstancié aboutissant à une accusation plus grave : trahison et entente avec l'ennemi. Si cela se prouve, madame, il sera condamné à mort.

– Mon frère connaît déjà l'histoire de la jalousie passive de mon mari. Il n'ira pas jusqu'à une exécution. Mais si cela arrive, que veux-tu que je fasse, Nana ? Les amants qui ont eu l'audace de m'approcher savent qu'en entrant dans le lit de la sœur du Premier consul et de l'épouse du capitaine général il y a un prix à payer. Personnellement je n'ai jamais fixé à quel niveau. Seul le destin se permettrait de déterminer le coût de l'enjeu. La volupté ? La mort ?

Madame a cessé de parler, prise tout à coup de sommeil. Fatigue ? Tension nerveuse ? Chagrin ? Je l'avais créditée d'un peu d'humanité, de beaucoup d'humanité en faveur des militaires en leur distribuant les fruits de sa beauté et de sa généreuse nature. Me serais-je trompée ? Madame est une femme de plaisir.

Elle n'a pas de cœur. Madame est cruelle. En ce moment où elle laisse percer sa perfidie, je me pose des questions. Pour l'avoir vue vivre et s'excercer dans les multiples registres du plaisir, je m'interroge : qu'est-ce que la cruauté sinon un jeu de tendresse froide, la revanche d'une haine ignorée au cœur d'un amour malheureux ? D'un amour chagrin. Dès lors qu'est-ce que la cruauté sinon un orage de tendresse contenue dont la conséquence demeure la dévastation, le saccage ?

Ma femme cultive le don de la haine. Elle n'arrive pas à s'en déprendre parce que pour les Corses la haine d'autrui et peut-être de soi est l'essence de la vie. Une ivresse. De ce point de vue, ma femme ne cessera de me surprendre. L'existence des Bonaparte, à mon entendement, se résume en trois mots : fuir le passé. Ils s'étaient efforcés, ma belle-mère exceptée, à perdre leur accent, à imiter les gestes les plus ordinaires des nouveaux bourgeois issus de la Révolution, singeant jusqu'à leurs émotions. Pour les femmes, jusqu'à la façon de rougir des Marseillaises d'abord, des Parisiennes ensuite. Se rappelant leurs premières expériences d'acclimatation sur le continent et le rejet par les filles bien élevées de la nouvelle société de l'ancienne Massilia dont elles avaient été victimes, elles avaient refusé de vivre méprisées, humiliées à cause de leur origine. En quelques mois, elles avaient tout appris et oublié. Non seulement leur accent mais encore et surtout leurs mœurs corses. Insulaires. Plutôt que de vivre entre deux identités, elles avaient choisi de se renier en changeant de nom. Enterrés les Buonaparte. Paolina deviendra

Marie-Paulette et pour les intimes comme Oriana qui n'arrivaient pas à oublier : Pauline. Malgré son changement de nom, ma femme évitera, et c'est pour cela qu'elle ne cesse de m'étonner, de se défaire de sa capacité de haïr. À cause de quoi elle n'a pas compris. Personnellement, je n'ai rien contre un quelconque de ses amants. Ces passades d'une nuit ou d'une semaine ou d'un mois qui entretiennent sa panoplie et comblent son vide de leur désespoir. Ou de leur ennui. Désœuvrés depuis la pacification, mes hommes mettent leur ardeur non plus à casser du nègre mais à baiser Pauline, une mulâtresse, une négresse. Ils ne font pas la différence. Moi non plus d'ailleurs. Ils ne baiseraient pas que l'état-major les y encouragerait. Dans les circonstances extraordinaires que nous vivons, baiser relève d'une stratégie et de la haute politique. Garder à l'armée son moral demeure une exigence prioritaire aux dépens, s'il le faut, de sa moralité. Les nègres un peu partout ont signalé, pour s'en plaindre, des cas de viol. Et alors ! Quelle armée d'occupation (finalement, j'assume) d'une terre étrangère ne se distrait pas en livrant ses sens à la débauche et à la luxure. Le simple fait de savoir que toutes les femmes de l'île sont à notre disposition est nécessaire sinon essentiel à notre équilibre psychologique. La guerre de tout temps s'est voulue un jeu viril. Je déclare de bon ton que les hommes en toute circonstance fassent la preuve de leur force, affirment et confirment leur virilité. Surtout en ce moment où par une contrainte de la nature, la déchéance physique de la troupe rongée par la fièvre jaune l'enfonce plutôt dans la pire

débilité. Au spectacle lamentable de l'asthénie des soldats j'oppose l'exaltation de la dépravation des mœurs, désormais une vertu militaire. J'ai apprécié que ma femme, dans l'intérêt de l'armée, sans se concerter avec moi, ait, d'elle-même, décidé de jouer le jeu de la débauche, revendiquant une totale liberté d'action pour se contenter en contentant la troupe. Je l'ai laissée faire, me gardant de lui fixer des limites que la simple décence liée au devoir d'épouse commanderait. Épouse de général ou putain de l'armée, selon un reproche très dur de son frère, elle ne se valorise pas en passant d'un rôle à l'autre. Autant en prendre mon parti et c'est ce que j'ai fait. Afin de couvrir ses débordements, je recommanderai au Premier consul de lui décerner la médaille du mérite militaire pour services rendus à l'armée au-delà de ce que lui commandait le devoir.

Depuis deux mois, Pauline m'oblige à déserter sa couche. Couché sur mon grabat, je sais n'avoir plus la capacité de la désirer. D'où vient que je rêve à son pas marchant sur mon corps, le piétinant de sa belle indifférence, allant béer je ne sais quelle blessure de je ne sais quelle détresse ? Et ce pas me tourmente, me brûle, me violente, m'afflige d'un vertige plus lourd que dans l'amour, m'arrache à des étreintes sans mémoire, à des baisers sans couleur, à des sommeils accroupis aux pieds de songes immobiles. À une ou deux reprises, je me suis réveillé en sursaut, transpirant à grosses gouttes, frissonnant d'un surcroît d'angoisses qui ignorent comment départager la haine de l'amour. C'était toujours pour entendre le pas de Pauline passer,

flotter sur des vapeurs de nuit, courir dans le vent, sonner dans mon cœur comme un cri dans le désert. À chaque fois, je le sentais hanté d'une effrayante passion, j'ignore laquelle, par quoi il espère tromper et la vie et la mort. Adossé à ma nuit, je me sais exister sans vivre parce que désormais Pauline est un vent contraire qui n'oriente plus ma destinée. Je ne m'affole plus de son souffle ni de la braise de son corps. En vain, pour la contempler nue dans l'audace et l'ivresse d'un soir, je me contenterais humblement, misérablement d'une étreinte médiocre. Abdiquer ma fierté d'homme. Entrer dans la tranquillité de choses qui ne sont plus. Dans l'espérance de joies à jamais mortes pour moi. À jamais reniées par Pauline.

Lorsque le général Bonaparte m'offrit sa sœur pour se débarrasser d'elle parce qu'elle s'avisait de bouder Joséphine et Hortense dont elle voyait d'un très mauvais œil l'intrusion dans la famille, l'influence grandissante auprès du futur grand homme de la France, je ne me faisais pas d'illusion sur ma toute jeune épouse. Elle avait déjà une expérience des hommes et des amours perverses qui dépasse largement la mienne comme militaire. J'en ai éprouvé la fièvre et l'usure dès la nuit de noces. Elle m'avait sucé, vidé. Je me suis endormi saoul de câlineries qui faisaient la part belle aux fantasmes des Italiens et des Arabes. Tout explorer d'un corps de femme jusque dans les moindres coins et recoins dans une volonté évidente de se noyer, de se vautrer de plus en plus dans l'abjection des plaisirs. Elle a voulu tout m'enseigner, en une seule nuit, m'amenant au bord de

multiples défaillances. Je béais d'admiration pour ma femme délicieusement dévoyée. Quand le lendemain, ivre de je ne sais quoi, fasciné par son savoir-faire je lui posai des questions, elle me révéla le nom de son centre d'apprentissage, le port de Marseille. Je compris qu'elle était une spécialiste des amours de passage pour avoir été à l'école des marins. Je sus aussi que je n'étais pas l'homme de sa vie et que je ne le serais jamais. À tort, elle me croit jaloux car depuis longtemps elle m'a ramené à une évidence. En me portant à dix-huit ans volontaire dans l'armée du Rhin, j'ai épousé l'armée. Aucune femme n'est plus exigeante en matière de fidélité, donc plus implacable au regard des trahisons. Quand je sévis contre Aumale, Humbert, ce n'est point pour accomplir une vengeance mesquine comme tu le crois, vieux Toussaint. C'est par souci de me plier, de nous plier aux règles dé... dé...

– Déontologiques.

– Merci, général Toussaint, par souci de nous plier aux règles déontologiques. Le code n'a point été édicté par moi. Ni pour moi. Ni pour vous, même si vous avez eu trop souvent tendance à lui tordre le cou.

– Facile de voir la paille dans l'œil d'autrui. Mais causons de votre débarquement car nous aurons le temps de reprendre vos confidences. Je remarque seulement que vous n'avez pas été tendre pour votre femme. Elle est d'une autre trempe que vous. Vous a-t-on raconté que le jour où Dessalines était venu vous faire sa soumission, votre femme et lui se sont courtoisement salués ?

Cet échange d'amabilités m'a surpris. Dessalines déteste tant les Blanches que j'ai peine à l'imaginer sensible à quelque attrait de madame Pauline.

– Ma femme est belle.

– Pas plus que les mulâtresses dont Dessa raffole. Il doit y avoir autre chose.

– Quoi d'après vous ?

– Peut-être qu'ils se sont reconnus. N'avez-vous pas dit que votre femme cultive le don de la haine ? Dessalines aussi. À ce titre ils se ressembleraient.

– J'en doute. Dessalines à l'endroit de ses ennemis est d'une férocité exemplaire. À cause de ses pulsions sanguinaires dans ma campagne de pacification, jouant sur sa rivalité avec des chefs marrons comme Lamour-Dérance, je lui ai laissé l'autorité et l'initiative dans la répression. Il en a fait de belles au point qu'effrayé par ses excès mais certain de leur efficacité je l'ai appelé dans une lettre au Premier consul « le boucher des Noirs ».

– Avant de parler de ce que vous avez fait de Dessalines, je vous dirai que votre femme est, elle aussi, d'une férocité sans pareille. Elle brise les cœurs avec la même allégresse que Dessalines met à tuer. Elle n'exécute pas. Elle fait pis. Elle vous tient par la main pour vous conduire à la mort. On connaît des exemples de garçons qui se sont suicidés parce que, après leur avoir accordé une nuit d'amour, elle leur avait condamné sa porte. Dessalines et elle, deux bourreaux, chacun à sa façon. Revenons à Dessalines. Je sais qu'il hait les Blancs pour avoir été esclave et pour avoir

subi maints mauvais traitements. Il porte sur son dos les traces des coups de fouet des commandeurs de l'habitation Cormiers. Il a juré d'exterminer vos compatriotes et il l'a prouvé lors de la campagne contre vous. Mais, par un incroyable tour de passe-passe, vous l'avez récupéré et retourné contre ses frères. Au contact des atrocités de vos troupes, il a aiguisé ses méthodes. Se rendant odieux. À la frontière même de l'imposture et de la trahison. Contre sa race. Il a cessé d'être un citoyen français pour devenir un nègre assoiffé de sang. Une bête humaine.

– Maintenant qu'il a bu du sang nègre, il est une bête humaine comme vous dites. Mais hier encore quand il se rassasiait du sang de civils, même pas de militaires, simplement de civils blancs, vous l'appeliez combattant de la liberté. Vous le félicitiez, le glorifiiez.

– Jamais. Vous profitiez de ses exactions pour me les imputer dans vos lettres au Premier consul et dans vos proclamations à l'armée, me désignant comme un vampire à la vindicte des autorités de la métropole et de l'entière population blanche de Saint-Domingue. Je n'ai jamais approuvé ni cautionné les méthodes du général Dessalines.

– Les trois cents civils blancs tués à la Petite-Rivière c'était...

– De la seule responsabilité de Dessalines. Il n'avait reçu de moi ni instructions ni ordre écrit.

– Ne me prenez pas pour un enfant ni pour un crétin. Un imbécile. Dès qu'il s'agit de massacrer, aucune armée au monde ne reçoit d'ordre écrit. Prenant soin ainsi de ne pas laisser traîner

de preuves. Vous le savez mieux que moi. Les huit cents Blancs aux Verrettes, dites-moi qui ?

– Encore Dessalines. Cette fois pour se venger d'une de vos attaques à la Crête-à-Pierrot au cours de laquelle vous lui avez tué une centaine d'hommes alors qu'il tentait de forcer vos lignes.

– Je me souviens. Debelle l'avait accroché. Il s'en est suivi une mitraillade intense de part et d'autre. Nous eûmes nous aussi des pertes mais nous sommes-nous vengés sur la population noire alentour ? Nous avions dans nos rangs des militaires nègres, en particulier le canonnier Pétion qui démolit à coups de boulets les remparts de la Crête-à-Pierrot, les avons-nous seulement inquiétés ?

– Ils étaient vos alliés mais aujourd'hui ? Vous avez fait arrêter Maurepas, étrangler sa famille sous ses yeux. Pis, à l'aide de clous énormes destinés à fixer les madriers des plats-bords des bateaux, vous lui avez collé ses épaulettes dans sa chair nue, entre les omoplates et la clavicule. Et comme il ne geignait ni ne criait sous la douleur, des officiers français lui ont attaché les poignets et les pieds, l'ont lancé vivant dans la mer où il se noya sous leurs yeux hilares. Connaissez-vous d'autres mots que barbarie pour qualifier de tels forfaits ?

– Je n'ai jamais eu connaissance de cet acte particulier de... torture sinon j'aurais puni ses auteurs.

– Menteur ! Hypocrite ! Scélérat. Vous êtes à l'origine de cette si particulière exécution contre laquelle s'était insurgé le général

Humbert. Il avait une conscience. Il savait ce qu'était une conscience. Seule sa conscience l'a poussé à contester un ordre. À refuser d'obéir. Et c'est encore parce qu'il a une conscience qu'il n'a pas brisé le silence en regard de vos agissements. Son honnêteté de militaire, c'est-à-dire un certain respect de la hiérarchie, a fait surgir entre lui et vous quelque chose de plus important que l'horreur : le sens de l'honneur.

– Ne dramatisez surtout pas. Mes officiers ont outrepassé mes ordres, général Toussaint. J'avais ordonné qu'on arrête le général Maurepas parce qu'on avait trouvé sur une estafette une correspondance de Dessalines l'invitant, comme cela avait été entendu entre les officiers indigènes, à déserter avec ses hommes, à soulever les ateliers et à attaquer les troupes françaises. J'avais instruit de le traduire en cour martiale, le juger, le condamner. L'exécuter.

Toussaint n'attache aucune crédibilité à mes propos. Moi non plus, je n'y crois pas. J'avais laissé à mes hommes l'entière liberté, sinon l'entière invention pour exécuter les ordres. Ils s'étaient surpassés. Clouer sur les épaules de Maurepas la bande d'étoffe qui confirmait son grade était d'un suprême raffinement de cruauté. Le macaque n'a pas poussé une plainte, se contentant de regarder ses tortionnaires droit dans les yeux. J'imagine qu'ils en ont été gênés mais aucun n'a eu honte de ce collectif forfait. Au contraire, dans leur rapport, en quête d'une récompense, une promotion que je leur ai accordée d'ailleurs, ils se sont vantés d'avoir éliminé un officier de valeur qui avait infligé à mes

troupes ses premiers revers. C'était une perte énorme pour l'armée à créer de Dessalines. Et cela seul comptait dans mon plan. Décapiter l'armée indigène ci-devant troupes coloniales. Peu importait les moyens utilisés. Malgré tout, je ne vais pas laisser au vieux Toussaint le monopole de l'accusation.

– Cette si singulière exécution a des précédents. Dessalines, au cours de la guerre du Sud, n'avait-il pas crucifié un mulâtre, soupçonné d'être un espion de Rigaud, sur une porte avant de le transpercer de part en part de coups de sabre et de pique ? Cruauté pour cruauté, vieux Toussaint, de quel côté penche la balance ?

– Du vôtre. Le poids de vos iniquités est sans commune mesure avec les... les... amusements de Dessalines. Avec ses gamineries car Dessalines est un grand enfant. Il faut le voir revenir d'une bataille ou d'un massacre, si vous préférez, et danser durant la nuit la calinda avec une joie, un bonheur tout enfantin. Je n'ai jamais pu comprendre comment il est arrivé à concilier en lui ses penchants pour les jeux dangereux et son attirance pour les plaisirs de gosse. À moins de considérer les enfants comme naturellement cruels. Au surplus, à son niveau, c'était une réaction épidermique. À votre échelle, car il faut parler d'échelle, vos hommes exécutent un plan global d'extermination. Que vous avez désigné du nom de code « Solution finale ».

– Prouvez-le !

– Solution une fois pour toutes au problème nègre à Saint-Domingue. Le plan a été conçu, élaboré par les planteurs. Leurs lobbyistes l'ont discuté auprès de Joséphine qui l'a imposé au

Premier consul. Se sont mises aussi de la partie, pour le supporter, la haute bourgeoisie commerçante de Nantes, celles de La Rochelle, Saint-Nazaire, Lorient, Saint-Malo, Brest, Le Havre et j'en passe. Toute une population de vautours qui ne se consolent pas qu'en signant des traités de commerce avec l'Angleterre et les États-Unis j'aie cassé le monopole de l'exclusif colonial qui orientait l'entier commerce des îles vers la métropole à des prix forfaitaires et ridiculement bas. Cette bourgeoisie, coupée des circuits qui maximisaient autrefois ses profits, s'effraie de la concurrence des Anglo-Saxons et même des Hollandais. Pour garder leurs privilèges, ils entendent bénéficier à outrance de l'exploitation de la main-d'œuvre servile. Par le rétablissement de l'esclavage comme ils viennent de le faire à la Guadeloupe et en Martinique, ils diminuent leur coût d'exploitation, le ramenant presque à rien sinon à l'entretien des nègres et du matériel. Sucer notre sang, se gorger de notre sueur, se remplir la panse même si le mets a un goût de fiel. Même si le sucre est amer. Militaire, fils de la Révolution, vous vous êtes fait le complice de leur projet criminel. Comment avez-vous pu ?

– Pas du tout ! Pas du tout ! Je m'en tiens à la déclaration que j'ai faite dès mon arrivée à Saint-Domingue. Je ne suis pas venu remettre les nègres en esclavage.

– Et à la lettre que vous avez écrite à Bonaparte lui annonçant avoir réussi dans votre mission de pacification mais avoir décidé de prendre un peu de temps avant d'exécuter ses autres instructions. Quelles étaient-elles ? Quelles sont-elles ?

– Me croiriez-vous si je vous disais que je les ai différées parce que je ne m'y sentais pas obligé ?

– Vos agissements par la suite m'interdisent de vous croire. Vous me disiez tantôt que vous adoriez écouter Danton et qu'ici vous vous êtes proposé d'appliquer ses idées. Vous rappelez-vous son cri à la tribune de la Convention : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe » ? De lui vous n'avez retenu que le goût du vice et de la magouille. Pas les principes.

– Toussaint, attention à ce que vous dites !

– Je pèse mes mots, général. Je sais ce que je dis. Votre beau-frère s'est mis au service d'intérêts très spéciaux. Et vous, vous avez placé les vôtres dans le sillage de ceux des grosses maisons de négociants de la côte atlantique. En vous initiant au vice, au vol, aux rapines. Écarquillez grands vos yeux, vous ne m'intimidez pas, ne m'impressionnez pas. Je prouve ce que j'avance. Vous avez récemment envoyé trois cent mille francs à votre frère pour la restauration et l'aménagement de votre château de Montgobert. Sont-ils le produit de vos économies ? De vos économies sur votre paie ?

– Bien sûr car au contraire de vous ce n'est pas dans mes habitudes de vider à mon profit personnel les coffres de l'armée.

– Laissez-moi rire ! Parce que votre maigre solde de général vous aurait permis de mettre de côté trois cent mille francs en quatre mois. Malgré le train de vie de votre épouse ? Votre femme, à elle seule, coûte au trésor de la colonie plus de trente

mille francs-or par mois pour régenter le luxe de sa toilette et les fastes de ses fêtes. Est-ce que je me trompe ?

– ...

– Vous ne répondez pas. Avez-vous adressé au contrôleur des finances rapport du montant d'argent saisi par les troupes de Rochambeau dans les Matheux ? J'en connais le volume total puisqu'il avait été transféré là sur mes ordres par les soins du général Vollée qui vous en a averti. Pour cette indiscrétion, mes hommes l'ont exécuté.

– C'était un butin de guerre qui de droit appartenait à l'armée.

– C'était une partie du trésor de la République provenant du reliquat des taxes et recettes douanières de l'année d'avant, en plus des recettes du port et de la ville de l'Arcahaie. Vous auriez dû le remettre au contrôleur des finances. J'allais oublier. À propos, après la mort de Vollée vous avez assuré l'intérimat aux Finances. Cela dit tout. C'était donner au chat à surveiller le beurre. N'est-ce pas curieux sinon drôle ?

– Ne m'interrompez pas avec vos insinuations malveillantes. Je disais donc que vous avez détourné les taxes et les impôts en plus de ce que vous avez volé et accumulé pour les besoins de votre trésorerie personnelle. Combien ? Dites-moi donc combien, général, puisque vous disposez d'informations de première main ?

– À vous de me renseigner puisque vous êtes le bénéficiaire immédiat des rapines de Rochambeau. Les trois cent mille francs ont-il été déduits ou subtilisés du compte total ?

Je ne tomberai pas dans le piège des questions du vieux Toussaint. Il me paraît trop bien renseigné. Je change de tactique. Le provoquer sur son terrain. Retourner contre lui ses accusations, le prendre en défaut, en flagrant délit de mensonge et de duplicité. Mais attention, prudence car le type est retors. Voyons par où commencer !

– Deux personnes au moins connaissent l'ampleur de vos vols. Vollée...

– Il n'ira pas le répéter au paradis.

– Et Pamphile de Lacroix, qui a chiffres en main décortiqué le budget de l'armée. Quatre millions de francs-or détournés. La magnificence de votre palais au Port-Républicain...

– Que vous avez occupé pour abriter les amours coupables de...

– Assez de commérages ! La majesté de votre habitation à Ennery et à ce qu'on dit l'énormité du montant de vos dépôts dans les banques des États-Unis, tout n'indique-t-il pas que vous êtes un grand, un très grand prédateur ?

– Oubliez-vous que je suis un rude travailleur ? Et un propriétaire ? Depuis l'instant où j'ai négocié, par mes services, ma liberté, je n'ai eu de cesse de travailler dur, achetant des terres ici, acquérant des habitations là, si bien qu'au moment où vous m'avez capturé par traîtrise, j'étais l'un des plus gros propriétaires de l'île. Et un des plus opulents négociants. Exportateur de bois, de chevaux de selle, de mulets de bât, de sucre, de café, de peaux. Importateur de farine et autres biens...

– Contrebandier d'armes à l'occasion.

– Il fallait bien que je me débrouille. Au moment de mon arrestation, je ne possédais en cash que deux cent cinquante mille francs. Un millionnaire minable, voilà ce que j'étais. Mais supposons que j'aie pillé deux années de suite les caisses de l'armée. Qu'ai-je fait de ces millions ? Les ai-je gaspillés ou les ai-je rendus productifs en les investissant dans des affaires rentables ?

– Avec le soi-disant consul américain Stevens ?

– Pourquoi soi-disant ? Il est consul accrédité par le président Adams à Saint-Domingue pour défendre les intérêts du commerce américain.

– Il ne l'est plus.

– Quoi ! Vous avez révoqué ses privilèges diplomatiques ?

– Non seulement je les ai révoqués mais j'ai demandé au Premier consul l'autorisation de l'expulser car il n'y a aucun accord ni convention, comme cela se fait en la matière, entre son pays et le mien autorisant les États-Unis à ouvrir un consulat dans l'île. C'est par usurpation d'autorité que vous l'avez agréé pour servir vos intérêts. Pour protéger vos intérêts sous couvert qu'il défendait ceux des commerçants de son pays. Mais... Mais...

– Quoi encore ?

Je me tais, évitant de continuer mes réflexions à haute voix. Toussaint, subitement soupçonneux, me regarde de biais. Je découvre à l'instant une des clefs majeures de sa politique de tolérance commerciale vis-à-vis des États-Unis et de son

hostilité profonde vis-à-vis de l'expédition. Je trouve aussi une explication à sa sortie contre la bourgeoisie maritime et les négociants de la côte ouest. Il a oublié de citer Bordeaux, je sais pourquoi. Parce que Bordeaux est sans aucun doute le port de France le plus proche de l'Amérique, le plus propre aussi à entretenir un commerce triangulaire avec les États-Unis, la France et l'île. Un commerce triangulaire avec tout ce que cela implique de possibilités de falsification des produits et de leur origine. Une contrebande active que Toussaint couvrait de son autorité et qu'il supervisait, gérait à son avantage et à celui de quelques comparses, anciens colons exilés aux États-Unis tels Nogérée, Borgella, Collet, Viard, ceux-là mêmes qui lui ont discrètement inspiré sa Constitution. Dès les premiers moments de la Révolution, les négociants bordelais s'étaient solidarisés avec les revendications des colons concernant la révocation du pacte colonial et le système de l'exclusif. Ils avaient un intérêt certain dans le projet autonomiste des grands Blancs. Et maintenant dans celui de Louverture. Les descendants du duc d'Aquitaine renouaient avec les passions mauvaises contre l'autorité de l'Île-de-France. Comment n'avais-je pas compris plus tôt ? Le rêve de Toussaint, sous prétexte d'émancipation des Noirs, pour une harmonisation sociale, s'est converti en un projet limpide : forger de toutes pièces une bourgeoisie indigène à majorité nègre en concurrence directe avec le haut négoce atlantique de France. Que le projet de Toussaint réussisse et c'en est fait du lustre des maisons cossues de Nantes, des autres villes

côtières, déplaçant le gros du commerce vers New York, Boston, Richmond, s'enrichissant et enrichissant ses sbires. N'est-ce pas Nogérée qui lui avait suggéré de lui envoyer à Boston des cargaisons de café qu'il se serait chargé de vendre au profit de Bonaparte afin de l'acheter ? De le corrompre. Toussaint était donc le premier négociant de Saint-Domingue dont il contrôlait l'intégralité du commerce extérieur avec le monde. Là aussi, comme en politique, il n'acceptait pas la concurrence.

– Dites... Quoi encore ?

– J'ai éventé votre jeu, général, et je vois clair enfin dans vos desseins. Vous avez voulu le pouvoir, aspirant à une hégémonie totale. Une fois le contrôle politique établi, vous vous êtes créé un empire, café, cacao, sucre, bétail, alcool partagé avec d'autres généraux nègres, en particulier Christophe et Dessalines, qui vous assurait des revenus et des rentes totalisant des millions l'an. Ensemble vous étiez les premiers producteurs, les premiers exportateurs, les premiers importateurs de toute l'île. Vous n'aviez point intérêt à ce que quiconque vînt se mettre en face de vous. Et moins encore contre vous. Sur l'ancienne splendeur des colons, général, vous avez assis votre nouvelle grandeur, écrasant, éliminant impitoyablement tous ceux dressés sur votre route. On a cru, moi-même j'ai cru que toutes vos actions, portées par une ambition sans limite, avaient tendu à des fins politiques. Je me convaincs aujourd'hui qu'elles avaient des soubassements économiques. Le rêve de Louverture

était sans doute de liberté et d'égalité, mais celui de Toussaint nécessairement de prospérité. C'est-à-dire d'enrichissement personnel. Vincent ne m'avait pas tout expliqué.

– Et s'il l'avait fait ?

– Je vous aurais regardé d'un autre œil, général Toussaint. Je vous aurais regardé comme un bâtisseur d'empire, empire n'étant pas suspendu à l'élargissement d'un espace géographique. Mais à la construction de fortunes colossales, à la diversification de vos sources de richesse, à l'édification d'une domination sans partage sur les consciences par le jeu d'un atout qui a nom : argent. Bâtisseur d'empire. Forgeur d'avenir. L'or vous rendait maître du destin de nous tous.

– Bravo, général ! Pourquoi ne nous sommes-nous pas rencontrés plus tôt ? Nous nous serions compris. Sinon entendus.

– Non point. Nous nous serions haïs alors qu'en ce moment je vous admire.

– Haïs ?

– Certainement. C'eût été le choc de deux ambitions.

– Ambitions ? Laissez-moi deviner. Contrairement à ce que vous avez dit ou laissé croire, vous avez épousé votre femme non pour ce qu'elle était, belle, adorable et coquine mais pour la chance que son frère vous offrait. C'est bien ça ?

– Continuez !

– La chance que Bonaparte vous offrait : une guerre qui n'eût pas lieu pour peu que j'eusse peur ou que je fusse raisonnable à la vue d'une flotte imposante à souhait. Un pays à conquérir et à

reconstruire au cas où je déclenchais la guerre, c'est-à-dire des opportunités d'affaires extraordinaires pour vous et vos commensaux, en particulier votre secrétaire et aide de camp Norvins qui eût été votre courtier et votre prête-nom. Des habitations à accaparer comme vous l'avez vite fait, les miennes au Port-Républicain et à Ennery, celle des d'Estaing au Cap. Des sucreries, des caféiers aux faramineuses rentes. De deux cent mille à un million de francs-or l'an. Assis sur un monceau d'or, vous auriez regardé vers la Louisiane, poussant là vos pions par l'intermédiaire d'hommes d'affaires dévoués, pas du tout comme ce Pichon qui ne sait pas reconnaître vos intérêts. Disposant d'une flotte de guerre pour protéger vos bateaux de commerce, vous auriez régné sur cet empire américain dont rêva le Directoire. Du golfe du Mexique au lac Michigan. Audacieux et ambitieux, général. Grandiose même. Sauf...

– Sauf quoi ?

– Sauf qu'il vous eût fallu rétablir l'esclavage. Les nègres dispensateurs probables de votre fortune ne l'eussent point accepté.

– Si je ne vous avais pas comme associé, j'eusse, nous eussions réussi à deux ! N'est-ce pas que vous avez, par vos règlements de culture, quasiment rétabli l'esclavage ? Vous avez plié les nègres à votre volonté, leur laissant croire par une libéralité ambiguë, le droit au quart des récoltes et de la production, qu'ils étaient copropriétaires de fait des habitations ou des ateliers. Extraordinaire. Faramineux. Perpétuer l'oppression en garantissant des droits de propriété qu'aucun titre légal

ne justifiait ni ne corroborait. Formidable. Fantastique. Qu'y a-t-il ? Vous pleurez ?

Des larmes coulent silencieusement sur les joues du vieux Toussaint. Pas un geste pour les essuyer. Ses yeux dénotent une tristesse infinie bien qu'aucun trait de son visage ne trahît une quelconque émotion. Il ne dit mot. Se gardant d'envelopper ses souffrances dans des paroles, il accorde à ses réflexions l'avantage sur le regret. Malgré cet instant de défaillance, l'homme est resté maître de lui. La nostalgie n'a pas entamé sa cuirasse d'inflexibilité. À quels souvenirs a-t-il accroché ses larmes ? Aux richesses perdues ? À son rêve brisé ? À ses illusions flétries ? Du moins ne pourra-t-il pas dire que j'ai médit de lui. Que j'ai menti sur son compte. Nous sommes restés dans les domaines de l'analyse et de la supputation. Si par son ambition et par son orgueil, si par ses ruses et par ses fourberies, si.. si... Avec des si on sait depuis longtemps qu'on peut mettre Paris dans une bouteille. Ou refaire le monde. Sinon les hommes.

Toussaint et moi, nous nous sommes affrontés pendant cinq longs mois, nous cherchant, nous testant, nous questionnant. Une sorte de dialogue par troupes interposées. Une espèce particulière de cheminement où chacun enfermé dans ses aigreurs, nous avons, à distance, échangé des mots, porteurs dans leur affectation de sécheresse, de leur propre levain. Ses lettres contre moi au Premier consul, mes dénonciations contre lui, les unes et les autres hauts lieux de calomnies, ne transportaient rien d'autre que l'image renversée de notre admiration réciproque. Nous ne

pouvions, face à mon beau-frère, nous estimer que dans la haine, certains l'un et l'autre qu'il s'en délectait. Il nous a permis de découvrir, malgré lui, que nous appartenons à la même race d'hommes, celle qui érige sourires et satisfactions, réussites ou échecs, dans la découverte d'autres consciences, dans l'appel d'autres visions parce que cette découverte et cet appel répondent à l'attente d'un monde uniforme. Pourquoi Toussaint et moi ne l'avons pas compris plus tôt ? Nous eussions changé le monde.

Oui, madame n'a pas de cœur. Je m'en aperçois de plus en plus. Son départ l'avait coupée de son passé et, sans qu'elle s'en rendît compte, l'avait préparée à éliminer son avenir. Ne plus savoir qui elle était, non plus qui elle sera. Ne pas vouloir savoir. Aussi dévorait-elle son existence avec une belle insouciance dont je m'inquiétais parfois. J'ai fini par deviner que c'était sa façon de prendre la vie, sa manière d'être courageuse. En sa situation, faire le partage entre ses rêves et ses désirs, il faut beaucoup de courage pour vivre chacun de ses jours en pressentant qu'il serait sans lendemain. En sachant qu'elle n'avait pas d'avenir à Saint-Domingue, madame s'obligeait à étouffer sa sensibilité à son entour. N'ayant d'intérêt que pour elle-même, de besoin que de soi. N'aimant que ce qui met sa beauté et ses charmes en valeur. Une belle toilette. Un fard. Des fanfreluches. Jamais pourtant les hommes qui s'échinent à lui rendre hommage. Elle se félicite de toujours les inventer comme s'ils surgissaient du néant par la magie de son désir. Ou de ses attentes. Son mari est un jouet entre ses doigts, même s'il me

donne l'impression que sa docilité, sa soumission aux caprices de madame est une adroite et subtile tactique de manipulation. En fait je ne saurais dire où commence le jeu de madame, où s'arrête la manipulation de monsieur. En d'autres termes, je ne sais lequel est la dupe de l'autre.

Entre monsieur et madame, entre madame et ses amants, Dermide. Pauvre enfant, affligé d'un nom qui n'a rien à voir avec un chrétien vivant. Monsieur a beau dire qu'il s'agit du nom d'un guerrier ou d'une divinité grecque, il sonne mal à mes oreilles. Mais c'est le nom du fils du général, du petit guerrier improvisé et je dois me contenter de pouvoir le prononcer. Souvent mal. Dermide. Dermite. Ou même Termite à l'occasion. Heureusement que petit monsieur est d'un bon tempérament. Ni cocardier comme son père qui voudrait l'élever dans les prescrits de la Révolution. À l'ombre de Danton, Barras, Marat, Robespierre, Saint-Just. Ni capricieux comme sa mère qui l'affectionne moins par dévotion maternelle que par démonstration de société. Elle le prend dans ses bras seulement quand elle se risque à prouver à des dames sur le retour d'âge et infertiles qu'elles l'envient d'être mère. Alors, elle est tout en câlins et même en polissonneries avec cet enfant timide, trop heureux de jouer avec une maman si préoccupée de soigner sa beauté qu'elle n'a jamais une minute à lui accorder. Une vraie femme, dans la chaleur de son affection, dans le feu de ses convictions et de ses sentiments, encadre, protège en permanence son fils de toutes ses forces, de façon à en faire un homme. De telle sorte qu'elle en profite aussi, en le

voyant grandir dans l'éclat de l'amour, pour devenir elle-même adulte. Madame plus que personne se devrait. Au lieu de quoi, elle comble de manques l'existence de Dermide. N'étant jamais là pour lui. Quand parfois elle daigne être là, il y a tellement de cavaliers en son entour, tant de messieurs traînant le sabre jusque sur leurs talons, casqués, bottés, moustache au vent et favoris en berne, qu'il en est effarouché. Les soirs de bal, intoxiqué de leur présence, il demande à aller au lit plus tôt que d'habitude. Il a appris, la nuit, à écouter le silence. Le sien plus que celui des étoiles. À quatre ans, cet enfant aurait pu être malade de solitude. Il mesurait le monde à la dose d'attention et d'affection qu'il recevait. En criant souvent après elle, sa voix s'élevait contre le désert qui l'entourait, exprimant la peur, le chagrin, la rage, protestant contre l'indifférence de ses parents. Son père l'aime-t-il ? Je répondrais oui s'il faut me rapporter à l'époque de la première crise de fièvre de Dermide. Une infection des amygdales. Le médecin avait prescrit de les badigeonner avec un mélange de miel et d'huile de palma-christi, une plante nommée ainsi parce qu'elle présenterait l'apparence de la paume de la main du Christ. Les nègres utilisent cette huile comme une panacée. Contre les brûlures, elle accélère la réparation et la reconstitution des tissus de la peau. Contre la parasitose intestinale, elle est un excellent vermifuge. Contre la grippe, elle soulage les muqueuses en facilitant l'expectoration. Contre les entorses, appliquée à chaud sur les ligaments par des massages, elle relâche le muscle froissé. En cas de migraine, une seule goutte versée sur

le cuir chevelu s'étend et devient la main du Christ qui guérit. Le docteur Peyre avait suivi son utilisation dans la pharmacopée des nègres et s'était convaincu de son efficacité. Au bout de trois jours, la fièvre de Dermide tomba. Pendant ces trois jours, le général était resté auprès de son lit, changeant son linge quand il transpirait. Il l'avait veillé avec l'affection, la tendresse d'un père qui redoutait le pire. Mais, passé la fièvre, il s'en était allé à ses occupations, comme si faire la guerre était l'unique but de sa vie. Dermide était resté dans sa couche, trop grande pour être un berceau, drapée de voiles de coton bariolé et de moustiquaires. Il paraissait si seul dans les rais de lumière qu'on l'aurait pris pour un petit roi en travers d'un trône. Madame une fois était venue s'asseoir auprès de son mari. Ensemble ils lui avaient pris et tenu la main. À travers l'enfant, par sa maladie, ils semblaient s'être enfin trouvés. Pour un moment. Pour un moment seulement. Elle avait poussé un soupir si ostensiblement affligé que même son fils en avait perçu l'hypocrisie. Puis elle était partie comme elle était venue. Sans un mot. Madame avait très vite retrouvé ses fanfreluches. Elle donnait ce soir-là son bal de la Pentecôte. Et quand les invités, les uns après les autres, s'informaient de la santé de l'enfant, elle répondait dans un grand rire : « Il va mieux. Il est avec son père. Ils se tiennent compagnie. » L'enfant s'étant finalement endormi, le général avait retrouvé ses invités qui tous, dans un bel ensemble, s'étaient amenés pour l'entourer, la même question aux lèvres : « Va-t-il mieux ? » Il les avait rassurés d'un sourire, avait tournoyé avec madame le temps d'une valse, puis

s'en était allé à nouveau au chevet de son fils. En dehors du château en France qu'il ne reverra plus de son vivant, Dermide demeure son seul, son unique bien.

Le général agonise. Les quatre ans de son fils ne sont pas là pour le veiller. Le docteur Peyre a prescrit qu'on le tienne loin de son père. Voilà huit jours, une nuit, alerté peut-être par un sixième sens, je l'avais entendu dans son sommeil appeler papa trois fois. Une explosion de joie. Comme s'il était heureux de le voir ou de le retrouver. Je me suis réveillée en sursaut. À la lueur de la lampe que je gardais allumée pour écarter les sortilèges de ces nègres opérant, dit-on, toujours dans l'obscurité, je l'ai vu qui tendait les bras à un père virtuel, un sourire béat aux lèvres. Au réveil le lendemain matin, il m'avait dit, content comme tout : « J'ai vu papa. J'ai vu papa. » Madame qui passait, entendant rire Dermide, était entrée dans la chambre. Il courut se jeter dans l'incroyable emmêlement de taffetas, de mousseline, de dentelles, qui l'habillait pour honorer les premières heures du jour et lui cria : « Mamie Pauline, j'ai vu papa hier soir. Il m'a donné un bonbon. » Madame avait froncé les sourcils avant de me regarder, une interrogation dans les yeux.

– En rêve, avais-je dit, pour la rassurer.

– Je vois.

Et madame était sortie dans le froufroutement de sa robe après avoir repoussé Dermide pour qu'il ne froisse pas son accoutrement. J'attirai l'enfant à moi. Il pleurait. Je me surpris

moi aussi à pleurer. Pour la première fois je regrettai qu'aucun homme n'ait planté sa semence dans mon ventre pour me donner un fils. Je me jurai que Dermide serait le mien, contre le gré de sa mère et probablement de son père. Depuis le début de l'agonie du général je n'ai guère eu le temps de m'occuper de lui, les risques d'une contamination étant trop grands. Je me soucie de savoir ce qu'il fait. En ce moment il dort, sans aucune possibilité de connaître qu'il est déjà orphelin. Ce père qui l'a aimé, l'espace d'un rêve, s'en va sans lui dire adieu. Tel que je connais le général, méticuleux, attentif au détail, évaluant la précarité de son existence dans cet enfer, il a certainement pris des dispositions concernant sa femme et son enfant. Ce dernier, fils de militaire et neveu du Premier consul, sera probablement pris en charge par l'État, élevé dans un de ces collèges que l'oncle a créés pour donner aux orphelins et aux enfants d'officiers le goût de la chose militaire. À la grande satisfaction de madame qui sera soulagée d'un lourd fardeau : assurer l'éducation de son seul rejeton. Ce sera sans doute mieux ainsi. Dermide, lorsqu'il aura l'âge de comprendre, n'affrontera pas le spectacle des turpitudes de sa mère car rien ne dit que le naufrage du mariage, la tragédie de la mort du mari, le veuvage précoce provoqueront le mûrissement du caractère de madame. De ses sentiments. De son mental. Femme-enfant ? Enfant-femme ! Une question. Un dilemme. Une certitude pour Dermide. Beaucoup d'incertitudes et même trop d'incertitudes pour princesse. Elle ne tirera aucune expérience qui lui apprenne à

évaluer le prix de ses malheurs. Peut-être ne le sait-elle pas, elle est malheureuse à plus d'un titre. Ne jamais connaître l'affection, l'amour sinon que du poids des hommes sur ses extases vite flétries. Ne point connaître les élans de tendresse de son fils sinon que de l'exaltation de ses propres besoins de coquetterie. Ne pas connaître la douce violence d'un mari sinon que de la contestation d'une autorité qui n'a jamais tenu à s'affirmer dans sa puissance. Madame est passée à côté de tout. Si elle a épuisé, à l'heure où elle aurait dû s'éprouver femme dans l'épanouissement de son corps, les multiples splendeurs de sa jeunesse, elle a brûlé son existence en se consumant de la violence de ses instincts. Le général se meurt. Curieusement madame est morte. De son trop-plein de vie. Et ce n'est pas l'homme qui lui a appris à s'exalter de ses excès qui se donnera la peine de revenir à elle, de la prendre par la main et de lui apprendre à vivre. Sans doute elle n'a pas perdu goût à l'existence. Mais Pétion est parti en emportant avec lui la saveur liée aux interdits entourant leurs relations. La démesure et la violence dont elle avait choisi d'exister. Pendant des jours, pendant des semaines elle avait flotté dans la tumultueuse audace des vents, s'était frottée à la folle clameur des vagues quand l'océan en furie la rejetait pantelante, épuisée, sur des rivages où la passion n'avait de sens qu'en étant insensée. Elle a connu la dangereuse « ivresse des jours sans pain » parce que sa bouche refusait tout aliment qui ne se fût élu écume, quelque chose tournant à l' exubérance odoriférante d'un jet, la touffeur quasi mortelle d'un spasme.

Madame a vécu. Je n'ai qu'à la voir là, évanescente dans la lueur tremblotante des bougies, un pli au coin de sa bouche la rendant si belle, pour comprendre qu'elle n'attache aucune importance au drame dont le dernier acte s'achève sous ses yeux. Son mari en a été l'un des personnages sinon le personnage principal. Elle-même y a tenu un rôle à la mesure de ses prodigieux talents de coquette et d'actrice. Madame s'est jouée. Son rôle était de composition. Elle s'est alors créée en se donnant à représenter. L'éternel féminin dans son affirmation de séduction et dans son besoin de cruauté. Dans sa capacité de cruauté.

Mais moi Oriana, dans tout ça ! Un simple second rôle, condamnée à écouter le silence de mon cœur. Faire partie du jeu mais sans possibilité de jouer réellement. Témoin actif ou passif selon les humeurs de madame ou les injonctions du général. En porte à faux par rapport à moi s'il faut juger l'un, condamnant l'autre dans cette partie d'échecs où l'enjeu les dépasse tous deux. L'ordonnateur reste sans conteste le petit caporal Bonaparte aux prises avec ses tentations politiques. Qui sait si derrière elles la main de Dieu n'a pas mis le destin en marche ? Voilà que j'évoque Dieu en un instant où je suis confrontée à l'injustice de sa justice. Il châtie, et je n'en doute point, sans rémission, dans l'absolu de sa colère contre les dérives inhumaines. En même temps il prive un fils de son père. Un innocent de la seule personne qui aurait été apte à lui indiquer la route du devoir et, en un sublime moment de remords, la route du bien. En lui apprenant à haïr le mal pour ne pas le commettre à en devenir

fou. Malheureusement le général meurt avant de connaître le remords. Dermide sera-t-il condamné à payer l'iniquité de son père et plus tard après lui ses enfants, ses petits-enfants jusqu'à la quatrième génération ? Oh ! Mon Dieu ! Épargne-le. Préserve-le de subir la malédiction du Livre Saint. Accorde-moi sa grâce. Qu'il ne paie pas pour des fautes qu'il n'a pas commises.

J'ai vu Nana se signer. Elle prie. Pour le repos de l'âme de Victor-Emmanuel. Est-il déjà mort ? Sûrement pas, sinon le docteur Peyre lui aurait fermé les yeux, enclosant sous ses paupières les laideurs de son âme et le privant de façon définitive de voir la beauté du monde. Le vent souffle en force sur l'océan. En d'autres circonstances la tempête aurait réveillé mes peurs dans la baie de Brest quand, bloquée par le mauvais temps à bord du vaisseau-amiral l'*Océan*, je me morfondais dans ma cabine à attendre que mon mari vînt calmer mes inquiétudes. Mon fils âgé de trois ans allait bientôt entrer dans sa quatrième année et il affrontait déjà la vie avec le courage qui sied au rejeton et à un neveu de soldat. Je m'égare. Mon fils n'a d'autre ascendance que moi. Au début il avait pleuré, comme tout enfant de son âge qui ne reconnaissait plus l'univers familier de son quotidien. Il avait été sevré si subitement de son enfance par les calculs de Joséphine que j'ai haï mon frère d'avoir échafaudé sa politique sur l'innocence de mon fils. Il nous avait jetés sur les routes de France dans des conditions exécrables vers de lointains ports

d'embarquement pour une destination plus lointaine encore où son rêve risquait de ne pas s'accorder au destin.

Je ne voulais pas de ce voyage. Je refusais d'accompagner mon mari dans cette expédition, dans cette aventure où je voyais partout la main et le sourire narquois de Joséphine. Elle avait triomphé de la faiblesse et de la pusillanimité de mon frère. Tout bon soldat qu'il était, quand il ne fuyait pas devant une femme, il se contentait de capituler sans condition. Plus qu'avec d'autres femmes, la Tallien par exemple et, disent les mauvaises langues, la Barras avant elle, il avait réussi une reddition absolument sans grandeur. Je refusais de la lui pardonner. À l'ancre dans le bassin, bien abrité et protégé des vents d'ouest par les remparts, tanguant sous l'effet de la houle venue du large et qui entrait par le goulet de la passe en mouvements amples et ordonnés, l'*Océan* bougeait sous la bourrasque et les rafales. Des mousses, trop jeunes pour ne pas s'effrayer de la fureur des éléments, s'en allaient à intervalles réguliers vérifier les haussières arrière de peur qu'elles ne se cassent et ne projettent les bateaux l'un contre l'autre, bord contre bord. Les câbles d'ancre raidissaient face au vent tandis que les vigies, haut perchées dans la mâture, accrochées ferme aux cordages se hélaient d'un vaisseau à l'autre, repérant les positions, yeux en alerte, oreilles dressées, une écoute attentionnée de la tourmente pour prévenir les accidents. Emmurés dans la cabine, les yeux collés aux hublots à demi ouverts, l'air froid et les embruns nous cinglant le visage, emmitouflés dans de chauds lainages parce que les premières

pluies d'automne annonçaient un hiver précoce, mon fils et moi, serrés l'un contre l'autre, écoutions la chanson du vent dans les cordages, la plainte du frimas givrant les haubans, les pataras, l'étambot, le toit du roof et le bronze des canons. Des giboulées soudaines s'abattaient sur le navire qui, sous le choc, gémissait de tous ses gréements. Apeuré, Dermide se pressait contre moi, cherchant à la fois chaleur et réconfort. Guère rassurée moi-même sur l'évolution et les suites de la tempête qui durait depuis déjà deux jours, je lui étais d'un faible secours, me contentant de lui murmurer :

– N'aie pas peur, mon amour. Il ne nous arrivera rien.

Une espérance plutôt frêle qui eut la vertu de créer entre nous une intimité. J'étais sûre à ce moment-là que j'aimais mon fils tout en découvrant que dans des circonstances autrement graves, son insistance à se réclamer de moi pour le protéger m'eût probablement gênée pour ne pas dire rebutée. Je n'avais pas les instincts de mère pour n'avoir point été couvée par la mienne, ne sachant rien recevoir et surtout ne pouvant rien donner. Mon fils fût devenu un étranger que je ne m'en serais pas aperçue.

Au bout d'une semaine, je me risquai à laisser ouverte la porte de la cabine. Entre-temps, Dermide, avec la facilité d'adaptation et d'accoutumance propre aux enfants, s'était familiarisé avec ses peurs comme avec les bruits forcenés de l'ouragan. À chaque nouvelle bourrasque, la devinant, la pressentant, il battait des mains, sautait de joie, criait :

– Mamie ! Hou-hou-hou-hou.

Me tirant par le bras, m'entraînant jusqu'à un hublot ou à la porte, il tendait la main pour m'indiquer la masse de brouillard, de pluie et de vent qui nous courait sus dans un déferlement courroucé. L'air brusquement fraîchissait encore plus. Je frissonnais. Dermide se blottissait dans mes jupes à la recherche d'une illusoire protection contre lui-même. Il était pris doublement dans ses joies et dans ses angoisses enfantines. Un beau petit garçon. Victor-Emmanuel, pour se flatter, me demandait souvent :

– Ne vois-tu pas comme il me ressemble !

Et moi, furieuse contre lui à cause de l'allusion cachée dans sa question (il n'y a pas de doute au moins : il est bien de moi), je rétorquais avec humeur, mortifiée mais provocatrice :

– Auriez-vous préféré qu'il ressemble à un autre ?

Une fois même, je lui ai dit tout de go, avec l'intention avouée de le blesser et de le rappeler à ses malheurs :

– Auriez-vous, mon cher, préféré qu'il fût d'un autre ?

Furieux, il avait refermé la porte sur une sortie mémorable car depuis ce jour il s'est interdit de me poser une question dont la réponse, pour tous, ne faisait aucun doute. Dermide n'était pas un bâtard. Aujourd'hui, je me demande s'il n'eût pas été mieux qu'il fût né des œuvres d'un Humbert, par exemple. Ou de mon frère. Il m'aurait au moins donné une raison de l'aimer. Cet enfant ressemble exagérément à Victor-Emmanuel avec son nez trop long, ses lèvres trop fines et un regard qui, à trop vous fixer, semble vous faire les yeux doux. Presque efféminé mon fils avec

un corps fluet et une prévision de petite taille. Une tare pour moi qui aime les hommes grands, altiers et forts comme une revanche contre l'ingratitude physique et corporelle de mon frère. Il a voulu mon mari à sa semblance, me répétant souvent une bravade pour exorciser le sort :

– César était de taille moyenne. Alexandre le Grand aussi. J'ai de qui tenir.

Il n'avait de références que romaines et grecques. Alors moi, pour le fâcher, je risquais :

– Vercingétorix aussi.

Il me lançait un regard méchant avant de prononcer, définitif :

– Il avait l'étoffe d'un vainqueur. Il n'a pas su en profiter.

Vainqueur ! Vainqueur ! Mon frère n'avait que ce mot à la bouche depuis qu'il avait battu les Autrichiens à Arcole, à Marengo, à Rivoli. Il se voyait déjà maître de l'Europe. Et qui sait du monde. Par anticipation, il envoyait mon mari jouer au proconsul dans ce coin perdu de l'Amérique. Mon frère Jérôme m'accompagnait. Pour l'aguerrir et l'initier au commandement, avait recommandé Napoléon à mon mari. En préfiguration de cette lubie, cet empire latin d'Amérique, avec lequel il avait appâté Victor-Emmanuel mais que, plus vraisemblablement, il destinait à Jérôme pour peu qu'il se montrât à la hauteur d'une vocation que le général Premier consul avait subrepticement découverte à tous les mâles Bonaparte. Lucien parce qu'il avait d'autorité pris la tête du complot ayant abouti au 18 Brumaire. Faisant montre d'une fermeté exemplaire, d'audace et de

courage plus que la famille lui en connaissait, il avait, secondé par mon mari à la tête de quelques grenadiers, en un tournemain forcé l'indécision de son frère qui se résigna à balayer le Directoire. Napoléon, lui, affublé par ses soldats du surnom admiratif « le petit caporal », s'est fait la tête d'un général romain. Joseph s'exerce au métier de prince pour je ne sais quel royaume à inventer. Même les femmes semblent happées par le destin possiblement glorieux des hommes. Caroline singe un port de tête altier appelant à placer une hypothétique couronne sur l'opulence sombre de sa chevelure. Il n'y a pas jusqu'à ma mère qui ne se prive à l'occasion de poser à la douairière, confortant une dynastie que désavoue très vulgairement sa petite noblesse d'origine. Moi seule, pour des raisons à ne pas avouer, me tiens hors du cercle de famille. Hors du cirque Bonaparte. M'étant habituée très tôt à régner sur le cœur des hommes, je me suis accordé la seule couronne qui siée à ma tête. Elle me donne le droit d'être moi et de vivre ma vie comme je l'entends. Pour le reste, je passe mon temps à dresser des diadèmes de cocu à mes amants d'une nuit qui pour avoir tiré de moi quelques soupirs pâmés s'autorisent à exiger des promesses d'amour perpétuel.

À mon frère qui, avant mon départ, en me remettant un sac d'argent pour mes fantaisies, m'avait ordonné de savoir me tenir, tenir mon rang pour ne pas jeter l'opprobre sur un nom postulant désormais à la respectabilité, j'avais répondu carrément :

– Dieu me garde de vous entendre !

Fulminant de rage, il m'avait enlevé Dermide qui dormait dans mes bras et m'avait crié :

– Je vous interdis de continuer d'être la catin de l'armée. Au nom de cet enfant pour lequel j'ai de grands projets. Au nom de la famille.

– Il s'appelle Leclerc, mon frère. L'auriez-vous oublié ? Il n'est pas Bonaparte.

– Il sera Bonaparte si je le veux. Amenez-le aux îles. Fortifiez ses muscles. Gonflez ses membres. Forgez-lui un corps et une âme. Le climat des îles est sain, m'a-t-on dit. Faites-en un homme et attendez mes ordres.

– Vos ordres ? Me prenez-vous pour un de vos subalternes ? Le pouvoir vous aurait-il tourné la tête au point que vous oubliiez qui je suis ?

Il m'avait replacé Dermide dans les bras avec une rudesse qui ne démentait pas ses manières de soldat. Arpentant son bureau à grands pas, une main plongée entre les boutons de sa redingote, une autre ramenée derrière le dos, il ruminait sa déception et sa fureur de ne me voir jamais plier devant lui au contraire de Caroline et de Maria Anna. La fierté des Bonaparte c'était aussi bien lui que moi. L'orgueil, autant lui que moi. La volonté, certainement lui moins que moi. Il sait que dans la vie nous n'avons jamais fait jeu égal. Il y avait toujours un perdant. Plutôt lui que moi. S'arrêtant brusquement alors que je tentais de changer de position Dermide réveillé, il le regarda longtemps. Effrayé de cette insistance et de la mine sévère de son oncle,

l'enfant se rapetissa dans mes bras comme s'il pressentait un danger imminent et qu'il tentait de le fuir.

– Désolé, *diva Paolina mia.*

Le ton radouci passa sur moi comme une caresse. *Paolina mia.* Mes yeux chavirèrent. Je n'aurais pas Dermide contre ma poitrine, je me serais jetée au cou de mon frère. Le couvrir de baisers et de caresses. Le forcer à m'embrocher là debout, à la hussarde comme il disait. Comme il l'a si souvent fait dans le temps. Un bref instant de plaisir qui aurait assuré notre complicité. Il répéta : « Désolé, *diva Paolina mia* », ébranla toutes mes convictions. Comme la première fois. Nous deux, seuls dans notre intimité. Des jeux de mains, des rires qui se croyaient innocents. Soudain des soupirs, des frémissements, des halètements. La découverte de notre différence en une brève poussée de fièvre. La stupeur. La fulguration. Puis rien. Il se déprit aussitôt de moi, me laissant avec une morne sensation de désolation. Je n'avais rien cherché. Ce n'est pas non plus ce à quoi je m'attendais. Une douleur aiguë. Un goût âcre à la bouche. Une odeur de sang frais et des mots d'excuse où revenait sans cesse *Diva Paolina mia.* Mon frère craignait-il que j'en parlasse à ma mère ? *Diva Paolina mia.* Trois mots pour le prix du silence. Trois mots qui, depuis ce jour, n'ont cessé de se mettre entre nous. De revenir entre nous. Pour me provoquer : un passé qui ne consent pas à s'effacer. Et que mon frère n'a cessé d'utiliser comme un sésame pour ouvrir la porte secrète de mes faiblesses. Il savait comment m'atteindre, percer ma cuirasse, réduire ma colère,

m'amener à sa dévotion. *Diva Paolina* ! Il m'élisait unique, dans sa vie, dans son cœur. Ma jalousie, mes préventions tombèrent. Défaillante, je murmurai tout bas pour que seul son cœur entendît : « Pourquoi faut-il que je parte ? Pourquoi me laisses-tu partir ? » Son cœur n'entendit pas car, je le supposai, il resta de glace, fermé à mes espérances. Mon frère reprit sur un ton plus ferme, comme s'il ne s'adressait pas à moi, comme si je n'existais plus :

– Cet enfant n'aura jamais l'étoffe d'un Bonaparte.

– Merde ! lui criai-je.

Je sortis en courant, abandonnant le sac d'argent qu'il m'enverra plus tard par porteur. Merde ! Merde ! Merde ! Au nom de quoi préjugeait-il de ce que sera ou ne sera pas mon fils. Il avait décidé d'édifier sur rien une mythologie des Bonaparte, mettant une auréole autour de leur tête, qu'il s'autorisait à masquer des couleurs de ses rêves. Plus directement de ses ambitions. Il était fou. Du moins en ce qui concernait mon fils et moi. Il exigeait de nous de rêver sur ses rêves. Il était fou. D'exister à l'ombre de ses ambitions. Oui, fol à lier. Au risque de se perdre et de nous perdre avec lui. Bonaparte ? Un patronyme. Pour moi aujourd'hui une énigme. Pour mon fils une calamité.

Il n'était pas Bonaparte. Pourtant à trois ans, sans l'aide de personne ni surtout de moi qui avais autant peur que lui, il dompta sa frayeur. Hou ! Hou ! Hou ! J'entends encore le vent échoer sa voix, l'amplifier, la projetant par-dessus bord, comme si perclus de joie mon fils s'était fondu dans la grande

clameur de la tempête et de la pluie. Une union cosmique qui m'avait laissée sur des frissons et sur des interrogations inquiètes. La tourmente, retardant l'expédition, n'était-ce pas un présage funeste ? Et mon fils, prisonnier des rêves d'impossible d'un oncle mégalomane, confondu, par ses vœux, avec la matérialité des éléments, n'avait-il pas choisi de guigner le destin ? Petit garçon vent ! Petit garçon pluie ! Le vent et la pluie ? La soudaine fureur et la brève félicité. Serait-ce à l'image de sa vie ? Un météore dans un ciel couvert. Des nuages noirs, l'éclat du tonnerre et puis rien. Englouti dans le néant.

Nous quittâmes enfin Brest. Dans la grisaille d'un temps pas tout à fait réparé. Nous arrivâmes à Saint-Domingue sous un soleil aveuglant. Par une chaleur torride. Bien que deux mois se fussent écoulés entre le départ et l'arrivée, à cause des mauvais souvenirs de la tempête, le contraste demeurait saisissant. La nature agressa Dermide qui se réfugia dans mes jupes, pleurant et criant : « J'ai chaud, mamie Pauline. J'ai chaud. » Il transpirait à grosses gouttes et déjà se flétrissait sous mes yeux. Quand des semaines plus tard, il tomba malade, terrassé par une grosse fièvre, je n'eus pas le courage de subir ses geignements. De peur d'avoir à penser à lui, je me livrai à corps perdu à mes frivolités, comme me le reprochera mon mari. S'il savait ! Ce n'étaient pas des frivolités mais des exutoires. Abandonnant Dermide à l'affection des femmes de chambre, particulièrement d'Oriana, j'entrepris d'exorciser mes angoisses, de mettre

en échec la prophétie, non ! la malédiction de mon frère. Cet enfant n'aura jamais l'étoffe d'un Bonaparte. Et s'il avait raison ? Mieux ne vaudrait-il pas qu'il ait raison ?

– Je ne pleure pas sur moi, général Leclerc. Ni sur le sort que votre traîtrise m'a réservé mais sur le destin de mes frères. Par dérision, vous m'appelez le vieux Toussaint. Savez-vous comment ils me nommaient ? Papa Toussaint. Me conférant le privilège de les aimer, le droit de les châtier. Ramassis d'esclaves, dénués d'ambition, incapables de rêver un destin autre, ne connaissant en fait de droits que celui lié au risque de marronner et qui consacrait une liberté factuelle plutôt que réelle, je leur ai proposé d'être un peuple. Malheureusement, si je savais pourquoi faire d'eux un peuple je n'ai pas su leur apprendre comment devenir un peuple.

– Sans doute parce que vous ne leur laissiez pas le temps d'être attentifs à vos leçons. Vous les avez bousculés, terrorisés, les attachant à l'instant, les privant ainsi de toute possibilité de voir, de réfléchir au-delà de l'événement.

– J'étais bousculé par le temps. Le temps me manquait.

– C'est le drame de tous ceux qui prétendent forcer la politique à se convertir en Histoire. Vous avez voulu parier sur

l'avenir en ne jouant que la bille du présent. Vous avez tronqué la mise et vous avez perdu. Vous avez réclamé la liberté et le pouvoir. Malheureusement le pouvoir plus que la liberté dont pourtant vous parliez comme d'une exigence absolue pour votre peuple. Quand la République la lui a donnée, vous l'avez aussitôt chassée des ateliers et des habitations comme si elle vous ennuyait. Et n'importait plus. Vous avez joué une partie dangereuse. Vous ne pouviez que perdre face à l'avenir.

– Vous avez sans doute raison.

Il y a beaucoup de regret, beaucoup de nostalgie dans la voix du vieux Toussaint. Son drame, c'est aussi le mien. Pressé par les exigences de Bonaparte, je n'ai pensé qu'au présent. La guerre à gagner à tout prix. Une sale guerre qui dans sa saleté même m'a coupé des moyens de réserver l'avenir.

– Il ne s'agit point, mon vieux, d'avoir des regrets. Débarrassés de l'urgence, n'étant plus pressés par le temps, nous pouvons, toi et moi, interroger le choix des moyens pour arriver à nos fins. J'ai dit que vous avez terrorisé ceux pour qui vous prétendiez construire. Moi, je terrorise ceux qui devraient m'aider à construire. J'ai beaucoup réfléchi à ce que nous nous sommes dit tout à l'heure. Si j'avais écouté – tout finalement est une affaire d'écoute et d'attention – si j'avais écouté la raison de Christophe, j'aurais misé sur l'avenir. Nous nous serions rencontrés. Nous aurions négocié un compromis dans les termes mêmes que vous avez soulignés. Nous aurions évité la guerre et

les morts. Surtout, j'aurais préservé mon armée de la catastrophe de la fièvre jaune.

– Vous y avez enfin pensé !

– Oui. Malheureusement trop tard. J'ai ordonné une enquête. Le rapport du médecin-chef de l'armée, le docteur Peyre, est convaincant. Le pourcentage des Noirs atteints de la fièvre jaune est insignifiant à travers l'île. Encore faut-il noter qu'à l'heure de leur maladie les victimes nègres servaient dans nos rangs. De votre côté, pas d'épidémie. Ou tout au moins pas à ma connaissance.

– Pour cause, nos *bòkò* – vous devez savoir que j'en suis un – nos *bòkò* connaissent les traitements appropriés. À la fois préventifs et curatifs. Ils auraient initié une médication d'immunisation dès l'arrivée de vos troupes, vous n'en seriez pas réduit aux extrémités où vous êtes.

– Au 15 vendémiaire dernier, il ne me restait que mille six cents hommes pour défendre le nord dont seulement neuf cents valides. Le 26 fructidor, je m'en souviens bien, j'adressais un rapport partiel au ministre de la Marine. Je citais que la septième de ligne était arrivée ici à mille trois cent quatre-vingt-quinze hommes. Il y en avait à date quatre-vingt-trois malingres, cent sept encore aux hôpitaux. Le reste avait péri. Dans ma lettre du 4 vendémiaire, je signalais au ministre que pendant la première quinzaine j'avais perdu dans les hôpitaux du Cap quatre cents hommes et dans tout le pays plus de trois mille, victimes de l'épidémie en un mois. Au rythme de mes pertes, suite aux

accrochages ou aux batailles rangées, aux décès pour cause de maladie, les troupes d'expédition ont fondu à vue d'œil. J'ai réagi en conséquence.

– Par la terreur ?

– Vous savez, aux grands maux les grands remèdes.

– Vous avez donc improvisé.

– Pas tout à fait. C'est un plan qui tient compte de plusieurs facteurs. La haine dans laquelle les principaux généraux noirs se trouvent les uns par rapport aux autres. Ils se réjouissent que j'élimine leurs adversaires immédiats. Ensuite, les nègres n'étant pas braves, mieux vaut les effrayer. En troisième lieu mieux vaut qu'ils me détestent pourvu qu'ils me craignent. Je les désarme. Je les massacre. J'aurai ma paix.

– Vous êtes pire que je ne pensais. De sang-froid vous avez concocté ce plan et vous en laissez les variantes d'exécution à vos collaborateurs.

– Je m'en réfère à vous, général. J'ai suivi votre exemple. Je me suis inspiré d'un rapport du général Pamphile de Lacroix sur vos démêlés avec votre neveu Moyse. Lorsque vous avez marché sur les insurgés qui se réclamaient de lui, vous avez identifié trois cents meneurs. Qu'avez-vous fait ?

– Je leur ai ordonné d'aller se faire fusiller.

– Ils l'ont fait ?

– Bien sûr.

– Pourquoi, à votre avis ?

– ....

– Parce qu'ils vous craignaient. Vous leur inspiriez une sainte terreur. J'ai retenu la leçon.

– Oh ! Vous êtes odieux.

– Pas plus que vous. Trois cents soldats ! D'une seule volée ! Sans jugement. Pour l'exemple.

– Je n'ai jamais autorisé la torture.

– Leur crainte native suffisait. Qu'est cette crainte si ce n'est une torture morale ? Elle a taraudé leur conscience, violentant l'intimité de leurs convictions personnelles pour ne s'arrêter qu'au poids de votre décision. Vous leur avez volé leur intelligence et leur âme, général. C'est pire que la pire des tortures.

– Ils l'ont fait non par peur mais par respect, par amour pour moi. Pamphile de Lacroix n'a-t-il pas rapporté qu'ils sont allés se faire fusiller le sourire aux lèvres ?

– Un cas typique de viol de conscience, mon vieux Toussaint. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Notez bien que je ne vous adresse pas de reproches. Chacun a ses méthodes. Pour deux républicains comme nous, deux fils de la Révolution, elles proviennent d'une source unique. Nous sommes les enfants de Danton. Je vous vois sourire. Vous pressentez déjà mon argumentation. Elle débute par une évidence. Nous sommes en guerre. C'est-à-dire que nous sommes en danger. Les chefs doivent être à la hauteur du danger. Il l'avait dit clairement, Danton. « Le danger est instant ». Il est toujours une question d'heures sinon de minutes. Rappelez-vous. Les troupes prussiennes menaçaient Paris après avoir pris Longwy et marchaient sur

Verdun. La Champagne s'ouvrait, immense étendue plate, à leur avance. Alors que l'assemblée réclamait de quitter Paris, il y a fait venir sa mère et son fils pour les exposer au danger. Il a crié au danger. S'exaltant contre une menace que la flamme de ses discours rendait encore plus réelle. Exaltant les Parisiens, en particulier ceux de la Commune, jusqu'au paroxysme. J'étais à peine sorti de l'adolescence, vingt ans, jeune officier animé d'un patriotisme farouche. J'entendis, je répétai : « Il est temps de dire au peuple que le peuple en masse doit se précipiter contre ses ennemis. » Pour cela, Danton propageait l'idée d'une convulsion de masse. Une violence de masse car seule la violence de masse fait l'histoire. D'autres avant moi l'ont dit, répété.

– Vous n'êtes pas la masse à Saint-Domingue.

– Nous sommes la force. Parce que nous sommes la force, j'ai poussé, comme Danton l'avait autorisé en 1792 à Paris d'abord, dans toute la France ensuite, l'état de guerre jusqu'à ses extrêmes limites : emprisonnements en masse, exécutions en masse. La valeur et l'autorité de l'exemple pour décourager les tentations de rébellion. Proclamer le règne de la terreur. Justifier celle-ci par l'état d'urgence. Multiplier ici et là les hécatombes. Que les maisons et les rues deviennent des cimetières !

– Je ne suis pas un enfant de chœur, général Leclerc, mais permettez-moi d'avoir des frissons.

De discuter avec Toussaint me ramène quelques mois en arrière. À notre première rencontre au Cap-Français. L'unique d'ailleurs. Christophe et Dessalines, harcelés par Hardy et

Boudet, venaient de se soumettre. Maurepas aussi, pressé par Debelle et Humbert qui avait pris sa revanche contre lui. Traqué, aux abois, impuissant à compter sur les bandes de marrons qui interdisaient aux débris de ses troupes de trouver un refuge dans les mornes, Toussaint s'était résigné à déposer les armes. Il était arrivé à la Capitainerie, endimanché, empanaché, tiré à quatre épingles dans un uniforme rutilant de broderies, les épaules couvertes d'un manteau de velours bleu, plastronnant telle une extravagance sur son coursier vif-argent. Superbe bête que nombre d'officiers de mon état-major lui enviaient. Une escorte de quatre cents hommes l'accompagnait. J'avais été surpris de le trouver de si petite taille et si laid. Nous nous reconnûmes pour ce que nous étions, évitant de nous saluer militairement. C'était mesquin de notre part. Ni l'un ni l'autre n'avions voulu par un simple geste réglementaire confirmer le grade et l'autorité de l'un par rapport à l'autre.

– Citoyen Toussaint, j'ai commencé, dès que nous fûmes assis face à face à la table de négociations, assistés chacun de notre état-major. (Bigarré, chamarré, au-delà de l'imaginable du côté de Toussaint qui avait un sens prononcé de l'apparat.) Citoyen Toussaint, je...

Il avait jusque-là gardé la tête baissée, sans doute honteux de l'acte qu'il allait poser. Il la releva, juste ce qu'il fallait pour me fixer droit dans les yeux.

– Général en chef Louverture, rectifia-t-il d'une voix forte, avec tout le sérieux que sa face noiraude pouvait afficher.

J'étais sidéré. Cet homme, venu signer sa reddition, osait se targuer d'une morgue qui niait sa condition de vaincu. J'eus envie de le rappeler à la réalité des convenances. Pourtant, trop heureux de l'avoir à ma disposition et à ma discrétion, trop heureux de terminer un conflit apparemment fratricide qui m'embarrassait et me pesait, je lui concédai : « Général en chef Louverture ». Son visage jusque-là crispé se détendit, rayonna. Je l'avais mis en confiance en le nommant par son grade. De lui-même, il réclama de signer. La cérémonie de capitulation se déroula très vite, chacun de nous pressé d'en finir avec une telle corvée tant de part et d'autre elle défiait la réalité de nos plans et de nos intentions. Je fis une grosse erreur. J'aurais dû garder Toussaint à dîner, avoir avec lui une conversation en tête à tête qui, loin des idées générales, eût concerné les affaires immédiates de la colonie, nous deux et notre avenir réciproque. Cette discussion ratée, nous la commençons sans possibilité l'un et l'autre de donner suite aux décisions que nous pourrions prendre. Éventuellement. Le destin nous a bernés. Malgré nous, nous sommes amenés à récapituler des rancunes sans intérêt, des certitudes faillies, des espérances brisées. Si nous avions su, nous aurions certainement donné sa chance, si je puis m'exprimer ainsi, au destin. Au moment où la violence des ouragans, la touffeur moite et torride de l'été tropical cèdent à une saison plus douce, fraîche, qui baigne dans une euphorique clarté, le jour et la nuit, d'une égale longueur ou presque, semblent avoir trouvé leur point d'équilibre pour permettre aux hommes

d'échapper à l'échauffement de leur cabesse, de perdre leur rudesse, d'apaiser leurs rancœurs, de taire leur hargne. La nature aurait dû faire la paix avec eux. Pourquoi faut-il que j'entende le grondement des canons, les pétarades de la mitraille faucher mes rêves ? Un voile de brume, petit à petit, tombe sur ma vie. Sur ce qu'il en reste. Pourquoi faut-il que Toussaint fasse partie de cette brume, telle la grisaille du froid, l'inutilité sinon la désespérance de l'ennui ?

– Ne faites pas l'hypocrite, vieux Toussaint. Je vous ai dit que vous et moi nous sommes les enfants de Danton. J'ai exécuté ma partition sous sa baguette de chef d'orchestre. Avant moi, vous avez vous aussi battu la mesure. Avec emphase.

– Moi ?

– Oui ! Vous.

– Je n'ai jamais revendiqué la violence de masse comme moyen d'action.

– Pour cette raison vous n'avez pas soulevé les ateliers à mon arrivée. Une erreur, une faute monumentale. Vous avez craint de déclencher un mécanisme dont vous ne maîtrisiez pas les rouages car l'affaire Moyse vous avait fait prendre la mesure et les limitations de votre politique. Si vous aviez soulevé les ateliers, nous nous serions trouvés en présence non de troupes mais d'un peuple en armes. Aumale avait supputé que nous serions quinze mille contre cinq cent mille. Au fait vous étiez à peine vingt mille et votre timidité nous a sauvés d'un anéantissement immédiat. Vous n'avez pas eu l'audace de vos moyens.

Ils étaient énormes. Théoriquement, car en fait je les ai surestimés au regard de l'analyse d'Aumale. Au lendemain de la bataille de la Ravine à Couleuvres, je rapportais au ministre de la Guerre qu'il vous restait quatre mille hommes des troupes coloniales et que vous vous appuyiez sur une quantité importante de marrons dans les mornes. En fait, vous n'aviez plus que huit cents hommes avec vous et vous ne teniez point les montagnes.

– Vous avez raison. Je peux, je dois l'avouer aujourd'hui, je n'avais pas le contrôle des ateliers, ils étaient infiltrés par les chefs marrons qui y avaient propagé un esprit de révolte contre mes règlements de culture. D'après eux, j'aurais rétabli l'esclavage de façon déguisée. Et quand ils ont appris par mes soins, pensant les rallier, réaliser l'union sacrée, que la bande à Leclerc était venue les remettre en leur état premier, ils se sont enfuis, pour la plupart ils ont gagné les bois et les mornes où ils ont organisé leur propre résistance, se réjouissant à l'avance que vous me soumettiez et me réduisiez, moi qu'ils créditent, une conséquence de l'effet Moyse, d'avoir collaboré avec les colons propriétaires dans un projet de récupération de leur liberté. Lamour-Dérance, Petit Noël Prieur, Romane, leurs principaux chefs, sont autant vos ennemis que les miens. Eux, détiennent peut-être aujourd'hui l'autorité nécessaire à déclencher ce que vous appelez la violence de masse. Même au temps de ma toute-puissance, je ne l'aurais pu.

– Cet aveu d'impuissance me plonge encore plus dans un océan de regrets. Si j'avais su ! Sur cette base-là, réellement

un compromis était possible. Mais dans votre cas, vous avez appliqué, à un autre niveau d'organisation, une des méthodes de la violence radicale de Danton. Celle de la table rase. De la terre brûlée.

– Comment ?

– Je vous vois sourire. Vous la connaissez autant que moi. Peut-être mieux puisque vous l'avez expérimentée. Si la maladresse ou la sottise de vos généraux ne vous ont pas permis d'en tirer tout le bénéfice escompté, ce n'est point faute d'avoir essayé. En ordonnant à l'approche de la flotte, pour empêcher nos troupes de débarquer, d'incendier les villes du littoral, vous repreniez une idée de Danton. Certes vous n'y aviez pas mis la solennité qu'avait requise son intervention à l'assemblée le 24 août 1792 à l'annonce de la capitulation de Longwy quatre jours auparavant, car l'histoire ne se répète pas deux fois, ayant vous-même fait déjà le coup de l'émotion à la cathédrale de Port-Républicain pour mobiliser les nègres contre Rigaud. Mais, l'intention était la même que celle de Danton. Sacrer la foule des députés. Sacrer les inconditionnels de la Commune. Galvaniser les énergies. Mobiliser le peuple. « J'ai fait venir ma mère qui a soixante-dix ans. J'ai fait venir mes deux enfants. Ils sont arrivés hier. Avant que les Prussiens entrent à Paris, je veux que ma famille périsse. Je veux que vingt mille flambeaux en un instant fassent de Paris un monceau de cendres. » Rétrospectivement, j'en frémis d'aise. Quelle éloquence ! Et quel sens du devoir ! Sacrifier sa famille et Paris pour la patrie ! Mourir en donnant soi-même l'exemple.

– Mes généraux avaient initié un processus identique. Dessalines, Maurepas, Christophe ont personnellement mis le feu à leur demeure.

– Vous voyez ! L'esprit de Danton. L'esprit de la Révolution. Diable, Toussaint, pourquoi en sommes-nous là ? Nous avons une même mère, la grande convulsion de 1789 avec ses idées généreuses. Nous en avons sucé le lait à la même mamelle. Y réfléchir pour nous sauver de nous-mêmes et éviter la débâcle de nos rêves.

– Ils ne sauraient être communs.

– Pourquoi ?

– Parce que...

Le général se tait. Prend-il soin de penser sa réponse et de l'argumenter ? Sa présence est contagieuse. Ses idées aussi. Je l'ai convoqué pour un ultime affrontement. Lui demander réparation des calomnies dont il m'accable dans ses lettres jérémiades au Premier consul. Heureusement que celui-ci ne les lit pas car elles ne lui parviennent point. Sur ordre du ministre de la Guerre, elles sont interceptées et lues par le secrétaire du ministère qui décide souverainement de la suite à leur accorder. Et comme elles ne contiennent aucun élément susceptible de modifier le comportement du général désormais consul à vie à l'endroit de son otage, le secrétaire, après en avoir fait dresser copie pour les archives du gouvernement, les classe et m'avertit de leur contenu. Pour le cas où ! De toute façon, c'est la parole de Toussaint contre la mienne. Celle d'un vaincu contre

celle du vainqueur. Or, les militaires le savent depuis la Rome antique, depuis l'avertissement du Gaulois Brennus aux Romains qu protestaient contre le truquage du poids de la rançon à payer : *Vae victis.* Malheur aux vaincus. Une parole de poids, peut-on dire. Or celle de Toussaint n'a jamais compté pour Bonaparte. Du premier des Noirs au premier des Blancs ! C'était d'un ridicule touchant. Pour avoir médit de moi à mon chef, cet homme est mon ennemi juré. Pour cela et pour autre chose encore. Or voilà que je me surprends à lui causer comme à un ami de longue date. À nous trouver des points de semblance. Dans nos rêves. Dans nos méthodes. Jusque dans nos ambitions. Cet homme est un administrateur-né. La guerre a détruit son œuvre. En apparence seulement car elle résiste à l'emprise du temps et des hommes. Sa méthode de gestion, même conçue pour servir à des fins certainement trop personnelles, emprunte sa rigueur aux normes générales de la comptabilité publique. Je prends en exemple la présentation des budgets de l'armée. Les fonctionnaires, envoyés par la métropole, peinent à se hausser à la hauteur de leur subtilité et de leur efficacité au point que j'en ai demandé de plus diligents sinon de plus intelligents qu'un Montgiraud. Si la guerre ne m'avait pas trop occupé, j'eusse pris totalement en main l'administration civile sans délégation d'autorité et montré autant d'énergie et de savoir-faire que Toussaint pour en redorer le blason. Aux fins de remettre la colonie en état. La rendre plus prospère que sous Toussaint. J'ai écrit d'ailleurs une lettre à mes chefs leur suggérant de faire revenir les

propriétaires colons. J'ai confisqué les biens des généraux nègres et de leurs affidés pour les remettre à leurs anciens maîtres. Que ceux-ci reviennent, une fois la guerre terminée. Ils ne trouveront jamais meilleure occasion de faire de meilleures affaires. Entendront-ils mon appel ? Et même s'ils l'entendaient, avec la bande d'incapables que m'envoient les autorités métropolitaines, je doute que je puisse entamer la compétition avec Toussaint, compétition qui serait une course contre la montre. J'ai besoin désespérément de bras. Ingénieurs civils et militaires car l'armée doit participer à la grande tâche de reconstruction. Techniciens pour l'agriculture et l'irrigation, artisans de divers corps de métiers pour relever les ateliers, instituteurs... Pas ça, sur ordre exprès du consul à vie. Je ne dois pas apprendre aux nègres à lire. Même Toussaint ne s'y était pas attelé. Il avait préféré envoyer ses enfants en France. Lui non plus ne voulait pas de Noirs instruits. Pas dans l'immédiat en tout cas. Il avait choisi de leur enseigner le catéchisme pour leur apprendre la résignation et la soumission à son autorité. Donc, pas d'instituteurs. Mais prêtres et régents apostoliques pour inculquer aux esclaves qu'ils ont une âme et les aider à la sauver, ce qui est plus important que la liberté. Surtout, la colonie a besoin d'argent – tout récemment, il n'y avait que trente mille francs dans les caisses de l'armée afin de subvenir à tout – pour financer la reconstruction. Et le commerce. Je le veux libre mais avec des droits spéciaux pour les négociants français et des privilèges pour nos vaisseaux. À dessein j'ai publié une proclamation pour répondre aux Américains,

particulièrement à leur présumé consul, qui font circuler que je « vexe le commerce ». J'ai mandé au Premier consul, à qui j'en ai fait tenir copie, de la mettre dans le *Moniteur*. J'ai un plan pour Saint-Domingue. Toussaint en avait un aussi. L'un et l'autre conçus pour la réinstaller dans son rôle de plus belle colonie au monde. Dans sa splendeur d'antan quand elle produisait plus de quatre-vingts pour cent du sucre mondial. À preuve que nos buts sont certainement analogues quand bien même les moyens diffèrent. Ne disait-il pas... Que disait-il au fait ?

– Parce que, contrairement à ce que vous affirmez, nos buts sont radicalement opposés. Mon émergence, au cœur des problèmes et des difficultés de la France aux pires moments de son histoire par rapport à celle de sa colonie, a signifié pour beaucoup la mort de l'esclavage. En tant que pratique individuelle d'hommes dévoyés au service de préjugés et d'intérêts mesquins. En tant qu'institution liée à un système de pensée politique, économique et sociale. La proclamation générale de la liberté des nègres, par la mort de l'esclavage, consacrait notre naissance à la dignité d'hommes. Nous avons désormais des droits. À être propriétaires comme vous. À avoir des enfants... nos enfants pour nous. À être libres de travailler pour vous et responsables en travaillant pour nous. À vous regarder en face, les yeux dans les yeux sans que ni vous ni moi ayons à baisser la tête. À vous apprendre la calinda et à faire danser vos femmes pendant que, nous autres empêtrés dans les figures compliquées de vos danses, vous en profiteriez pour aller lutiner

nos sœurs et nos nièces dans vos cuisines. Ces droits, vous êtes venus nous les enlever...

– Combien de fois, Toussaint, dois-je protester du contraire ?

– Autant de fois que vous voulez car jamais je ne vous croirai.

– Et pourtant, il le faudra bien un jour. Lever les malentendus entre nous. Récrire l'histoire.

– Vous vous trompez, général. Entre nous il n'existe pas de malentendus mais une inqualifiable imposture.

– Ami, vous vous égarez !

– Pas de familiarités, général. Vous voulez récrire l'histoire. À votre façon. Au profit des intérêts de ceux qui à Nantes, à La Rochelle, à Brest et ailleurs ont financé votre expédition. Vos déclarations de principe, nous autres nègres nous n'avons rien à en foutre. Et je vous le dis sans ambages, vous ne nous ravirez pas notre liberté. Souvenez-nous, en embarquant sur le bateau le *Héros* qui me transportait et m'amenait en captivité en France, je vous avais prévenu. Vous aviez arraché l'arbre de la liberté mais il repousserait car ses racines sont profondes et vivaces.

– Qu'avais-je à arracher l'arbre de la liberté puisque la liberté des nègres vous l'aviez déjà bel et bien enterrée ! Est-ce moi qui ai ordonné aux nègres de revenir sur les habitations et d'y être retenus de force sous peine de tomber sous le coup des articles de vos règlements de culture concernant le vagabondage ? Encore une fourberie. Comment n'avez-vous pas saisi la contradiction à l'intérieur de votre loi ? Les nègres étaient associés aux

propriétaires à qui ils apportaient leur force de travail contre le quart de la récolte ou de sa vente. Ils étaient donc en une certaine façon propriétaires par droit d'action. Pourtant, ils n'avaient pas l'autorité de s'absenter de la propriété sous peine d'être punis pour fait de vagabondage. Imaginez-vous ça ? Le droit à disposer de son corps était, est une exigence fondamentale de la Déclaration des droits de l'homme. Si les nègres d'ateliers n'étaient pas libres de leurs mouvements, d'aller d'un point à un autre pour leurs occupations particulières ou pour leurs plaisirs, s'ils étaient astreints, je dis bien astreints, à travailler de six heures du matin à six heures du soir sans que le temps de labeur ait fait l'objet d'un accord particulier, de gré à gré ou par écrit, avec les propriétaires, devaient-ils se considérer libres et égaux en droits avec ces derniers ?

Le visage du vieux Toussaint se barre d'un pli soucieux. Ma question l'a pris au dépourvu. Il tique, fait la moue, se gratte la tête, efflanqué, les joues creuses. Enfin, il a trouvé une réponse, un argument. Il se décide :

– Posez le problème autrement. Les nègres sont paresseux. Au regard de ma politique et de mes rêves pour eux, avec eux, il fallait les obliger. Les sauver malgré eux.

– Pour eux ? Avec eux ? Quel toupet ! À votre arrestation, vous aviez un compte bien pourvu à Boston, un autre à Philadelphie, à la banque Girard, selon une confidence de votre comparse Stevens. Il déplorait que j'aie fait fusiller le général Fontaine parce que lui seul détenait le secret de ces comptes.

C'était votre homme de confiance, votre homme de main. Des millions à l'étranger. Les nègres ici, rien.

– Vous êtes au courant ! Qui vous a si bien renseigné ?

– J'ai aussi mes informateurs. Mes yeux et mes oreilles parmi tous ces Blancs renégats qu profitaient de vos largesses tandis que pour leur compte vous exploitiez vos frères.

– Vingt-cinq pour cent. Je leur laissais vingt-cinq pour cent ! crie-t-il d'une voix altérée.

– Pour un travail qui leur coûtait cent cinquante pour cent, compte tenu des horaires, des contraintes physiques, des risques, notamment de mutilation. Vingt-cinq pour cent ! C'est moins que le tiers que Polverel avant vous avait décidé et donné. Faites la balance du compte quand les maîtres, recueillant cent vingt-cinq pour cent du fruit de la sueur et du sang des nègres, n'auront travaillé eux que zéro pour cent.

– Il n'y avait plus de maîtres mais des propriétaires. Ils ont investi. Il faut bien qu'ils rentabilisent leurs investissements.

– Avez-vous retenu qu'ils les avaient amortis depuis bien longtemps ? Au centuple ?

– Vous voilà à présent l'avocat des nègres ?

– Pas du tout. L'avocat du diable parce que, de vous à moi, vous êtes seul autorisé à avoir mauvaise conscience. Je fais mon boulot. Ne tentez pas de me convaincre que je suis le mal personnifié. La Révolution a proclamé la mort de l'esclavage. Le général Toussaint, gouverneur à vie, par sa Constitution en a causé la résurrection.

– Vous payez d'audace. Mensonge !

– Vérité. Vous avez édicté des règlements de culture draconiens par quoi, je le répète, vous avez enterré la liberté. Le fossoyeur, c'est bien donc vous !

– Pas moi ! Plutôt vous. Les nègres ne s'y sont pas trompés qui ont décrété l'insurrection générale contre vos troupes. Ils voulaient la liberté. Ils l'ont eue. À ma façon. Vous entendez ! À ma façon ! Et elle leur convenait. Aujourd'hui, ils réclament plus. Ils veulent l'indépendance.

– Quoi ?

– Vous ne l'avez pas encore compris. Ils veulent le pays pour eux seuls. Le pays tout entier. Et les richesses qu'ils ont produites. Une exigence sans partage. Ils sont devenus plus ambitieux que moi. Plus voraces.

– Allez voir. Ils attaquent nos troupes en chantant la *Marseillaise*. Drapeaux français et fanions républicains en tête. Ils se réclament toujours de la République.

– Pour combien de temps encore ? Votre proclamation première les avait leurrés. Mais les lettres de patente délivrées aux vaisseaux français, hollandais, anglais, pour reprendre la traite, parlent d'elles-mêmes. Nous avons vu arriver les premières cargaisons de Noirs dans les ports de l'Est. Pis, les rebelles capturés lors des engagements avec vos troupes, vous les ficelez et les vendez aux capitaines de bateaux américains qui vont les revendre en Géorgie et en Virginie. Comme esclaves. D'autre part la nouvelle est parvenue à Saint-Domingue du rétablissement de

l'esclavage en Martinique, de l'écrasement de la révolte en Guadeloupe et des mesures aussitôt prises, renvoyant de force les nègres aux habitations. Les Anglais ne se sont pas privés de tout rapporter. Vous vous y attendiez puisque, à différentes reprises, vous avez avisé le Premier consul de différer aux Antilles toute décision qui pût éveiller des soupçons dans l'esprit des Noirs de Saint-Domingue. Vous lui avez confié que vu la dynamisation du processus d'insoumission, vous ne comptiez point vous-même exécuter les instructions dont vous étiez porteur. Dans une lettre chiffrée vous ajoutiez, précisiez que vous en laisseriez le soin à votre remplaçant pour qui vous auriez déjà tout mis en place. Vrai ou faux ?

– Hum ! Après avoir assuré les nègres de mes bonnes intentions vis-à-vis d'eux, je ne voulais pas avoir à me déjuger. Je l'ai écrit aussi à mon beau-frère.

– Un tel souci vous honore. Malheureusement le déclenchement de l'insurrection générale a chambardé vos plans et vos espérances. Vous avez assis la pacification sur la terreur. Vous en subissez aujourd'hui l'effet boomerang : la violence de masse, parce que vous ne laissez d'autre choix aux nègres que de vous haïr. C'est la convulsion de masse dont parle Danton pour chasser les despotes. Vos troupes sont les despotes. Elles doivent nécessairement être les premières victimes de leur despotisme. Je ne vois guère comment elles échapperont à leur sort. Il est scellé. Vous perdrez nécessairement.

– Pas si je reçois les renforts demandés.

– Quatre-vingt mille hommes en plus des soixante mille dont, de votre propre aveu, les quatre cinquièmes ont péri de maladie ou au combat ? Vos hommes et vous, êtes en route vers quelque chose de définitif, pressés par des obligations et des complications de toute sorte. Des unes aux autres vous n'êtes jamais le même. Entre la crainte de l'épidémie et la peur des férocités de mes nègres. Et puis, général, pris par vos angoisses, vous êtes coincé entre la nécessité de repenser votre stratégie et l'obligation d'agir pour renforcer votre tactique. Entre être et devenir. Demain, pour vous, est désormais un bien grand mot. Je dirais même qu'il n'existe pas. Pour nous nègres, demain est aujourd'hui. Pourquoi pas hier. Il a commencé dès l'instant où nous sommes nés avec ses prévisions d'inéluctable, dans la sueur, dans le sang, comme s'il était le porte-flambeau de la fatalité. À cause de vos désirs. De vos intentions. De vos choix qui ont fait de nous ce que nous ne sommes pas devenus et qu'aujourd'hui nous sommes en train de forger. Assez ratiociné ! Les nouvelles sont vite connues en France avec les cadavres qu'on rapatrie. Il n'y a plus de volontaires pour Saint-Domingue. Et les conscrits recrutés de force, à peine débarqués, désertent. Sur trois cents reçus dernièrement, n'en avez-vous pas vu disparaître immédiatement la moitié tandis que les cent cinquante autres entraient à l'hôpital pour mourir trois ou quatre jours plus tard ? Tous les atouts sont du côté des nègres. À malin malin et demi. Vous n'avez plus aucune chance.

– C'est compter sans la trahison des chefs.

– Vous leur avez donné deux raisons de ne plus vous faire confiance. Mon arrestation par traîtrise...

– Décidément, vous en faites une fixation !

– Pour vous donner mauvaise conscience. Et celle crapuleuse du général Maurepas. À votre place, général...

– Vous demanderiez à partir. Je sais. Je sais. À différentes reprises, j'ai sollicité mon rappel arguant des difficultés à remplir ma mission. Difficultés consécutives à des problèmes de logistique, de ravitaillement en armes, en munitions, en provisions. Une fois seulement je me suis trouvé en situation d'avoir plus de farine que nécessaire. Pour éviter qu'elle se gâte, je me suis permis des libéralités en ayant bien soin d'en aviser le Premier consul. J'ai défrayé une partie sur Cayenne, au profit du bagne et de sa garnison. Je disais qu'en maintes fois j'ai demandé à être remplacé. Jamais, mon beau-frère n'a daigné me répondre sur cette question. J'ai fini par comprendre que mon affectation à Saint-Domingue était un aller simple pour l'enfer. Pour tenter de l'amadouer, dans quelques-unes de mes lettres, j'ai rappelé ma femme et son neveu à ses bons souvenirs, espérant que par retour du courrier il se serait enquis de leurs nouvelles. Après tout, c'est sa famille. Rien. Pas un mot. Je lui parlais de nos pertes, de nos morts, du calvaire des troupes, du désespoir des hommes, des malheurs de la colonie, interpellant sa compréhension, sa sollicitude, sa mansuétude pour la détresse de tous. Même quand je protestais de ne pas avoir à me plaindre en tant que soldat, c'était une façon de me plaindre en tant

qu'homme, époux et père de famille. Il a fermé les yeux sur les mots, bouché ses oreilles pour ne pas entendre mes appels au secours.

– Bonaparte vous a sacrifié, capitaine général.

– Au lendemain de votre arrestation, je demandais dix mille hommes de plus. Et aussi dix mille fusils, plus des munitions, plus l'argent pour payer la troupe, distribuer des primes et pas seulement des décorations aux plus braves, intéresser les hommes à consolider la conquête. Soit trois millions de francs. Je n'ai pas reçu le quart au point que j'ai dû recourir à des expédients pour générer des fonds, assurer la rémunération des fonctionnaires civils, solder les arriérés des soldats. Au contingent polonais je devais quatre mois de salaire.

– Je comprends pourquoi ils ont déserté en masse. Ce n'était pas par solidarité avec les nègres au nom de la lutte pour la liberté. Pour eux ce n'était pas le même enjeu. Ils voulaient l'indépendance de leur patrie par rapport à l'Autriche et se désintéressaient royalement du sort des nègres. Ils ont rejoint ces derniers par intérêt. Un double intérêt. Ils n'avaient pas d'argent donc ils vivaient mal. Arriver ici était à la fois une évasion et une espérance. L'évasion ne les a point reposés et l'espoir n'a fait que les tromper.

– Je m'inscris en faux contre de telles allégations. J'ai manifesté le plus vif souci en faveur de mes hommes, mettant un point d'honneur à bien les nourrir. Je m'en suis d'ailleurs vanté auprès de mes chefs.

– La nourriture pour apaiser la faim. Mais la paie pour les plaisirs, les femmes, l'alcool. Les Slaves, vous savez ! Et puis, ils refusaient de mourir pour une cause qui ne payait pas. Mercenaires ! Leur seule préoccupation était de sauver leur peau.

– Ne les insultez pas. J'en ai connu de braves. De très braves. Ainsi le grenadier Stanislas...

– Un castrat. Hi ! Hi ! Hi ! À cause de son infirmité il courait au danger avant les autres, se désolant ensuite que la mort n'ait pas voulu de lui.

– C'est pour ça qu'il pleurait après chaque engagement ? J'ai cru qu'il était sensible, trop sensible, à l'instar de tous les Slaves. Je me désolais de le voir pleurer le trépas de ses compagnons. Mais comment avez-vous su que c'est un castrat ?

– Toutes les armées du monde traînent après elles une escouade de prostituées. Certaines furent des espionnes à ma solde. Elles me confiaient non seulement le secret de vos plans d'attaque mais aussi les petits et les grands secrets de vos hommes.

– Ces « jeunesses » blanches, vous voulez dire que... Ah ! J'ordonne à l'instant de les fusiller. Toutes. Sans exception.

– Vous auriez tort. Le petit Aumale avait deviné. Il en a repéré et retourné plus d'une trentaine autour de vos différents corps d'armée. Et puis, à quoi bon ! Vous n'avez plus pouvoir d'ordonner quoi que ce soit. Considérez Victor-Emmanuel...

– Victor-Emmanuel, oui ! Mais moi ! Gardes ! Gardes ! Norvins ! Prenez note !

Aucun son ne sort de ma bouche. Et Toussaint en profite pour me regarder de façon bizarre. Me croirait-il devenu fou ? Peut-être a-t-il raison. À l'heure qu'il est, Rochambeau s'est préparé certainement à prendre la place de Victor-Emmanuel selon les instructions de mission. Je le sais méchant et raciste. Ce n'est sans doute pas le meilleur choix dans les circonstances actuelles. Je dois reconnaître cependant qu'il est brave. Malheureusement d'une intelligence dans la cruauté qui dépasse les limites fixées par la nature. Victor-Emmanuel n'aura été en comparaison... nous n'aurons été que des anges ou des saints. Voici que Toussaint me fait signe. Voudrait-il encore me révéler d'autres faits sur ses vilaines actions à Saint-Domingue ? Ou apprendre de moi quelque dessous de mes dispositifs d'attaque et de défense ? Attaque ? Défense ? Je radote ! L'une et l'autre demeurent au-dessus de mes possibilités.

– Ne vous faites pas d'illusions, capitaine général. Revenons aux choses sérieuses. Vous dites avoir recouru aux expédients pour assurer les frais de fonctionnement de l'administration et de l'armée...

– Bien sûr ! Bien sûr ! C'était le seul moyen de me tirer d'affaire. Dès les premiers jours de la pacification, une fois connue la nouvelle de votre arrestation et de votre déportation, Anglais et Américains qui n'ont qu'une devise *business is business* se sont empressés d'accourir pour négocier et retrouver leurs positions. Sans y mettre de gants, je les ai remis à leur place, fermant les ports principaux au commerce extérieur étranger,

n'en laissant qu'un, le môle Saint-Nicolas, disponible, dont l'activité serait relayée aux autres ports par un service actif de cabotage. Mon but était simple. Centraliser le commerce avec l'étranger en un seul lieu par souci d'efficacité, par besoin de contrôler et de limiter la contrebande.

– Ah bon !

Toussaint ironique ? Sans aucun doute. Maître de contrebande, il se moque de mes prétentions. Et de mes présomptions d'efficacité. La tentation de corruption des fonctionnaires venus chercher fortune aux îles rend dérisoires mes efforts. Plus encore, les milliers de kilomètres de côtes avec des criques et les baies dissimulées dans les échancrures des falaises rendent difficile sinon impossible la lutte contre les bricks anglais et américains taillés pour la course, capables de remonter le vent avec une aisance particulière. Voilà deux mois, deux de nos corvettes ont tenté d'intercepter un voilier qui se dirigeait vers la baie des Moustiques. Il les avait à peine aperçues qu'il vira lof pour lof et le vent au portant, agile, rapide, il fila au nez des corvettes qui eurent à peine le temps, engagées dans son sillage, de relever son nom : *Caribbean Spirit*. Je le décrétai de prise de corps si jamais il tentait de s'approcher des côtes de Saint-Domingue. Non seulement il s'en approcha mais encore là tout près, dans la baie de l'Acul, à quelques nœuds du port du Cap, il se réfugia deux nuits de suite pour débarquer et embarquer des marchandises. Quand la police côtière le sut, il avait disparu. Toussaint probablement connaît l'histoire qui a défrayé la chronique maritime de

Saint-Domingue. C'est sans doute pourquoi il me nargue. Faire semblant de ne pas entendre.

– Je visais directement les échanges entre les Américains et vos protégés, militaires, ex-colons et autres. Les Yankees ont dénoncé ma rigueur, estimant que c'était contre eux une mesure vexatoire.

– Les autres ports ?

– Je les ai réservés aux seuls bateaux français. Ils sont rapidement redevenus très fréquentés au point que le Premier consul dans une lettre datée du 12 messidor m'en a vivement félicité. "Le commerce s'active et se dirige vers Saint-Domingue. Protégez-le par tous les moyens." Le premier moyen a donc consisté à assurer à nos bâtiments un monopole légal d'utilisation des ports. En particulier le Cap, Port-Républicain, Jacmel et Santo Domingo.

– Ce n'était pas un expédient heureux. Tel que je connais Anglais et Américains, ils ont dû, par mesure de rétorsion, réduire leurs activités commerciales avec Saint-Domingue.

– Oui ! Diminuant dès lors considérablement les revenus provenant des taxes douanières à l'entrée des marchandises. J'ai cherché des compensations.

– En augmentant les taxes ?

– Bien sûr, et en les appliquant, les étendant aux navires français.

– Là non plus, ce n'était la bonne décision. Vous pénalisiez le commerce et la population.

– Vous avez raison. Les négociants importateurs ont aussitôt augmenté le prix de leurs produits à la vente. Pourtant il ne s'agissait que de quinze pour cent, le double de vos impositions. Seulement pour un mois sur les bateaux français.

– J'imagine qu'ils ont protesté.

– Particulièrement eux. Savez-vous ce qu'ils ont fait ?

– Ce qu'auraient fait tous les commerçants. Soit ils débarquent leurs marchandises, les stockent, ne vendent pas, créant une rareté artificielle pour faire grimper les prix. Se dédouaner de leurs frais supplémentaires en engrangeant plus tard des bénéfices conséquents. Soit ils vont voir ailleurs. À la recherche de conditions plus libérales, atttendant des jours meilleurs. Soit plus simplement ils complotent le renversement du gouvernement en organisant le marché noir, tenant alors tout le monde par le ventre. Suscitant les émeutes que, dans l'histoire de la monarchie française, on appelait les révoltes de la faim.

– Vous les connaissez bien, les commerçants.

– Pour sûr. N'avez-vous pas dit que j'en suis un ! Hi ! Hi ! Avouez que vous étiez imprudent. Même pacifiée, selon votre entendement et vos dires, Saint-Domingue est en guerre. Avec elle-même. Plutôt qu'avec la France. En pénalisant le commerce français vous avez déclaré la guerre à ceux qui avaient commandité l'expédition. La grande bourgeoisie de la côte atlantique. Ils vous auraient écrasé. Quels ont été les résultats ?

– Les recettes furent faibles. Et les prix se sont vertigineusement envolés après une pénurie d'un mois.

– Exactement ce que vous auriez dû prévoir. La bourgeoisie n'a pas de patrie. Elle n'a que des intérêts. Vous disiez tantôt que Bonaparte vous a sacrifié. Pas du tout. Ou plus exactement disons : d'un certain point de vue. En revanche les négociants français, oui. Ils n'ont pas donné à Bonaparte les moyens de vous soutenir. Et celui-ci a consenti à ne pas les réclamer. Par solidarité de nouveau riche.

– Pourtant j'ai tout organisé pour les contenter. Notamment en confisquant les habitations des généraux noirs pour les remettre à leurs anciens propriétaires.

– Ne pas confondre planteurs et négociants français. Ceux-là probablement ont accueilli vos efforts sans grand enthousiasme car dans votre lettre du 17 messidor au ministre de la Marine, vous exigiez d'eux qu'ils donnent la moitié de leurs revenus au fisc alors que le système à Louverture leur en avait réservé les trois quarts. Par une perversion de leur esprit liée au racisme, vous anticipiez que, plutôt que de partager avec les nègres, ils verseraient plus à la République. Vous l'espériez. Moi, j'en doute. Ils auraient inventé mille moyens pour se défiler. Les négociants, eux, n'ont pas apprécié parce que vous n'avez pas accompli la Mission avec un grand M. Les planteurs se contentent de profits raisonnables pourvu qu'ils se persuadent de l'abondance de leur récolte. Les négociants courent après le profit maximum. En cassant les coûts de production des ateliers par l'utilisation d'une main-d'œuvre non rémunérée, non associée au partage des bénéfices, vous leur auriez permis de baisser les prix à l'achat tandis

qu'ils maintiendraient en l'état le prix, à la vente, du sucre, du rhum, de l'indigo. Avec l'Europe comme marché entier unique du fait de la paix revenue, ils se rattrapent des pertes causées par la Révolution en France, par la guerre avec la Prusse et l'Autriche, par la guerre civile larvée à Saint-Domingue. Ils reconsolident leur fortune sur la base d'un monopole de fait. J'imagine même qu'ils auraient augmenté les prix à la vente en stockant et en arguant des difficultés de transport. Cent pour cent, deux cents pour cent de profit, c'est pour eux la même chose dès lors qu'ils gagnent sur les deux tableaux. À l'achat comme à la vente. En tergiversant, en retenant le décret autorisant à nouveau l'esclavage, vous leur avez enlevé ce qu'ils considèrent comme un droit. S'enrichir sans vergogne dans le sang, dans la sueur et... pourquoi pas, dans la merde des nègres. L'argent n'a pas d'odeur, disait l'empereur romain Vespasien. Pour les négociants français de la côte atlantique plus que pour quiconque.

– Si j'avais obéi aux instructions de rétablir l'esclavage suivant un plan en trois actes au bout desquels Dessalines et vous seriez éliminés, nous n'aurions réussi qu'à soulever plus tôt l'ensemble de la population nègre. Et nous aurions dès lors perdu la colonie pour toujours.

– Logique de militaire que votre beau-frère aurait dû apprécier, surtout si vous lui aviez rapporté l'analyse du petit Aumale.

– Il n'a rien voulu entendre ni comprendre.

– Comprendre quoi ? C'est vous qui n'aviez rien saisi. Bonaparte à son niveau n'est qu'un exécutant. De même vous à un échelon inférieur. Le véritable maître d'œuvre de l'expédition, ce sont les lobbyistes négociants. Accessoirement les planteurs. D'ailleurs n'avez-vous pas reconnu que les propriétaires établis en France sont réticents à revenir ? Ils ont décidé que l'aventure n'avait pas encore commencé. Ils ne sont pas non plus prêts à laisser la moitié de leurs revenus à la République. En d'autres termes il n'est pas encore temps pour eux de courir des risques. Ils attendent que le gâteau soit bien cuit et qu'il leur soit servi sur un plateau d'argent pour être partagé. Vous n'avez été qu'un pion. Vous vous êtes fait baiser sur toute la ligne.

Le gouverneur général se rengorge, prenant la posture de celui qui, plein de ses certitudes, a amplement développé ses arguments et n'admet pas de réplique. Pour la première fois depuis notre entretien, je m'arrête à le regarder. Qu'il a changé ! Affreusement maigre, il s'est ratatiné sous l'effet des douleurs consécutives aux rhumatismes dont il soufre. Le climat du Jura ne lui aura pas été clément. Malgré les rigueurs du froid, son geôlier ne signale jamais qu'il se plaint. Stoïque. Peut-être une forme de dignité dans la tradition des héros antiques dont il faisait ses lectures préférées. Il a beaucoup appris d'eux. Beaucoup retenu de leurs leçons. C'est pourquoi, malgré ma répulsion à subir sa présence et ses accusations cafardeuses, je ne me formalise pas de l'écouter. Ses sornettes, je les rejette. Le reste, je le mets à profit. Instructif. Le vieux Toussaint a raison. J'accorde crédit

à son analyse, fruit d'une grande expérience. L'âge. Les affaires. La politique. Maître manœuvrier en son temps, il perçoit, avant quiconque, les ressorts cachés des actions, c'est-à-dire les intentions les plus secrètes. Je n'ai pas délivré la marchandise telle que les commanditaires de l'expédition s'étaient attendus à la recevoir. En qualité. En quantité. Et à temps. La traite. Un premier commerce, un premier profit. L'exportation de biens vers Saint-Domingue, un deuxième. L'importation de produits tropicaux en France, un troisième, la boucle est bouclée. Le monde recommence. Triangulaire. Les demeures aux grosses pierres taillées, plantées comme des étendards le long des quais ! Le luxe insolent des toilettes des femmes, les paris au jeu et les redingotes de velours des hommes ! Les fêtes données pour conclure des affaires, portes ouvertes à toutes les faims, à toutes les soifs, à d'immenses appétits mais refermées aussitôt sur d'insensés secrets de famille ! Les alliances fortuites ou forcées, les assassinats en douce ou les suicides attendus au cours d'incroyables spéculations ! Un monde clos. Un monde interdit. Il s'était réuni sur les quais de Brest, par un temps sournois, pour assister au départ des naïfs préposés à mourir pour qu'ils puissent vivre mieux. Leurs adieux n'étaient qu'hypocrisie puisqu'ils venaient juste de me baiser. Une bonne partie de la viande était avariée. Le boulanger avait trouvé des mites dans la farine. Et encore ! J'avais débarqué quelques centaines de boisseaux pour faire du pain, à cause du retard causé par la tempête. Elle n'a pas été remplacée. Les bottes et les guêtres manquaient. Les uniformes

dépareillés ne seyaient pas aux hommes. Soit trop larges, soit trop étroits, soit mal cousus. Bâclée l'intendance. Le ministre de la Marine m'avait annoncé un « effet d'habillements considérables ». Je n'ai reçu que trois mille paires de chaussures. L'armée était nue. Et ça continuera malgré mes récriminations et mes plaintes. Même la poudre était de mauvaise qualité. Les culasses manquaient aux fusils. Et tout. Et tout. Là aussi il y avait eu un argent à gagner. Bien que nous allions aux tropiques, le ministère de la Guerre avait commandé des manteaux de laine pour les soldats comme s'ils avaient pour mission première d'affronter l'hiver. Maintenant que j'y pense, l'armée n'a jamais vu la couleur de ces manteaux. La facture notait pourtant qu'ils avaient été payés et livrés. Pour justifier mes constantes réclamations, je me suis obligé un jour à envoyer à mes chefs des échantillons des produits que je recevais. En m'excusant bien entendu d'outrepasser les responsabilités incombant à ma charge car cela relevait de l'intendance ! J'aurais dû comprendre que la nouvelle classe politique, au pouvoir avec mon beau-frère, appartenait à cette catégorie d'affairistes qui avaient spéculé sur les assignats, truqué les bons à ordre pour les fournitures de l'armée, pillé les trésors des églises et des monastères, assassiné les aristocrates pour s'emparer de leurs châteaux au nom d'une égalité qu'ils refusent aux nègres aujourd'hui. La liberté demeure essentiellement pour eux le privilège de s'enrichir. L'égalité une illusion dont il faut aider les imbéciles à se gargariser. La fraternité une chimère, tel besoin d'impossible à faire miroiter aux yeux de pauvres

innocents. Des mots pour un slogan. Un slogan pour pleurer sur des rêves avortés. Bonaparte a bloqué la Révolution en France en me chargeant d'anéantir à Saint-Domingue les vestiges qui devraient rappeler jusqu'à son souvenir. La liberté des nègres une hérésie ! L'égalité avec eux une absurdité. La fraternité dans la reconnaissance de leurs droits civils et politiques, un leurre. Elle ne peut être qu'usurpation.Voilà pourquoi il en a tant voulu au vieux Toussaint d'oser se hausser à son niveau. Il n'avait pas d'égal. Il n'était pas le premier. Il est l'unique. Et maintenant ?

Si mon frère avait raison ? Ce serait une chance pour Dermide. Bien sûr il annonce le physique de son père. Chez les Bonaparte nous ne sommes pas mieux lotis. Mais à un autre niveau, il paraît intelligent et il apprend vite. Un clin d'œil du destin ? Qui le sauvera de la malédiction de mon frère. Le général consul ne sait que faire la guerre. Même montée contre lui, j'avoue lui reconnaître du talent sinon du génie. Mais en dehors de l'odeur de la poudre, du bruit des balles et des canons qui le grise, il n'est qu'un valétudinaire, un faible que les femmes dominent. Un irrésolu qui, dans les grandes circonstances de la vie, se réfugie derrière la peur de l'imprévu pour se refuser à agir. J'en sais quelque chose par mon mari, acteur du 18 Brumaire, qui me raconta comment l'indécision stupide de l'éventuel profiteur du complot faillit le faire avorter au dernier moment. N'était l'énergique intervention de Lucien, l'appui corsé de Victor-Emmanuel à la tête des grenadiers et des hussards, Sieyès qui avait fomenté le coup aurait empêché mon frère d'en devenir le principal sinon le seul bénéficiaire. Napoléon Bonaparte ratait

son affaire, ratait d'entrer dans l'histoire. Ratait son histoire. Oui, un valétudinaire ! Et il se permet de me jeter au visage que Dermide n'aura jamais l'étoffe d'un Bonaparte.

Il vaut mieux déjà que son oncle, à le voir supporter, voilà quelques mois, les innombrables tracasseries du voyage. Après les premières frayeurs dues au changement brusque de ses habitudes, il avait appris sans grande difficulté à vivre l'existence des marins. Il n'hésitait pas à se retrouver en bout de file pour tenir les cordages lors de l'exécution de manœuvres que je trouvais compliquées. De ses fragiles menottes, il s'appliquait à tirer des filins plus gros que ses poignets. Au risque de s'écorcher la paume des mains. Il aimait assister les mousses adonnés à épisser les cordes, parvenant au cours de son apprentissage à manier les torons avec une certaine dextérité, très loin de la gaucherie d'un gosse de son âge. Si bien que bientôt l'amiral Villaret-Joyeuse l'avait surnommé « le petit matelot ». Il croyait avoir décelé en lui une bonne graine de marin à la grande contrariété de mon mari qui, dans la gestion de ses humeurs, jouait sur l'antagonisme entre infanterie de terre et infanterie de marine. À croire que dans l'art de tuer il y aurait une échelle de savoir-faire et d'excellence. L'air du large avait fortifié les bronches de mon fils, lui qui s'enrhumait à chaque changement de saison. Je m'en suis aperçue depuis mon arrivée à Saint-Domingue. L'excessive chaleur des tropiques aurait dû déjà le terrasser avec une bonne grippe. La brusquerie de la modification du climat ne l'a point marqué ni affecté. Et quand ce fut arrivé, il ne resta pas plus de

trois jours au lit. Lorsque le vent, au cours du voyage, forcissait et que je recommandais à Oriana de le couvrir et de protéger sa gorge, elle me riait au nez, moquant une attention qu'elle attribuait à l'amour exagéré d'une mère. Je haussais les épaules et je reprenais ma lecture si j'avais un livre en main. Ou rentrais dans ma cabine pour me reposer car je n'avais pas encore récupéré des fatigues des premiers jours de tempête. Parfois, en équilibre précaire sur le pont, agrippée à un hauban ou appuyée à la rambarde arrière, je suivais d'un œil triste et alangui le vol gracieux des mouettes. Elles étaient libres de voguer dans l'azur, de planer avec le vent ou de le défier en le remontant. Et le vent, plaquant ma robe contre mon corps, la déployait des deux côtés en voiles bruissantes qui ressemblaient à des ailes. Qui me donnaient des ailes. Ah ! Lâcher le hauban, tendre les bras, prendre mon envol. Me libérer ! Monter au plus haut dans le ciel, voyager au plus épais des nuages, frémir de joie au contact de leur duvet cotonneux. Être libre. À l'improviste, Dermide surgissait à mes côtés, tirait les pans de mes voiles et, d'une voix ingénue qui ne tardait pas à m'agacer, s'ébahissait :

– Mama ! Mamie Pauline ! Tu ressembles à un oiseau. Tu as des ailes.

Il se collait contre moi, s'accrochait à mes jambes pour se protéger du suroît frisquet. Je posais ma main sur sa tête, lui caressais les cheveux. Ta mère est un oiseau. Mais en la tenant, tu lui as cassé les ailes. Inconsciemment, j'avais intériorisé que Dermide m'était une entrave. Lorsque dans la touffeur des nuits,

à la recherche d'un peu de fraîcheur, je m'accoudais au bastingage, esseulée, espérant une présence d'homme qui viendrait bercer ma solitude, souvent Dermide, jouant à la perfection son rôle de petit matelot, me rejoignait pour m'inviter à identifier les étoiles.

– Nana m'a raconté que chacun a une étoile à son nom dans le ciel. Montre-moi la tienne.

Pour me débarrasser de lui, je pointais mes doigts vers des constellations ignorées, lui indiquais la première étoile venue, c'est-à-dire la plus brillante. Criant de joie, il s'en allait rejoindre son père, lui prenait la main et me l'amenait.

– Maman a une étoile, disait-il, exalté. Mamie Pauline est une étoile. Là papi, regarde. Elle est là.

Victor-Emmanuel m'entourait alors la taille d'une main, de l'autre il soulevait Dermide et le gardait appuyé contre son épaule. Ils étaient, malgré moi, enfermés dans un moment d'intensité émotionnelle qui, les rapprochant l'un de l'autre, les isolait pourtant de moi et singulièrement de leur propre raison.

– Touchant ! Vraiment touchant ! Une belle famille, général, nous complimenta le commandant Humbert qui, comme par hasard, s'était aventuré un soir sur le pont.

Suivant son dos qui disparaissait dans les profondeurs de la nuit, j'ai maudit et mon mari et son fils.

De ce jour, j'ordonnerais à Oriana de tenir Dermide loin de mes jupes. Loin de mes jambes. C'était une injustice. Inconsciemment je lui reprochais une faute dont la nature l'avait

accablé. Cet enfant aimait sa mère. D'un père toujours entre deux affectations, entre deux batailles, entre deux guerres, à une mère entre deux rendez-vous clandestins ou pas, entre trois hommes, il avait choisi de ne pas comprendre. La solitude était son lot. Il se vengeait en adorant Oriana. Par un curieux retour des choses, son amour de Nana il le projetait sur moi. Un retour des choses ou un effet de manque. La présence constante de ma camériste rendait plus sensible encore mon absence et dirigeait les élans de Dermide comme un appel. Comme une joie. Il jouissait de me désirer, de m'attendre, d'espérer des caresses qui ne venaient pas mais qui existaient du fait de son imagination. Dans les bras de Nana, il me recréait. Il me vivait. Une mère de rêve. Si proche et si lointaine. À la fois le vide et le plein. Regorgeant de tout ce que j'avais à lui offrir. Mais privé de cette affection que je réservais par-devers moi et qu'heureusement je ne donnais à personne d'autre. Je ne savais pas donner. J'avais appris à prendre et à ne rien offrir en retour sinon mon corps. Depuis mon adolescence, cette saison de chair au cours de laquelle sur le port de Marseille je connus l'appel de mes sens et subis la force des premières étreintes d'hommes. La fascination du plaisir.

Une fois j'ai entendu Dermide pleurer à la cuisine. Je suis allée voir. Assis sur les genoux de Nana, il refusait une cuillerée d'un bon bouillon qu'Aurélia lui avait préparé avec amour. Oriana le cajolait, le suppliait d'ouvrir la bouche. Certes il l'ouvrait, pour hurler contre l'agression dont il était victime de la part des deux

personnes qui l'aimaient le plus au monde. Il gigotait, tirait des pieds mais bientôt cessa ses simagrées, se résignant à manger. Nana y était allée de sa voix chaude et caressante, persuasive, lui promettant monts et merveilles. Entre autres ce jeune poulain qui chaque jour caracolait derrière la jument baie du maquignon de la garde personnelle de Victor-Emmanuel et qu'il réclamait de chevaucher.

– Si tu manges ton bouillon, tu pourras monter le petit cheval. Comme un grand garçon.

– Vrai ?

– Promis !

Il s'apprêtait à avaler sa première bouchée quand je toussai pour signaler ma présence car je m'étais tenue en retrait jusqu'alors. M'apercevant, Dermide repoussa la cuiller, recommença à crier de plus belle, un psychodrame qu'il se jouait pour m'émouvoir. Aurélia d'autorité me mit le bol de bouillon entre les mains. Avec l'impertinente familiarité qu'elle s'était octroyée vis-à-vis de moi du fait des responsabilités à elle confiées par ma mère, elle m'enjoignit :

– Paolina, donnez-lui à manger. Faites l'effort d'être sa maman. Au moins une fois.

Je n'avais trouvé rien à répondre. Me cédant sa place, Nana s'était levée pour me regarder faire. Gauchement, j'assis Dermide sur mes genoux, plongeai la cuiller dans le bol, la remontai et l'approchai. Dermide avança la tête et comme s'il avait attendu ces gestes toute sa vie, ouvrit la bouche avec

avidité. Maladroitement j'allai au-devant de sa faim, et par un faux mouvement renversai le bouillon brûlant sur ses jambes. Il hurla, s'échappa de mes bras, par un réflexe qui me choqua et me soulagea tout autant, et courut se jeter dans les jambes d'Oriana.

– Nana ! Nana ! J'ai mal. Mamie Pauline m'a fait mal.

– Ce n'est pas de sa faute. Tu n'aurais pas dû bouger.

– Je n'ai pas bougé. Elle l'a fait exprès. Elle ne m'aime pas.

– Ne dis jamais ça. Une mère ne peut pas ne pas aimer son enfant. (Ce disant elle me fixa avec des yeux qui étaient autant de réprobation que de colère.) Cesse de pleurer. Je vais te donner à manger.

Il imagina aussitôt de faire chanter Oriana avec la malice et l'ingénuité propres aux enfants en quête d'amour et d'affection.

– Dis, Nana, le poulain ?

– Je l'ai fait chercher. Tu l'auras après. Viens t'asseoir. Mange.

Je me levai en colère, jetai la cuiller par terre, m'en allai sous les regards furibonds d'Aurélia et de Nana. J'avais l'esprit troublé. Mes yeux se brouillèrent. Un accès de mauvaise humeur que je réprimai aussitôt. Je ne savais pas pleurer. Pourquoi le devrais-je à cause de Dermide ? Oriana et Aurélia m'avaient confrontée à l'évidence. Je n'étais pas une mère. J'ignorais les gestes les plus élémentaires d'une maman. Pis, je n'avais pas su trouver les mots les plus simples pour consoler mon fils et l'assurer de ma tendresse. Avec la pénétrante intuition des enfants, il avait senti mon indifférence et conclu que je ne l'aimais pas. J'étais assaillie de questions, toutes ramenées à une

seule : l'aimais-je ? Pour être aussitôt affrontée à une autre interrogation : une mère peut-elle ne pas aimer son enfant ? Je n'ai de réponse ni à l'une ni à l'autre. Je me contente de savoir que Dermide ressemble trop à son père.

Est-ce une raison pour que mon frère me traite ainsi ? Depuis qu'il nous a exilés ici, pas une lettre pour s'enquérir de mes nouvelles. Mon mari passe son temps à lui écrire. À se plaindre du sort de ses troupes. À demander des subsides. À chaque retour du courrier, j'envoie Nana auprès de Norvins pour savoir si... Elle revient toujours les mains vides, les bras ballants.

– Votre frère ne s'intéresse pas à vous. Il nous a oubliés.

C'était à chaque fois la même rengaine. Après la mort d'Aurélia, elle paya une seule visite à l'aide de camp puis cessa sa course aux chimères. Au retour, elle avait simplement laissé tomber :

– Le Premier consul nous a sacrifiés.

J'ai ouvert grands les yeux. Et la bouche. Pour la reprendre, la réprimander car j'avais jugé le propos excessif. Incompréhensiblement, je me suis tue. Elle a répété en insistant sur les mots et en s'adressant directement à moi :

– Votre frère vous a sacrifiée, madame.

Je baissai la tête confuse, humiliée. Nana avait trouvé le mot juste. Mon frère m'avait sacrifiée. Trois fois plutôt qu'une. En m'imposant Victor-Emmanuel, comme une faveur accordée à son compagnon d'armes, à charge pour celui-ci de le payer de retour en l'accompagnant de toute son audace dans le coup

d'État contre le Directoire. Une deuxième fois en m'ordonnant de suivre mon mari dont il disposait abusivement de la loyauté et de la fidélité parce que celui-ci avait été témoin de sa faiblesse. Impardonnable, surtout si Leclerc avait deviné qu'il était un poltron, un timoré, un indécis. Les grands, quand ils ont réussi malgré eux, n'aiment pas que la présence des témoins dans leur entourage vienne leur rappeler leur lâcheté. En se débarrassant d'eux par les moyens de leur choix. Soit ils achètent leur silence, soit ils les bannissent, soit plus simplement ils les assassinent. Le silence définitif. Mon frère, en exilant mon mari, le punissait d'avoir été témoin. Une troisième fois en nous abandonnant à notre sort bien qu'informé des difficultés, de la précarité de notre situation et des menaces contre notre présence dans l'île. Il paraît que, sous la pression de flatteurs, des intérêts particuliers autour de Joséphine, il s'était un jour écrié, après un rapport critique contre la légèreté et l'insouciance avec lesquelles les autorités en France traitaient le dossier presque désespéré de la colonie :

– Victor-Emmanuel est un alarmiste. Il m'écrit que nous sommes en train de perdre Saint-Domingue.

Quelqu'un autour de lui, galonné, casqué et botté, avait avancé avec un humour forcé :

– Il n'a qu'à pendre tous les nègres et personne ne s'en souviendra.

– Oui, a-t-il ajouté. Il aurait dû. Depuis longtemps.

Sous les yeux effarés de l'assistance, au lieu de remettre la lettre à son secrétaire pour la classer, il la déchira. Je connais mon

frère. Ce geste n'était pas fortuit. Ni gratuit. Un mouvement de froide colère. Il s'était levé, la mine fermée, farouche, avait tourné en rond dans la grande salle où il tenait audience, marchant à grands pas comme s'il était pressé de se fuir puis, calmé, s'était rassis, avait repris ses consultations avec ses adulateurs et ses sicaires. Il avait évacué mon mari et les problèmes de Saint-Domingue de ses préoccupations. Il s'était indifféré. Il avait fait le vide dans un coin de sa tête pour la remplir bientôt d'autres problèmes qu'il se créera. Avec la guerre, c'était sa grande occupation : emmerder les autres, singulièrement les rois et les empereurs, pour mieux s'emmerder. Les flatteurs acclameront et lui diront en lui tressant d'imaginaires lauriers. « C'est de la haute politique. » Il les croira. En attendant, mon mari en avait pour ses frais d'encre et de papier. Inlassablement il reprenait ses griefs, les débitait contre l'administration métropolitaine, contre ses alliés, les profiteurs de guerre, sans se rendre compte qu'il se mettait de puissants ennemis sur le dos. Accablé de soucis, il avait même raconté à mon frère, pour tenter de fléchir sa rancune – car il en avait une. Malheureusement Victor-Emmanuel était trop loyal vis-à-vis de lui pour le débiter d'une mesquinerie quelconque –, réveiller en lui la conscience de ses responsabilités familiales, qu' « il m'avait proposé de rentrer en France mais que j'avais refusé. Dans les circonstances malheureuses où il se trouvait, j'avais insisté pour demeurer à ses côtés ». Il pensait que mon frère, découvrant dans mon caractère un trait confortant la mythologie des Bonaparte qu'il édifiait, serait allé répétant mes

propos à tous et qu'à la fin une âme charitable, peut-être ma mère, lui dirait en soupirant : « Pauvre et courageuse Pauline, ne la laissez pas mourir là-bas. » Il a probablement enfoui la lettre au plus profond d'un tiroir de son bureau. Histoire d'oublier car encore une fois il a daigné ignorer qu'il avait une sœur éperdue d'amour dans une île à fièvre et aux miasmes pestilentiels. Il écrivit au contraire à Victor-Emmanuel qu'on se félicitait vivement et agréablement dans les ports de France de voir qu'il avait réactivé le commerce avec Saint-Domingue. Le sachant encore l'adolescent engagé volontaire dans l'armée du Rhin, ne le croyant pas mûri par les multiples épreuves qu'il traversait, il avait fait miroiter à ses yeux de gosse des promesses d'avancement qui réjouirent le général. Avancement ? Pourquoi pas maréchal de France à son retour en métropole ? Une phrase d'une lettre de mon frère, datée du 12 messidor, paraissait sans équivoque sur la question : « De grandes récompenses nationales vont vous être décernées. » Le capitaine général avait soufflé. De contentement. Il m'avait appelée pour me lire la fameuse missive toute pleine d'éclatants et menaçants sous-entendus auxquels il ne s'était pas arrêté. Félicitations ! Il s'était levé pour me prendre dans ses bras. Je lui refusai le baiser que ses lèvres s'essayaient à me voler. Tournant la tête, le repoussant lentement mais fermement, je me dégageai. Ses yeux s'étonnèrent. À mon tour les miens se fâchèrent et je souris. Méchamment. Mon sourire s'adressait à mon frère. Même en rupture de caresses avec mon mari, je déplorais qu'il fût la proie de l'hypocrisie d'un homme

qui lui devait son consulat. Bonaparte promettait. Il n'accorderait rien. Dans les promesses, je reconnaissais sa griffe. Il venait de blesser mortellement Victor-Emmanuel.

Nous sommes restés un bon moment à nous regarder face à face. En chiens de faïence. Il avait cru se réconcilier avec moi par la lettre de mon frère. Il n'avait pas vu qu'au contraire elle m'éloignait un peu plus de lui. Son chef le laissait sur la nouvelle de pouvoir bientôt rentrer en France. Il exultait de l'apprendre. Sa mission, telle qu'il l'avait en partie exécutée, prendrait fin bientôt. Retrouver Pontoise et sa famille. Retrouver ses amis d'enfance et ses anciens camarades avec qui il avait joué à la guerre. Retrouver son château de Montgobert. Ses joies se ramenaient à une seule. Ne plus passer pour le cocu général de son armée. M'éloigner d'Aumale. M'éloigner d'Humbert. Or moi, je ne voulais pas m'éloigner de Pétion. J'étais déjà restée des semaines sans le voir. Finalement j'appris qu'il avait déserté l'armée française pour rejoindre la bande à Dessalines. Toutes les nuits, avant d'en rêver, je l'imaginais qui surgissait dans mon dos, à l'improviste sur la terrasse, déjouant la surveillance de la garde postée en faction aux différentes guérites et m'intimait de sa voix au timbre si particulier : « Pauline, viens ! » Il y mettrait une telle autorité qu'elle s'apparenterait pour moi à l'écho de caresses venues de la genèse du monde. « Pauline, viens ! » Ainsi Adam a dû ordonner à Ève, chaque fois qu'il en avait envie, de se soumettre à l'autorité de ses appétences. Une répétition d'actes qui n'admettaient ni révolte ni sédition mais la

convulsion. Une conjonction de violences par lesquelles chaque poussée des sens équivalait à une naissance. À une nouvelle naissance. Adam et Ève se réinventaient. Ève mourait de chacun des ordres d'Adam. Adam revivait de chacune de ses soumissions. Et leurs corps confondus s'émulsaient de l'indécence du désir. Comme si l'un s'exaltait d'éprouver la dimension explosive de l'autre. Dieu n'a jamais créé l'amour. Il a créé le plaisir. Or, Pétion, c'est le plaisir. À l'état brut. À l'état pur. L'essence de la joie. Et de toute volupté. Il doit avoir appris que Victor-Emmanuel se meurt. Bientôt je n'aurai plus de mari. Ni devant Dieu. Ni devant les hommes. Par-delà les préjugés, il sera libre de me posséder. Quand il voudra. Où il voudra. Rester ici à l'attendre ? Le rejoindre dans les bois ? Me perdre. Me nier. Il n'a qu'à le vouloir. Il n'a qu'à me le dire. Je suis prête à tout pour renaître dans son lit.

Et maintenant je vois clair. Il a fallu la subtilité propre à l'expérience du vieux Toussaint pour me dessiler les yeux. J'ai redouté un instant de me fier trop à son argumentation. Je le sais finaud, rusé, fourbe, capable de me faire avaler la lune pour du fromage. Mais sa perversité a des limites. Celles que lui opposent la raison et l'épreuve des faits par lesquels je suis apte à reconnaître s'il me dit la vérité ou s'il m'induit en erreur. La lettre de mon beau-frère, datée du 12 messidor, m'oblige à reconnaître qu'il dit vrai.

Je n'ai pas été le maître d'œuvre du projet et n'ai jamais revendiqué ce titre. En revanche, mon beau-frère, oui. D'ailleurs, si j'avais des doutes à ce sujet, les instructions qu'il m'a remises pour être dévoilées à ma discrétion aux officiers de l'état-major me les auraient ôtés. Non seulement il se croyait maître d'œuvre mais il pensait être aussi le maître du jeu. Or le jeu a été déterminé en dehors de lui par le clan à Joséphine de La Pagerie. Et la mise fixée sur les quais des grands ports de l'Atlantique. Saint-Domingue a été jouée aux dés. L'armée expéditionnaire

avec. Les paris étaient ouverts sur double six. Tout ou rien. Plutôt tout que rien. En d'autres termes, tout, à n'importe quel prix. Même celui de renier la France et les idéaux de sa grande, belle et noble Révolution. Les mots s'étaient dérobés à leur sens. Liberté. Égalité. Fraternité. Des vocables d'un autre temps. D'un temps ancien. D'autres bien plus ronflants, bien plus suggestifs les avaient remplacés. Commerce. Profit. Fortune. Des hommes étaient tombés pour défendre la liberté. D'autres, aujourd'hui, tuaient pour le profit. Rescapé des guerres pour la liberté, je meurs pour des projets auxquels je n'ai point part sinon en termes de vagues promesses du Premier consul.

Soldat, j'ai droit comme tout autre à des parts du butin de guerre. Pour moi, le butin à Saint-Domingue aurait été prélevé sur les dépouilles des généraux nègres. Ils avaient amassé tant de richesses, Toussaint en particulier, que mes hommes se réjouissaient à l'avance de leur chance de tomber sur une abondance de jus. Nous n'aurons, comme le vin, qu'à le tirer pour le boire. Je n'eusse jamais imaginé que mon beau-frère en m'encourageant à venir ici chercher gloire, honneur et fortune avait d'autres desseins que la victoire de la France sur des rebelles nègres. Des desseins pour lui ! Ou pour d'autres ? Ces anonymes regroupés sous le terme générique de bourgeois et qui, depuis le sacrifice de six d'entre eux pour sauver Calais en 1347 des foudres du roi anglais Édouard III, revendiquent leur patriotisme uniquement à la mesure de leur poche. Est bon pour la France ce qui n'est bon que pour eux. Et cette bourgeoisie des

ports de l'Atlantique, ouverte à l'appel des richesses de l'autre côté du monde, dos tourné aux réalités et aux souffrances du pays profond, n'a d'oreilles et d'yeux fixés que sur les espérances d'enrichissement facile. C'est à leur bénéfice que Napoléon a confisqué la Révolution. La lettre du 12 messidor ne pouvait être plus explicite. « Je compte, m'écrivait-il, qu'avant la fin de septembre (il était déjà revenu au calendrier traditionnel, rejetant l'une des grandes conquêtes intellectuelles de la Révolution : déconstruire et repenser le temps) vous nous aurez envoyé ici tous les généraux noirs, sans cela nous n'aurions rien fait, et une immense et belle colonie serait toujours sur un volcan et n'inspirerait confiance ni aux capitalistes ni aux colons ni au commerce. » Pacifier Saint-Domingue ne s'accordait point à des exigences d'extension ni de défense de nos frontières maritimes, ni de géopolitique face aux prétentions d'hégémonie mondiale de l'Angleterre. Pacifier Saint-Domingue relevait de la simple nécessité de favoriser des investissements (financement de la traite), de protéger les intérêts des colons et de développer le commerce. Plus loin, il poursuivait : « Faites avec intégrité les affaires de la République, elle sera reconnaissante et prendra soin de vos intérêts particuliers ». À ma confusion, je reconnais que je m'étais mépris sur le sens de cette phrase. De mon point de vue les affaires de la République m'obligeraient à mater la rébellion. Or les rebelles nous combattaient avec le drapeau de la République. Au nom de la devise de la République. Il ne leur manquait que le bonnet phrygien. Mes hommes n'en revenaient pas. Moi

non plus. De quelle République parlait donc mon beau-frère qui l'autorisât à confondre mes intérêts particuliers avec l'intérêt public. De la République des affaires, s'entend, celle qui me « mettra à jouir d'une fortune convenable ». Du donnant-donnant. Ristournes. Prébendes. Commissions. Pourcentages. Partenaire ou sociétaire. En fin de compte, corruption. Pour un travail de voyou. Le terme n'est pas trop fort. « Dès l'instant que les Noirs seront désarmés et les principaux généraux envoyés en France, vous aurez plus fait pour le commerce et pour la civilisation de l'Europe que l'on n'a fait dans les campagnes les plus brillantes. » Encore ce mot de commerce qui revenait, comme quoi il est une préoccupation majeure pour le Premier consul. Vraiment bizarre pour un chef militaire ! Un conquérant de surcroît. Alexandre n'a pas marché jusqu'aux Indes pour les besoins de quelques riches Macédoniens ou de leurs homologues athéniens. César n'a pas vaincu les Gaulois pour accroître le commerce transalpin. Et si les Phéniciens ont posé leurs pénates partout sur les bords du sud de la Méditerranée, ce ne fut jamais par droit de conquête. Ils étaient des voyageurs d'abord qui, par besoin de se ravitailler partout où ils échouaient, se sont perdus en des échanges pour s'installer finalement marchands. Navigateurs et commerçants. Connaît-on d'exemple de peuple qu'ils ont soumis ou exterminé pour faire prospérer leur trafic ? Pour gagner plus de profits à la vente ou à la revente ? Mon beau-frère a eu le culot d'accoupler commerce et civilisation comme une relation de cause à effet. Si le négoce progresse

du sang et de la sueur des nègres, les Européens deviendront plus civilisés ! Une logique de condottiere qui en Italie a appris à trafiquer des œuvres d'art pour relever le niveau culturel de la troupe ! Ou qui en Égypte a jugé bon de leur enseigner qu'ils étaient venus à la rencontre de l'histoire. « Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent. » Les gazettes avaient glosé sur cette phrase qu'elles légitimaient historique. Elle annonçait le projet d'édification en Égypte d'un empire colonial, qui a échoué et dont Napoléon reprenait le mirage au-delà de l'Atlantique, à partir de Saint-Domingue comme base d'opérations. Avec en appui une impressionnante armada de trente-deux vaisseaux de ligne, trente et un transports de troupes et frégates, une prévision de soixante mille fantassins. Mais les nègres à Saint-Domingue, combien de siècles pour justifier que des troupes françaises de la République marchent contre eux ? Le dessein impérial devait-il aller à l'encontre de leur dignité et de leur liberté ? Plus loin encore dans sa lettre : « Nous avons obtenu par notre paix avec le Turc, le commerce de la mer Noire ». Encore et toujours le commerce comme priorité dans les conquêtes. Comme but ultime dans les négociations. À croire que mon beau-frère vient d'une famille d'épiciers. Pour conclure, après une énumération d'avantages acquis ici et là : « Défaites-nous de ces Africains dorés et il ne nous restera plus rien à désirer. » Injonction sans équivoque. Défaites-nous de ces Africains dorés ! Comment ? Sans doute ressusciter Saint-Just, l'ange exterminateur ! Je ne suis pas fait de ce bois-là, Toussaint !

Toussaint ! M'entends-tu ? Contrairement à ce que tu crois, je ne suis pas fait de ce bois-là.

– De quel bois vous chauffez-vous ?

– Arrêtez, général ! Ne plaisantons pas. Ne comprenez-vous pas que j'ai mal. Renverser un monde au nom de l'homme. Prétendre être l'homme nouveau dont l'émergence a justifié la chute d'un régime entraînant des conséquences énormes pour l'avenir de l'univers. Prétendre aussi refuser que d'autres hommes partagent avec ce privilégié l'avenir pour demeurer éternellement des êtres partagés, des êtres à partager, au nom d'intérêts singuliers dont l'objectif est d'annihiler la mémoire du monde. Agir de telle sorte que l'humanité oublie. Qu'elle fasse une croix sur ses rêves. Sur ses illusions, fussent-elles insensées. Quelle s'oublie même au point d'entrer dans sa nouvelle histoire à reculons. Comprenez-vous que depuis la Genèse c'est la plus grande tragédie à laquelle l'homme ait jamais été confronté après la chute. Il s'agit ici de la faillite de ses rêves qui sombrent du poids des ambitions d'un seul homme. Napoléon est un castrateur.

– Je ne vous le fais pas dire.

– Quand je pense que sa lettre datait du 1er juillet. Six mois exactement après mon arrivée à Saint-Domingue. Cinq mois après mon entrée en campagne au Cap-Français. Quelques jours seulement après la pacification puisque dans le courant du mois de mai et de juin, les principaux généraux nègres avaient fait leur soumission. Je m'apprêtais à procéder à

votre arrestation et à votre déportation. Mon beau-frère avait déposé, par le biais de ma collaboration, tous ses pions sur l'échiquier. En faisant miroiter à mes yeux l'espérance d'une promotion, en me proposant de m'associer au profit à tirer du commerce et des investissements (je participerais aussi à la traite), en me demandant de protéger le commerce par tous les moyens, il avançait son cavalier. Ou son fou. Sinon l'un et l'autre. Me commandant d'être à la fois l'un et l'autre. Mouvement tournant, et avancées en diagonale. La ruse dans les manœuvres, la rapidité dans l'exécution. Il sauvait la mise pour tous. Avait-il oublié que deux mois auparavant, le 17 floréal, je lui avais écrit, dans un rapport circonstancié sur mes derniers succès contre les rebelles : "Je ne m'occupe point ici de ma fortune. Je ne le pourrais qu'au détriment de ma réputation et de ma mission" ? Je lui laissais clairement entendre que je n'acceptais pas, en tant que militaire intègre, de me coller à cette bande d'affairistes qui débarquaient à chaque arrivée de convoi maritime avec l'intention déclarée de mettre à nouveau Saint-Domingue en coupe réglée. Je lui ai demandé, par la suite et à plusieurs reprises, d'en rappeler certains dont les agissements ne correspondaient pas à l'idée que je me faisais de fonctionnaires de la République ou de capitalistes honnêtes. Entre-temps je lui avais annoncé : "Si je n'exécute pas encore vos instructions c'est que le moment n'est pas encore arrivé." A-t-il vu une contradiction entre cet aveu de prudence et le désaveu de la dérive de ma position ? Possible. En conséquence il s'est méfié.

– Peut-être pis, général. Il a certainement pensé et décidé que vous n'êtes point l'homme qu'il croyait en rapport à l'homme qu'il est devenu. Que, pour une raison ou pour une autre, naïveté, scrupules, excès d'honnêteté, vous avez cessé d'être l'homme de la mission. De la situation.

Toussaint sourit. Un sourire à la fois provocant et persuasif. Il me regarde comme dans un miroir. C'est pour lui une telle joie qu'il ne se prive pas de l'exprimer. Et pour moi une telle punition que je voudrais fuir, partir au plus lointain, disparaître, n'être plus là pour l'entendre m'expliquer ce à quoi je ressemble. Dans la honte. Dans la douleur. Les yeux de Toussaint virent aux gris, troublés par un effet de lumière dans la glace. Ils se teintent de mélancolie au point que je m'en veux presque d'y rester insensible. Je me sens mal à l'aise dans ma peau. De quelle autorité cet homme se prévaut-il pour me pousser à sortir de moi pour aller au-devant de lui ? Plus que persuasif, il s'érige convaincant. Je ne suis plus sûr de mes intentions, de mes instructions, de mon entourage, de ma femme, de son frère, de ma mission, de mon honneur, de ma dignité, de mes mérites. Je ne suis sûr de rien. Pas même d'être vivant.

– Général Toussaint, n'instillez pas davantage de doute dans mon esprit.

– Dieu m'en garde, capitaine général, mais pourquoi alors ne vous a-t-il pas suspendu ? C'eût été plus facile de donner par votre rappel l'assurance à ses commanditaires qu'il irait, pour eux, jusqu'au bout de sa démence. De leur démence.

– Allez comprendre !

– Des raisons personnelles ? Des raisons liées à la famille ?

– Que sais-je ? Pauline, en ses moments de déprime, tente de me persuader que Bonaparte est un ingrat. Il me laisse tomber. Il aurait décidé de me laisser tomber depuis le 18 Brumaire. Pour me punir de lui avoir été utile. De l'avoir aidé à réussir son coup. De l'avoir aidé à se réussir. Il ne voulait plus avoir vis-à-vis de moi une dette de reconnaissance. Je le revois avec ses bottes vernies, son uniforme trop bien repassé, le bicorne presque au travers sur la tête, aux côtés de Lucien et nous précédant, moi et la troupe baïonnette au canon. Nous avions fait fermer toutes les issues de la salle où siégeaient les Directeurs. Passer la grande porte, les surprendre, les disperser. Et tout était accompli. La main posée sur la poignée, il hésitait : "Lucien et si... ? – Et si quoi ? – Et si nous échouons ? – Nous n'échouerons pas. Ouvre la porte." Il hésitait toujours. Alors Lucien, décidé, sans aménité, le poussa de côté, ouvrit et d'un signe de tête m'ordonna : "Leclerc, fonce." Je fonçai, déployant mes hommes rapidement aux quatre coins de la salle. En un moment, tout était terminé.

– A-t-il puni Lucien ?

– Ce n'est pas la même chose. Ils sont frères unis par le sang. Ils sont des Bonaparte. Moi, je ne suis que le beau-frère qu'on commet avec la prostituée de la famille pour lui apprendre la respectabilité.

– Oh ! Général, n'êtes-vous pas trop sévère ?

– Sévère non ! Amer, oui. Comment ai-je pu être stupide à ce point ? Stupide et aveugle.

Je revois mon enthousiasme du début, ma conviction d'être un privilégié, ma détermination de justifier la confiance de mon beau-frère pour m'avoir choisi parmi d'autres officiers supérieurs plus expérimentés et sans doute plus méritants. Même lorsque dans la rade de Brest, confronté avec l'incurie des fournisseurs, le dénuement de l'armée, l'impréparation des soldats, je me disais que ma mission commençait mal, je n'avais aucun doute sur la réussite tant était grande ma volonté de la mener à bien. Les hommes ? On les forme. On leur apprend à devenir soldats. L'armée ? On la prend en main. On lui donne une cohésion. On lui enseigne à exister par elle-même. À vivre des ressources dont elle peut disposer sur place. Nous étions une armée française en mission de récupération d'un territoire français. De reconquête. Il fallait donc envisager la possibilité de la convertir en armée d'occupation. Dans ce cas, à Saint-Domingue de pourvoir à son approvisionnement. Les fournisseurs ? Je n'aurais qu'à les rapporter aux ministres concernés ou au Premier consul qui se chargerait de les rappeler à l'ordre, au sérieux de leur collaboration, à l'honnêteté de leur mission. Il y a une loi édictée par la Convention sur les profiteurs de guerre. Elle est toujours en vigueur.

Mais voilà, rien n'était simple. À l'exception du courage de l'armée. Le 5 messidor, j'écrivais d'ailleurs : « Les fatigues et les dégoûts qu'a éprouvés cette armée sont au-dessus de toute

expression ; on ne peut les comparer qu'au courage avec lequel elle les supporte. » J'ai parlé de l'armée pour mieux en référer à son chef. J'ai appris à ne pas me plaindre. Je payais d'exemple, une façon de lutter contre le découragement. Le mien comme celui de la troupe. Je n'avais aucune raison d'être satisfait. Pas plus de l'attitude des ministres que de celle du Premier consul. Je connais celui-ci. Dans la situation de plus en plus désespérée dans laquelle je me trouvais, il aurait déjà lâché prise. J'en veux pour preuve son départ précipité d'Égypte. Isolé après la débâcle de la flotte française à Aboukir et, malgré sa victoire un an plus tard sur les Turcs dans la même ville, il avait dû faire face à de sérieux problèmes de ravitaillement. Lassé d'attendre du Directoire des secours qui ne venaient pas, il planta là ses troupes, les abandonna en plein désert pour revenir en France faire de la politique, confiant le commandement au général Kléber qui, victorieux des Turcs à Métropolis, sera assassiné par un Mamelouk revanchard. Sans ordre de rappel, mon beau-frère était parti. Selon le code militaire, il avait déserté. En temps de guerre de surcroît puisque la paix n'avait été signée ni avec les Anglais ni avec les Turcs. À son arrivée en France, il aurait dû être traduit devant le conseil de guerre. Mais la République, dégoûtée de l'incompétence du Directoire, de l'incurie dans l'administration, avait besoin d'un chef pour lui redonner le goût du travail et de la discipline. Depuis onze ans qu'elle était agitée par des convulsions, la France ne se rappelait plus que l'ordre pût exister. Alors Bonaparte vint. Et le pays oublia qu'il avait violé les

prescriptions du code militaire, créant un précédent dont j'aurais dû me prévaloir.

Je ne le fis pas. Je n'ai même jamais songé un instant à le faire. Pour deux raisons. J'étais un soldat, soucieux de la hiérarchie et des règlements de l'armée, responsable d'une mission qui m'avait obligé à faire la guerre. En plus, Bonaparte et moi nous n'avions pas les mêmes motivations. Il était ambitieux. Moi pas. Il voulait le pouvoir et l'argent et les femmes. Moi, je ne désirais rien. Ou plutôt je désirais peu. Je le lui ai dit. La concession de l'île de la Gonâve pour en exploiter le bois, acajou et gaïac, m'assurer une rente de deux cent mille francs et vieillir à l'ombre des chênes de mon château. Je m'aperçois que c'était un rêve de petit-bourgeois où il entrait plus d'entrain bucolique que d'ambition de richesses. Un rêve hors norme, en dehors de l'esprit de l'époque. Au mieux j'aurais été un marginal. Au pis un paria. De toute façon un excentrique. Un militaire nouveau riche avec des états d'âme. C'est-à-dire un saltimbanque. Qu'avait le Consulat à faire d'un dévoyé de l'ordre nouveau ? L'exclure. Tout, dès le début, de la part de mes chefs a contribué à mon exclusion. Ils se sont servis de moi. Et comme l'a dit le vieux Toussaint, je n'étais qu'un pion. Je n'ai été qu'un pion.

Bonaparte m'a utilisé jusqu'à l'usure. Faire la guerre. Quatre mois de suite. Sans un jour à moi pour m'occuper de mon fils, ma femme ayant pris soin de s'occuper d'elle-même. Toujours à repenser les plans de bataille, toujours en campagne pour remonter le moral des troupes, blessé dès le premier jour de

l'offensive contre la Crête-à-Pierrot. Loin de l'image du général pantouflard, du chef d'état-major bureaucrate que Toussaint a voulu propager pour diminuer mes mérites et me discréditer. En même temps, reprendre l'administration en main. Comment y arriver quand les archives ont été incendiées par les rebelles avant d'évacuer les villes ? Certes réclamer des copies aux cabinets, c'est-à-dire au dépôt des Colonies à Versailles. Mais une telle procédure a pris du temps. Il m'a fallu innover, imaginer, inventer, créer de toutes pièces des lois, par exemple un règlement provisoire de culture pour remplacer ceux de Toussaint en attendant celui définitif qui viendrait fixer un cadre légal à la propriété, au capital et au travail. Les différentes branches de l'administration sollicitaient l'urgence d'une intervention. Les finances. Les domaines. La justice. L'agriculture. Le commerce. La religion. Je n'ai pas rechigné à la tâche. Ah ! J'oubliais l'armée, justicière des États au besoin mais souffre-douleur de mon beau-frère. Entre les problèmes de santé (j'avais prévu six mille malades sur une période de trois à six mois, or j'en avais trois à quatre mille par mois, sinon plus), les pertes qu'il fallait combler avec des renforts que je demandais mais qui n'arrivaient pas (ou qui arrivaient mais tombaient malades et passaient l'arme à gauche dès leur arrivée), les pensions à solliciter pour les veuves et les enfants, les infirmes et les invalides à rapatrier, je perdais la tête.

En dehors de l'épidémie de fièvre jaune, le mal chronique de la colonie se résumait en trois mots : insuffisance de trésorerie.

À mon départ. Bonaparte m'avait annoncé une dotation de trois millions de francs ramenés à des promesses de cinq cent mille à recevoir à l'embarquement. Deux cent cinquante mille se perdirent en route. La tempête nous ayant bloqués des jours durant, j'ai dû défrayer cinquante mille sur place si bien qu'il ne restait à l'arrivée à Saint-Domingue que deux cent mille francs. Avec si peu, l'armée a commencé sa nouvelle vie. Immédiatement, j'ai calculé et établi mon budget. Avec des prévisions de recettes et de dépenses désolantes. Les recettes ne sont pas extensibles. Seulement cinq cent mille francs qui proviennent exclusivement des taxes douanières et de celles sur les propriétés. Mes quinze pour cent d'augmentation sur les importations n'ont rien donné. Comme me l'avait souligné Toussaint, ce n'était pas une bonne idée. J'ai essayé de comprimer le plus possible les dépenses, tenant au plus serré les cordons de la bourse, elles dépassent toujours les deux millions, ce qui me laisse avec un déficit chronique d'un million cinq cent mille francs. Je demande des subsides à Paris pour boucher le trou. Paris envoie mais très peu. Avant même que l'argent arrive, les urgences creusent à nouveau le trou et au plus profond. Je n'en peux plus.

L'obscurité s'épaissit en moi. Toussaint, ombre parmi les ombres, s'effiloche avec mes paroles. Je cherche mes mots pour ne pas le vexer ni raviver de vieilles blessures. J'explique, en un besoin urgent de me justifier sans savoir pourquoi je dois me justifier. Une odeur d'histoires rances dont le général nègre ne fait plus son affaire depuis longtemps. J'ai décidé du droit d'agir

à sa place. Était-ce raisonnable ? Mais qui ose parler de raison dans cet espace réduit où la mort joue à cache-cache avec la vie. Et la vie paraît au-dessus de mes forces. J'ai trop étreint. Je n'en peux plus. Il faut pourtant que je continue. Raconter. Me raconter. Encore raconter. Me disculper à mes propres yeux. Finalement pourquoi ? Je n'espère en aucun cas gagner la sympathie du vieux Toussaint. Il ne cessera jamais de me haïr. Il y a en lui un fond d'ignorance, une épaisseur de méfiance qui me désespère de l'affranchir de mes préjugés favorables à son endroit maintenant que je l'ai neutralisé comme ennemi. J'avoue que je prends de plus en plus plaisir à lui causer.

J'ai cru que le commerce pouvait être d'un secours quelconque. À cause de la taxe de quinze pour cent sur les importations, des mesures vexatoires concernant les ports de Saint-Domingue, les vaisseaux américains sont partis vers des cieux plus cléments : Cuba, la Jamaïque, le Mexique et l'Amérique centrale. Quant aux vaisseaux français, ils regimbent à payer et je dois intervenir à tout instant dans les disputes entre capitaines et fonctionnaires des douanes pour vérifier et rectifier les bordereaux. Les commerçants d'ici, les négociants de France nous volent. Ils s'entendent pour faire de fausses déclarations. Et comme je n'ai pas à ma disposition une pléiade d'inspecteurs ni de vérificateurs et que ceux disponibles et valides ne sont pas des plus honnêtes, personne n'arrive à chiffrer le montant des pertes ni des soustractions. Au 15 ventôse, il y a eu une plus grande fréquentation du port du Cap-Français qu'au 15 fructidor de cette même

année. Or en ventôse les douanes ont vu rentrer moins d'argent qu'en fructidor. Un coulage contre lequel je n'avais aucun moyen de sévir. Il y avait de la corruption dans l'air. Je n'avais pas la maîtrise morale de l'administration. Cela donne une idée de mon calvaire. De mon cauchemar. La colonie souffre en permanence d'une maladie qui s'appelle manque d'argent. Le raseurisme, comme les nègres disent ici. Heureusement que j'ai le rhum. J'en ai limité l'exportation vers la France. Mon souci ? Ne point faire de concurrence à nos eaux-de-vie en métropole et protéger nos cultivateurs, nos producteurs d'alcool de pomme, de betterave, de pomme de terre. Pour compenser, expédier une plus grande quantité de tafia sur l'Angleterre, les États-Unis et la Hollande, dégageant suffisamment de numéraire pour solder les échanges de marchandises entre nos pays. Par la force des choses, je me suis retrouvé dans la position de collecteur de douanes. Là encore j'ai légiféré. De même au niveau judiciaire. Par arrêtés. Réglementant l'organisation et la distribution de la justice, fixant le droit de propriété en ses attributions civiles et séquestrant des terres dans la partie de l'Est. Surtout dans la partie de l'Est pour lui donner une réelle identité française. Il n'y a que le droit de propriété qui autorise les gens à s'attacher à la terre, à se battre pour elle, à tuer pour elle. À mourir aussi pour elle. Rien de tel pour donner la conscience d'une appartenance. Être possédé par la terre que l'on possède. La terre c'est moi, comme le roi Louis XIV avait déclaré : « L'État c'est moi. » Identité. Appartenance. Saint-Domingue est sauvée des convoitises des

nègres et de leurs alliés anglais. Elle est refrancisée. Elle est reconstruite. Elle redevient rapidement la première partenaire commerciale de la France. Même si je ne le savais pas encore, j'aidais Napoléon à faire un superbe cadeau à Nantes. Aux portes d'une Vendée royaliste, elle s'était permis d'être républicaine et de le rester malgré le souvenir barbare des noyades en masse de Carrier et leurs meurtrissures. Le commerce triangulaire, à partir du quai de la Fosse dans l'estuaire qui fait de Nantes un excellent port fluvial et maritime, ruiné par la Révolution, s'apprêtait à renaître. Esclavagistes, profiteurs de guerre, négociants de gros, escrocs en tous genres, tout ce monde dévoyé par l'appât de gains faciles attendait de Saint-Domingue le miracle du renouveau. Pour se refaire une situation. Pour se refaire un état.

– Dites-moi, Carrier fut-il, lui aussi, comme Danton, votre professeur de férocité ? Les noyades en masse dans le port du Cap, serait-ce une idée provenant de lui ?

– Je savais, vieux Toussaint, que vous alliez sauter sur l'occasion pour me lancer une pique. Carrier n'était pas le seul. Il y avait aussi l'honorable Fouché dans l'Ouest. Dans le Centre. Surtout à Lyon. L'idée était d'économiser les balles et la poudre nécessaires à défendre la Révolution.

– Mêmement pour vous, capitaine général. Économie de moyens en période de pénurie. Cela s'appelle gérer le manque.

– C'est important pour le moment que tu me le rappelles. Je te montrais l'ampleur de ma tâche. Occupé à guerroyer.

Préoccupé en même temps de reconstruire Saint-Domingue. J'avais fort à faire. Pour réprimer le vagabondage, dans la digne ligne de votre politique, j'ai rédigé un code de police correctionnelle et créé des tribunaux pour connaître des délits. Ma grande inquiétude, en dehors du naufrage de mes troupes, fut le problème de la dette. Je te fais grâce des modalités prévues pour régler engagements et obligations de toutes sortes. Je me contenterai de te dire que je classais les dettes en trois catégories selon le moment où elles ont été contractées. Avant la loi accordant la liberté aux nègres. À partir de l'affranchissement général. Après l'arrivée des forces expéditionnaires. Pour faire bonne mesure, j'émis un arrêté suspendant les poursuites pour le paiement des anciennes dettes en attendant la promulgation d'une loi d'inventaire établissant les créances privilégiées. À ce propos, je recommandais des garanties réelles. Étant entendu que les prêts hypothécaires devraient financer en priorité la restauration des ateliers, la reconstitution du bétail que j'étais obligé d'importer à grands frais des États-Unis (me plaçant dans un état de dépendance qui m'interdisait toute action de force contre le commerce américain, en vue de favoriser un monopole commercial de fait français), l'achat de matériel et d'équipement. Surtout, éviter la concurrence entre les anciennes et les nouvelles créances. Qu'en dites-vous, vieux Toussaint ? Ce n'est pas tout de me dénoncer comme traître ou comme barbare. Il faut apprécier mes idées et la mise en œuvre, malgré une situation exceptionnelle, précaire et dangereuse, d'une politique de reconstruction.

– Pas mal ! Pas mal ! Je dois l'admettre. Cela pourtant valait-il la peine de vous torturer les méninges quand Saint-Domingue, par mes soins, fonctionnait sous un régime de droit ? Ma Constitution avait tout prévu.

– Même les prêts hypothécaires ?

– Pas ça ! J'avais mes raisons pour ne pas les légitimer. J'aurais encouragé les affairistes sans scrupules à prêter de l'argent à des propriétaires contre garantie de leurs biens immeubles. Ils auraient ensuite, à l'autre bout de la chaîne, spéculé à la baisse sur les récoltes, privant ainsi les producteurs des ressources nécessaires à résilier l'hypothèque qui grève leurs terrains. Les spéculateurs auraient eu beau jeu alors de réaliser la clause hypothécaire et de saisir les fonds et bâtisses. Avec les aigrefins qui grouillent autour de vous ici et de votre maître en France, le danger est partout. J'ai voulu le prévenir. N'est-ce pas le rôle d'un bon législateur ?

– Oui, bien sûr ! Laissez-moi cependant vous préciser que je n'ai pas de maître. Le Premier consul, militairement, est mon supérieur hiérarchique puisque sa fonction le place commandant en chef de l'armée. Politiquement, il est le chef de l'État. Au civil il est mon beau-frère. Rien de plus.

– Je n'ai pas voulu vous vexer mais dans quelques-unes de vos lettres, par-delà les formules de politesse, vous vous aplatissez devant lui en vous abaissant à des hommages ou à des flatteries indignes d'un chef militaire. Entier dévouement ! Respectueux dévouement ! Tout ce que la France reconnaissante vous doit et patati et patata, j'ai...

– Et patati et patata. Me suis-je jamais abaissé à me prosterner à ses pieds et à l'appeler Papa Bonaparte ?

– ....

– Connaissez-vous quelqu'un qui a poussé la flatterie à ce point auprès d'un général français ?

– Vous voulez sans doute parler de mes simagrées avec Laveaux ?

– Vos simagrées ?

– Exactement. Mes simagrées car c'était un piège.

– Un piège ? Comment ça ?

– Je tendais à Laveaux le piège de la reconnaissance et de l'affection parce que, à suivre les grands politiques, j'avais appris que la reconnaissance est une lâcheté. Vous avez été assez sot ou assez fou pour croire à celle de Napoléon pour services rendus au 18 Brumaire. Moi, j'ai été assez rigolo pour laisser à Laveaux la certitude que je lui en devais.

– Vous maîtrisez au plus haut degré l'art de revenir sur les douleurs anciennes. Je ne m'étais pas aperçu que mon beau-frère m'avait abusé au même titre qu'il s'est joué de Sieyès. Vous m'avez aidé à le découvrir. Mais ne vous persuadez pas que j'ai des raisons de le haïr. Je l'admire trop pour me laisser aller contre lui à des sentiments autres que le dévouement et le respect. Au surplus, que ce soit un effet de sa fourberie, comme par Pauline et vous je l'ai pressenti, que ce soit par une décision consécutive à un choix de raison ou de cœur, je suis son beau-frère jusqu'à nouvel ordre. Nous sommes parents par alliance. Et s'il ne se

croit pas des devoirs, des obligations, de l'affection envers moi, je continue de lui vouer une grande admiration en me pliant vis-à-vis de lui à des responsabilités morales, à des civilités familiales. Nous sommes parents, je le répète. Vieux Toussaint. Nous sommes parents. Pour le meilleur et pour le pire.

La nuit menace d'être longue. Depuis trois jours nous sommes confrontés à l'inéluctable. Depuis que le général a refusé de rester à l'hôpital pour rentrer mourir chez lui. Dans sa maison du haut du morne qu'il avait fait aménager en pensant à son château de Montgobert. Il n'avait cessé de penser à cette si lointaine demeure, au point que je me demande s'il n'avait pas pressenti qu'il ne la reverrait jamais. Sur son bureau il gardait les croquis, les dessins, les factures que son frère lui envoyait. Ils lui parlaient d'un rêve de famille que la guerre ne lui a pas donné le temps de vivre. De l'espérance d'un bonheur tranquille qui l'eût changé des tourbillons d'un monde qu'il avait aidé à créer et qui le désavouait de plus en plus dans l'impudente agitation de sa femme, dans l'indifférence cynique de son beau-frère.

Nous sommes terrassés par la fatigue. Le docteur Peyre somnole sur une chaise auprès du lit. La tête penchée sur sa poitrine, il ronfle, troublant de ses effets de basse le silence profond de la chambre. Le général Norvins converse mollement, de petites confidences chuchotées au creux de l'oreille sur les derniers

événements, avec le général Watrin qui nous a rejoints pour ce huis-clos funèbre. Deux coquins engagés dans la complicité des décisions secrètes du général. Un factotum ici. Un laquais là. L'un et l'autre portant sur leur visage, comme leur première nature, le masque de l'hypocrisie et de la traîtrise. Pour tout mieux surveiller et pour tout savoir, Norvins avait pour fonction d'être l'historiographe du général. À charge par lui de consigner et de rapporter les hauts faits de l'expédition. J'imagine qu'il se permet de juger et qu'ayant eu à subir à différentes reprises la colère du capitaine général, il ne se gênera pas pour baver sur lui. Quant à Watrin, il demeure insaisissable. Une ombre dans l'entourage du général qui lui fait confiance au-delà du bon sens. Une ombre et beaucoup de dépit. Il participait à l'expédition pour s'enrichir. Or du fait de la soudaine révolte des nègres, le rêve d'enrichissement s'était évanoui. Son seul désir ? Rentrer au plus vite en France pour n'avoir pas à laisser sa peau à Saint-Domingue. Au retour du général Leclerc, celui-ci s'était enfermé avec lui en tête à tête et lui avait dicté ses dernières volontés. Des instructions écrites scellées dans une grande enveloppe à remettre au Premier consul. Je m'étonne que le général n'ait pas réquisitionné son secrétaire et aide de camp, l'officier Norvins, pour mettre au point ses dernières dispositions. Peut-être l'a-t-il jugé trop bavard, trop impulsif pour lui confier des secrets qu'il ne veut voir dévoilés que bien après sa mort. En France. Seulement en France. Ils doivent concerner certainement madame. Et surtout l'éducation de Dermide. Bien plus que

l'organisation de ses funérailles ou la distribution d'un héritage que malheureusement les circonstances ne lui ont pas permis de gonfler. Ni gloire. Ni fortune. Le destin n'aura tenu aucune des promesses du Premier consul.

Accablés de fatigue, plus encore du silence qui nous opprime, nous sommes là à attendre. Que Dieu veuille libérer le général de son découragement, de ses désillusions et de ses doutes. Dehors la pluie tombe, tel un babillement sur les toits. Une espèce de pudeur, de discrétion pour honorer la solitude d'un homme qui aura été dans sa vie, dans son maintien, d'une exemplaire simplicité contrastant avec les excentriques débordements de madame. Paradoxalement, le vent, qui s'était levé en début de soirée, déploie sur la mer, aux pieds de la falaise et alentour dans les bois, un bruit assourdissant qui s'enroule autour de masses d'eau, de brouillard, d'embruns, de volumes d'air, de feuilles mortes avant de ricocher contre les murs de la maison. Un adieu tonitruant au général. Les cors de la nature sonnent le rassemblement des douleurs pour saluer son départ de la vie.

Malgré le tragique de l'instant, je pense à notre appareillage de Brest, par un effet de symétrie. Une tempête soutenue avait soufflé pendant deux semaines. Madame Pauline y avait vu un mauvais présage. N'ayant jamais désiré partir en expédition – c'était un reproche constant adressé à son mari et à son frère – et n'ayant cessé d'être malade à cause du roulis, elle avait demandé à être débarquée. Pendant huit jours, elle fit le siège de son mari qui s'y opposa, prétextant le danger à mettre une chaloupe à la

mer. Il craignait plutôt que madame n'en profitât pour rentrer à Paris sur un coup de tête. J'en doute car elle n'aurait pas osé, pour des raisons connues d'elle seule, désobéir à un ordre de son frère. Elle souffrait réellement du mal de mer et elle en avait assez d'être confinée dans sa cabine avec pour horizon un ciel bas entrant par des hublots à demi ouverts. Elle était aussi embarrassée des peurs de Dermide qui lui collait aux jupes. En proie à ses propres frayeurs, elle ne savait comment sortir de l'enfer. Un seul moyen, débarquer. Menaçant son mari de se jeter à la mer s'il n'y consentait. Joignant le geste à la parole, elle courut à la rambarde, fit mine de l'enjamber. Une grappe de marins et d'officiers la retinrent tandis que le général s'alarmait.

– Pauline, que fais-tu là ?

– Je me noie, Victor-Emmanuel.

– Non ! Non ! Madame, crièrent en chœur les officiers. On ne peut pas vous laisser faire ça.

L' amiral Villaret-Joyeuse, regardant jusque-là la scène d'un œil apparemment moqueur, s'inquiéta soudain, fronça les sourcils, s'interposa avec l'autorité que lui donnaient son âge, son grade et le poids d'une tradition, seul maître à bord après Dieu.

– Laissez-moi mourir...

– Que dites-vous là, madame ? Gardez-vous d'être insensée.

Il fit un signe aussitôt compris et exécuté. Un marin saisit la générale par un pied, remontant son jupon et découvrant une cheville fine, la naissance d'une jambe bien galbée. Elle fit celle qui n'avait pas entendu et continua, entêtée, décidée, en gigotant.

– Débarquez-moi. Laissez-moi mourir.

Sans grande violence et avec un évident plaisir, les matelots la maîtrisèrent. Le maître gabier la maintint contre lui un instant non sans se donner la peine de la tripoter brièvement. Elle s'alanguit, se calma. Les hommes du pont poussèrent un ouf de soulagement, ramenèrent madame à deux pas en arrière. Un officier de marine se présenta devant le général, se mit au garde-à-vous, salua.

– Avec votre permission, capitaine général, je recommanderais pour la santé de madame, pour votre quiétude d'esprit, de débarquer la générale. J'ai déjà fait mettre une chaloupe à la mer. Elle attend.

– Soit, commandant. Faites pour le mieux.

Le général tourna le dos, s'en fut à ses éternelles réunions d'état-major avec l'amiral Villaret-Joyeuse. Je le devinai humilié par le spectacle de l'arrogante sottise de sa femme. Elle a choisi de faire pression sur lui. Publiquement, de la pire manière qui soit. Montrer en plus sa cheville et sa jambe à la troupe, avec une désinvolture et un sans-gêne inadmissibles, n'était pas sans le révolter. Une femme de général doit avoir de la tenue, et de la retenue. Mais que signifiaient exactement ces mots pour madame Pauline. Elle était une coquette au milieu d'hommes qui ne demandaient qu'à être ses admirateurs. Et bientôt ses amants. Elle aimait plaire et si elle ne savait pas donner elle ignorait comment refuser. Regardant partir son mari, elle eut un sourire qui était un rictus cruel.

– Vite, Nana ! Prépare-moi quelques hardes. Nous débarquons.

– Dermide aussi ?

Elle sursauta, atteinte de plein fouet par ma question. Avait-elle pensé à son fils ? Sans doute pas. Il lui était gêne et embarras, surtout si elle avait décidé, sa huitaine gaspillée aux côtés d'un garçon incommodant, de se récupérer en distractions et en plaisirs même innocents.

– Que son père le garde !

– Madame, il voudra vous suivre.

– Ordonnez-lui de rester.

– Pas facile. Vous le connaissez.

– Alors, restez avec lui. Je suis sûre qu'il ne s'ennuiera pas.

Des cris montèrent bientôt de la mer à bâbord : « La chaloupe est prête. » Je suivis madame dans la cabine. Ses affaires rapidement jetées dans un sac, elle rejoignit à pas vifs et lestes l'officier chargé des manœuvres et de son embarquement. Le cœur serré, je la vis partir. Elle s'en allait profiter de sa relâche avec un sentiment de libération qui me désola. Dermide dormait. Il avait l'air d'un angelot. Son père vint le voir, s'attarda à le contempler. Je lisais sur son visage une suite d'émotions et de sentiments contradictoires.

– Faut-il le réveiller et l'emmener avec sa mère ? demandai-je, anxieuse.

– La mer est trop agitée, répondit-il laconiquement.

Un peu plus tard, l'amiral Villaret-Joyeuse, sous prétexte des dangers et des menaces consécutives à la tempête, renforça

les consignes de vigilance, annula les permissions d'aller à terre. Le général Leclerc contresigna l'ordre pour les militaires embarqués. J'entendis les officiers s'en plaindre. J'appris que madame Pauline avait demandé à quelques-uns d'entre eux de la rejoindre. Pour lui tenir compagnie dans une ville où ne connaissant personne qui fût une amie, elle était condamnée à s'ennuyer. Le général me fit appeler le surlendemain. S'enquérir des nouvelles de son fils dont il n'avait pas le temps de s'occuper. Parler aussi de la mère, de ses attentions pour Dermide, des préoccupations pour la santé des deux. Je le trouvai assis à son bureau. Il écrivait. Par-dessus son épaule, je jetai un coup d'œil sur le papier. Il annonçait à son beau-frère le débarquement de madame depuis quatre jours parce qu'elle souffrait de la mer et concluait : « Elle me charge de vous présenter l'assurance de son tendre attachement ». Huit mois plus tard, je tombai par hasard sur une lettre du Premier consul au général qui se terminait sèchement : « Ma femme est aux eaux de Plombières. » Pas un mot pour s'enquérir des nouvelles de la santé de madame Pauline alors que l'épidémie décimait Français et Françaises, militaires et civils, réduisant à une peau de chagrin cette armée qui n'en finissait pas de recevoir des renforts tardifs, mal entraînés, et qui à chaque convoi perdait un peu plus de son sang et de son âme. Ma femme est aux eaux. Aussi sec et vide d'émotion qu'un ordre de manœuvres. Bel esprit de famille, me suis-je dit.

Nous partîmes enfin. Rejoignant l'escadre de Rochefort avec laquelle nous allions continuer notre route, nous fûmes accueillis

par les vivats de la troupe embarquée. Ils étaient, pour la plupart, les restes de ces soldats qui, dans un dénuement extrême, avaient défendu la République assassine de roi contre l'Europe monarchiste justicière et vengeresse, menacée dans ses assises et dans ses fondements. On les avait appelés « les sans-culottes » parce que, marquant leur rupture avec l'Ancien Régime, ils avaient adopté le pantalon du peuple en lieu et place de la culotte aristocratique. Dans leur nouvelle tenue, dès 1791, ils montaient à l'assaut des trônes européens en commençant par repousser aux frontières les armées coalisées des rois et des empereurs. Ils avaient la nostalgie de la gloire. Sans doute croyaient-ils partir pour défendre à nouveau cette République dont ils avaient été l'ultime rempart et la dernière frontière. Moissonner couronnes, lauriers, décorations et richesses. La mort, comme naguère, serait un luxe inutile et dérisoire. Aussi nous accueillirent-ils aux cris de « Vive la République ! ». En arrivant à Saint-Domingue, lorsque les troupes coloniales nègres se donneront pour passe-temps d'incendier leur ville en criant elles aussi « Vive la République ! », je comprendrai qu'entre les deux armées qui s'affrontaient, l'une d'elles, sinon les deux, s'était trompée d'époque. S'était trompée d'histoire. Celle que les vétérans de l'Adige et du Rhin avaient écrite s'effritait, sombrait lamentablement sous les coups d'un nouvel ordre qui, singeant les pratiques politiques de l'ancienne Rome, n'avait rien de républicain. Les nègres, surgis hors du temps de l'histoire, risquaient, dans ce nouvel ordre, d'être oubliés à nouveau par l'histoire. Sauf si,

comme leur détermination semble l'indiquer, ils avaient décidé de donner à l'histoire une signification qui leur était propre. Dans les lueurs de l'incendie du Cap, j'ai lu le crépitement des flammes comme une reprise sur une scène monumentale du récit de la chute de la Bastille. Un récit inversé. Mais certainement aussi conséquent. Nos sans-culottes, au mépris de leur foi et sur un ordre insensé, arrivaient aux îles pour assassiner leur ferveur et sa force de conviction. Les généraux nègres, par des ordres déments, montaient à la quête de l'histoire comme si désormais la Révolution n'appartenait qu'à eux. Les bottes vernies, les éperons et les chaînes d'or, les épaulettes rutilantes, les épées battant les cuisses, c'est eux, à présent. Ils n'ont plus rien de commun avec ce troupeau servile qui, pendant deux siècles, avait alimenté de son énergie, de sa fatigue, de sa sueur, de son sang, la prospérité d'un ramassis de fainéants coulant une vie douce, sur son désespoir et sur ses malheurs, en métropole. Cinq cent mille nègres soumis à la volonté et à l'arbitraire cruel de trente mille Blancs ! Un monde tenant à la fois de l'outil et de l'animal, sans passé, sans avenir, sans même un présent sinon l'enfer quotidien des ateliers et des plantations où ils n'avaient qu'un droit, travailler pour le maître, et une espérance, mourir de privations ou périr horriblement suppliciés, pour peu qu'ils eussent tenté d'échapper à leur sort. Les hommes à Louverture avaient été des ombres. Depuis peu, ils sont le rêve et, grâce aux richesses accumulées, la poésie du rêve. Ce rêve a un nom : liberté. Ils avaient passé les frontières d'eux-mêmes pour la

mériter. Ils s'étaient conquis. La Révolution, j'en ai bien peur, ne peut que leur appartenir.

Cette nuit, Dermide dormait. Comme à Brest, et malgré la fatigue due à deux nuits de veille, je serai là, à son réveil, pour répondre à sa question coutumière :

– Nana, monterai-je mon poney aujourd'hui ?

Avec une feinte sévérité, pour me réserver une journée tranquille, je répondrai :

– Bien sûr, mon petit Dermide. À une condition : si tu es sage.

– Je te promets que je serai sage.

Il me sautera au cou, couvrira mon visage de baisers sonores, le petit polisson, puis soudain grave me demandera :

– Verrai-je maman, ce matin ?

C'était aussi son autre interrogation, sa grande préoccupation pour ne pas dire sa seule inquiétude. Je répondais toujours oui. Une promesse que je savais ne pas pouvoir tenir. Un mensonge. Et mentir à cet enfant qui s'acharnait à aimer sa mère malgré elle m'était aussi pénible que si je commettais un crime. Cette fois, je ne tromperai pas ses espérances. Il verra sa mère. À elle reviendra la responsabilité d'annoncer à Dermide la nouvelle du décès de son père. Probablement elle s'y prendra mal. Elle n'a jamais su parler à son fils. Dans une circonstance pareille, il lui faudra du tact, du doigté. Et une bonne dose d'amour. S'avisera-t-elle de pleurer ? Je ne sais. Comme sa mère Laetizia, petite femme aussi frêle qu'un oiseau mais prodigieuse de vitalité,

dégageant une incroyable certitude d'énergie et de solidité, elle se vante de ne plus savoir, de ne point pouvoir pleurer.

– Quand on a accouché de treize enfants et qu'on en a vu mourir huit, on pleure une fois. Ou on ne pleure pas du tout, avait un jour raconté la douairière, crispée sur des souvenirs de malheur. Les douleurs de l'enfantement ont définitivement asséché mes larmes. Et puis en Corse, si on prenait le temps de pleurer on n'aurait plus le temps de penser à la vengeance. Quand on perd tous les membres de sa famille d'un coup dans une vendetta, les larmes deviennent inutiles. On n'a plus qu'une idée en tête : enterrer ses morts et tuer les assassins. Ainsi que leur famille pour éviter un retour de vengeance.

Madame Laetizia commandait ainsi à ses enfants de ne jamais céder ni à la tentation ni au pouvoir des larmes.

Il fait un temps identique à ceux des nuits de tempête en Corse. Moins la pluie. La maison familiale des Bonaparte, comme ici, se situait dans les collines dominant Ajaccio, presque à la lisière du maquis. Je me souviens. À l'automne, le maquis gémissait des senteurs frémissantes de sauge, des exhalaisons intoxiquées de genêts, des odeurs éblouissantes de romarin, des arômes de fenouil flottant, voltigeant avec le vent sur les broussailles épineuses. Les bouquets multiples entraient par les portes et les fenêtres avec les bourrasques soudaines et venaient se fracasser contre les murs, en faisant carillonner les casseroles accrochées au bahut. Ici, les fragrances diffèrent terriblement. Mêlées à la touffeur de la température, elles sont plutôt

fortes, embaumant, agressant l'air des effluves des feuilles flétries et décomposées. Madame avait cru retrouver à Saint-Domingue un morceau de la Corse. En dehors des nuances de la mer, de la beauté des criques, de l'aridité des falaises, rien n'est semblable. Ce peuple de nègres n'a rien de commun avec nous, sinon cette fatalité de communiquer, peut-être même de se lier, qui ne l'empêche pas pourtant de cacher une culture du secret véhiculée par leur religion. Ce sont des cultivateurs-nés attachés à une civilisation de la glèbe assujettie aux caprices de la nature, aux humeurs des guerriers ennemis heureux de tomber sur des proies faciles et de se livrer à des razzias. Nous, Corses, descendons des colonies phéniciennes essaimées sur le pourtour de la Méditerranée dont la vocation était de commercer. Fils d'Hermès ou de Mercure, à notre convenance, honnêtes par atavisme mais scélérats par vocation, nos ancêtres nous ont légué des valeurs nous autorisant à développer de façon contradictoire le sens de l'honneur et l'art de trahir. Tiraillés entre les deux, nous avons appris à les concilier, à vivre d'eux pour nous résigner en transgressant l'un ou en embrassant l'autre, à mourir de la vendetta. Un droit de vengeance qui demeure le recours premier contre les trahisons. Au mépris de la loi. En accord avec les traditions. On s'est créé ainsi une mentalité qui donne son unité aux Corses. Nous sommes un peuple soudé par les crimes aussi bien que par les liens de sang. Obligé par le secret de couvrir le crime pour protéger la famille. C'est en cela, peut-être, mais pour des raisons différentes que nous ressemblons aux

nègres, précisément les Mackandas, épris de silence pour garantir leurs complots en un refus délibéré d'établir avec la loi et l'ordre tout rapport qui pourrait s'assimiler à une complicité dans le but de renforcer l'une et l'autre. Pour nous, la loi représente l'autorité du collectif contre l'individu. L'ordre, un frein à ses goûts de liberté. Or nous sommes profondément individualistes. Et passionnément libres. Un Corse qui ne serait point individualiste ni ne se revendiquerait libre, n'est pas corse. Les nègres eux aussi connaissent le prix de la liberté. À cause des tribulations de leur histoire, ils ont acquis et développé un sens du tragique dont ils ne se départent pas même quand ils rient, chantent et dansent. Nous autres sommes par excellence la tragédie : celle d'une histoire que dans l'exaltation, la griserie de la violence entre nous, contre nous, les Corses ratent d'édifier à chaque moment décisif de notre existence.

Pourquoi ces réflexions me viennent-elles en ce moment ? Parce que je sens déjà l'appel de ma terre. Dès l'instant où le général passera l'arme à gauche, plus rien ne nous retiendra à Saint-Domingue, nous partirons. Déjà je revois la petite maison blanche aux toits de tuiles rouges que nous avions brusquement abandonnée le soir où nous avons appris que les maquisards de Paoli avaient décidé d'exercer contre la famille Bonaparte une vendetta politique. Deux de ses rejetons, surtout le plus bouillant d'entre eux, monsieur Lucien, s'étaient prononcés à l'assemblée pour le rattachement de leur île à la République alors que Paoli, qui l'avait débarrassée de l'occupation génoise,

revendiquait, réclamait l'indépendance pleine et entière. Ses hommes considéraient la position des Bonaparte comme une trahison. Ils s'en vengeaient. Mais comme en Corse rien n'est jamais simple et que le rituel consiste à compliquer l'existence, à la brouiller pour avoir des raisons de se quereller, de se haïr, le jeu (tout finalement est jeu parce qu'un Corse trouve son plaisir jusque dans la haine) consiste à nouer ou à dénouer des alliances dans lesquelles les parties plongent des intérêts qu'ils n'arrivent pas toujours à identifier ni à interroger. Les Bonaparte contre Paoli. Mais leur grand-mère, pasionaria des indépendantistes ! Quelle position eût-elle prise si les partisans de Paoli avaient réussi la vendetta contre sa fille et ses petits-enfants ? Les eût-elle vengés par nécessité de s'affirmer corse ? Probablement oui. Et c'eût été la preuve que l'idéal de l'indépendance n'est pas un ciment, un liant assez fort pour unir des Corses contre la nécessité, contre la passion de haïr.

Maintenant que j'y pense, en changeant de bord, les Bonaparte sont-il restés corses ? Ils ne s'appellent plus Buonaparte. Ils portent tous un nom français à l'exception de madame Laetizia qui tient de l'entêtement de sa mère, Angela Maria di Pietra Santa, le droit à rester elle-même. La Corse ne les intéresse plus, surtout pas comme le lieu du souvenir. Ils sont désormais plus français que les Français depuis que Napoléon s'est donné pour ambition d'incarner le destin de la France. Français ? Ils auraient renoncé au droit à la vengeance contre Paoli et ses partisans ? Ils ont renoncé à la vendetta. Napoléon a pour

seul souci désormais la nation, l'État, se découvrant un sens du collectif que lui aurait inculqué la Révolution. Solidarité et Fraternité non dans et par le crime, plutôt pour construire un peuple. Une société nouvelle. D'une autre façon. La Corse est trop petite. Pour lui. Pour sa famille. Elle a déjà dans leur mémoire un autre nom : le pouvoir.

Pourtant, on ne se débarrasse pas aussi facilement des strates d'une culture érigée sur le crime. Et dans le sang. Napoléon ne sait pas oublier. D'après ce que j'ai compris des instructions données au général, celui-ci, à sa discrétion, peut exiler les nègres à Madagascar ou en Corse. Déjà des dizaines d'entre eux ont été envoyés en notre pays. Qu'on les déporte en masse et leur arrivée, leur intrusion risque de modifier l'équilibre démographique de l'île. Qu'ils y apportent en plus leur mauvaise fièvre et ils déciment la population. Mon Dieu ! Napoléon aurait-il décidé d'être pour son pays un des quatre cavaliers de l'Apocalypse ? Il tient sa vengeance. Au lieu de noyer la Corse dans le sang en la débarrassant de tous les partisans de Paoli (or ils sont nombreux), il les affaiblit en les submergeant par le nombre. En les diluant, en les éliminant par l'épidémie. Si à terme le métissage s'en mêle, ce sera terminé de l'esprit corse. Du peuple corse. Machiavélique. Nous serons devenus français. Plus sûrement africains. Et puisque déjà notre emblème figure une tête de nègre, comme en Sardaigne, nous nous serons affirmés dans la différence par un esprit méditerranéen attiré vers l'Europe mais tourné vers l'Afrique. Doublement assimilés. Les Corses,

malédiction, cesseront d'être corses. J'en frémis. Devrais-je dans ce cas, pour espérer sauver l'esprit corse, souhaiter la défaite de Napoléon à Saint-Domingue ? Pourquoi pas ? Il ne peut être qu'un accident dans notre histoire.

Je sens que je ne reverrai plus la Corse. Ce n'est plus le pays des Buonaparte. Or, par la force ou par l'ironie du destin, je suis liée à leur futur. Je suis devenue même une Buonaparte depuis que, par les caprices de madame Pauline, elle m'a investie de la fonction de gouvernante de Dermide. C'est-à-dire, vu les circonstances, pratiquement sa mère adoptive. Adieu la Corse. J'ai su que Paoli et ses hommes avaient incendié les maigres biens des Buonaparte, laissant debout la petite maison comme le témoignage de leur trahison. C'était un calcul pervers. Le symbole de la trahison leur enlevait le droit d'être corses. Effacer ainsi dans la mémoire collective jusqu'à leur souvenir. S'il doit rester quelque chose d'eux, ce sera par rapport à un général français non en relation avec un patriote corse. J'avais cependant espéré que le Premier consul, du haut de sa gloire, allait nous rétablir dans nos droits. Sinon les élargir. Il n'en serait rien. Il avait d'autres projets. Et ce n'est pas le général Leclerc qui, ouvrant cette nuit les portes de l'éternité, y changera quelque chose.

Mon intuition me dit que je ne reverrai pas Pétion. Dès le début, nos destins n'étaient pas liés. Nous campions chacun d'un côté et de l'autre de la barrière. Cette barrière a nom l'histoire. Et l'histoire, c'est Napoléon. Mon frère. Fantasque mais volontaire ou plus exactement entêté, mesquin ou généreux, dissimulé mais direct, dur et pourtant faible, coléreux, mais parfois doux, brave au combat mais capable des pires lâchetés dans la vie familiale, il accumule les contradictions pour ne pas donner à le connaître. Il pense ainsi se sauver de ses faiblesses et se donner les moyens, en trompant tout le monde sur lui, de nous gouverner tous. Un soir qu'il me titillait en me faisant des mamours, je lui rapportai les papotages alentour son fauteuil de consul.

– Frérot, sais-tu ce que l'on dit des Beauharnais et de toi ?

– Raconte, petite sœur.

Il se fit attentif.

– On dit mais j'hésite à te...

– Allons ! Tu me caches des secrets que tout le monde colporte ? Tu l'affirmes toi-même.

– Bon ! Bon ! Puisque tu le veux. On dit : tu as épousé la mère pour mieux avoir la fille que tu as engrossée. L'enfant qu'elle porte est de toi. Le sachant tu t'es empressé de la fiancer à oncle Louis. Pour éviter ainsi le scandale que la France, pas encore guérie des sursauts et des crises de vertu de Robespierre, ne te pardonnerait pas. Pourquoi es-tu si inconstant ? Si infidèle ? Tu me trompes avec l'entière famille Beauharnais. Je les déteste.

Napoléon avait éclaté de rire puis, se ravisant et tout à coup sérieux :

– Inconstant et infidèle, sœurette ? Pas du tout. Je vais à l'une. Je suis à l'autre. Il me faut des amours doubles. Le pouvoir et la gloire. Je porte en moi la dualité des conquérants. Détruire. Bâtir. C'est en accomplissant les deux que je trouve mon unité. Il faut détruire pour pouvoir reconstruire.

– Quel rapport avec la Joséphine et la Hortense ?

– Aucun. Sauf qu'un jour je briserai l'une pour accomplir l'autre.

– L'enfant ? Est-ce vrai ?

Il avait haussé les épaules, m'avait regardée de ses yeux pénétrants comme s'ils devaient me percer à jour, puis d'un ton neutre qui mettait fin à la conversation et à nos ébats il avait ajouté :

– Ce sera peut-être un bâtard de plus dans la famille.

Méchamment il venait de me rappeler qu'il croyait fondés ses soupçons sur la filiation de Dermide. Il n'aura jamais l'étoffe d'un Bonaparte ! C'était une façon de me dire qu'il doutait qu'il

fût un Bonaparte. Inconsciemment ou consciemment il tentait de m'avouer qu'il l'eût désiré Bonaparte. Qu'il l'eût aimé son fils. Je m'abuse. Je ne crois pas que c'était mon vœu. Ce n'était pas non plus le sien et je m'en veux d'imaginer qu'il espérait avoir un enfant de moi. C'eût été un scandale qu'il n'était pas encore assez puissant pour étouffer et qui eût probablement nui à son image, lui qui prétendait fonder le nouvel ordre étatique sur le socle de la famille en préparant, m'avait-il dit, un code qui gouvernerait la propriété et la famille dans leur rapport avec l'État. Régissant l'ensemble des droits et des devoirs à la fois de l'État et des citoyens. À sa façon, il reprenait le rêve de Rousseau d'un contrat social qu'il appellera, il avait précisé, Code civil. Un monument qui engage l'avenir de la France et de ses citoyens dans les chemins de la loi et dans le culte du droit. C'était nouveau. Mon frère se souciait du droit, lui qui jusqu'à présent n'avait connu et imposé que la loi de l'épée et des canons ? Encore une de ses singularités. Il est finalement le lieu de conjonction de bien des paradoxes. Cela probablement et finalement le perdra car je crains qu'il ne puisse ni résoudre ni dépasser ses contradictions. En attendant, par un de ses caprices, il a envoyé Victor-Emmanuel à la mort. Il l'a sacrifié et moi avec, comme dit Nana. Tant pis ou tant mieux. Cela me dispense de croire que mon frère a encore des droits sur moi. Ni ceux du sang. Ni ceux du plaisir. Pétion m'a ôté tout doute là-dessus. Que mon frère le veuille ou non, j'ai en ce moment des obligations spéciales vis-à-vis de Victor-Emmanuel. Je n'ai pas été

réellement son épouse puisque étant la maîtresse de tous les autres. Mais je veillerai à être sa veuve et à porter son deuil. Pas par convenance, pour obéir aux vœux de la société mais par conviction. Sa mort m'obligeant à quitter Saint-Domingue, je porterai le deuil des liens qui m'avaient attachée à cette terre. La nature et les hommes. Ceux d'ailleurs. Particulièrement celui d'ici. Je me console ainsi des turpitudes et des vilenies de mon frère.

Nana doit penser que je me suis réfugiée dans mes souvenirs. Une façon d'échapper aux contingences. Elle a raison. Me souvenir c'est d'abord me protéger contre le présent. C'est aussi une façon d'oublier car mon souvenir est toujours sélectif. Je me rappelle seulement ce qu'il me plaît de me rappeler. Le reste, je l'enfouis dans un coin de ma mémoire que je verrouille. L'eau de ma vie coule limpide comme les ruisseaux qui dans les montagnes corses dégringolent des rochers en cascadant sur les cimes des arbres. Il est temps pour moi de revenir de mes lieux d'oubli. Je ne saurais éternellement fuir le présent. Fuir mon présent. Me fuir. Cette nuit j'aborde un tournant décisif de ma vie. Seule avec moi-même et avec des responsabilités liées à deux conditions qui ont fait mes malheurs. Femme de général. Sœur de général. Mère Laetizia m'aurait commandé de m'assumer. Regarder la réalité en face. Le monde s'est écroulé sur moi parce que c'est trop de deux malheurs à la fois. Perdre le noyau et perdre l'écorce, car qu'est-ce qui m'arrive avec Pétion sinon que je l'ai perdu ?

Nous achevions de faire l'amour. Il y avait mis plus de fougue, plus d'ardeur. Plus de dextérité que les fois précédentes, me donnant à vivre des instants de volupté qui ne pouvaient être qu'uniques. Car les répéter reviendrait à les banaliser. Or c'étaient des instants suprêmes qui s'étonnaient d'être instants tant par leur intensité ils avaient frôlé l'éternité. Je les considérais comme un cadeau de Dieu. À peine revenue de l'euphorie, j'étais triste parce qu'une décision de mon frère allait me sevrer à jamais de ma joie. Pis encore. Du sens de la joie. Victor-Emmanuel achevait d'obtenir la reddition de tous les chefs rebelles, même celle de Toussaint dont il venait de signer la déportation. À ma question : « Est-ce bien de l'exiler s'il s'est engagé à vivre en paix avec nous ? » il rétorqua :

– Je voudrais bien tenter une cohabitation parce que ce nègre est génial. Malgré la guerre, et la défection de quelques-uns de ses hommes de confiance qui ont préféré gagner les bois, le système administratif qu'il a mis en place continue de fonctionner à merveille et ses règlements de culture sont un modèle qui me servira. Malheureusement, j'ai à son sujet des instructions précises. De même au sujet des autres généraux noirs et africains dorés. Dès que la paix sera en vue, les déporter tous. Au plus près en Corse. Au plus loin à Madagascar.

Le monde s'était disloqué en moi et je perdis mes repères. La tête me tourna. Je mis du temps à comprendre la signification de cette révélation. C'était un verdict sans appel. Une condamnation à mourir de froid. J'étais glacée. Mon sang, figé.

J'eusse voulu pleurer. Ma mère m'avait enseigné que dans les circonstances où la vie se renverse en vous inversant, en vous changeant autre, on n'a pas le droit de gémir ni de pleurer. Mais de décider. Ma décision, je la pris aussitôt. Prévenir Pétion. Le sauver de la catastrophe qui le menace. Curieusement, en ce moment, résolue à l'avertir, je n'avais pas pensé aux autres. Leur sort ne me concernait ni me m'importait puisque de toutes les façons ils resteraient vivants. Ni aux autres ni aux conséquences pour mes amours clandestines. La déportation de Pétion avait une tout autre signification que je ne liais pas à des préoccupations humanitaires. Son bannissement était nécessairement celui du plaisir. C'est-à-dire, plus crûment, la fin sinon la mort de mes plaisirs à moi. Pouvais-je laisser exiler le plaisir ? Pouvais-je sans me renier moi-même consentir à la mort de la volupté ?

– Ça n'a pas de sens, criai-je, saisie d'une colère soudaine. Ça n'a pas de sens.

– Si ! Ton frère n'entend pas courir de risques. Tant qu'ils resteront dans la colonie, ils constitueront une menace. Une double menace. N'oublie pas que tout a commencé par eux. Avec eux. S'ils n'avaient pas revendiqué des droits, au regard des prescrits de la Révolution, ils n'auraient pas contaminé les nègres avec leur esprit de révolte. Louverture est une conséquence directe de leur inconséquence. Il faut éviter désormais que se précise le danger de voir des Ogé et Chavannes, d'autres Louverture surgir des dépouilles du vieux Toussaint. Ni riches. Ni puissants. J'ai ordre de confisquer leurs terres. Pour qu'ils

n'aient plus la tentation de rivaliser de richesses, de fortune avec les propriétaires blancs. J'ai ordre de les extrader en leur conservant leurs grades au besoin.

– Comment feront-ils pour vivre ?

– Le Consulat leur accordera leur pension de militaire.

– Ça leur suffira pour vivre en France, eux qui sont habitués à un train de vie dont toi tu n'oserais rêver ?

– Ils devront s'en contenter. Sinon...

– Sinon quoi ?

– Euh ! Votre frère décidera de la conduite à adopter vis-à-vis d'eux.

– J'imagine ! Je sais, toi aussi d'ailleurs, comment il s'est habitué à récompenser les service rendus. Dans le cas de...

– Lesquels ?

– Ces hommes ont trahi leurs frères. Les uns, ceux que vous appelez les Africains dorés, vous ont guidé de leurs conseils, grâce à leur connaissance du terrain. Ils ont été vos chiens de chasse. Les autres, la bande à Louverture, sont maintenant la mauvaise conscience de votre armée, tant vous les utilisez pour la répression, une répression cruelle, barbare, sauvage, des marrons. Ils sont vos chiens de garde. Vous comptez sur eux pour annihiler tout esprit de révolte contre votre entreprise de récupération de leur liberté. Vous êtes odieux.

– Moi ? Votre... votre frère !

– Vous deux. Odieux. Vous me faites horreur. Sortez ! laissez-moi seule.

Par ces quelques mots, je chassais Victor-Emmanuel de mon existence. S'il y a jamais été ! J'affrontais une vérité : l'amour eût consisté pour lui à devenir, à demeurer à mes yeux, pour toujours, la personne que je le croyais être, que je voulais découvrir, apprivoiser, apprécier à ma convenance. Il s'était résigné à accepter ma façon de le voir, de le considérer sans s'avancer à être qui il eût dû. Jaloux mais tolérant, présent et effacé. Une double responsabilité que j'assumais envers lui sans reconnaître que l'un et l'autre nous étions responsables du pire qui puisse arriver. Le désespoir. Pour sortir de cette irresponsabilité, sans nous être formellement concertés, chacun a cherché à être responsable de soi en réclamant sa liberté, en la vivant par procuration, moi dans le libertinage des mœurs, lui dans la cruauté du bourreau. Chacun laissait à l'autre la liberté d'être. Un verbe affreux. Laissait. Qu'est-ce sinon avouer que l'un et l'autre refusions d'être malheureux ensemble. En ce moment je n'avais même pas d'affection pour Victor-Emmanuel. Une calamité pour lui en supposant que l'affection eût pu compenser les dommages causés par la douleur de toujours m'aimer. Je répétai, en joignant le geste à la parole et en lui indiquant la porte :

– Vous me faites horreur. Sortez !

Victor-Emmanuel m'avait regardée, perplexe. Il partit sans ajouter un mot. J'entendis ses pas se perdre sur les dalles de l'allée. Peu après, les chevaux de son carrosse prirent l'allure du trot. Le roulement surprit les pipirits et les rouges-gorges de la volière qui battirent frénétiquement des ailes, effrayés. Le

général s'en allait, comme chaque matin, à l'hôpital recenser ses malades et effectuer le décompte de ses morts. S'il avait monté une entreprise de pompes funèbres, il aurait amassé ces richesses que mon frère avait fait miroiter à ses yeux. Des promesses sans lendemain parce que ne reposant que sur du vent. Une espérance qui n'avait pas d'avenir. Brusquement je réalisais que dans la stratégie du Premier consul, moi non plus, je n'avais plus d'avenir. Les richesses ne m'intéressaient pas outre mesure sinon pour organiser ces fêtes par lesquelles je m'étourdissais pour oublier que j'étais une femme malheureuse. Une femme seule qui tentait de briser sa solitude en se persuadant que les plaisirs créent la joie. Il me suffisait de m'amuser. Cette joie n'était que factice. J'allais au-devant des hommes en leur offrant ce que j'avais de plus précieux. Eux n'arrivaient pas toujours à apprécier. À valoriser. Jusqu'à ce que je rencontre Pétion. Il me révéla à moi-même. Avec lui ma joie devenait réelle. Il donna un sens à mon plaisir et une orientation définitive à mes désirs. J'étais une femme. À charge pour Pétion de me le prouver en m'exploitant. Ce qu'il réalisa avec éclat. Et voilà que j'apprenais que dans quelques jours, au mieux dans quelques semaines, je ne le verrais plus. Le temps s'arrêta. Le monde s'achevait. J'étais morte au plaisir. Morte à moi-même. Pourtant, je n'avais pas de contrat avec la mort. Je me rebellai contre les décisions et les options de mon frère. Madagascar, c'était trop loin. La Corse, encore plus loin puisque désormais elle n'existait pas pour les Bonaparte. Elle ne nous était qu'une fiction. Je n'avais plus

d'attaches sinon à Pétion qui résumait Saint-Domingue dans sa puissance, dans sa verdeur. Dans son mystère.

Je fis l'amour, cette nuit-là, comme si c'était la première fois de ma vie. Plutôt que la dernière. Un émerveillement de chaque seconde. Une redécouverte de moi à partir d'une exploration des profondeurs. Je m'abîmais dans des gouffres, là où toute sensation, toute perception des choses s'arrêtait sans que je susse pourquoi. Mon corps amnésique. Et soudain du cœur même de cette amnésie une résurgence comme si la mémoire des sens, abolie, se rassemblait en une sorte de condensé où la vie et la mort se confondaient. J'avais dépassé les frontières de l'être pour côtoyer le néant. L'infini du plaisir. L'éternité de la joie. Je sombrai dans l'au-delà de mon être, pour découvrir l'autre face de moi-même. Mon envers. Et cet envers n'avait qu'un nom : Pétion. Est-ce à ce moment que j'ai pris conscience que mon attachement à lui défrayait le désir ? Il était allongé de tout son long, nu dans l'offrande de son corps. Je me couchai sur lui, avec des espérances diffuses de commencement. Des exigences de recommencement. Il était étendu les bras en croix, image vivante de la crucifixion. Je joignis mes mains aux siennes, revendiquant, assumant avec lui le don de la chair jusqu'au sacrifice suprême : l'union de nos deux êtres. Alors impuissante à me résigner à la séparation de ce que la nature, par une fatalité de l'histoire, avait réuni, je baisai fervemment ses lèvres, avec une infinie douceur. Puis glissant ma langue à son oreille, le chatouillant, je le sentis vibrer à l'unisson avec moi. Lentement,

ménageant mon effet, je lui rapportai ma conversation avec mon mari. J'eus fini. Ma voix se brisa.

– C'est tout ? me demanda-t-il. Il n'a rien dit de plus ?

– Non ! Mais ce qu'il a dit a suffi pour provoquer mes craintes. J'ai peur qu'il ne t'arrive malheur. S'ils ont l'intention de te déporter, toi et les tiens, ce ne sera pas pour te garder en prison comme le citoyen Toussaint.

– Rassure-toi. Il ne m'arrivera (se reprenant), il ne nous arrivera rien. Nous étions préparés à la trahison de Bonaparte. Nous avions pris nos précautions. Seulement nous n'avions pas prévu qu'il nous balancerait si tôt. Je vous remercie, citoyenne, de m'avoir prévenu.

– Pourquoi citoyenne ? Qu'est-ce qui a changé ?

– Tout et rien.

– Je ne comprends pas.

– À partir de maintenant, les Français sont l'ennemi.

– Les Français mais pas moi.

– Vous êtes française, citoyenne. Votre frère nous a déclaré la guerre. Votre mari nous fait la guerre. Pouvons-nous, sans être de mauvaise foi l'un vis-à-vis de l'autre, avoir des illusions sur l'avenir de nos relations ? Nous sommes dans deux camps opposés. Nos routes qui s'étaient croisées se séparent à nouveau. Plus que jamais. Voudriez-vous que je vous dise hypocritement : on se revoit la semaine prochaine ? Le même jour ? À la même heure ? Ou encore : prévenez-moi si votre mari s'absente pour la nuit ?

Il m'avait repoussée sur le côté, s'était levé, avait commencé de se rhabiller en silence sans même me regarder. S'était-il aperçu que je souffrais ? Ou ne voulait-il pas que je visse que lui aussi souffrait. Un rêve se brisait. J'avais espéré qu'il n'aurait pas été une illusion de plus dans une existence si mouvementée qui m'affichait moi-même illusion aux yeux de tous les hommes qui avaient espéré me posséder. Je m'étais trompée. Le destin ne m'avait pas laissé de chance sinon pour comprendre que la vie ne pouvait être continuellement une partie de plaisir, un jeu de cache-cache avec moi-même. Pétion s'indifférait par le fait d'une cause qui nous dépassait. Je souffrais. Il me donnait dos, acheva de se vêtir, avança d'un pas vers la porte. Je criai :

– Non, Alexandre ! (Pour la première fois je l'appelais par son prénom. C'était si spontané que je m'en rendis compte seulement après coup, quand il hésita un bref instant, s'arrêta, comme s'il avait été fouetté par mon cri.) Non ! Ne pars pas. Attends. Reste un moment, oui reste avec...

Je cherchais mes mots, suppliant, humiliée de mes supplications, incapable pourtant de me contenir. Et puis, comme si j'en avais assez de cette hypocrisie qui me retenait sans cesse aux bords des aveux, je m'engageai sur des voies détournées. Pudeur ! Respect ! Crainte ! Que savais-je ? Je murmurai dans un souffle :

– Attends. Ne pars pas sans... Ah ! Dis-moi, tu m'aimes ?

– À quoi bon ! (Il ne s'était même pas retourné.) Les mots auraient-ils le pouvoir de changer quelque chose ?

Je ne répondis pas. Effectivement les mots ne sauraient être un recours contre la fatalité qui nous oppressait. Exorciser l'instant. Par n'importe quel moyen. Au prix d'un reniement de moi-même, s'il le fallait. Parler. Ne serait-ce que pour retarder le moment définitif, celui où nos vies seraient disjointes. Parler pour que la tragédie ne s'accomplisse pas. Retenir Pétion. Garder Alexandre. Évacuer la souffrance.

– Alexandre, je t'aime !

Il se retourna lentement. Très lentement. Mon cœur dérapa. Je crus qu'il allait s'arrêter. Il battait la chamade, emballé, un désordre d'espérance comme si le monde soudain s'était métamorphosé, réel, et que tout, par le pouvoir de deux mots, devenait possible. Je répétai, plus bas, pour moi seule :

– Je t'aime !

Il entendit, malgré moi. Interloqué. Interdit. Les mots cassèrent l'élan et l'effort. Partir ? Rester ! Revenu à une réalité qu'il voulait fuir, Alexande sourit. Un trait indéfinissable où perçaient la douceur, la résignation, la douleur et, peut-être, persistai-je à m'illusionner, l'amour. Son sourire passa sur moi, tel un aveu et, l'éclat d'une seconde, m'enseigna la ferveur avant que, d'une voix ferme, Alexandre rompît le charme en brusquant les adieux :

– Trop tard, citoyenne.

Il pivota sur lui-même, tira sur la poignée de la porte et disparut. Englouti dans le mensonge du souvenir. Et de ses sentiments. Alexandre était un homme simple. Franc. Jusqu'à en

être grossier, j'achevais de le découvrir. Parce qu'il est simple et franc et fruste, il n'a pas senti qu'au moment où il me disait adieu sur trois mots qui rebutaient le temps, refusaient l'amour, il était victime de ses propres émotions. Il croyait n'agir que par logique, celle de la guerre, ou par raison, celle des barrières entre nous, il ne réagissait que par affectivité. Il m'aimait. Pour des motifs liés à des mécanismes enclenchés par la politique et par l'histoire, il a eu peur de me l'avouer. De se l'avouer. Oh ! Alexandre, devrais-je te pardonner d'être un innocent ? La vérité de ton existence tient à des habitudes qui ont trop tendance à la simplifier. Lever et coucher de soleil dans la duperie des heures et des saisons. Le dernier repas du soir sous le regard quotidien des mêmes étoiles. La dernière baise dans l'urgence du bivouac. Le dernier verre du condamné pour trahison. Cela crée comme une fatalité de l'existence. Un homme qui a ses habitudes ne peut être qu'un innocent. Il ne connaît ni l'art ni la pratique de se cacher. Pas même à ses propres yeux. Comment, Alexandre, ne l'ai-je pas compris plus tôt quand tu me tenais dans tes bras ? Le monde couvait la tiédeur de nos corps. Dans leur chaleur moite, la sincérité de l'amour. La vérité de notre amour. Oui, comment ne l'ai-je pas compris plus tôt ?

Parents ? Je me leurre. En Corse les liens de parenté s'en tiennent à la filiation, pas aux alliances. En ce moment où Victor-Emmanuel agonise, son beau-frère aux Tuileries singe les fastes et les manières de Louis XIV à Versailles. Les républicains avaient cru voir en lui, après les excès de la Convention et la timidité faite d'incompétence du Directoire, l'homme de l'avenir, capable de soutenir la modernité politique de la Révolution dans une Europe d'Ancien Régime et de projeter la France dans le futur dont elle rêvait. Je le connais aujourd'hui homme du passé, soucieux de se créer dans la nostalgie d'une splendeur que sa petite noblesse d'origine fait miroiter à ses yeux. Mon beau-frère est un parvenu. Dans cette volonté d'arriver à tout prix et par n'importe quel moyen gît la raison de son ingratitude. La France coloniale appartient à ce passé somptueux dont il rêve dans la magnificence des ors de son lit. La recréer lui est nécessité car cette France-là demeure source de richesses à un moment où la métropole, saignée à blanc par la guerre civile et par celle menée contre l'Europe des rois, se remet lentement du cauchemar de la

Convention et de la Terreur. Pour la posséder, il convient de la violenter en bafouant l'esprit de 89. En assassinant la République. Fini pour tous le temps des illusions. Les dernières que j'avais s'étaient envolées dans la façon dont Pauline m'avait chassé de sa vie. Je savais depuis la traversée qu'elle ne me réservait ni son affection ni son amour. Je m'étais accommodé de cette situation, ni passion ni haine, m'efforçant d'ignorer ses amants. Négligeant d'être obsédé de ses écarts. Elle avait pourtant finalement prononcé les paroles qui clarifiaient ses sentiments et m'intimaient l'ordre d'un définitif renvoi. Une rupture avec un état qui nous convenait puisque, de nous-mêmes, nous en avions fixé les limites, nous évertuant à en maquiller les conséquences. D'où me vient que je ressens dans ma poitrine un creux qui m'est douleur ? Un trou qui n'exprime rien d'autre que la perte, la fin. Et plus que la séparation, la solitude.

En quelques mots, Pauline m'avait prouvé que les gens mariés ne sont que des naufragés, l'un dans la vie de l'autre. Les serments aux pieds de l'autel, les félicitations du maire et celles des parents, les baisers échangés sous les bravos de l'assistance, les interminables « je t'aime » que se disaient nos regards langoureux, étaient un décor planté pour anticiper les scènes futures d'adieu. Devrais-je compatir à notre désastre ou, dégoûté, m'en repentir comme d'une catastrophe ? Je m'étais ressaisi. Après tout, la vie continuait. Le disant, j'évitais d'être concerné par les événements. Refuser de savoir que l'avenir pesait sur ma raison. Par faiblesse, je m'étais laissé entraîner à dériver parce que la

certitude de ma dérive me conférait la sensation d'un équilibre qui me préservait du pire. La singularité de nos rapports, dans l'acceptation d'une liberté qui s'affichait sans jamais s'avouer, avait usé la sensibilité de Pauline à mon endroit. La mienne se gardait de s'émousser. Je la contrôlais, me préservant de passer les frontières d'orgueil au-delà desquelles elle m'aurait poussé à des réactions inconsidérées. Pauline était trop libre de son corps pour accepter d'être une femme battue. Et moi un homme trop peu conventionnel depuis les débordements permissifs d'après la Terreur pour me fâcher d'être un cocu. Tout avait marché pour le mieux, jusqu'ici. Maintenant qu'elle m'avait délié des entraves des convenances tacitement établies entre nous, vivre avec les développements de la nouvelle situation avait posé problème. Moins entre Pauline et moi qu'entre ses amants et le capitaine général. Pauline m'avait rappelé à mes sentiments et à mes devoirs. J'étais libre de haïr. Et c'est peut-être cela que le vieux Toussaint, sans comprendre, m'a reproché. J'avais perdu mes illusions. J'avais relégué le passé aux oubliettes. Je ne pourrais rien recommencer avec Pauline sans souffrance. Sauf à vivre d'hypocrisie ! Une guerre intime dont nous n'aurions point la possibilité de deviner l'aboutissement.

Debout sur le pont de l'*Océan*, souvent Victor-Emmanuel et moi, perdus dans nos pensées et dans nos songes lointains, nous avions vu monter de la mer et s'éloigner au fur et à mesure que nous avancions des horizons constellés de neuves galaxies. Je n'avais de cesse d'imaginer la vie qui nous attendait. La bonne

chère dans une vaste demeure à colonnades, ouverte à tous les vents, donnant sur une baie et sur des jardins magnifiques. Une jolie femme m'y attendant « comme un drap propre sur un lit », pour citer une poétesse de la Renaissance dont j'avais appris les *Élégies* et les *Sonnets*. Les journées resplendiraient de l'ardeur du soleil et des feux de nos étreintes. Seuls avec nous-mêmes, nous aurions tiré jusque dans nos lits la traîne de millions et de millions de mariages antérieurs pour nous rassurer de la réussite du nôtre. Hélas... Après avoir aménagé dans l'ancienne propriété des d'Estaing, le premier souci de Pauline dès son retour de Port-Républicain avait été de donner une fête où elle et moi convînmes de soigner la nourriture et de la servir abondante jusqu'au gaspillage. En période de guerre où la pénurie était la règle pour l'armée, délibérément nous avions choisi d'insulter la détresse de la troupe lors même que je m'efforçais, au-delà des moyens disponibles, d'améliorer son ordinaire et de la contenter. Des officiers jasèrent. Ils ne comprenaient pas. C'était pourtant simple. Pauline et moi, nous exorcisions un passé de privations, qui explique d'ailleurs la capacité de gloutonnerie de la famille Bonaparte. Elle n'arrive pas à oublier qu'elle avait jadis connu la pauvreté voisine de la misère. Elle ne parvient surtout pas à s'en consoler. Nous avons vécu des situations de disette et nous connaissons les souffrances de la faim. Ne pas avoir à manger aujourd'hui. Savoir que demain et les jours suivants, on ne trouvera rien à se mettre sous la dent. Surtout savoir qu'il y a une logique du manque contre laquelle on n'a ni

pouvoir ni recours. Cette certitude est plus douloureuse que la faim elle-même. Le problème n'est pas d'avoir faim mais de savoir qu'il n'y a rien à faire contre la carence qui vous encercle dans un étau. À terme à vous broyer. À en mourir. Mourir ! Le destin de ces centaines d'hommes affalés sur le pont et qui partaient se refaire une existence. Par la gloire. Par la fortune des armes. Je les revois, inventant de maigres distractions pour oublier les tracasseries de la traversée, en attente de la ration qui s'amenuisait au fil des jours. Ils avaient nourri leurs espérances de privations. Et parce que la guerre n'avait pas exaucé leurs rêves ils en voulaient à Pauline, plus encore qu'à moi soumis aux caprices de ma femme, de provoquer leur détresse par le spectacle de nos débauches. Cela leur rappelait des souvenirs, une certaine Marie-Antoinette, que la Révolution avait pourtant cru abolir. Insensé ! m'avait crié Vincent. Oui, insensé. Une certaine France, celle du profit malhonnête, aspirait à remonter le temps. À revenir à Saint-Domingue sur les lieux d'une mémoire que l'histoire avait anéantie. Cette France-là avait confisqué l'histoire et voulait la refaire contre le gré des hommes qui la façonnaient. Victor-Emmanuel paie de ne point l'avoir compris et d'avoir souscrit à un projet qui, niant la nouvelle réalité d'un monde depuis toujours hostile, n'était que pure folie. Vincent me l'avait dit. Pourquoi ne l'ai-je pas écouté ?

Peut-être parce que j'ai été contaminé par le microbe Napoléon. À bord, officiers, soldats, marins, tous cherchaient à m'approcher dès que je me risquais à me promener sur le pont.

Une petite cour de flatteurs, ignorant les dangers qui les attendaient, réclamaient déjà soit des augmentations de solde liées à des primes d'éloignement, soit des faveurs et des récompenses pour des exploits qu'ils se promettaient d'accomplir. Par leurs fantasmes, ils me campaient comme le général le plus méritant de la France nouvelle. Malgré ma répugnance à subir l'adulation des uns et la flagornerie des autres, je prenais un plaisir certain à humer les parfums que dégageaient leurs encensoirs. Fatalement, j'en vins à oublier les avertissements du général Vincent. Après tout n'étions-nous pas l'armée la plus puissante d'Europe. Issue d'un concours de circonstances qui lui avait tissé une légende. Une population en armes, inférieure en nombre mais déterminée, n'avait-elle pas mis en déroute à Longwy soixante-dix mille Prussiens, très entraînés, dont même des officiers français pensaient qu'ils ne feraient qu'une bouchée du ramassis de sans-culottes qui les affrontaient au rythme d'une indécente chanson incitant à boire le sang des tyrans ? Ces sans-culottes sans aucun doute renouvelleraient leurs exploits contre les troupes à Louverture en oubliant qu'ils jouaient cette fois le rôle des Prussiens. Briseurs de rêve alors qu'ils n'auraient pas dû. Assassins d'idéal.

– Toussaint ! Toussaint ! Qu'avons-nous fait de tes rêves ?

– Quoi répondre ? Vous avez cru les briser, ils sont pérennes car ils ont nom liberté.

– Liberté ! Liberté ! Vous l'aviez déjà. Vous l'avez encore. J'ai tout fait pour que vous continuiez de l'avoir.

– Menteur ! Général Leclerc ! Nous l'avons parce que malgré les ordres reçus pour nous en priver vous n'avez pu nous la ravir.

– Qu'est-ce qui m'en empêche ? Une fois la pacification terminée, j'étais en mesure de faire comme Richepanse. Taire mes scrupules et proclamer sans ambages, sans vergogne le rétablissement de l'esclavage.

– Vous savez très bien que vous ne l'auriez pu. Vous avez réussi la pacification par la ruse. Amadouant mes généraux en leur promettant, contre leur soumission, le maintien à leur poste, dans leur grade. Dans leurs richesses.

– Par la ruse ! Parlons-en. Christophe s'est soumis parce qu'il en avait assez de vivre dans les bois comme un marron. Il vous l'a dit expressément d'après les rumeurs. Vous auriez même été consentant.

– Oui ! Il s'est rendu sur mon ordre. Christophe a grandi en homme libre. Il n'a jamais connu les rigueurs ni les privations de l'esclavage. À terme, s'il devait contiuer de vivre une existence de marron, il m'eût trahi en abandonnant la lutte. Il eût cassé l'espérance pour ceux qui sont nés dans la servitude et qui, n'ayant point connu l'état de liberté, sont plus vulnérables à l'accoutumance à leur condition. Christophe m'eût trahi et je n'eusse eu aucune possibilité de le récupérer. Je l'ai donc manipulé en lui accordant l'autorisation de se soumettre. Ainsi il sauvegardait les apparences de fidélité et moi le mince soupçon d'autorité que j'avais encore sur lui.

– C'était donc ça ? Je comprends pourquoi, l'ayant sondé pour connaître éventuellement ses dispositions à vous arrêter, il préféra se défiler sous le prétexte qu'il était votre ami et que rien, jusqu'ici dans son attitude, ne m'autorisait à le suspecter de pouvoir trahir cette amitié. Il s'était réfugié derrière un paravent, la noblesse de ses sentiments, pour cacher qu'il demeurait encore sous votre commandement et que vous ne l'aviez pas délié du devoir d'obéissance incombant à un soldat.

– Vous avez vu juste, capitaine général. Christophe était à la fois un homme d'honneur et un homme de devoir.

– Du ton dont vous le dites, vous semblez établir une comparaison avec d'autres qui ne l'auraient pas été. Dessalines ?

– Il est votre homme. Vous l'avez récupéré pour en faire un terrible instrument de votre politique de répression contre mes fidèles.

– Il a passé le test du sang. Qui d'autre mieux que lui pouvait pourchasser et détruire vos fidèles, comme vous dites. Il se montra impitoyable. En les dénonçant. En les capturant. En les assassinant. C'était une façon de donner des gages de sa loyauté à la République. Il a pris le risque d'une rupture totale avec vous dès qu'il vous a vu hors d'état de nuire. Avec votre politique de confiscation du pouvoir et de domination sans partage. Or dans l'ombre de votre hégémonie, il avait appris à avoir des ambitions. Militaire brave et téméraire, il estimait avoir plus de mérite que vous et plus de droits au commandement de l'armée. En se

ralliant à la République, il pensait faire carrière, dépasser le rôle incertain de second dans lequel vous le cantonniez.

– Incertain ?

– Je vous surprends, semble-t-il. Incertain, oui car depuis l'exécution du général Moyse, aucun officier d'état-major des troupes coloniales ne nourrissait d'illusions sur leurs rapports avec vous. Ils n'avaient pas d'avenir sinon celui du poteau d'exécution que vous leur réserviez. Il eût suffi qu'ils témoignassent du moindre ascendant sur leurs hommes pour que vous prissiez ombrage de leur autorité. L'amour du pouvoir, l'exercice absolu du pouvoir vous rendait dangereux à leurs yeux. Ils étaient tous condamnés à vous trahir.

– Dessalines ! Dessa !

– Vous lui avez laissé la sale besogne. Et les risques. Comme si vous l'exposiez au danger pour vous débarrasser de lui à moindre frais. Contre Rigaud, il a écopé des flétrissures à votre place. Vous en avez fait un outil pervers contre les mulâtres.

– Pervers ? Dessalines détestait...

– Les Blancs. Pas les mulâtres. En tout cas pas les mulâtresses. Pour vous être agréable parce qu'il vous redoutait...

– Me redoutait ? (Le vieux Toussaint jouait de son scepticisme comme d'un atout contre mes révélations.)

– Bien sûr. Il est un adepte de votre religion vaudou. Il croyait dans les pouvoirs secrets que vous conférait votre dignité de *bòkò* et il vous craignait d'autant plus que pour ne pas avoir de rival mystique vous avez interdit l'exercice public du culte

vaudou. Curieusement, les *loas* qui auraient dû vous terrasser n'ont pas réagi. Vous les aviez amarrés. Vous les aviez castrés.

Je pensais surprendre le général Toussaint. J'en suis pour mes frais. Il ne s'étonne pas de me savoir au courant de ses secrets sinon, avec son hypocrisie coutumière, son sens inné de la tromperie, il aurait protesté que, chrétien pratiquant, il se défend de se commettre avec les *loas*. J'aurais feint de le croire. Le porter à développer une analyse sur ses rapports avec les divinités du vaudou, sur ses capacités de superstition et de mystification jusqu'au point où, fatigué de se mentir à lui-même, il en serait venu à se déplaire. Là, alors, le coincer. Le forcer à passer aux aveux. Mais lesquels ? Il est le mensonge personnifié et ses aveux il les aurait probablement colorés de fourberies pour m'induire en erreur, échangeant avec moi des propos au travers desquels nous serions parvenus à une indifférence définitive à nos questions, à nos réponses. À nos propres angoisses. Pour se fuir, Toussaint affecte de n'avoir pas entendu mes commentaires sur ses relations d'autorité avec les *loas*.

– Ce n'était pas moi. L'interdiction du vaudou était une idée à Pascal. D'ailleurs n'est-ce pas lui qui a signé le décret ?

– Personne n'était dupe. Pascal n'était que le parent de Julien Raymond qui lui-même était votre secrétaire tout-puissant. Qui pensiez-vous tromper ? Pascal n'avait aucune autorité de décision. Je disais donc que pour vous être agréable, Dessalines a massacré dans le lit de leur mari des femmes que dans le secret de ses nuits il avait rêvé de posséder, accumulant par-devers lui des frustrations dont il ne s'est pas guéri et contre vous des rancœurs qui ont perduré. Dessalines, mon vieux Toussaint, vous haïssait. Sous prétexte de le monter en grade et de le combler de faveurs, vous avez pris un malin plaisir à l'humilier. J'en ai eu des échos par d'anciens officiers des troupes coloniales. N'est-ce pas vrai que pour n'avoir pas secouru à temps, contre les Anglais, un de vos favoris avec qui Dessalines avait eu des démêlés et dont il se vengeait, vous l'avez rétrogradé parce que les Britanniques avaient conquis le poste ? Vous avez fait alors injonction à celui qui était l'un de vos plus valeureux

compagnons de reprendre son grade seulement lorsqu'il aurait regagné la position perdue. Ce que Dessalines avec sa fougue et sa témérité coutumière avait fait. Il vous a gardé rancune pour l'avoir ravalé au titre de simple commandant. Il y a eu pis quand à Port-au-Prince vous l'avez obligé à faire antichambre, pendant des heures, lui qui venait discuter stratégie avec vous, parce que vous batifoliez et roucouliez dans votre bureau avec madame de Rossignol. C'était l'humiliation de trop. Le faire attendre au profit d'une Blanche, lui qui déteste tant les Blancs ! Il est passé de la détestation à la haine. Oui, vieux Toussaint, Dessalines vous haïssait.

– Comment le savez-vous ?

– Il me l'a dit. Après sa soumission, je lui ai pratiquement donné le commandement des troupes coloniales. Avec une très large autonomie de décision et d'action. Si bien que je lui ai laissé l'illusion qu'il ne dépendait de personne. L'opération contre votre parent, Charles Belair, il l'a montée seul. D'autant que celui-ci se réclamait de vous pour prendre la tête de la rébellion et la continuer contre les forces expéditionnaires et contre la France. Belair menaçait directement le pouvoir de Dessalines et son droit à vous remplacer. J'ai joué sur la rivalité entre les chefs noirs en planifiant sur elle une politique d'élimination. Après Belair, Maurepas. Après lui Christophe. Ensuite votre frère. Et cætera et cætera. Dessalines serait devenu le bouclier et le glaive de la France. Je l'ai affranchi de mes desseins au cours d'une conversation très privée que je n'ai rapportée à

personne, pas même à mon secrétaire le général Norvins. Il a accepté.

– Quoi ?

– Il avait accepté en posant une condition. Après avoir mené à bien sa tâche, je le faisais transférer en France. Le maintenant dans ses grades, dans ses droits et privilèges d'officier supérieur de l'armée française.

– Ha ! Ha ! Ha !

– Qu'ai-je dit de si comique qui provoque votre hilarité ?

– Dessa vous a manipulé. Vous l'aidiez, en lui fournissant armes, munitions, impunité, à éliminer des rivaux. Soit. Mais aller vivre en France, après, ça jamais. Il abhorre plus les Français que ses compétiteurs car...

– Attendez ! Attendez ! Les Français de Saint-Domingue, certainement. Il avait souffert d'eux. Mais ceux de la métropole, non. N'oubliez pas que l'ordre d'affranchissement a été pris par Sonthonax et Polvérel, envoyés directement par l'autorité centrale. J'ai argumenté là-dessus. Je lui ai même vanté les charmes de la vie en France et le bonheur des Français. Le bonheur d'être français.

– Il vous a cru ? Vous vous persuadez que vous l'avez convaincu ?

– Sans aucun doute puisque notre pacte a été scellé sur cette promesse. Je dois dire que Dessalines a été exemplaire dans la répression.

– Je vois. C'est pour cela qu'aujourd'hui...

– La faute à Richepanse. Je n'ai commis aucune erreur d'appréciation ni de jugement. Je le répète : Dessalines, dans la répression, a été terriblement efficace. La réussite de la pacification, en partie, c'est lui. Grâce à son action j'ai eu droit à quelques mois de répit. Si Richepanse... Ah ! Acq !

– Qu'y a-t-il, capitaine général ?

– Là ! Là ! Victor-Emmanuel. Il est en train de mourir.

– Pas avant que vous me révéliez ce qu'il a fait de ma famille.

La famille ? La famille ! Le vieux Toussaint s'honore d'avoir une famille, de s'inquiéter d'elle. Qui l'eût cru ? Il a sacrifié l'affection de ses enfants en demandant naguère à la France de s'occuper de leur éducation. Un gage politique de sa fidélité et de sa loyauté à une époque où les commissaires puis l'agent Hédouville dénonçaient ses visées séparatistes. Sa femme, combien de nuits il l'a laissée seule à réchauffer son lit alors qu'il courait l'aventure avec celles des colons au Cap, aux Gonaïves, à Saint-Marc, au Port-Républicain ? Au contraire de Dessalines, il n'aimait que les Blanches. Complexe de nègre ? Vengeance de parvenu ? L'un et l'autre développés finalement en politique de renseignement. Ses conquêtes, hors plaisir, il les a rendues utilitaires et contre elles le Premier consul m'avait recommandé de sévir. Je ne l'ai pas fait à l'instigation des généraux Boudet et Pamphile de Lacroix. Je ne l'ai pas fait et je ne le regrette pas. Après tout j'ai appris à avoir de la considération pour l'homme. Il avait des faiblesses. Il les a surmontées. Mieux, il les a sublimées pour en faire un outil indispensable à sa

politique. Prévention d'éventuelles tentatives d'assassinat contre lui. Protection accordée à celles qui l'en prémunissent. En fin de compte, la définition d'une règle sinon d'un droit à être heureux. À vivre bien ensemble. Dans la communion des plaisirs et des races. Une astuce de nègre.

– Général ! Ma famille ?

– J'ai tenté de la protéger du mieux que j'ai pu.

– En la déportant ?

– En la réunissant. Emmener vos enfants avec moi a été une initiative personnelle dont je m'étais ouvert au général Vincent. Vous convaincre, par leur présence et par leur conseil, de la nécessité de ne pas aller plus loin dans les chemins de la sédition qu'ouvrait votre Constitution. De regagner le giron de la République. Vincent, à la vérité, doutait de l'efficacité de cette manœuvre parce qu'il avait percé à jour les vraies intentions du Premier consul. Celui-ci ne lui avait-il pas sèchement répliqué : "Un nègre digne n'est jamais qu'un nègre mort" alors qu'il tentait de le persuader que les nègres n'acceptèraient jamais de négocier leur liberté parce qu'elle demeurait la condition essentielle de leur dignité ? Dès que vous auriez éventé les projets de la métropole vous n'auriez d'autre choix que la fuite en avant. Il avait raison. Moi je m'étais dit : s'il y a une chance d'éviter la guerre, je devrai la saisir. Vos fils ont été d'accord. En particulier Isaac, complètement acquis à la cause de son pays d'adoption. La France l'avait séduit. L'avait civilisé. Il était à sa dévotion. Placide paraissait plus réservé, étant plus heureux de

retrouver Saint-Domingue. Je l'ai deviné plus intelligent et plus secret que son frère. Peut-être, pour une raison inconnue, restait-il sur une déception de son séjour en France. Durant le voyage, il évitait de se mêler à la troupe. J'ai su qu'à différentes reprises, il a failli avoir un esclandre avec les marins qui se permettaient vis-à-vis de lui des sous-entendus injurieux. J'ai saisi le premier prétexte venu pour les transférer du bateau qui les transportait, la *Sirène*, dérouté vers la Guadeloupe, sur un autre de notre convoi. À la Guadeloupe, ils auraient affronté la racaille raciste de Richepanse. J'ai tenu à les protéger du délire imbécile de ces négriers d'un nouveau genre.

– Mes fils m'en ont parlé. Ils m'ont surtout raconté que vous avez craint qu'ils ne fussent affranchis de votre projet à partir des allusions des soldats et de la conduite des marins. Placide, dès son arrivée et à notre première rencontre, m'avait mis en garde. C'est pourquoi aussi, au cours du voyage, il avait déjà fait son choix : combattre à mes côtés.

– Oui ! Je le savais ! Avant de vous les envoyer, j'ai eu un dernier entretien avec eux pour leur transmettre les instructions du Premier consul. Placide a été catégorique. Son père ne se soumettra pas au diktat de Napoléon. Et son rôle à lui ne sera pas, non plus, de vous y encourager.

– Placide ! Mon fils ! Plus que celui du sang de mon sang ! Indompté. Indomptable.

– Notez bien, général Toussaint, que j'aurais dû ordonner de le mettre aux fers. Le retenir aux arrêts. Dans un souci de pure

humanité, la réunion de la famille, je l'ai laissé vous rejoindre bien que sachant qu'il ne nous serait d'aucune utilité. Qu'il serait même, dès votre rencontre, l'ennemi qui ferait obstacle à mon plan.

– Effectivement, il a choisi son camp, décidé, s'il le faut, à mourir avec moi. Au contraire d'Isaac qui n'avait qu'une recommandation à la bouche. Me soumettre pour ne pas mécontenter la toute-puissance du Premier consul. Placide est plus âgé donc plus mûr qu'Isaac. Il a une plus claire conscience des problèmes et une plus nette vision de notre destin. Devrais-je vous remercier, capitaine général, d'avoir permis ces retrouvailles quoi qu'il vous en coûtât ?

Il avait posé la question avec une pointe d'ironie. C'est drôle. Il ne me manifeste aucun sentiment de reconnaissance. Il est demeuré terne et peut-être dérangé, d'où l'ironie comme riposte. Une forme de désintérêt. À ce que je lui dis. Engoncé dans ses convictions sur nos intentions, il m'écoute moins pour entendre raison que pour m'écraser de ses vérités à lui. Entre nous, il s'agit moins d'un dialogue pour dégager une compréhension réciproque que d'un monologue pour persuader l'autre de ses errements. Notre conversation n'est faite que de ressentiments comme s'il s'agissait d'une explication entre amants trahis. Les mots même les plus simples ont des résonances de silences ou de cris indéchiffrables, étrangers à notre raison. Quoi que je dise, le vieux Toussaint ne me croira pas. Rien de ce qu'il dira ne me convaincra non plus de sa bonne foi.

Continuerons-nous d'aiguiser notre argumentation sur des malentendus ?

– Pas si vite. Pas si vite, vieux Toussaint. Remerciez-moi d'avoir déporté avec vous toute la famille. Dieu seul sait aujourd'hui ce qu'il serait advenu d'eux s'ils étaient restés.

– Ne m'en dites pas plus. J'imagine le sort qui leur aura été fait d'après celui réservé à ma résidence, à mon habitation d'Ennery, au courageux officier Maurepas. Le général Brunet n'avait pas plus tôt fait de m'envoyer sous escorte au Cap que la soldatesque envahissait ma maison et la mettait à sac, pillant les dépôts de vivres, de café, de sucre, de rhum que je tenais prêts pour l'exportation vers les États-Unis. En une demi-journée, ils avaient ruiné les efforts et la réussite de toute une vie.

– Je n'avais pas donné d'ordre en ce sens.

– Vous n'avez pas non plus sévi contre les pillards quand vous l'avez appris. La règle dans votre armée, général, est celle du crime, du pillage. Sa première démonstration l'a révélée une troupe de brigands.

– Ne poussez pas si fort, général ! Les armées sont telles qu'elles sont...

– Taisez-vous. Demandez à Rigaud si j'ai livré au pillage ses habitations après sa fuite et sa défaite. Demandez à Don Garcia si, lors de la prise de Santo Domingo, mes troupes...

– Comparez ce qui est comparable. Aux Cayes comme à Saint-Domingue, il s'agissait de la victoire d'une armée régulière

sur une autre. À Ennery d'un acte de brigandage isolé. Une bavure.

– Que le général Brunet aurait dû sanctionner. Au lieu de quoi vous en avez profité pour décréter la confiscation de mes biens.

– Au nom d'une décision administrative en vigueur dans la fonction publique en France depuis Louis XIV et la mise en état d'arrestation de son ministre des Finances, le superintendant Fouquet. Une mesure conservatoire contre la prévarication et l'enrichissement illicite des employés de l'État.

– Vous avez osé me soupçonner ?

– Pourquoi pas ? Vos richesses ne correspondaient pas au niveau de votre salaire. Il fallait enquêter.

– Je vois. Et vous avez enquêté ?

– À quoi bon, c'était tellement patent. Contre vous, il y a aussi l'accusation de détournement de fonds.

– Une histoire de trésor que j'aurais accumulé et qui se chiffrerait en dizaines de millions. Ha ! Ha ! Ha ! Laissez-moi rire. Et si je livrais ce trésor à Napoléon, me libérerait-il ? M'autoriserait-il à rentrer dans mon pays ?

– Je n'ose répondre, vieux Toussaint. Je me contente de savoir que votre pays c'est la France. Et que partout en France, vous êtes chez vous.

– Même au fort de Joux ?

– Même au fort de Joux. Surtout au fort de Joux. Sauf si vous le considérez comme une prison.

– Mais c'est une prison !

– Question de perception, vieux Toussaint. Sous l'angle policier et militaire on peut vous considérer comme assigné à résidence surveillée. Sur le plan civil, le fort de Joux peut ne vous être qu'une résidence temporaire et provisoire.

– Quelle subtilité ! Pour ça aussi, je devrais vous remercier, même si Bonaparte tient ma famille éloignée ? Sans ressources ! Dans un pays étranger !

– Éloignée, possible. Sans ressources, je n'en sais rien. En pays étranger, non car je vous le répète, étant français d'origine vous êtes chez vous partout en France.

– Français d'origine ! Depuis quand ? Français d'origine ! Laissez-moi rire.

Le vieux Toussaint pensait me prendre au dépourvu par sa question. J'avais préparé la réponse. Une idée à moi que j'aurais dû opposer à l'intention du Premier consul de rétablir l'esclavage. On ne réduit pas son propre peuple à l'état de larve puisque l'assemblée nationale constituante a voté la Déclaration des droits de l'homme. Le peuple a acquis des droits que le Consulat devrait étendre plutôt que de revenir sur eux. Le peuple est partout où la Révolution plante son drapeau. À Saint-Domingue comme en Alsace. En Bretagne et en Vendée comme à la Guadeloupe et à la Martinique. Il n'y a plus qu'un peuple français sous des latitudes différentes. Sans distinction de race ni de couleur ni de religion. Nous sommes des citoyens.

Libres et égaux en droits. Je précise pour conforter mon affirmation :

– Depuis le décret d'affranchissement général, citoyen Toussaint et, bien avant, depuis la Déclaration des droits de l'homme.

– Citoyen Leclerc, vous êtes ineffable. Je serais citoyen français d'origine. Si c'est vrai, pourquoi êtes-vous à Saint-Domingue à la tête d'une armée d'occupation et de répression ?

– Posez-moi encore la question et je ne vous répondrai pas. Je ne sais quoi vous répondre. C'est sans doute là un mystère dont le Premier consul seul détient la clef.

– Autrement dit, vous vous leurrez sur vous-même et sur vos sentiments républicains. N'avons-nous pas, il y a quelques instants, abouti à la conclusion que le Consulat avait enterré la Révolution ? Si les nègres pouvaient encore se croire des citoyens français, même des citoyens de seconde zone, Richepanse est là pour leur rappeler que la fête est terminée. Il n'y a plus de bamboche républicaine. Les nègres devraient se réjouir d'être encore en vie. La terreur que vous venez d'instituer leur ôtant par ailleurs toute illusion ou fausse espérance là-dessus. Alors...

– Alors ?

– Sans vous en rendre compte, capitaine général, et sans vous froisser, par votre attachement inconditionnel à un beau-frère qui, contre les instincts familiaux, sanctifie la raison de ses intérêts comme étant la raison d'État, par votre naïveté et peut-être aussi par cupidité...

– Par cupidité ? Moi !

– Votre soif d'enrichissement, vos rêves de fortune, qu'est-ce sinon de la cupidité ? Vous avez désiré l'argent pour vous donner un sentiment d'importance et faire échec à votre médiocrité car vous êtes médiocre malgré vos aspirations au talent sur le plan militaire. Par votre avidité, vos convoitises, votre rapacité, votre...

– Assez ! Assez ! mais assez !

– ... Vous avez arrangé votre lit dans la boue du passé. Dans la fange de l'histoire, ternissant une carrière dont vous aviez le droit d'être fier.

– Je vous interdis...

Toussaint et moi, nous nous regardons comme deux ennemis. Implacables. La méfiance qui nous oppose a fait place chez le général à la haine. Et au mépris. Après tant d'efforts de réticence, de courtoisie sinon de politesse. Mes certitudes vis-à-vis de lui m'abandonnent peu à peu, m'empêchant de tabler sur des raisonnements qui n'auront même pas pour excuse d'être fallacieux et hypocrites. Je n'ai rien à interdire. Je n'ai droit qu'à m'écouter souffrir.

– Vous êtes cruel, sans pitié et injuste envers un homme qui va mourir. Je cherche les chemins de la repentance et vous me noyez sous des flots d'insulte. Vous pouvez clamer, vous, que vous ne regrettez rien. Moi non ! Je regrette tout. Vous avez cru faire le bien. Pour vous et pour votre peuple. Parce que vous étiez le peuple. Je n'ai rien entrepris à Saint-Domingue qui fût

dans l'intérêt de mon pays ni dans le mien propre. J'ai cessé d'être peuple. J'ai cru avoir un pays mais il appartient à d'autres. Une nation mais qu'on construit pour des bourgeois. Je pressens le moment où peuple et bourgeois s'affronteront. Si le peuple triomphe ce sera la victoire de la Révolution continue comme après 1791. Si ce sont les bourgeois, alors adieu l'espérance et bonjour la réaction. Heureusement que je ne vivrai pas assez vieux pour assister à cette calamité. Le peuple n'a que ses illusions comme armes de combat. De quelle efficacité seront-elles contre la puissance de l'argent et des intérêts occultes ? D'aucune. Personnellement, je suis certain, fils de la Révolution, de n'avoir point voulu sa mort. À m'inventer des excuses, je me condamne davantage. Pourrai-je jamais un jour être en paix avec ma conscience ?

– Parce que vous en avez une ?

– Autant sinon plus que vous.

Non, je ne reverrai pas la Corse. Et quand même la reverrais-je, pour quoi faire ? La fuite à Marseille, l'acclimatation au milieu d'une population sinistrée par la Révolution, me coupant du passé, m'avait appris à me déprendre de la nostalgie de mon pays. Saint-Domingue, les premiers jours de notre arrivée, furtivement me l'avait rappelé. Si j'ai ressenti le besoin de m'en souvenir ce fut peut-être par effet de lassitude. Un monde sombre autour de moi et je n'ai rien à quoi m'accrocher sinon des lambeaux d'image qui me parlent d'une terre d'absence. Et de regret. Un passé flou, inconsistant, que la force souveraine de la tragédie a tôt fait d'effacer. Entre un présent de doute et un passé d'incertitude, j'ai presque perdu goût à la vie.

La nuit est fort avancée. Comme c'est coutumier aux tropiques, il fait maintenant froid. Les bourrasques du Nordée s'engouffrent dans la chambre de plus en plus exposée à leur fureur, éteignant les bougies que je ne me suis plus donné la peine de rallumer. Le soir a appesanti sur la maison sa grande chape noire, me renvoyant par contraste aux séquences de clarté

qui avaient accueilli madame lors de son retour du Port-Républicain. Le général avait organisé un ballet de lumière qui n'était pas sans rappeler le faste des illuminations aux Tuileries, dans les jardins du palais du Luxembourg, à Versailles. De longues flammes plantées sur des échasses, fantasques à souhait parce que fouettées par le vent, dansaient dans l'obscurité, léchaient les ténèbres de l'avidité de leur langue. Les bois de résine, disposés en cercles concentriques à égale distance les uns des autres, flambaient si vifs et si brillants qu'ils créaient des pôles de lumière mordant sur les ténèbres alentour. Le grand bassin, au centre des jardins, semblait refléter mille soleils égaillés autour du parc. Il ne manquait que les feux d'artifice pour compléter et enchanter la féerie de l'instant.

Avant-hier, en s'alitant pour de bon, le général avait demandé qu'on gardât les lanternes allumées. Celles longeant les sentiers descendant à la crique donnaient l'illusion d'une pluie de lumière d'un jaune étincelant. Puis le vent était venu. Avec la pluie. Le ruissellement de clarté avait progressivement perdu de sa brillance jusqu'à s'éteindre et se noyer dans les profondeurs de la nuit. Comme un prélude au trépas. Je frissonne. Je soupçonne madame de grelotter, elle qui n'a jamais toléré le moindre fraîchissement de température. Sa nature volcanique ne s'accommode pas du froid. Irai-je lui chercher un châle pour protéger des courants d'air sa gorge et sa poitrine nues ? Elle aurait dû, en la circonstance cruelle qu'elle vit, se couvrir le buste. Par un reste de décence. Par respect pour l'agonie de son mari. Madame n'en

a cure, elle qui se moque des conventions et des bienséances. Maintenant qu'il fait frisquet, la nature la rappelle à plus de tenue. Elle, qui déteste être enrhumée, ne tardera pas à réclamer une étoffe de laine pour se la jeter sur les épaules. À bord de l'*Océan*, par coquetterie, par besoin d'afficher la naissance de ses seins à la dévoration des yeux de ses cavaliers, elle s'exposait aux coups de vent sans précaution particulière. Après, à la moindre alerte à prendre froid, elle me gourmandait de n'être pas intervenue pour l'inciter à la prudence. Elle raffolait danser les quadrilles, sauter le pas, cadencer dans les contredanses. Même en nage, elle n'arrêtait pas de passer d'un cavalier à un autre, s'étourdissant des accords des violons et des compliments de ses partenaires. Elle oubliait son mari, son fils, sa peur d'attraper un rhume. Elle s'oubliait. Pourquoi serais-je intervenue pour la rappeler au devoir de ménager sa santé ? Elle n'était jamais fatiguée.

Cette nuit, la mort pèse trop lourd sur ses plaisirs de femme. Celle d'Aurélia, celle du petit soldat qui s'est pendu pour avoir démérité des faveurs de son lit, celle de Maurepas qui la flagelle de l'indignité de son mari, celle des nègres émasculés, noyés, soufrés pour leur aspiration à la liberté, celle des milliers de soldats sacrifiés à l'autel d'un projet improbable. Et bientôt celle de son mari qui, curieusement, l'allégera du poids de toutes les autres. Marchant au-devant de ses fantasmes, elle continuera de porter sa frivolité en offrande aux hommes, imaginant de vivre le plaisir comme une bénédiction. Ne sachant point faire

le partage entre ce qu'elle veut et ce qu'elle peut. Entre ce qu'elle avait et ce qu'elle n'a point. Entre ce qu'elle était et ce qu'elle ne sera plus. Empêtrée dans la confusion de ses émotions et de ses sensations, elle n'a point érigé de balises pour contraindre sa vie à se plier aux exigences de sa nouvelle condition de femme. Se mirant dans les yeux de son mari, elle avait persisté dès les premières semaines de leurs épousailles à chercher non l'homme mais ses défauts et n'en avait pas trouvé. Le général se révélait un mari parfait. La jeune expérience de coquette de madame s'en était effrayée car cette absence de défauts semblait accompagner, à première vue, une absence de qualités. À ses yeux, c'était pire que d'accumuler tous les défauts du monde. Un mari sans défauts pourrait, à la rigueur, se prévaloir d'une qualité. Un époux sans qualités ne saurait se prévaloir de rien sinon de sa propre insignifiance. Le général était un insignifiant. Jusque dans le lit de madame. Insignifiant. Désarmé. Toutes les préventions de madame viendront de là. Une semaine après son arrivée au Cap, déambulant dans la maison provisoirement mise à notre disposition par le maire, le nègre Télémaque confirmé dans ses fonctions par le capitaine général – notre première grande hypocrisie avec les proclamations –, elle tanguait ou roulait d'un côté à l'autre, se croyant encore en mer et s'illusionnant que le parquet bougeait sous ses pieds. Elle vivait dans l'irréalité de ses souvenirs, se persuadant qu'il s'agissait d'un effet de l'atmosphère sur son cerveau. L'air, pétri des multiples et fortes senteurs des plantations fraîches, traversé des arômes des manguiers et

des cerisiers en fleurs, l'intoxiquait, embrumait son esprit, l'enivrait. Il lui avait fallu encore des jours pour se reprendre, revenir à la réalité de la terre ferme. Une éducation autre. Pourtant, aucune de ses préventions ne tomba. Elle ne tentera rien pour les dissiper. Parce que le général n'en a rien su, elles furent à l'origine de multiples malentendus et s'aggraveront le jour où madame découvrira que malgré elle, elle avait prêté une qualité à son mari, la tendresse, qu'il avait dévoyée dans l'enfer de Saint-Domingue. La déception dépassa en chagrin l'étendue de la désillusion.

Elle soupire. Je l'entends s'ébrouer. Une tentative pour se débarrasser de ce trop-plein de froid qui l'agresse. Ou du carcan de ses souvenirs. Peut-être comme à son arrivée ne réalise-t-elle pas encore la tournure que prend sa vie, la tentation de solitude qui la guette malgré sa folle propension à la briser. La nuit d'après la fête du passage de l'équateur, le capitaine général l'avait rejointe dans la chambre. Ignorant ma présence et s'asseyant au bord du lit, il avait déposé comme à regret un baiser sur l'épaule nue de madame. Le bateau s'était accalminé. À la recherche d'air frais et d'une brise qui tardait à entrer par le hublot, madame s'était complètement déshabillée. Le général contempla rêveusement sa nudité. Anticipant la montée de ses désirs, je m'apprêtais à sortir.

– Reste, me dit-il, et comme pour me donner à comprendre ses dispositions d'esprit, il ajouta : Qu'il fait chaud, citoyenne Oriana ! On n'en finira jamais de sortir de cet enfer.

Madame lui prit la main, la posa sur son nombril et, se la passant lentement sur le ventre, en appelait sans aucun doute à la nécessité d'accomplissement du devoir conjugal. Elle regardait son mari fixement puis, le souffle court, ses lèvres s'entrouvrirent sur la provocation d'un sourire et ses yeux chavirèrent. La flamme de la lampe de veille vacilla, moribonde. Le général, sans entrain, suivait le manège et, le trouvant sans doute outré, décida d'échapper au piège du sortilège que madame tissait. Il retira sa main.

– Pauline, vous devez vous estimer heureuse que je ne sois point jaloux. Ou du moins que je ne montre pas que je le suis...

Madame rouvrit ses yeux qui brillèrent d'un bref éclat féroce avant de retrouver leur intention de lascivité. Elle se redressa sur son coude, à l'écoute d'un discours qui la mécontentait.

– ... J'ai suivi les ravages que vous avez causés dans les rangs de mes officiers. Aucune des autres femmes sur le bateau ne traînait après elle autant que vous cette longue kyrielle de soupirants. J'ai remarqué particulièrement Humbert. Chaque fois que vous dansiez aux bras d'un autre, il avait l'air d'un chien battu.

– J'ai l'impression que cela flatte votre orgueil.

– Sans aucun doute. Il me plaît d'avoir une jolie femme. Cela prouve au moins que j'ai bon goût. Dites-moi, que pensez-vous de lui ?

Il avait posé la question en feignant l'indifférence comme s'il n'attachait pas particulièrement d'importance à la réponse. Madame l'aurait ignorée qu'il n'aurait pas insisté. Mais elle savait

quel soupçon elle cachait et quels sous-entendus son mari y avait mis. La prenant pour la provocation qu'elle était, princesse fit front en jetant de sa voix la plus douce :

– Il porte beau.

C'était dit d'un ton où perçait une admiration, une tendresse qui ne s'adressait pas à son mari et qui couvrait une agressivité dont il décida de ne pas faire les frais. Peut-être avait-il trouvé la réponse qu'il attendait, née d'un vague amour et d'un désespoir qui se cherchait un nom. Une sourde colère déferla en lui. Il avait perdu ! Cette femme bleue dans le bleu de la nuit mais dont la chair rosissait sous l'effet de la contrariété le défiait de sa cruelle et obscure beauté. Il empestait le chagrin qui plaqua sur son visage un masque de douleur et déforma ses traits. Un bref instant, il regretta de n'avoir pas cédé aux appels de plaisir de madame pour se ressaisir aussitôt. Refuser dans l'intimité de sacrifier au rôle de mari désarmé. La jalousie le blessait, la souffrance le retenait au bord du pire. Il étouffait. Madame répéta sur le même ton doucereux : « Il porte beau », en ajoutant, moqueuse : « Ce n'est pas votre avis ? ».

Le capitaine général s'était levé soudain et arpentait nerveusement la cabine avant de sortir en passant la porte sur un « bonne nuit, Pauline » sans aménité, où entrait autant de dépit que de fureur. Madame se retourna sur le côté, s'accota un peu plus au hublot en quête de cette brise qui ne venait pas. Elle soupira.

– Que les hommes sont bêtes, Oriana ! Ils n'ont pas plus d'intelligence qu'une taupe. Aveugles en plus. J'ai aguiché mon

mari, il n'a pas compris. Je l'ai provoqué, il n'a rien saisi. Il me restait à le blesser et il s'est fâché. Le pauvre ! Il a raté de me prouver que si Humbert porte beau, lui pouvait être plus beau à tous les sens du terme. (Changeant de ton.) Il était venu pour m'insulter. Depuis vingt-quatre heures j'attendais sa réaction de... de...

– De...

– ... cocu. Il était venu me dire qu'il savait que Humbert m'avait suivie dans ma cabine et avait passé une bonne partie de la nuit avec moi. J'aurais dû lui dévoiler qu'Aumale avait précédé Humbert. Précédé ou suivi. Je ne me rappelle pas trop. Je regrette de ne les avoir pas eus dans mon lit au même moment. Ils auraient à deux instillé en moi l'unité et la diversité du plaisir. C'eût été certainement l'occasion de faire un choix. Je n'aurai pas appris pour rien que ceux qui ne savent pas choisir se laissent finalement choisir. Ils se soumettent à une fatalité qui ne mène qu'au désespoir.

– Oh ! Madame !

L'amour et la jalousie de monsieur semblaient pour madame un amusement. Un jeu dont elle s'entichait pour flatter sa vanité, sa coquetterie. Maintenant que le général se meurt, qui sera son prochain partenaire au jeu ? Sera-t-il aussi patient ? Aussi simple ? Aussi compréhensif ? Aussi pusillanime et aussi peu intelligent ? Surtout, avait-elle déjà choisi ? Je m'en veux d'avoir de telles réflexions au pied du lit d'un agonisant. Peut-être devrais-je prier pour le salut de son âme. Le Père Joseph, tôt

dans la soirée, avait commencé à psalmodier quelques bribes de la prière pour les mourants mais madame l'avait arrêté d'un geste. Trop tôt, avait-elle voulu signifier comme si elle gardait quelque espoir malgré le diagnostic et l'avis définitif du docteur Peyre. Que pouvait-elle espérer d'autre, en l'état du malade ? Que la mort compterait autant pour lui que pour elle comme une délivrance ? Aux yeux de la société, elle sera désormais une femme libre. Libre comme les papillons de la Saint-Jean qu'elle avait vus folâtrer par centaines, traversant le 24 juin le parc en semant dans l'azur leur vol précipité. Ou comme ces petits voiliers qui souvent doublaient la Pointe-Picolet et dont elle suivait, à travers une lunette de marin, la course empressée. Les bateaux fortement gîtés sous la brise d'est, portés par des ailes d'une blancheur immaculée, paraissaient prendre leur envol sur leur houache d'embruns et d'écumes.

– J'ai une âme de marin, avait-elle soupiré un matin de juillet. (La mer, au bas de l'habitation, s'étalait sous nos yeux, immense, jusqu'à la ligne basse où elle rencontre l'horizon tandis que, parderrière, si lointain et pourtant semblant si proche, un interminable plissement de collines et de chaînes de montagnes bouchaient la vue en hérissant leurs pics jusqu'à toucher les nuages.) J'ai une âme de marin. Les hommes me sont des bateaux qui me portent vers différents horizons de plaisirs. En chaque nuit d'amour un port d'ancrage où m'affranchir de l'angoisse des traversées. Mon existence s'apparente à un permanent cabotage.

– Ne craignez-vous pas les naufrages ? avais-je risqué.

– Y en aurait-il un plus grand que mes épousailles avec Victor-Emmanuel ?

– Pour tous, à l'époque de vos fiançailles et de votre mariage, vous formiez un modèle de couple sinon un couple idéal. Beaux. Jeunes. Amoureux. Heureux.

– Heureux ?

Elle m'avait coulé un regard en biais, s'étonnant que je ne susse pas de quoi je parlais. Levant la tête vers un ciel entièrement bleu, elle avait fermé les yeux sur d'imaginaires tentations de joie et avait murmuré :

– Comment aurions-nous été heureux ensemble ? Aux côtés de Victor-Emmanuel, la monotonie de l'existence m'a conduite à me persuader que, pour la rompre, il me fallait toujours courir après deux hommes. À vivre entre deux hommes, j'avais l'impression soit d'attendre un événement, soit de passer. Être ici et là à la fois. Entre l'impossible et l'improbable tant je quêtais quelque chose qui n'aurait eu de sens que dans l'excès... L'excès du plaisir. Pour finalement aboutir à la constatation que le désir qui précède le plaisir ne dure pas au-delà du changement. Et qu'à chaque fois, par besoin de le renouveler, il faut réinventer l'homme.

– Mais madame...

– Je ne suis heureuse qu'au lit. Et depuis peu d'ailleurs. Grâce à...

Elle n'avait pas terminé sa phrase, me laissant le soin de l'achever pour elle et pour moi. Yeux clos, madame s'était

évadée. Légère, elle flottait hors de l'instant comme si l'existence n'était point soucis mais un tourbillon d'émois par lesquels le désir converti en rêverie emplissait son esprit, enfiévrait son imagination sans conséquences, sans autres implications que d'être désir et de redevenir innocent. C'était nouveau pour elle dans la fournaise de ses besoins de volupté. L'air flamboyait, immobile, tandis que venaient mourir à nos oreilles les plaintes du vent. Depuis quelque temps, madame avait ramené toute son existence à son aventure avec le nègre Sabès. Je connaissais ses passions soudaines qui s'associaient à des élans définitifs et ne duraient jamais plus que l'espace d'une nuit. L'épisode Sabès avait persisté plus que prévu pour des raisons que madame s'ingéniait à m'expliquer. Elles se résumaient en une seule : cet homme est exceptionnel. Ce n'est pas la première fois que j'entendais madame le dire d'un de ses amants occasionnels. Mais c'est la première fois que l'exception, confirmant la règle, avait sur madame des effets proches du dérèglement. Elle s'était mise à écrire des lettres à ses parentes et amies de France pour leur raconter qu'elle était en état de grâce. Elle se gardait bien de leur révéler par la grâce de qui, de peur qu'elles n'en divulguassent le secret et que le bruit de ses frasques ne parvînt aux oreilles de son frère. Pour ne pas avoir à se perdre d'une indiscrétion involontaire, elle s'attela à écrire un journal qu'elle gardait sous clé dans un tiroir de sa commode. Je n'en revenais pas. Madame écrivait. Madame avait des secrets pour moi. Moi, l'ordonnatrice de ses plaisirs ! J'appris à bouder. Elle fit celle qui

ne comprenait pas. Je m'habituai à affecter de prêter une oreille distraite à ses confidences. Elle ne s'en formalisa guère. Au contraire ! Parfois, gardant sa plume désœuvrée pendant des minutes sur un papier en attente, les yeux vaguement fixés sur un ailleurs dont elle ne connaissait ni le lieu ni le nom, elle s'absentait d'elle-même et de son environnement. Elle me négligeait. Et moi qui avais appris à être son univers, j'en demeurais chagrin.

Un jour qu'elle était au bain et que je faisais la chambre, elle avait, par négligence ou par oubli, laissé le journal sur le lit. Je sautai dessus et l'ouvris au hasard d'une page. Il faillit me tomber des mains tant j'étais surprise, étonnée par ce que je voyais et lisais. Alors que je m'attendais à trouver consigné là le récit salace de ses plaisirs clandestins et adultères, madame me gratifiait de réflexions qui ne ressortaient ni à ses préoccupations habituelles ni à ses sentiments apparents. Plus qu'étonnée, j'étais stupéfaite. « La corruption des propriétaires blancs, rétablis dans leurs droits, par excès de pouvoir, le durcissement des rapports avec les nègres du fait de l'exercice sur eux d'une autorité sans contrôle, la plus totale autonomie en regard de la manière d'infliger les punitions, n'est-ce pas l'esclavage sous couvert légal de règlements de culture ? Les nègres ne s'y trompent ni ne se méprennent sur le sens de cette liberté qu'on dit ne pas venir leur enlever. Ils n'ont d'autre choix que la révolte. Dans ce cas malheur aux Blancs. Malheur à nous. Il faut vite faire quelque chose pour changer nos rapports avec les nègres si nous voulons avoir une chance de garder la colonie à la France. À en parler à

mon mari. Au besoin à écrire à mon frère. C'est un jeu dangereux. Il ne saurait dans l'immédiat ménager le présent ni à terme préserver l'avenir. Vouloir conserver Saint-Domingue au prix de la misère et du désespoir des nègres, c'est la perdre dès aujourd'hui. Je le lis chaque jour expressément dans les yeux des domestiques sur l'habitation. C'est peu dire qu'ils ne m'aiment pas. Ils me haïssent. À analyser avec Pétion. » Madame savait de quoi elle parlait. Elle régnait sur un empire de nègres, occupés tous à faire quelque chose. Dans le jardin. Dans les allées. À la cuisine. Aux écuries. Un univers de visages moroses, de postures effacées, humbles, serviles qui l'avaient impressionnée désagréablement au début de sa nouvelle existence mais qui la tourmentaient depuis qu'elle était au courant. Elle eût voulu éprouver de la pitié en regardant ce déferlement d'humanité qui l'épouvantait à présent. Elle ne ressentit que de la colère contre elle-même qui n'avait ni su voir ni essayé de comprendre. Maintenant que Pétion l'avait affranchie des mensonges qui entouraient son existence, elle demeurait muette. Silencieuse. Incapable de pleurer sur la détresse des hommes qui l'avaient renseignée, Aumale, Humbert. Ni sur celle qu'elle sentait la secouer. Par la fenêtre m'arrivaient les murmures de la fontaine et les plaintes des gouttelettes d'eau que la flamboyance de la lumière irisait. J'imaginai madame enfouissant, après avoir confié ses peurs à son journal, sa tête dans son oreiller. À se perdre. À s'abîmer dans le silence d'un chagrin qui persistera à s'absenter et à lui faire défaut.

En a-t-elle parlé à Pétion ? Qu'a-t-il répondu ? Quelle assurance a-t-il donnée ? S'en est-elle ouverte à son mari ? A-t-elle écrit à son frère ? Probablement pas. Sa frivolité reprenant vite le dessus, elle a certainement oublié ses résolutions premières. Je me console d'avoir découvert que madame pouvait être autre que futile. Derrière son masque de femme facile, de femme infidèle se cache une âme généreuse, attentive à la détresse de son entour. Sans doute était-elle vraie quand s'affichant catin de l'armée elle se voulait plutôt refuge des pêcheurs, consolatrice des affligés. Distraire par un moment de plaisir des hommes égarés sur le chemin du mal et du malheur par la cynique ambition de son frère. Or si madame à sa façon était une sainte ? Femme de plaisir ! Femme de devoir ? Maria Magdalena ? Vierge miracle ? Je blasphème. Madame ne demande pas tant et n'espère valoir autant. Pourtant elle me donne une raison de la respecter alors que son comportement m'incitait, malgré mon rang de subalterne, à la juger. À la mépriser. Madame, une grande dame ! Pourquoi pas ?

Pauline m'avait chassé. Un ordre bref. Sec. Je ne me suis pas aperçu que le monde s'écroulait lors même que tout m'avait préparé à subir les effets de la défaveur de ma femme. En m'interdisant sa chambre, elle m'excluait de son intimité, transformant la maison en un enfer et mon existence en un gouffre de solitude. Je suis un paria qu'avilissent les regards méprisants de Pauline chaque fois que nos yeux se croisent. Nous ne respectons même plus les convenances en présence des domestiques car Pauline ostensiblement m'évite, se gardant de me rejoindre à table pour déjeuner le matin. Pour dîner le soir. Afin de sauvegarder un reste de dignité, je prétexte, partant en coup de vent pour des missions imaginaires, que des tâches urgentes m'appellent au Cap-Français ou à Milot ou à Petite-Anse. Occasion de fuir Pauline autant que de me fuir. J'en avais assez de découvrir dans ses yeux le monstre qu'elle s'ingénie à créer en moi. Pour asseoir son désintérêt. Elle me blesse beaucoup plus que si elle m'agressait de ses insultes de harengère, qui demeurent l'apparat le plus vrai de ses détours sur les quais de

Marseille. Pour éviter d'y penser, je m'évade dans mon passé. À la recherche du Victor-Emmanuel que rien ne destinait à des vœux de cynisme et de cruauté.

Réfugié en moi-même, je me souviens des bivouacs comme des havres de paix. Une oasis de consciences blessées adossées à l'obscurité de la nuit, pourtant embellies par les fantasmes des étoiles. Nous étions des hommes, avachis de fatigue dans les plaines du Pô, aux abords de la Forêt-Noire ou ailleurs, qui ressemblaient à un troupeau de fauves harassés. L'odeur infecte de la bataille, exhalaisons conjuguées des miasmes de poudre et de sang, n'arrivait point à décanter les certitudes de victoire. Les canons s'étaient tus et le silence étendait son drap endeuillé sur les cadavres déchiquetés. Les deux armées, aveugles, campaient la plupart du temps à portée de tir l'une de l'autre. Ordinairement, je commandais aux sergents-majors de procéder à l'appel des hommes, dénombrer les blessés, établir ainsi le compte des vivants, les morts important peu. J'avais à peine vingt-deux ans et déjà des responsabilités de chef. Elles me pesaient. Je le savais sans me l'avouer. Un soir, soudain, je me suis senti las comme si le ciel s'était affaissé alentour et m'avait subitement vieilli. J'éprouvais des difficultés à respirer. L'air raréfié, intoxiqué d'odeurs malsaines, oppressait mes poumons. La nuit paraissait plus avancée, pressée de faire place à l'aube qui se lèverait sur l'espérance d'un triomphe. J'entendais la terre gémir du poids des morts, les arbres proches pousser avec hargne parce que la nature se fâchait de ne point se réveiller d'un mauvais rêve. Un

cauchemar qui ne cessait de noyer mes vœux premiers d'adolescent dans le désordre d'esprit du citoyen, défenseur de sa patrie. C'était la guerre. Je me déprenais de mes illusions au fur et à mesure que la mort, dans les échanges violents avec l'ennemi prussien ou autrichien, disputait la préséance à la vie. Ce soir-là, un troupier m'amena une femme, habillée de guenilles, le visage émacié, les pieds nus, sales, traînant la boue du dégel, qu'il avait capturée, rôdant autour d'un poste avancé. J'étais surpris, fasciné par la beauté pathétique de la prisonnière. Ses traits respiraient un air de suave gravité qui la rendait absente de son arrestation et pourtant présente, tellement présente au sort qui l'attendait. Curieusement sans peur. Sans effronterie. Les yeux seulement voilés d'un nuage où passaient la fatigue, un besoin de sommeil, et sans aucun doute la faim et la soif. Je fus attentif à sa détresse mais fronçai les sourcils en la provoquant du regard. Une interrogation muette comme si je m'inquiétais qu'elle fût là, dans nos lignes, la nuit, suspecte au plus haut point. Elle comprit. Sans donner aucun signe d'appréhension, elle débita d'une voix tranquille qui passa au-dessus de ma tête comme si elle ne m'était pas destinée :

– Les Prussiens sont venus tels les cavaliers de l'Apocalypse, ils ont saccagé la région, incendié notre ferme. Depuis trois jours, fuyant leur fureur dévastatrice, je marche sur les routes avec mes quatre enfants, espérant rencontrer des troupes françaises. (Elle baissa la tête, hésita un instant avant de reprendre, des sanglots dans la voix :) Mon mari est au front, quelque part dans les Flandres, je n'ai pas de nouvelles depuis six mois.

– Que voulez-vous ? Qu'espérez-vous ?

Elle releva la tête, inspira profondément, ferma les yeux en une tentative pour rentrer en soi. Un effet de gêne, de pudeur assorti d'un reste de dignité dont seuls les gens au bord d'un extrême dénuement sont coutumiers. Elle soupira. Et simplement avoua :

– Manger. Je n'ai rien pris depuis trois jours. J'ai faim. Mes enfants aussi. Nous sommes exténués.

– Où sont les enfants ?

– Dehors, intervint le troupier. Le plus petit qui dormait sur la poitrine de madame, quand nous les avons capturés, n'a pas résisté. Il était déjà mort quand je l'ai enlevé des bras de sa mère.

– Mort !

Un cri venu de nulle part sonnant plus qu'une épitaphe. Une exclamation incrédule qui refusait l'évidence de l'inacceptable. De l'incroyable. Mort ! Au moment même où elle croyait avoir sauvé son enfant. Les yeux de la femme s'écarquillèrent de stupeur, sous l'effet d'une douleur éprouvée plus atroce dans sa conscience et dans son cœur que dans sa chair. Elle joignit les mains, en un geste impuissant de prière, un appel tendu vers un avenir qui s'ignorait. Prise aussitôt du vertige cumulé du chagrin et de la faim, elle s'abattit d'une masse à mes pieds. Morte, elle aussi. Comme d'un accident plutôt que d'une fatalité. Chaque fois que je pense à cette femme, je songe à l'autre côté de la guerre, l'envers de l'héroïsme, de la gloire mais aussi de la

lâcheté, par lequel elle nous amène en des lieux éloignés de nous-mêmes et qu'au fond de nous nous savons ne devoir jamais atteindre. Parce que la douleur de perdre un être cher en des circonstances liées à l'absurde est aussi forte qu'un désir d'amour. Peut-être plus contraignante car elle nous met au cœur du drame et du malheur de la dépossession de soi dans le chagrin alors que le désir conduit uniquement à la possession de l'autre. Dans la joie. Se perdre est cruel. Se trouver dans l'autre, non. La détresse puis la mort subite de la femme me ramenèrent au souvenir de ma mère et à des interrogations : serait-elle décédée d'apprendre qu'un boulet m'avait fauché ? Prendrait-elle la peine de haïr la guerre qui lui enlevait son fils ? Ou, au contraire, de la justifier, de la glorifier au nom d'un événement qu'elle vivrait comme une sacrifiée ? Considérerait-elle alors ma vie comme une injustice plus grande que ma mort parce que celle-ci s'exalterait non de la cruauté mais de l'accomplissement d'un destin de courage ?

Ces questions, je me les pose et d'autres encore qu'elles suscitent. Quel sens donner à la guerre ? À la haine qu'elle provoque entre les hommes ? Aux instincts de meurtre, à la folie assassine qui nous transforme en prédateurs pires que les grands carnassiers de la jungle ? Je n'ai pas encore de réponses. La preuve ? Dix ans après, je suis toujours soldat. Et je meurs soldat. Assailli de doutes affreux sur l'orientation que l'armée a donnée à mon existence. Et sur la déviance que m'a imposée Rochambeau.

Je ne sais point à quoi m'accrocher ni renoncer tant maintenant la vie qui me laisse me tient et me vient en des illusions sans nombre. Comme si tout n'avait été que rêve et moi-même un mirage dans un désert d'incertitudes. Le hasard, seul, y avait part. Une conjonction d'événements dont j'ai tiré des bonheurs qui ressemblent, en ce moment de dérive vers l'infini, à une suite de malentendus, une longue traîne de désolation suspendue aux travées de temples nus, dépouillés de leurs idoles d'hommes. Amis et ennemis. Je me sens de plus en plus étranger à mes travers, prisonnier de rites essentiels parce que définitifs. Des rites de passage en lesquels s'effacent des paysages connus, fardés d'une lumière bleue altérant un inextinguible amour de la violence. Les repères s'effondrent, disparaissent peu à peu, accablés du poids de l'agonie, telle une horrible mutilation de la conscience. Pataugeant de plus en plus dans ma nuit, je navigue guidé par le souvenir d'une étoile dont je ne connais pas le nom. Pauline ? Dermide ? Surgis par mégarde d'un moment d'intimité sur le pont d'une frégate perdue en plein océan ! Est-ce moi qui meurs ? Ou l'univers qui naufrage en moi ? Les lumières de la terre se confondent avec celles du ciel, un carré réduit, le plafond d'une chambre, pourtant espace infini où des lueurs multiples flottent comme des vapeurs d'essences rares. Feu follet courant tel le souffle brûlé des étoiles, je n'entends plus les voix du monde sinon celles tombées d'un ailleurs qui porte mon propre bruit.

Tant de fatigue d'avoir marché au-devant des autres, à la rencontre d'un moi qui aurait été Victor-Emmanuel ! Je n'ai plus

besoin que de me reposer. Je veux bien m'endormir. Aspirer à me récupérer. Un jour. Une semaine. Un mois. Un an. L'éternité. Je ne connaîtrai plus la différence entre le bien et le mal. Entre l'ivresse et la passion. La dignité et le déshonneur. L'aurore et le crépuscule. La joie et le chagrin. Je ne connaîtrai plus que la paix. Loin des folles clameurs d'encens ou de désespoir dont je déteste l'idée et, plus encore, l'image que je m'en fais. Dormir. M'enfoncer dans mon silence sachant qu'il est aussi celui des autres, si proches mais tellement lointains, qui attendent que mon dernier soupir jauge le prix de chacune de leurs vies. Celle avec moi. Celle contre moi. Celle de leurs mensonges. Celle de leurs envies. Celle de leur haine. Celle contre leur démente vérité. Pester contre elles, enrager, les haïr d'être précisément la différence qui tait mon cri et l'empêche d'atteindre le monde. C'était simple de vivre. C'est encore plus simple de mourir. Une excentricité. Presque. À me conduire au mitan d'un songe tranquille qui rabattra sur mes épaules, en l'alourdissant, l'épaisseur de la terre. Celle de l'attente de ma liberté. Mon extrême limite. Les premiers frémissements d'une vraie vie.

Avec le départ d'Alexandre, un grand froid m'est entré dans le cœur. Et dans le corps. Je grelotte. Et ce n'est pas le vent venu du nord qui en est cause. J'ai froid. J'aurai, à quoi bon me le cacher, toujours froid parce que désormais le plaisir m'a fui et que je suis habitée par le vide. J'ai faim d'Alexandre. Toujours faim de lui. Un immense appétit de son corps immense qui depuis la première nuit m'a laissée sur des frustrations, au bord d'imprévisibles vertiges comme s'il avait, à jamais, ébouriffé ma joie et ma vitalité. Malgré ma mère et malgré moi, j'ai envie de pleurer. De mon impuissance à recréer Alexandre, des efforts que je n'ai pas faits pour le retenir, des griseries que je revis non dans l'assouvissement mais dans la permanence des insatisfactions, des cruautés que je me suis gardée de lui infliger parce qu'il m'avait soumise aux dérèglements du plaisir, des menteries que j'ai vécues par souci de protéger une dignité dont je n'avais que faire, de la solitude devenue mon univers parce que la joie a déserté ma couche. Je me vexe, contre les doutes d'Alexandre, de ne lui avoir offert que les miens hors les certitudes de nos

sens, enfouissant dans une même désolation les mots qui les auraient sans doute dissipés. Pourquoi ne lui ai-je pas dit plus tôt que je l'aimais ? Pourquoi ne l'avais-je pas forcé à m'avouer qu'il m'aimait ? Tout alors aurait été plus simple. Voilà quatre jours, en apprenant qu'il avait depuis des semaines rejoint le camp de Dessalines et que Christophe par une proclamation avait lancé peu auparavant un appel au soulèvement général, j'ai compris qu'il avait choisi d'emprunter la seule voie qui lui laissât une issue honorable. Sans moi. Hors de moi. M'abandonnant à ma solitude, me sevrant des nouvelles de lui. J'ai compris qu'il avait décidé de m'orienter vers la seule route qui m'offrît une rédemption en me forçant à me déprendre de lui. Sinon je me damnais à le suivre. Je me serais engagée sur des chemins de perdition où je risquais plus de me perdre moi-même que perdre mon âme. Il me chargeait non de choisir mon camp puisqu'il sait que ce camp-là est celui de mon mari, qu'il ne saurait être mien, mais de me reprendre. De me retrouver. Pour me sauver des miens et de la calamité qu'ils représentent.

J'aurais dû témoigner. Inlassablement j'ai écrit la chronique de mes... débordements avec Alexandre pour déboucher finalement sur la chronique des malheurs de sa race. Que de souffrances endurées ! Que de tortures subies ! Que de cruautés iniques ! De haines accumulées ! Si je n'avais pas rencontré Alexandre, peut-être serais-je passée à côté de toute cette misère physique et morale sans en rien connaître. Souvent après l'amour, il me parlait avec émotion des luttes de sa race pour

son émancipation. Sa mère avait été esclave, violée et engrossée par son maître qui avait eu la décence, à ses couches, de l'affranchir ainsi que le bébé qui venait de naître. Sans plus. Pétion avec gêne, avec pudeur, cherchait les mots pour dire l'affection maternelle et rendre l'amour qu'il vouait à cette femme, la reconnaissance qu'il lui devait pour lui avoir appris à aimer ses frères de couleur, à être solidaire de leur cause. Par chance, abandonné dès sa naissance par son père, il n'a pas hérité de ses biens, ce qui l'a préservé de développer la morgue et de cultiver les préjugés des Africains dorés vis-à-vis de leurs congénères noirs. Problèmes de couleur. Problèmes de classe. Problèmes de caste. Fils de Blancs, les mulâtres se considéraient supérieurs et méprisaient, contre toute logique, leurs frères de race qu'ils tenaient bien souvent en esclavage. Forcément ils devaient se haïr les uns les autres. Les Africains dorés détestaient les Noirs parce que ceux-ci leur rappelaient l'indignité de leur origine. Produits de viols, de promiscuité dégradante, ils n'étaient que des bâtards. Rejetés par les Blancs, ils dédaignaient de réclamer leur ascendance nègre, se montrant bien souvent plus cruels, plus odieux dans les traitements qu'ils infligeaient à leurs esclaves. D'ailleurs, pour cette raison, ceux-ci les englobaient dans la même haine que le Blanc et souvent se vengeaient odieusement des atrocités que ceux-là leur avaient fait subir. Un chassé-croisé d'animosité, de rancune, de rancœur, de détestation qui a rendu difficiles les rapports entre des frères d'infortune dans un système qui les enfermait dans le même refus. La Révolution

affranchira les esclaves, une décision qui aura compliqué davantage les relations entre deux couches sociales marquées à la fois par une histoire récente et par des rivalités nées d'une histoire à faire. Une guerre s'ensuivra, consécutive à l'ambition des chefs des deux factions et à la compétition entre elles pour assurer la suprématie de l'une sur l'autre. Toussaint Louverture contre André Rigaud. Un drame pour Alexandre, enrôlé dans l'armée de Louverture, respectueux de la hiérarchie et qui ne s'est jamais mêlé des querelles de préséance entre les deux généraux. Au surplus, dénué de préjugés, il n'avait pas de sympathie particulière pour Rigaud dont la morgue et l'arrogance l'horripilaient. Avantagé par l'héritage reçu à sa naissance, Rigaud était aux antipodes d'Alexandre. Celui-ci, élevé par la troupe, adopté par une famille pas du tout opulente, se vantera souvent d'être plus proche des nègres marrons, Lamour Dérance, Petit Noël Prieur et autres que de la clique flamboyante des généraux noirs et mulâtres. Un Africain doré atypique, marginal, qui se sera malgré lui embrigadé dans le camp de Rigaud alors que son passé, son tempérament porté à la modération, sa simplicité de mœurs et de vie, son profond attachement à sa mère, tout l'orientait vers Toussaint qui lui avait donné grade sur grade et à qui il vouait une grande admiration.

– Mais pourquoi, lui avais-je demandé, un soir, intriguée par un choix qui ne pouvait être que suicidaire car Rigaud, à ses yeux, était un homme du passé, condamné par l'histoire ? Pourquoi avoir suivi Rigaud ?

J'essayais d'accrocher mes yeux à son regard animal. Y chercher ce reflet de moi qui doit être aussi celui de la passion par laquelle je m'appliquais à m'oublier pour me nier. À califourchon sur lui, je le sentais se reprendre et remuer en moi tel un ineffable supplice, habiter à nouveau en mon ventre, tel un tremblement. Une déchirure éblouie. Je le vivais si simple, lisse, uni, ouvert, quelqu'un qui aurait passé son temps à s'économiser, s'obligeant à ne pas faire un usage exagéré de son corps ni de ses charmes. Du moins, je voulus m'en persuader. Je me penchai, lui pris les mains, éloignai ses bras de son buste, à donner sur les draps d'une blancheur inaltérée l'image d'un enivrement, qui était celle de notre crucifixion. Me courbant un peu plus, je rapprochai mon visage du sien, le forçant pour ne pas se sevrer de moi à soulever son bassin et soutenir mon élan vers sa bouche. Ses odeurs fortes de transpiration, les remugles de sperme montèrent à mes narines, m'étourdirent, mêlés au parfum d'essence de rose dont je m'étais aspergée pour m'apprêter plus fraîche et plus belle. Je humai nos effluves confondus comme la définitive senteur, violente et sucrée, de l'amour et du sexe.

Après l'amour, il s'était levé malgré moi, un soupçon de souvenir et de regret dans les yeux, avait enfilé ses caleçons et ses pantalons puis s'était mis à arpenter la chambre. Je le suivais des yeux, attentive aux mouvements de ses doigts qui se crispaient sur ses paumes et se décrispaient sur un rythme saccadé trahissant une grande nervosité. Il alla à la fenêtre, écarta les rideaux, s'appuya sur la balustrade, resta un moment à contempler les

jardins éclairés par un faible rayon de lune filtrant au travers du feuillage des géants anacarics chargés, m'avait-on raconté, de la puissance totémique des Indiens qui, dans un lointain oublié, raffolaient de leurs fruits. Il retourna au pied du lit, agrippa d'une main la colonne du baldaquin et reporta sur moi un regard affligé qui trahissait les tourments dont il n'était pas encore sevré bien des années après la guerre civile. Il alla de nouveau à la fenêtre. Son torse nu brillait à la lumière des bougies que je gardais allumées dans la chambre quand je le recevais. J'aimais faire l'amour avec lui dans la clarté de la lumière, voir l'ombre puissante de son corps bouger sur les murs au souffle de mes désirs. Il revint au lit, s'allongea à mes côtés.

– Pourquoi ? (Il avait repris ma question, imitant le ton avec lequel je l'avais posée.) Pourquoi ? Le sais-je moi-même, sinon par souci d'être du côté du plus faible. Le général Rigaud n'avait aucune chance contre le général Louverture. J'ai choisi de lui donner mon appui. Notez que j'aurais pu agir comme le général Beauvais. Rester neutre et partir. Si je m'y étais résigné, je l'aurais regretté le reste de ma vie. Je connaissais les plans de Toussaint. Confiant la conduite de la guerre à Dessalines, il se déchargeait à l'avance de toute responsabilité dans les massacres de mulâtres qui suivraient la défaite prévisible du général Rigaud. C'était une mission d'apocalypse pour le plus implacable des généraux noirs. Lorsque Dessalines mit le siège devant Jacmel, je désertai la premier corps d'armée du général Toussaint et rejoignis les rangs des assiégés avec quelques hommes de confiance, noirs et

mulâtres qui partageaient mes craintes. On se battit avec courage. Aux derniers jours, il n'y avait pour toute ration qu'une demi-once de farine par personne. Les hommes, abandonnant leurs postes, gourmaient entre eux pour s'approprier le peu qu'ils trouvaient, notamment les chiens faméliques dont ils se disputaient les maigres carcasses. Certain que Dessalines, amateur des belles mulâtresses, ne se commettrait pas en atrocités sur elles ni sur leurs enfants, je décidai une sortie de nuit pour forcer le siège, évacuer les hommes et leur sauver la vie.

– Vous... tu as réussi ?

– Au-delà des espérances. Je ne perdis pas un soldat au cours de la percée, provoquant la fureur de Toussaint qui me condamna à mort par contumace. Entre-temps, je m'étais exilé en France d'où, après un passage à l'école d'artillerie, je revins dans les bagages de l'expédition.

– Dans les bagages ?

– Votre mari n'a eu de considération ni pour mes talents de canonnier ni pour mon ancienneté ni pour mon grade antérieur dans l'armée. Je n'étais, je ne suis toujours qu'un simple officier artilleur.

– Heureusement ! Sinon t'aurais-je rencontré au bois à une heure où tu aurais dû être consigné à ton bureau ou dans tes casernes ? Tu aurais été de permanence à l'état-major, échafaudant des plans de bataille pour des combats sans lendemain.

– Tu as certainement raison mais j'ai ma fierté.

– Je vois !

Il était devenu maussade et s'abîma dans un silence que je me gardai de troubler, me promettant à la prochaine occasion de parler du cas Sabès à Victor-Emmanuel. J'étais au Port-Républicain et lui, retenu au Cap dans les détails d'administration de la colonie. Par la suite, j'ai réfléchi. Aurais-je intérêt à obtenir une promotion pour Alexandre ? Tout bien considéré, non. Il enrageait de voir les autres généraux, en particulier Maurepas, Christophe, Dessalines qui s'étaient rebellés, maintenus dans leurs grades alors que lui, le meilleur artilleur des troupes expéditionnaires, traînait sa casaque dans le mess des officiers de rang inférieur. Il enrageait mais n'était-ce pas mieux ainsi, d'autant plus qu'il avait une compensation à nulle autre pareille. Moi !

Une semaine plus tard, Alexandre était arrivé, frais et guilleret. Comme chaque fois qu'il rappliquait à l'improviste, Oriana s'empressa de l'introduire immédiatement auprès de moi. Il avait l'excuse d'être mon garde du corps, un poste qui selon moi impliquait des obligations spéciales et des responsabilités, sinon des devoirs d'urgence.

– Ah ! vous voilà, citoyen Pétion (une façon de le taquiner et de l'amener au respect qu'il doit à la générale avant qu'elle ne lui apprît à lui manquer d'égards à tous points de vue), je ne vous attendais pas si tôt.

– Citoyenne Bonaparte (il entra dans le jeu comme prélude à nos futurs ébats), ma mère organise une cérémonie vaudou ce

soir et s'inquiète de savoir si vous daignerez lui faire l'honneur d'accepter l'invitation à y assister.

Pour une surprise, c'en était une. Cérémonie vaudou ? Un arrêté de Toussaint Louverture (Alexandre en veine de confidences sur la religion de ses ancêtres m'en avait parlé un jour) avait interdit les manifestations du culte « guinin ». Mon mari n'avait pas rapporté le décret d'autant qu'il soupçonnait les hougans et les *bòkò* de jouer un rôle extrême dans l'alimentation de la rébellion et de la résistance. Alors, irai, n'irai pas ? Je réfléchissais car il fallait, je l'avais compris, prendre une décision rapidement. Que dira Victor Emmanuel quand il apprendra ? Je n'avais pas fini de me poser la question que, stupéfaite, j'entendis Alexandre y répondre :

– Soyez sans crainte, votre mari n'en saura rien. D'ailleurs personne n'a intérêt à ce qu'il sache quoi que ce soit.

Subitement alléchée par l'idée de transgresser des interdits de toutes sortes, je saisis les mains d'Alexandre, les secouai avec allégresse.

– D'accord ! Quand partons-nous ?

– Je viendrai vous chercher ce soir à neuf heures. J'amènerai avec moi un cheval pour vous. Soyez prête. Maman va en faire une fête !

Il était parti sur ces mots, avec le sourire et la tête de quelqu'un qui venait de gagner le paradis.

Je suis allée. J'ai vu. Je suis revenue les yeux pleins de merveilles. Je les ai consignées dans le journal que, dès le lendemain

de cette nuit mémorable, je me suis mise à tenir. J'ai découvert un autre monde où la vie m'a de sens que dans et par la mort et où la mort elle-même n'est que la manifestation sublimée de la vie. Tout se tient. Tout est lié. Se pénètre. S'interpénètre jusqu'au point où la diversité des êtres et des choses se fond, culmine dans leur unité. J'ai aussi vu comment les nègres exorcisent la tragédie de leur existence dans l'exaltation du plaisir. La danse, le chant, la musique, les sonorités rauques des tambours concourent à amplifier leur joie, à la magnifier dans ce qu'elle a de plus excitant, la sensualité. J'ai dansé. J'ai chanté, me dénudant et me débarrassant de ces défroques de civilisée que sont robes, jupes et jupons. J'ai tournoyé, possédée du bonheur d'être moi dans la plus totale liberté de mes sens et de mes émotions. D'être moi tout en étant autre. Une dualité qui ne cessait d'être unité dans la féerie d'un univers qui se décomposait sous mes yeux et se recomposait en moi. Une expérience unique qui m'amenait aux limites extrêmes de ma personnalité pour me fondre dans le néant. Pour être confondue avec le néant. Je l'éprouvai lorsque d'un bond je franchis l'espace qui me séparait d'un palmiste, empoignai l'arbre, faisant totalement corps avec lui, le grimpai en des reptations par lesquelles, frottant ma nudité contre la dure écorce du tronc, je me sentais frémir, exister des mille rugosités de l'univers, remontant à l'origine, à la genèse du monde jusqu'à la flèche du palmier sur laquelle je m'empalai, maintenue en un équilibre précaire par les forces cosmiques qui me soutenaient. J'ai néantisé le monde

en moi, autour de moi. Je n'étais rien. J'étais tout. Dieu ou Ayizan ?

– M'apprendrez-vous ce qui m'est arrivé ? demandai-je plus tard à Alexandre quand je revins à une perception lucide des êtres et des choses autour de moi.

– Vous l'apprendrez seule et par vous-même avec le pouvoir que vous a conféré le *loa* Ayizan.

– Mais...

– Chut... Vous saurez au moment opportun.

Il n'est jamais venu, ce moment. Je l'ai attendu pourtant, l'espérant de toutes mes forces. Écrivant. Écrivant sans cesse. Écrivant toujours. Jusqu'à ces derniers jours où j'ai pris le temps de me relire. Un mélange de choses sensées, de réflexions profondes, de divagations sur une Pauline inconnue. Je me regardais dans un miroir au-delà duquel le monde me réfléchissait dans une capacité de perception qui me donnait à découvrir l'indicible. À un certain moment, j'eus conscience que je me lisais. J'étais tout entière contenue dans des phrases qui s'exaltaient de n'avoir d'autre existence que la mienne. Sorcellerie ! Magie ! J'eus subitement peur de cet autre moi, issu d'un monde qui n'est pas le mien, de mystères profonds, insondables, né à des expériences qui me livraient pantelante à des démons dont je m'enfiévrais. Je jetai le journal au feu. Il brûla, dégageant des flammes qui crépitaient, une fumée intense au travers de laquelle je voyais danser l'ombre d'Alexandre. Une coulée de chaleur irradia immédiatement mon corps. L'espace d'un instant, j'étais

devenue une boule de feu incandescente, et tout aussitôt une immense sensation de froid m'envahit. Comme si je m'étais vidée de toute vie. Comme si je n'existais plus.

Le général Louverture n'a pas de mots assez durs pour me flageller. Me flétrir. Pour me vexer. Me reprochant d'avoir mésusé de l'autorité, dévoyé l'esprit républicain, prostitué ma vie par des compromissions avec des intérêts bourgeois. D'être devenu un trafiquant de l'honneur militaire en étant traître aux idéaux de 1789. À la Révolution. Quel grand mot ! Sublime. La Révolution. Une cause. Un idéal. Des convictions. Et surtout des morts. Trop de morts anonymes sans histoire. Jusqu'au jour où les politiques, généraux ou pas, s'en mêlent. Les morts soudain ont alors droit à une histoire à travers des funérailles symboliques. Des célébrations grandioses pour enterrer l'esprit de la Révolution. Il n'y a plus ni cause ni conviction ni idéal. La Révolution a échoué. J'aurais dû m'en apercevoir plus tôt. Il ne reste qu'une cause perdue et des espérances saccagées.

J'ai erré, je le reconnais car j'ai eu tort de traiter l'expédition au mieux comme un drame, au pis comme une tragédie où, acteur sans convictions mais bourré des scrupules d'une

conscience torturée et, paraissant me jouer, j'ai tenu un rôle que j'eusse voulu mien mais qui, déterminé par mon beau-frère en dehors de moi, s'est révélé plus que compliqué, osé. Durant dix mois, investi des pouvoirs que le vieux Toussaint avait accaparés, j'ai tout fait, tout tenté, tout subi. Défaire les troupes nègres. Reconstituer une administration civile. Tolérer les incartades de ma femme et les moqueries sinon les insolences de ses amants. C'était trop pour les épaules d'un seul homme. Fatalement, j'ai succombé. Moins sous le poids de la fatigue que sous celui de mes erreurs. Plus précisément sous celui de la naïveté de mes tentatives, de la vanité de mes efforts. J'ai cru avoir pacifié Saint-Domingue parce que les insurgés à Toussaint, après sa déportation, m'avaient donné l'illusion de leur soumission, accréditant l'idée de leur défaite et de ma victoire certaine. En réalité, ils s'étaient accordé un répit. Me dupant alors que je croyais les tromper en complotant leur perte. Et les résultats sont là.

– Pitoyables, capitaine général Leclerc. Pitoyables. Ne vous cherchez pas d'excuses. Vous avez été un faible, louvoyant entre des exigences contradictoires : l'autorité d'une mission déterminée comme vous l'avez dit en dehors de vous et la réalité d'une rébellion qui interpellait vos principes de révolutionnaire. Un faible, oui ! Une âme effrénée, allant d'agitation en agitation, pour se donner l'impression de réussir. Une âme effondrée car incapable de saisir la dimension humaine des revendications des nègres et crachant misérablement sur ce qu'elle avait aimé. Un

faible devenu criminel parce que de lui-même il a orchestré les raisons de sa faiblesse comme une royauté de l'impuissance. Vous n'avez pas su dire non.

– Qu'en savez-vous ?

– Ce que vous m'avez donné à savoir : les faits. Aujourd'hui, à mes yeux et demain à ceux de la postérité, vous êtes le crime. Par vous, le mal s'est assis à la table de Dieu à qui il reproche la cassave que nous mangeons, l'eau que nous buvons, la liberté que le droit, le sens de l'équité de la République et ma détermination ont octroyée à ma race.

– Essayez de comprendre. À ma place...

– J'ai trop de caractère et une trop haute idée de moi-même pour penser que je pusse être un instant à votre place. Une fois cela posé, je ne comprends pas. Je refuse de vous comprendre. Vous êtes le crime. Avec le crime on ne transige ni ne pactise. Ne cherchez pas auprès de moi des prétextes à la clémence ni des excuses à une faiblesse qui, vous voulez le faire croire, serait empreinte d'humanité. Votre culpabilité est votre responsabilité propre. Votre définitive condamnation. La responsabilité, le saviez-vous, est l'autre visage de la liberté. Vous avez été libre de choisir. Libre de décider. Libre d'agir. Tant pis si vous n'avez pas eu de politique, contrairement à vos illusions sur vous et sur vos actions.Vous n'avez pas eu une politique conséquente aux exigences de votre passé de glorieux combattant de l'armée du Rhin, de combattant de la liberté. Et si, comme vous dites, vous avez adoré Danton, sa brève carrière d'homme d'État aurait dû

vous servir d'exemple et de leçon plutôt que de boussole. Tantôt radical de droite, tantôt extrémiste de gauche et naviguant au gré de pulsions de modération, il a raté, face à Robespierre, d'avoir une politique affirmée. Or, il n'est point politique plus vaine, plus inefficace, plus insignifiante, plus infantile que celle qui n'ose s'avouer.

– Merci de la comparaison. Malgré vos insinuations, elle m'honore. Mais Danton... Il est vrai que Danton...

– Vous avez hésité comme lui au moment décisif. Comme lui, vous vous êtes perdu.

– Ne me dites pas que vous êtes Robespierre ! Ne me faites pas rire.

– Robespierre était un lâche qui jouait au dur et qui pour se réussir, pour mériter l'image qu'il aimait à donner de lui se réfugiait, se cachait derrière Saint-Just. Je ne suis pas Robespierre. J'ai dit que vous avez hésité et que vous vous êtes perdu. Vous n'avez pas osé jouer Saint-Domingue contre votre beau-frère tout comme Danton au moment décisif ne s'est pas soucié de jouer la rue contre Robespierre. Et la rue, c'était Paris, lassée de la Terreur qui n'attendait qu'un mot d'ordre pour partir à l'assaut du crime organisé tel que l'avait élaboré Robespierre avec sa théorie des suspects. Elle le fera le 9 Thermidor. Trop tard pour ton mentor que Robespierre avait quelques semaines auparavant envoyé à la guillotine. Savez-vous le mot qu'on prête à Danton en ses derniers moments à la Conciergerie ?

– Non !

– "Dans les révolutions, l'autorité reste aux scélérats." Il a laissé l'initiative de l'autorité à Robespierre. Il en a péri. Vous avez laissé l'initiative du pouvoir à Bonaparte, vous en mourrez.

– Je ne peux quand même pas méditer un coup d'État contre mon beau-frère ?

– Qui vous le propose ? Je parle de l'initiative du pouvoir à Saint-Domingue. Après votre victoire à la Ravine à Couleuvres, après celle de la Crête-à-Pierrot, la reddition de mes généraux d'état-major et la mienne propre, pour sauver vos idéaux révolutionnaires et, partant les miens aussi, pour vous sauver de vos doutes, de vos angoisses donc de vous-même, vous auriez dû prendre le pouvoir.

– Capitaine général, n'ai-je pas tous les pouvoirs ?

– Des pouvoirs qui sont des délégations d'autorité. Vous auriez dû, je le répète, prendre le pouvoir. C'est-à-dire changer la nature de vos relations d'autorité avec Napoléon. Avec la métropole. Savez-vous ce que donne le pouvoir ? Le droit de se lever le matin d'un mauvais pied, de botter à midi le cul de son adversaire d'un superbe coup de pied, et ce pour vous permettre le soir d'aller coucher dans le lit de sa femme.

– Ah, je vois. Faire alors comme vous ? Promulguer une Constitution ? Créer un État ? Ne m'accablez pas de vos illusions qui se sont finalement révélées des fautes, de grossières erreurs de calcul dont vous avez payé le prix.

– Pas la peine de relever vos propos. Vous ne savez pas ce que vous dites parce que vous ne comprenez pas ce qui vous

attendait. Ce qui nous a attendus. Faire comme moi ? Oui ! Être l'homme de la situation c'est-à-dire l'homme des réalités. Sur les dépouilles de l'ancienne Saint-Domingue tiraillée entre des intérêts contradictoires, concevoir un nouveau corps social unifié dans l'égalité des citoyens, dans une possible égalité des droits à la propriété, consolider une société fragmentée pour en faire une nation en un seul pays pour un seul peuple. Chercher ce qui devrait unir plutôt que diviser et séparer. En d'autres termes vouloir être libres en travaillant à maintenir à tout prix la fraternité à Saint-Domingue, en confortant la légalité républicaine hors des fantasmes réactionnaires du Consulat. Votre Danton crachait sur les épouvantables théories des philosophes, qui avaient alimenté l'intransigeance puritaine d'un Robespierre, démente d'un Saint-Just. Il avait raison. Nous aurions opposé aux principes abstraits d'un Rousseau, timorés d'un Condorcet, une nationalité ou plutôt la conscience d'une nationalité rebelle par laquelle affirmer des droits souverains. Le peuple, s'il faut malgré tout revenir à Rousseau, ç'aurait été nous.

– Qui, nous ?

– Toi et moi.

– On ne fait pas la révolution deux fois. Sauf à en mourir.

– Qui vous a demandé de la refaire ! Il vous fallait me laisser continuer mon œuvre à laquelle je vous aurais associés, vous et votre femme Pauline.

– De quoi se mêle-t-elle, celle-là ?

– Ne la sous-estimez pas. Surtout, ne la méjugez pas en vous inquiétant de son insignifiance par peur de redouter la vôtre. Vous avez, capitaine général, une femme remarquable...

– Hi ! hi ! hi ! Pauline ! Une femme remarquable !

Ma femme ! Par la grâce du maire qui nous avait unis pour l'éternité. Des visages autour de nous, souriant, affectaient une émotion qui démentait l'ironie de leurs yeux. D'autres s'attristaient des souvenirs de leur passage à l'âge d'homme. Les spectateurs, attentifs, se tenaient droits, raides, dans le silence serein de la grande salle de cérémonie de la mairie. Chacun ruminait ses propres pensées au regard de son innocence. Ou de sa perversité. Sans doute certains se rappelaient-ils leurs promesses d'amour éternel. Dans le même recueillement. D'autres probablement de les avoir tenues ou, pour la plupart, ils ne se souvenaient même pas de les avoir formulées. Ils avaient le regard de gens qui peinaient à se reconnaître dans les mots qu'ils entendaient. Survivants de la période sombre et tragique de la Terreur, vivre était devenu leur unique préoccupation et ils s'accordaient à ne pas avoir de passé. Ils niaient tout un pan de leur histoire. Une existence apparentée désormais à un songe creux que ne ressuscitait pas la désuétude discrète de la cérémonie.

Pauline fraîchement ma femme ! Je me souviens de nos premiers ébats. De ma première nuit d'amour. Après tant d'histoires entre nous, je ne dirai pas que ma femme avait feint des émotions qu'elle n'éprouvait pas. Cependant avec le recul je

m'aperçois que les élans de tendresse qu'avec générosité je lui avais prêtés étaient dus à une exagération de mes propres sentiments. Dans mes bras, suffoquant sous le poids et la ferveur de mes étreintes, elle ne s'était pas livrée. Elle ne se livrera d'ailleurs, par la suite, jamais toute. Elle gardait par-devers elle quelque chose qui la rendait étrangère, recluse dans un ailleurs n'appartenant qu'à elle et qu'elle refusait de partager avec moi. Un silence du cœur tel un cri, un aveu de désamour. Je n'ai jamais compris pourquoi. Elle jouait un rôle. Femme émouvante pour moi qui la vivais dans l'exaltation de l'amour. Mais femme jamais émue qui aurait exulté de la fièvre de mes désirs. Mes souvenirs heureux avec elle avant, après le mariage sont des inventions nées du délire de mes sentiments, d'un besoin de croire à quelque chose de vivant, de réel entre nous. Hélas ! Pauline simulait la passion et le plaisir. Une espèce de gentillesse dont elle facilitait et aggravait l'anonymat en la couvrant de plaintes, de gémissements qui garantissaient à ma femme de minauder pour se tenir à distance de moi. Elle eût choisi de rester chaste qu'elle n'eût pas mieux trouvé. Qu'elle n'eût pas mieux agi. Pauline actait comme si elle se réservait pour quelqu'un d'autre, en attente d'un destin dont j'étais à l'avance exclu. Ou en souvenir d'un passé qui m'avait été fermé. Elle avait créé entre nous, autour de nos relations, une atmosphère singulière par laquelle nous répétions sur une scène, bâtie par et pour elle, les gestes de l'amour afin de nous tromper sur la nature de nos rapports en attendant d'en être tous deux dégoûtés. Les autres, à nous regarder vivre et

passer main dans la main, enviaient notre jeunesse et notre gaieté. Ma jeunesse confrontée en permanence aux débordements de ma femme commençait déjà à se faner de trop de soucis. Elle croulait de gaieté factice. Quand les amis nous trouvaient du charme et de la séduction, leurs compliments s'adressaient à des parodies et à des caricatures. Pauline et moi, nous étions condamnés, je ne le savais pas encore, à ne pas vieillir ensemble. Elle, en revanche, le savait déjà. Pourtant, à aucun moment, même quand je l'apprendrai par la vie tortueuse de mon épouse, nous n'avons osé en parler, nous le dévoiler et en tirer les conséquences.

Par lâcheté, nous nous sommes installés dans le confort d'une complicité faite pour Pauline des délices et pour moi des angoisses du mensonge. Que pouvions-nous construire sur des mensonges sinon un farouche entêtement à refuser de regarder la vérité en face ? Nous nous sommes leurrés l'un l'autre. Devrais-je aujourd'hui m'en plaindre ou m'en réjouir ? Ah ! Pauline ! Pauline ! Pourquoi ? Je me souviens. La nuit de noces. Je l'avais voulue à moi immédiatement, aussitôt close sur mon impatience la porte de la chambre. D'un sourire et d'un geste de la main, Pauline avait freiné mes empressements. Attends ! Pas encore ! Laisse-moi faire ! Elle avait dénoué la masse de ses cheveux, s'était approchée et, se frottant contre moi, avait commencé lentement, très lentement à me déshabiller avant de me pousser dans le lit. Puis, sur des rythmes entendus d'elle seule, elle s'était mise à danser, à tournoyer, à marteler le sol de ses

pieds, à détacher une à une les pièces de lingerie qui cérémonieusement avaient apprêté son corps. Quand elle eut fini, complètement nue, elle accéléra son rythme intérieur, utilisant ses hanches comme des prétextes à se désarticuler. À se disjoindre. Pauline ! Impudiquement belle ! Sournoisement obscène ! Elle ferma les yeux. Son souffle rauque. Et bientôt des mouvements amples, ordonnés, suggestifs qui mimaient des appels de plaisir. La séduction et la tentation mêlées. Bien longtemps après, en me racontant son initiation à l'amour dans le port de Marseille, elle m'avouera : « C'était la danse du désir. Comme la danse du scalp chez les Indiens d'Amérique. La danse du désir pour la mise à mort des illusions de l'adolescent que, contrairement à toute attente, tu couves encore en toi. »

Cette nuit-là, Pauline m'avait fait l'amour. M'avait enseigné le plaisir. Des souvenirs éblouis qui subvertissent encore aujourd'hui la passion pour me dévoiler leur véritable signification. Ma mise à mort ! Ma femme avait scellé mon destin en s'inventant un mari sur les dépouilles du célibataire. Je l'ai su bien tardivement. À force de courir après ses illusions, j'en étais devenu une de plus. Adulte ! Mari ! Dans la gratuité de ses choix. Une nuit avait suffi pour décider de mon existence. Ma mémoire en a fixé les contours comme d'une heureuse brûlure. Mon imagination jamais ne l'avait prévue comme une défaite. Moins encore comme une épouvantable déchirure. Je choisirai d'être lucide pour faire bon cœur contre mauvaise fortune, ignorant qu'une trop grande lucidité tourne

fatalement à l'aveuglement. Sur Pauline, j'ai appris à fermer les yeux. Pis, inconsciemment, j'ai fini par fermer les yeux sur moi, m'ôtant toute possibilité de douter de ma propre raison. Pauline m'attirant, me rejetant, me frustrant, Pauline me castrant, m'aura enseigné qu'aucun désir ne s'achève dans le plaisir, qu'aucun plaisir ne compense une souffrance, qu'aucune souffrance n'appelle un élan, qu'aucun élan ne mérite un regret. Et que, en fin de compte, aucun regret ne maquille l'incapacité d'aimer en bonheur de vivre. Sauf à masquer l'existence de jouissances animales. Comme Pauline le fait. Une catin !

– Hi hi ! Hi hi ! Hi hi ! Pauline ! Une femme remarquable ? Pourvu que ses fantasmes et ses appétits imposent leur délire entre ses amants et elle. Hi hi ! Une femme remarquable ? Hi ! Hi ! Hi ! Hi ! À qui le dites-vous ?

– Ne riez pas. Une femme remarquable (le vieux semble fâché. J'entends dans sa voix une évidence de colère contre l'indécence de mon rire), prodigieusement passionnée qui met dans ses entreprises, à vouloir les réaliser, une excessive passion. Elle vit au bout des heures, à la pointe extrême de ses émotions comme si elle vivait au bord du temps. Au bord de l'abîme. Toujours prête à y plonger sans espoir d'en revenir. Vous devez en savoir quelque chose. M'ayant deviné, elle a devancé mes intentions.

– Quelles intentions ? Vous avez parlé à Pauline. Vous lui auriez parlé. Quand ?

– Nous ne nous sommes jamais rencontrés. Dommage ! On se serait entendus. Certainement, elle vous aurait aidé à voir clair en vous-même et à décider de la voie à suivre.

– Je me demande comment.

– Il est trop tard pour poser des questions. De toute façon vous êtes perdu. On ne refait pas l'histoire, vous l'avez dit, sauf à en mourir ou... à donner dans la bouffonnerie comme Bonaparte avec son Consulat. Si l'histoire a une logique, si les événements doivent se soumettre à l'ordonnancement du temps, se suivre et s'appeler, votre beau-frère passera bientôt à l'Empire. De César à Auguste. En histoire, la bouffonnerie est synonyme de tragédie. Bonaparte mènera certainement la France à la catastrophe comme déjà il y a conduit Saint-Domingue.

– Vous avez raison, hélas ! Le général Vincent aussi, qui m'avait mis en garde. Si...

– À quoi bon avoir des regrets et revenir avec vos si. La politique vous a broyé. L'histoire vous aura rejeté. Ah ! Que n'aviez-vous l'intelligence de votre femme ! Vous auriez sans aucun doute changé votre vie et certainement réussi votre mort.

Ma mort ! Le vieux Toussaint en parle comme d'une évidence, une fatalité proche. Sait-il qu'elle ne m'importe pas. Ne m'importe plus. La proximité de la mort rend dérisoire, futile, la certitude de la vie qui en devient une vague indifférence. À mon corps. À mon entour. Oui ! Peu importe la mort. Elle viendrait me consoler de toute ma vie passée. Dans cette guerre que le désordre et l'inconsistance de pensée des nègres m'ont imposée,

j'ai marché les mains tendues, titubant d'angoisses et de responsabilités, vers une impossible paix. Impossible mais pas improbable, comme le général Toussaint à mots voilés et pourtant entendus vient de le suggérer. J'ai traversé des horizons de nuages troubles, enluminés pourtant d'éclairs fulgurants qui m'indiquaient la route à emprunter. Dans le tourbillon de mes actes, ici, là, ailleurs, trop de choses se confondent. La gloire. La honte. La boue et l'argent remués dans le sang des Prussiens, des Autrichiens comme des nègres. À peine sorti de la puberté, j'ai connu des épreuves réservées seulement à des hommes mûrs, ayant déjà tout vu et tout appris. Trop d'épreuves qu'alimentaient autour de moi trop de souffrances et trop de violences. Je voudrais m'en plaindre et je ne puis. Je voudrais me justifier tout en me demandant à quoi bon. Des excuses ? Pour quoi faire ? Elles ne sauraient effacer l'horreur. L'armée m'a entraîné sur un terrain semé de pièges où je n'ai fait que trébucher sans possibilité de retrouver mon équilibre. Tuer ! Ordonner de tuer. Encore plus. Toujours plus d'ennemis. Une logique de la guerre qui est celle du succès, celle de la victoire et qui paraît, après tout, comme une fatalité du meurtre et de l'assassinat. J'ai couru après la gloire. Je connais aujourd'hui l'amertume de l'échec. Au travers de la sensation d'avoir vécu une vie double. D'être un homme double qui n'a pas su faire le partage entre son bien et le mal. Me serais-je trompé d'être ? En choisissant d'être le général Leclerc, j'ai nié l'adolescent Victor-Emmanuel qui s'en allait lever le lièvre dans les bois aux alentours de Pontoise.

Qu'ai-je fait de lui, vieux Toussaint ? Je le revois affalé au pied d'un grand chêne, la tête reposant sur une bûche et les yeux ouverts sur le ciel, rêvassant de plaisirs interdits à son âge alors que tout près, dans Paris, montaient des clameurs qui annonçaient la fin d'un monde et l'aube d'un nouveau. Il sortait à peine de l'enfance et il a dû grandir très vite, sauter l'adolescence pour devenir adulte. Il entra alors dans un monde de violence, un monde sans pitié auquel il n'était pas préparé. Voilà pourquoi, remontant ses souvenirs il a tenu à exorciser les démons de la guerre. S'achetant le château de Montgobert et les bois et les prés alentour, il pensait un jour retrouver les joies bucoliques de l'enfance. Recréer un monde à lui pour se retrouver tel qu'en lui-même la guerre ne l'aurait point définitivement changé.

– Capitaine général, vous me donnez envie de pleurer. Vos rêves de gosse sont les miens. On me crédite d'avoir usé mon enfance à monter à cheval en oubliant que j'adorais, du haut des manguiers on des cirouelliers, plonger la tête la première dans des bassins de fraîche rivière, les jours torrides d'été. Puis je me réfugiais dans une cabane faite de bambou, recouverte de chaume où je passais mon temps à déguster des mangues juteuses, des pommes cannelles sans voir justement le temps passer. J'ai été plus chanceux que toi car je me suis constitué à Ennery un domaine où, chaque fois que les circonstances me le permettaient, je me réfugiais loin des contraintes du pouvoir. Né dans l'esclavage, je n'ai jamais été un enfant. Et malgré ma chance d'être sorti très tôt de ma condition, je vivais un drame. J'essayais

de recréer l'enfance, de retrouver, de revivre quelque chose que je n'ai jamais connu. Les fugues à la rivière, le souvenir que j'en ai gardé, ne suffisaient pas à donner à mes évocations l'autorité des joies, des bonheurs d'enfant. Si le roucoulement des rossignols, les effluves des caféiers et de leurs cerises, rouges du suc de leur mûrissement, le parfum des mangues et des quenêpes me parlaient de l'enfance, c'était d'une enfance sans âge. Sans couleur aussi car les enfants blancs et mulâtres fuyaient les ténèbres de ma peau. Sans voix car manquaient les clameurs qu'aurait sonnées le clairon des jeux et des batailles rangées propres aux turbulences de nos premières espérances. J'ai l'impression que toute ma vie, j'ai été adulte. Vieilli avant terme tant le poids de la servitude et les exigences d'affranchissement me portaient à rêver d'un destin. Le destin s'est accompli. Les rêves ont chu. Je n'arrive pas à retrouver les vœux de l'enfance. Capitaine général Leclerc, quels magnifiques compagnons de jeu, dépris de nos frustrations, nous aurions été l'un pour l'autre !

– Nous aurions joué à saute-mouton.

– Et au lago-lago.

– Au voleur de drapeau.

– Au cerceau.

– À la marelle.

– Mais c'est un passe-temps de filles.

– Une invitation à jouer avec elles au papa et à la maman.

– Au pirouli.

– Vous plaisantez !

– À la surette douce douce.

– Je ne vous suivrai pas dans les sentiers de l'enfantillage.

– Ne sommes-nous pas redevenus enfants, capitaine général ?

– Oui ! Mais est-ce une raison pour ne pas être sérieux ?

– Vous voulez être sérieux ? Alors jouons aux enfants de l'an II, tel que vous fûtes. Aux soldats de plomb, à la bataille navale. À la guerre ! Grenadiers, à l'assaut !

– Vous me décevez et me peinez, vieux Toussaint. Aurions-nous fait toute cette route l'un et l'autre, de vous à moi, de moi à vous pour nous engluer dans des conflits sans signification particulière et sans enjeu hormis la bêtise humaine ?

– Vous oubliez les intérêts. C'est en leur nom que vous êtes venu me soumettre et me remettre en esclavage.

– ...

– Vous ne répondez pas. Vous m'avez habitué à vos silences lorsque mes questions vous interpellent et vous embarrassent.

– Ne me torturez pas, général. Laissez-moi affronter ma conscience.

– Et le remords. M'entendez-vous ? LE REMORDS.

Je fais celui qui n'a pas compris, parti déjà vers des horizons sans retour. Cette fois, il ne s'agit pas de remonter les pentes de l'enfance mais d'entreprendre le voyage définitif qui m'amènera de moi à Moi. Victor-Emmanuel m'attend. Je sais qu'il a cessé de souffrir. Oriana a rallumé les bougies car le vent s'est tassé, depuis un bon moment déjà. Le docteur depuis des heures a arrêté d'officier, sa science demeurant inopérante sauf à me

déclarer cliniquement mort. Dresser le constat et le certificat de décès. Norvins adopte des airs de philosophe méditant sur le destin des grands hommes mais pensant déjà aux cancans dont il farcira le témoignage sur mes derniers instants. Le Père Joseph, curieux, se rapproche, mordillant ses lèvres, prêt à entamer les dernières litanies qui accompagneront mon dernier voyage. Et puis Pauline ! Le vieux Toussaint a tenté de me dévoiler un secret à propos d'elle. J'ai fait l'idiot interrogateur, étonné. Vous avez rencontré ma femme ? Je sais qu'ils ne se sont jamais croisés. Maintes fois avant l'arrestation et la déportation du général noir, elle m'avait suggéré de l'inviter à notre table, prétextant que je pourrais à loisir, autour de mets succulents et d'alcools forts, l'inciter à dévoiler ses secrets et à mettre fin ou à confirmer les rumeurs de complot. J'ai refusé net pour des raisons de bienséance militaire. On s'invite et on s'impose à la table d'un vaincu. Il n'est jamais reçu à la table du vainqueur. En réalité, je m'invitais à la précaution. Je connais Pauline. À sa suggestion elle joignait des arrière-pensées certaines. Ne s'était-elle pas informée, dès notre arrivée, des qualités d'étalon du vieux Toussaint ?

– Victor-Emmanuel, est-ce vrai ce que l'on dit ? Il n'y aurait pas un colon blanc qui n'ait été cocufié par le vieux bouc Toussaint ?

– Des commérages ! Ma foi, je n'en sais rien.

– Vous en savez quelque chose d'après le rapport que vous ont adressé les généraux Boudet et de Lacroix sur les fouilles au

palais du gouverneur au Port-Républicain. Ils auraient trouvé dans un secrétaire la documentation secrète des amours de Toussaint.

– Vraiment ! Je ne suis pas au courant.

– Moi, si. Boudet m'en a fait la confidence. De Lacroix et lui avaient découvert une montagne de lettres, de billets doux, de tresses de cheveux, de poils de pubis en témoignage de remerciement pour les voluptés dispensées par le vieux bouc à des dizaines de pimbêches de la colonie. De quelle manière a-t-il pu contenter ses maîtresses dont les cris de plaisir paraissaient sincères ? Boudet s'est posé la question. Moi aussi avec lui. Notre conclusion à tous deux ? Toussaint utilisait un breuvage aphrodisiaque, un philtre d'amour qui lui donnait de l'endurance et des forces renouvelées. Qu'en penses-tu, toi ?

– Fiche-moi la paix, Pauline. Je m'intéresse à connaître les plans de Toussaint, pas ses secrets d'alcôve.

Sèchement, j'avais mis un terme à la conversation mais Pauline avait insisté, revenant à la charge avec une constance qui dévoilait sa curiosité et fixait son intérêt.

– J'envie ses maîtresses. Il leur a donné du bon temps.

Je baissai davantage la tête, attentif à la lecture de papiers à signer. Je me gardais de commenter, m'enfermant dans un silence prudent qui m'interdisait de comprendre l'allusion à mes défaillances répétées, depuis la traversée. Nul doute que Pauline avait ruminé l'information et imaginé les joies à tirer d'un adjuvant à la nature, qui défiait les lois de la physiologie. Sa curiosité

aidant, elle voudrait expérimenter et n'aurait pas hésité à reluquer le vieux Toussaint. C'eût été à mon front deux cornes de trop. Le général nègre aurait remporté contre moi, dans le lit de ma femme, les grandes batailles perdues sur le terrain. À différentes reprises, paniqué à l'idée des infidélités provocatrices de Pauline, je me suis tenu face à un miroir, m'imaginant déféré devant une cour martiale pour me défendre d'une accusation sans pareille : avoir déserté le champ d'honneur d'une Bonaparte et l'avoir livrée sans combat à l'ennemi. D'autant plus que sur la suggestion de Boudet, j'avais passé outre aux instructions commandant de déporter en France les femmes qui se seraient prostituées avec Toussaint et dont on aurait eu la preuve par quatre. Pauline du nombre ? J'en frémis. Verrais-je dans cette panique la raison primordiale du bannissement précipité de Toussaint maquillé de sublimes prétextes : complot pour un soulèvement général des ateliers, complicité avec les marrons pour harceler nos troupes, incitation d'officiers supérieurs à la désobéissance et à la désertion. Et patati et patata ! Toussaint, avec sa façon d'être informé de tout, en a-t-il eu vent ? Je m'approche de lui. Sévère. Inquisiteur. Quelque chose gémit en moi, tel un tourment.

– Général, dites-moi... Pauline ! À propos...

– Une charmante femme, capitaine général. Et une pièce maîtresse dans notre dispositif de défense.

– Comment ça, dans votre dispositif de défense ! Pauline ignore tout de l'art de la guerre.

– Elle a été la cinquième colonne des troupes indigènes.

– Quoi ! Vous mentez ! VOUS MENTEZ !

Je me force à l'indignation mais sans illusion sur les révélations de Toussaint. Pauline n'avait pas de secrets pour ses amants. De même ceux-ci pour elle. Aumale en particulier. D'où, dans son lit, un marchandage constant d'informations dont mon autorité faisait les frais. Pis, je n'arrivais point, moi-même, à tenir ma langue auprès d'elle. Une faiblesse dont je m'attendais un jour ou l'autre à payer les conséquences. Cette fois elle aurait dépassé les bornes. Se compromettre avec un nègre ? Voyons voir qui ? Clervaux ? Il n'a pas l'air trop entreprenant. Ça ne veut rien dire puisque la plupart du temps, c'est Pauline qui entreprend. Le Petit Geffrard ? Il est étroitement surveillé par mes hommes dans les hauts de Plaisance où je l'ai confiné. Pétion, l'aide de camp que j'avais affecté à Pauline au Port-Républicain ? Bel homme à la vérité mais timide, réservé et sans doute complexé car d'après les rapports de ma police secrète il ne se mélange ni aux Blancs ni aux Noirs ni aux mulâtres. Alors qui ? Pauline cinquième colonne ? Je l'apprends maintenant. Peut-être que je le savais. Je l'ai toujours su. J'ai toujours pressenti qu'avec sa façon de plaire à tous les hommes, elle ferait un excellent agent secret. Pour les nègres ? Bon Dieu !

– Pas si fort, général. Ne criez pas. Vous m'avez fait arrêter. Vous m'avez déporté. Vous avez récupéré mes autres compagnons d'armes. En quatre mois. Un exploit. Sincèrement bravo.

Vous êtes-vous demandé pourquoi votre plan qui marchait à merveille se détraqua soudain ? En une nuit, huit généraux de corps d'armée ont fait défection en même temps, dans huit camps militaires différents, distants l'un de l'autre de dizaines de lieues. Avec leurs hommes. Et la colonie du nord au sud, de l'est à l'ouest s'est embrasée comme sur un seul signal. Les marrons qui se tenaient cois, de peur de la répression féroce de Dessalines, se sont mis de la partie. Descendus des mornes, ils ont razzié vos postes avancés. Il a suffi d'une nuit pour que mes hommes reprennent l'offensive, reprennent l'initiative partout.

– Je m'y attendais car mon service d'espionnage m'avait transmis des informations selon lesquelles certains généraux, en particulier Christophe, se préparaient à trahir.

– Votre service d'espionnage a été pris de court par votre femme. Dix jours auparavant, elle avait révélé vos plans à Pétion qui a transmis la nouvelle à Geffrard. Celui-ci entreprit d'organiser une réunion entre celui-là et Dessalines, pour une réconciliation, car ils étaient fâchés entre eux depuis la guerre entre Rigaud et moi. Ils se retrouvent désormais embarqués dans le même bateau.

– Pas possible ! Incroyable ! Mais pourquoi Pauline aurait-elle fait ça ? Pour se venger de ma rigueur contre Humbert ? Ce serait trop simple. Pourquoi aurait-elle trahi ? Passe encore moi, son mari, mais son frère, son pays ?

– Elle était la maîtresse en titre de Pétion depuis son séjour au Port-Républicain.

– Vous... Vous... Vous... êtes... fou... Ah ! aaaaah ! Pau... j'étouffe. Paul... Aidez-moi, vieux Toussaint. J'étouffe. Ne partez pas. Attendez-moi, je... Pauline... Tous... Ne me ... Pau... laissez... Saint... pas... line... mourir ! Paul... Saint... Pau... Pau... Pau... aah ! Ah !

– Madame ! Madame, le général a crié. Docteur ! Vous avez entendu ?

Il a crié. Un râle qui s'est terminé dans un sanglot. La première syllabe du nom de madame. Il la demandait auprès de lui. Un dernier appel. Un dernier besoin d'amour. Parce que toute son existence était accotée à l'indifférence d'une femme qu'il aurait dû apprendre à haïr. Peut-être la haïssait-il, au fond, de piétiner son affection, son honneur d'homme et de militaire. Mais au dernier moment, peut-être a-t-il tenu à pardonner. Sachant qu'il la perdait définitivement et sans retour, son cri a-t-il été à la fois son point d'attache et son point de rupture ? Plus rien n'a compté sinon cet amour pour le rattacher au passé. À son passé. Une mémoire sombrée. Aussi dévoyée que l'imagination dans sa tentation de fixer, de recréer, en le faisant revivre, ce qui a été et qui pourtant, pour mille raisons à date, a changé de perspective, a fui la réalité première. Les mensonges de la mémoire sont plus cruels que les fantasmes de l'imagination. Ils abolissent totalement le passé sous couvert de l'exacerber. Plus rien ne compte

en cet instant définitif, pas même cet amour qui lui a bâclé le présent et ruiné l'avenir.

En fait, une femme. Sa femme.

Madame est passée à côté de lui sans le voir. Ne se fiant qu'à ses instincts, elle éprouvait sans cesse le besoin d'être admirée, une quête d'approbation, une volonté de justification par lesquelles elle se comblait de sa vérité. Se savoir belle et désirée. Se comblait de son vide. Elle vivait pour soi dans l'obligation d'une étourdissante frivolité qui la distrayait de l'ennui. Elle a horreur de s'ennuyer seule. Elle ne se complaisait que d'elle dans les yeux des autres. S'affichant. Tout et rien. Plutôt tout que rien avec Sabès. Devrait-elle se repentir d'avoir introduit dans son existence une passion proche de la ferveur et qui aurait pu se révéler aussi inutile que dangereuse parce que tissée d'un bonheur simplement sensuel ? Elle a ignoré que le bonheur est l'aveuglement de gens satisfaits qui ne savent pas voir au-delà d'eux-mêmes. Ils vivent des joies connues d'eux seuls et sur lesquelles ils fantasment trop loin du souhaitable. Autant dire qu'ils s'inventent pour échapper à la calamité d'une éprouvante solitude. La solitude à deux. Quand on croit la surmonter en la vivant à plein, c'est par l'effet d'un dérèglement de l'intelligence. Le bonheur est une invention, ou plutôt une aspiration sinon une rêverie de gens malheureux. Et madame a été terriblement malheureuse. C'est pour cela qu'elle n'a pas compris et qu'elle a vécu son existence comme une incroyable fuite en avant. Elle s'est égarée. S'en rendra-t-elle compte en cet instant où la mort de son

mari la condamne à rompre avec le désespoir d'être ? Avec une illusion qu'elle croyait bonheur parce qu'elle avait nom Pétion ?

Le docteur Peyre, lui aussi, a entendu. Dès le premier cri, il s'est précipité au chevet du moribond, s'est penché pour l'examiner, comprendre et interpréter sa réaction. Est-il revenu de son coma diarrhéique ? Est-ce un signe de retour à la vie ? Des malades qui avaient eux aussi atteint le point extrême, aux frontières entre la vie et la mort, n'ont-ils pas réchappé et survécu ? Une maladie bizarre qui sélectionne ses victimes au hasard de ses caprices. A-t-elle donné une chance au capitaine général ? Le Père Joseph a paru étonné. Il croyait le malade à qui, en début de soirée, il avait donné l'extrême-onction, déjà en route pour les prairies éternelles. Produit d'une révolution incroyante et athée, il n'avait certainement pas pris la route du paradis. Dieu en interdit la porte à ces mécréants qui ont fermé, pillé, incendié les églises, envoyé les prêtres à l'échafaud, fondu les objets sacrés afin de les convertir en or et en argent pour acheter des fusils, des balles et des canons aux fins de semer la mort dans les rangs étrangers des défenseurs de la foi chrétienne. L'autre général, le Watrin, s'est emparé aussitôt de l'enveloppe cachetée que le capitaine général avait déclaré tenir à sa disposition pour le cas où il trépasserait. Madame n'a pas réagi. Elle a entendu comme nous tous. Elle n'a pas eu un geste, un élan vers cette voix et ce sanglot qui la réclamaient. Le docteur Peyre se relève, se tourne vers nous d'abord, en déclarant solennellement : « Il est mort ! »

pour s'adresser ensuite au père Joseph avec une moue résignée :

– Il est à vous.

– Paix à son âme, déclare le prêtre, comme s'il s'agissait d'une réplique de scène.

Il s'approche du cadavre, se baisse, lui ferme les yeux en dessinant sur les paupières le signe de la croix. Se redressant et marchant d'un pas vers madame, il se courbe en une obséquieuse révérence, attend. Madame sent sa présence, se résigne enfin à revenir parmi nous. D'un signe de tête, je désigne le lit à son attention. Elle me fixe avec des yeux creux qui passent sur moi comme s'ils ne me reconnaissaient pas puis, daignant m'apercevoir, elle me lance :

– Oriana, occupe-toi des formalités avec le curé pour les funérailles.

Elle se raidit lorsque le docteur, s'approchant à la toucher, lui prend la main et cérémonieusement lui dit :

– Madame la générale, mes condoléances !

– Merci, répond-elle, entrouvrant à peine les lèvres.

Hébétée. Non ! Plutôt impassible. Je me rappelle, en des circonstances autres et différentes à la vérité, la réaction de madame Laetizia à l'annonce du décès de sa mère. Elle avait réuni ses enfants qui, l'instant d'avant, jouaient, riaient, se lançaient des gamineries. S'adressant à eux, particulièrement aux filles, elle avait déclaré d'un trait, les yeux secs :

– Je suis désormais seule mère. Et vous la deuxième génération. Me prévalant de mes droits, j'avance sans protection vers

mon destin, seule avec moi-même, dressée comme votre rempart. Seule avec mes souvenirs sans plus personne pour m'évoquer aux différentes étapes de mon enfance et de mon adolescence. Me rappeler l'enfant cachée dans la femme, avec mes premières larmes (elles seront les dernières), mes craintes, mes choix, mes espérances, mes premières amours. Vous aussi un jour vous serez seuls. Avec l'obligation de vous prendre en charge, de prendre en charge vos enfants. De décider de votre avenir. De ce qu'il sera sans moi. Quand ce jour viendra, souvenez-vous de cet instant.

D'un signe de la main, elle les congédia. Sûre de son effet. Certaine de les avoir durablement impressionnés. Certaine aussi qu'inconsolable, malgré ses airs impénétrables, elle aurait pour consolations seulement celles qu'elle s'inventerait. Pour lui donner raison, la nature l'appela au-dehors de ses sentiments pour des besoins inattendus. Son chagrin immédiatement s'effaça devant les exigences de la vie. Les enfants, impitoyables, s'en étaient gaussés. Cette nuit, aucun enfant n'est là pour se moquer de madame.

Sans attendre la poursuite du cérémonial par les autres, elle se dirige vers ses appartements. S'arrachant sans émotion au vertige de ses souvenirs. À son deuil parce qu'il était sa raison d'oublier. Le général Norvins en paraît contrarié tandis que Watrin, serrant davantage l'enveloppe contre lui, hausse les épaules. Une façon de dire qu'il ne comprend pas l'attitude de la générale et qu'il tire sa révérence. Le Nordée de loin reprend, court, approche,

souffle, halète avant de s'abîmer avec fracas contre la maison. Une longue plainte monte de la mer qui écoutait battre son cœur, celle de tous les suppliciés nègres noyés, ensevelis dans l'océan après avoir été pendus aux vergues des mâts ou soufrés dans les cales des navires, elle se loge entre les plis des montagnes, appelant à la justice de Dieu. Pour lui répondre, des lambis en écho cornent leur détresse ou leur libération, un lugubre concert emplissant la nuit. Un chant de vengeance qui prolonge la malédiction de Mackandal. Ces maudits nègres à leur façon saluent le départ de leur persécuteur et en colportent la nouvelle de plaines en plaines, de montagnes en montagnes jusqu'aux points les plus reculés du pays. Le Père Joseph se signe. S'apprêtant à partir, à se hâter vers d'autres mourants, chargé de ses consolations saintes et sacrées qui calment les dernières angoisses. Ayant rempli de prières et de litanies les bagages du général pour son ultime voyage, il rassemble le crucifix et les autres ingrédients sur la table, ointement d'huile, hosties consacrées, viatiques de citron, talisman de coton et de derrière-dos. Les aménageant dans les plis de sa soutane défraîchie avant de les transporter au plus prochain et malheureux pénitent, les yeux mangés par les pommettes proéminentes de son visage, macabre à souhait, il ressemble à la fois à un fossoyeur et à l'ange exterminateur. Revoyant en un éclair la courte existence coloniale du capitaine général et mesurant l'écart entre son arrivée tumultueuse au son tonitruant des canons et son départ misérable, nauséeux, en catimini et sans gloire, il se surprend à réfléchir

sur l'inanité des actions humaines, sur la vanité des honneurs et de toutes choses en ce monde. Les ors, les chatoiement des uniformes, la rutilance des sabres et des épées, les pompes et les cérémonies à la cathédrale pour célébrer chaque victoire sur les nègres, les fêtes et les réceptions, les courbettes des courtisans et des flatteurs, les gloussements des femmes et leurs décolletés qui les faisaient ressembler à des dindes déplumées, la distribution des faveurs, la pose souveraine du capitaine général... Et puis plus rien sinon, hors les éclats et les honneurs, le silence humiliant de l'agonie. La mort sans appel. Monter si haut et, de dégradation en dégradation physique, tomber si bas ! La déchéance ! Mêlant sa voix aux lambis il prononce les mots qui résonnent à mes oreilles comme une oraison funèbre, si courte soit-elle : « *Sic transit gloria mundi* ».

Madame, entend, se retourne, jette sur l'assistance et sur la chambre mortuaire un regard fatigué, qui s'arrête un long moment sur l'homme d'Église. Je retiens mon souffle, certaine de l'imminence d'une réplique agressive qui serait malvenue en la circonstance. Je m'attends au pire. Madame secoue la tête, ouvre la bouche, hésite, renonce à parler, m'ordonne, d'un geste de la main, d'avancer. Je m'approche. Son regard s'éclaire d'un sourire ébloui qui m'offusque. Madame tourne la poignée de la porte, au mépris de l'étiquette, s'efface pour me laisser passer.

Tirant le loquet derrière nous, elle éclate d'un rire complètement dévoyé. Puis se reprenant, imitant la voix du curé :

– Ainsi passe la gloire du monde ? Quel crétin ! Pédant en plus avec son latin de pacotille. La gloire du monde ! (Elle pèse sur les

mots en manière de dérision.) La gloire du monde, bien sûr mais jamais ses plaisirs.

– Oh ! Princesse ! (je gémis), comment pouvez-vous ? Le général (je m'aventure sur un terrain dangereux) n'est pas encore enterré et déjà vous pensez...

Madame m'interrompt sèchement, avec cette rudesse dont Aurélia se mécontentait parce qu'elle exigeait d'avoir droit à certains égards sinon au respect.

– Assez d'hypocrisie, Nana. Parlons bien ! Les plaisirs ? Jamais ! Jamais ! Jamais ne passeront aussi minablement que Victor-Emmanuel. (Elle ponctue chaque dénégation d'un signe de tête farouche. Hystérique presque.) Jamais, m'entends-tu. Jamais. (Elle clame, en un dernier sursaut de désespoir, une détermination qui sacre ses intentions futures.) Jamais ! Jamais les plaisirs. Ils sont la beauté et tout autant l'ornement de l'existence... De mon existence.

CATALOGUE

1. ROBERT BELLERET
   Les Bruyères de Bécon
2. VINCENT BOREL
   Baptiste
3. DIANE MEUR
   La Vie de Mardochée de Löwenfels, écrite par lui-même
4. AMMAR ABDULHAMID
   Dérèglements
5. NUALA O'FAOLAIN
   On s'est déjà vu quelque part ?
6. MARIA SAVINIO
   Aux côtés d'Alberto Savinio
7. RAJAE BENCHEMSI
   Marrakech, lumière d'exil
8. MICHÈLE LESBRE
   Boléro
9. ANN CHARNEY
   Dobryd
10. ISABELLE MILLER
    Le Syndrome de Stendhal

11. ANDRÉ BUCHER
Le pays qui vient de loin
12. OSCAR VAN DEN BOOGAARD
Mort de l'amour
13. ZAHIA RAHMANI
Moze
14. SOPHIE BOURSAT
L'Eau et l'Huile
15. TAKIS THÉODOROPOULOS
Les Sept Vies des chats d'Athènes
16. ESTELLE LEMAÎTRE
Swiftitudes
17. NUALA O'FAOLAIN
Chimères
18. CHAHDORTT DJAVANN
Autoportrait de l'autre
19. SALVADOR DALÍ
Visages cachés
20. ROBERT BELLERET
Sixties
21. TUNUNA MERCADO
Mémoire argentine
22. ANN CHARNEY
Le Jardin de Rousseau
23. JEAN-LUC BIZIEN
Marie Joly

24. MICHÈLE LESBRE
Un certain Felloni
25. GÉRARD GUÉGAN
Inflammables
26. VINCENT BOREL
Mille regrets
27. ANDRÉ BUCHER
Le Cabaret des oiseaux
28. OSCAR VAN DEN BOOGAARD
Pollen
29. ANNA BOLECKA
Mon cher Franz
30. DIANE MEUR
Raptus
31. ZAHIA RAHMANI
« Musulman » roman
32. NUALA O'FAOLAIN
J'y suis presque
33. PATRICK DELPERDANGE
Chants des gorges
34. SÉBASTIEN LAPAQUE
Court voyage équinoxial
35. ANDRÉ BUCHER
Pays à vendre
36. LAWRENCE SCOTT
Calypso de nuit

37. MICHÈLE LESBRE
La Petite Trotteuse

38. JOSEPH COULSON
Le Déclin de la lune

39. TAKIS THÉODOROPOULOS
Le Roman de Xénophon

40. DUONG THU HUONG
Terre des oublis

41. VINCENT BOREL
Pyromanes

42. RAJAE BENCHEMSI
La Controverse des temps

43. ROSAMUND HADEN
L'Église des pas perdus

44. NUALA O'FAOLAIN
L'Histoire de Chicago May

45. FRANÇOIS JONQUET
Et me voici vivant

46. ZAHIA RAHMANI
France, récit d'une enfance

47. FIONA KIDMAN
Rescapée

48. 12 ÉCRIVAINS NÉO-ZÉLANDAIS
Les Belles étrangères

49. HYAM YARED
L'Armoire des ombres

50. ANDRÉ ROLLIN
La Mémoire de l'iceberg
51. ANDRÉ BUCHER
Déneiger le ciel
52. TARIQ ALI
Un sultan à Palerme
53. ROBERT BELLERET
Faits divers
54. DUONG THU HUONG
Itinéraire d'enfance
55. MICHÈLE LESBRE
Le Canapé rouge
56. DIANE MEUR
Les Vivants et les Ombres
57. MARIANNE RUBINSTEIN
Le Journal de Yaël Koppman
58. CHRISTOPH PETERS
Une chambre au paradis
59. JEAN-CLAUDE FIGNOLÉ
Une heure pour l'éternité

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN NOVEMBRE 2007
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE F. PAILLART
À ABBEVILLE
POUR LE COMPTE
DE SABINE WESPIESER ÉDITEUR

IMPRIMÉ EN FRANCE

NUMÉRO D'ÉDITEUR : 59
ISBN : 978-2-84805-058-4
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2008

UNE HEURE POUR L'ÉTERNITÉ. Saint Domingue, 1802. Pour mater Toussaint Louverture et rétablir l'esclavage, Napoléon Bonaparte a envoyé un corps expéditionnaire. Il s'agissait aussi de renflouer les caisses de l'État en reprenant la plus prospère des anciennes colonies, et… d'éloigner de son frère l'incestueuse et volage Pauline.

Le général Victor-Emmanuel Leclerc, chef du corps expéditionnaire et mari de Pauline, se meurt de la fièvre jaune. Même si Toussaint Louverture croupit au fort de Joux, les soldats de métropole ont échoué dans leur reconquête, victimes des maléfices de la terre caraïbe, devenue l'instrument de la vengeance des Noirs.

Trois voix alternent pendant cette heure d'agonie hallucinée : entre deux spasmes, Leclerc, mari cocu et piètre politique, invoque la raison d'État pour justifier la sauvagerie de sa répression. Fruits de son imagination déjà délirante, ses conversations avec l'ombre de Toussaint Louverture posent pourtant clairement les enjeux de cette page très sombre des relations entre la France et Haïti. Le monologue de Pauline, lui, est hanté par ce qu'elle a vu sur les bateaux de la rade : les corps des Noirs pendus et torturés. La voix de la fidèle servante corse, Oriana, témoigne, impuissante, de l'inéluctable : la troupe elle aussi se meurt, alors que Pauline, dans une quête effrénée des plaisirs, tente malgré tout de se divertir.

Une heure pour l'éternité est un livre où la mort rôde, mais où la vie éclate à chaque page : à l'heure où l'on débat de repentance, Jean-Claude Fignolé, dans une langue lyrique et vigoureuse, accomplit le tour de force de se glisser dans la peau des colonisateurs pour mieux rappeler les valeurs révolutionnaires qu'ils ont trahies.

JEAN-CLAUDE FIGNOLÉ est né le 24 mai 1941 à Jérémie (Haïti). Écrivain, critique d'art, journaliste, critique littéraire et enseignant, il est également le maire du petit village des Abricots.

N° D'ÉDITEUR : 59
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2008
ISBN : 978-2-84805-058-4
PRIX : 25 €
972336.0

www.swediteur.com

9 782848 050584

SABINE WESPIESER ÉDITEUR